

V I E

DE LA

SŒUR SAINT-PIERRE

CARMÉLITE DE TOURS

ÉCRITE PAR ELLE-MÊME

MISE EN ORDRE ET COMPLÉTÉE A L'AIDE DE SES LETTRES
ET DES ANNALES DE SON MONASTÈRE

PAR

M. L'ABBÉ JANVIER

DOYEN DU CHAPITRE DE L'ÉGLISE MÉTROPOLITAINE DE TOURS
DIRECTEUR DES PRÊTRES DE LA SAINTE-FACE

DEUXIÈME ÉDITION

AUGMENTÉE DES PRIÈRES ET EXERCICES DE RÉPARATION
DE LA SŒUR SAINT-PIERRE

Prix : 3 fr. — Franco par la Poste, 3 fr. 50

TOURS

ORATOIRE DE LA SAINTE-FACE
Rue Saint-Étienne, 8

MONASTÈRE DU CARMEL
Rue des Ursulines, 8

PARIS — LARCHER, LIBRAIRE
Rue Bonaparte, 57

—
1884

Propriété réservée.

CONDITIONS

POUR ÊTRE ASSOCIÉ A LA CONFRÉRIE RÉPARATRICE

DE LA SAINTE-FACE

1° Être inscrit sur le registre de l'Association au bureau de l'Oratoire de la Sainte-Face;

2° Recevoir un exemplaire du *Règlement* où se trouve un *Souvenir d'admission*;

3° Avoir et porter la Croix de Confrérie;

4° S'interdire et empêcher tout blasphème et toute profanation;

5° Réparer ce qu'on ne peut empêcher par un acte au moins intérieur;

6° Réciter chaque jour *Pater*, *Ave* et *Gloria*, en union avec les Associés et en esprit de Réparation.

NOTA. — On engage Messieurs les ecclésiastiques et toutes les personnes pieuses à user de leur influence pour établir partout l'Image de la sainte Face, la Confrérie réparatrice des blasphèmes et de la profanation du dimanche, et des centres actifs de Réparation.

On donnera à ce sujet tous les renseignements désirables. S'adresser à M. le Directeur de la Confrérie, Oratoire de la Sainte-Face, rue Saint-Étienne, 8, Tours (Indre-et-Loire).

Les *Annales de la Sainte-Face* paraissent du 1^{er} au 8 de chaque mois, en livraisons de 36 pages.

Le prix de l'abonnement est de 3 francs par an pour la France et l'Algérie, et de 3 francs 50 pour le reste de l'Europe et les pays de l'union postale; pour les autres contrées, l'affranchissement en sus.

Les abonnements partent du 1^{er} janvier au 1^{er} juillet, et se payent d'avance, par *mandat-poste*, à l'adresse du Directeur de la Sainte-Face, 8, rue Saint-Étienne, à Tours (Indre-et-Loire), ou à M. RENÉ HATON, éditeur, 33, rue Bonaparte, à Paris.

IMPRIMATUR

Tours, le 25 mars 1884.

MALMOUCHE

V. C.

511
48

EXTRAIT

DU RAPPORT ADRESSÉ A MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE TOURS

SUR LE PRÉSENT OUVRAGE

On ne peut mieux rendre compte du but et de l'objet de cette nouvelle *Vie de la sœur Saint-Pierre* qu'en citant textuellement les paroles de M. l'abbé Janvier dans son intéressante préface :

« La carrière nous a été ouverte et le terrain préparé par un premier ouvrage qui, quoique anonyme, a jeté un certain éclat et fait beaucoup de bien... Grâce à cette excellente publication, actuellement épuisée, le nom de la carmélite de Tours est devenu en quelque sorte populaire dans les communautés religieuses et parmi les personnes de piété. Les gens du monde aujourd'hui sont avides de la connaître davantage. On voudrait surtout avoir de ses communications avec Notre-Seigneur un récit plus vif et plus attrayant, un exposé plus textuel et plus complet. C'est ce désir, généralement exprimé et souvent réitéré, que nous avons à tâche de satisfaire. De nouveau, pour cette intention, les archives du Carmel ont été ouvertes... Nous en rapportons une nouvelle *Vie de la sœur Saint-Pierre*, composée non point sur un fonds différent de celle qu'on a déjà lue, mais sous une autre forme, par un procédé nouveau, très simple d'ailleurs et très naturel en soi, celui qui consiste à faire parler la sœur elle-même plus directement, plus fréquemment et le plus textuellement possible. »

Ce que la modestie de M. l'abbé Janvier ne lui permettait pas de dire, mais que le rapporteur a le devoir d'ajouter, c'est que l'auteur de la nouvelle *Vie de la sœur Saint-Pierre* a vaincu très heureusement deux grandes difficultés. La première consistait à relier entre eux les différents documents qui composent l'ouvrage de manière à en faire un tout suivi, enchaîné et complet : M. l'abbé Janvier a apporté à ce travail la même habileté dont il avait déjà fait preuve en mettant en œuvre les matériaux qui lui ont servi à écrire la *Vie de M. Dupont*. — La seconde difficulté était plus délicate encore : il s'agissait d'atténuer, de commenter ou de justifier certains passages qui dans les écrits de la sœur pouvaient provoquer l'étonnement ou donner lieu à la critique. M. l'abbé Janvier s'est acquitté de cette tâche avec autant de réserve que de science, laissant partout au manuscrit sa couleur simple et naïve, mais adoucissant au besoin certaines nuances, et prévenant les objections que pouvaient se faire à elles-mêmes les âmes peu versées dans la spiritualité par des éclaircissements de nature à satisfaire pleinement leur bonne foi.

Tours, le 9 juillet 1881.

J. DE BELLUNE,

Chanoine, secrétaire particulier.

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

La vie de la sœur Saint-Pierre est le pendant naturel et nécessaire de celle de M. Dupont. Ces deux belles vies se tiennent, s'expliquent, se complètent mutuellement; l'une et l'autre se rattachent d'une manière intime à une même œuvre : la Réparation des blasphèmes et de la profanation du dimanche par le culte de la sainte Face.

Prêtre de la Sainte-Face, chargé de diriger l'œuvre réparatrice telle qu'elle a été canoniquement instituée à Tours par le successeur de saint Martin, après avoir écrit l'histoire du fervent laïque qui en a été le créateur et le premier apôtre, nous avons été amené par les circonstances à nous occuper de la pieuse carmélite qui en a eu l'inspiration et l'initiative.

Ici l'écrivain a cette bonne fortune de n'arriver qu'en second lieu et de paraître au second plan. La carrière nous a été ouverte et le terrain préparé par un premier ouvrage qui, quoique anonyme, a jeté un certain éclat et fait beaucoup de bien : il a paru, il y a deux ans, avec l'autorisation de M^{gr} l'archevêque, sous le titre de : *Vie de la sœur Marie de Saint-*

Pierre de la sainte Famille, d'après ses écrits et autres documents authentiques.

Grâce à cette excellente publication, actuellement épuisée, où la mission et le caractère de la sœur étaient appréciés avec autant d'exactitude historique que de profondeur doctrinale, la vie et les écrits d'une âme d'élite, jusqu'alors ignorée, ont été pour la première fois mis en lumière et ont vivement attiré l'attention des fidèles. Par suite, le nom de la carmélite de Tours est devenu en quelque sorte populaire dans les communautés religieuses et parmi les personnes de piété. Les gens du monde aujourd'hui sont avides de la connaître davantage. On voudrait surtout avoir de ses communications avec Notre-Seigneur un récit plus vif et plus attrayant, un exposé plus textuel et plus complet. C'est ce désir, généralement exprimé et souvent réitéré, que nous avons à tâche de satisfaire. De nouveau, pour cette intention, les archives du Carmel ont été ouvertes; nous avons pu y puiser largement avec autant de soin et de curiosité que de religieux respect. Nous en rapportons une nouvelle « Vie de la sœur Saint-Pierre », composée non point sur un fonds différent de celle qu'on a déjà lue, mais sous une autre forme, par un procédé nouveau, très simple d'ailleurs et très naturel en soi, celui qui consiste à faire parler la sœur elle-même plus directement, plus fréquemment et le plus textuellement possible. Le récit, en outre, a été dégagé de plusieurs détails secondaires qui le faisaient languir et n'ont plus maintenant qu'un médiocre intérêt. Nous n'avons pas sans doute la prétention d'avoir fait mieux que notre devancier : volontiers nous lui laissons la gloire et lui reconnaissons le mérite d'avoir aplani la voie et surmonté de délicates et sérieuses diffi-

cultés. Nous avons simplement essayé de faire autrement, afin de pouvoir arriver à une classe de lecteurs plus étendue et moins exclusive. Peut-être aussi la touchante et naïve figure de la pieuse sœur ne perdra-t-elle pas trop à être de plus en plus étudiée, et à se présenter au public sous un nouvel aspect.

Nous indiquerons sommairement les documents que nous avons consultés et mis à profit :

1^o La Vie de la sœur écrite par elle-même d'après l'ordre de ses supérieurs;

2^o Ses lettres intimes sur son intérieur et l'objet de sa mission, telles qu'elle les écrivait, à la hâte, au jour le jour, selon les impressions de la grâce et les lumières qu'elle recevait d'en haut;

3^o Les annales du Carmel de Tours relatives à la fondation et à l'histoire du monastère, y compris les circulaires et notices nécrologiques, ainsi que les lettres du dehors, documents divers, témoignages et pièces justificatives concernant la sœur;

4^o Les notes recueillies dans nos relations personnelles avec les religieuses qui l'ont particulièrement connue, notamment avec la mère Thérèse de Saint-Joseph, confidente intime de la sœur et alors secrétaire de la Prieure, et surtout avec la révérende mère prieure Marie de l'Incarnation, dont nous avons été le confesseur à ses derniers moments;

5^o Enfin la première Vie dont nous avons parlé, et à laquelle nous avons de temps en temps emprunté d'utiles et judicieuses réflexions.

Les lettres intimes de la sœur relatives à ses communications divines forment la plus importante partie de ses écrits; c'est la mine précieuse où nous

avons le plus souvent puisé. Nous n'en ferons point ici ressortir le mérite et les qualités. Le lecteur en jugera aisément par les extraits textuels et nombreux que nous mettrons sous ses yeux. Il ne manquera pas, croyons-nous, d'en goûter le charme et d'en remarquer le cachet surnaturel et édifiant : ce volume en tire son principal intérêt. Mais comment un tel trésor, resté absolument ignoré du public pendant vingt-six ans, a-t-il été dans ces derniers temps, d'une manière si inattendue et si heureuse, produit tout à coup à la lumière? Nous devons le dire en quelques mots.

Après la mort de Marie de Saint-Pierre, ses écrits furent tous, sans exception, remis entre les mains de l'autorité diocésaine, pour savoir jusqu'à quel point on pouvait en donner connaissance et les communiquer. Rien n'était plus sage et plus conforme à l'esprit de l'Eglise, puisque ces écrits traitaient de matières surnaturelles et mystiques de l'ordre le plus délicat et le plus élevé. En outre, comme il s'agissait d'une œuvre demandée en réparation des crimes de la société contemporaine, et en particulier des péchés de la France, nommément désignée, beaucoup de ces lettres touchaient, quoique indirectement, aux questions politiques du jour. Or c'était en 1848, aux débuts de la seconde république qui suivit la chute de Louis-Philippe, à une époque où les passions révolutionnaires, violemment surexcitées faisaient éclore les théories les plus subversives, et déjà même affectaient de vouloir réclamer la séparation de l'Eglise et de l'Etat. L'archevêque de Tours, M^{gr} Morlot, timide par caractère et d'une prudence jugée parfois excessive dans ses rapports avec le pouvoir civil, craignit de se mettre en évidence en laissant sortir de sa ville épiscopale et circuler sous

son nom des annonces de malheurs et de châtiments publics. Après avoir examiné lui-même et fait examiner par d'autres les écrits de la sœur Marie de Saint-Pierre, il décida, sur l'avis de son conseil, que tous ces écrits, indistinctement mis sous le sceau, seraient conservés dans les archives du Carmel de Tours, et ne pourraient être communiqués à qui que ce fût. Il s'abstenait, du reste, de porter à leur sujet un jugement doctrinal; il n'y signalait aucune erreur théologique; il ne niait pas positivement la mission divine de la sœur, qu'il qualifiait, au contraire, de religieuse des plus ferventes. Seulement, vu « l'état actuel », il ne croyait pas qu'on dût attribuer à ses révélations une aussi grande importance que l'auraient pensé quelques personnes. La sœur avait pu être, à son insu, sous l'influence de son imagination, et par suite se livrer à ce qu'il appelait des « instincts prophétiques » qui pouvaient s'expliquer naturellement. Tout cela était vague, mal défini, et faisait voir qu'au fond ce qui arrêta surtout l'archevêque et motivait son interdiction, c'étaient les circonstances critiques et exceptionnelles où se trouvaient alors l'Église et la France.

Personnellement, comme nous le verrons au cours de nos récits, le prélat professait la plus haute estime pour les vertus et la sainteté de la pieuse carmélite. Il avait plusieurs fois déclaré que ses inspirations lui paraissaient venir de Dieu, et n'étaient pas l'effet de l'esprit propre. Dans les termes mêmes de la décision archiépiscopale par laquelle il défend de communiquer les écrits de la sœur, il montre bien le cas sérieux qu'il en faisait; car, outre qu'avant d'apposer les sceaux il eut soin de parafer lui-même et de signer de son nom, page par page, toutes les feuilles autographes, il déclare expressé-

ment que, si des circonstances favorables appellent de nouveau l'attention sur la sœur Saint-Pierre, ses écrits pourront être l'objet d'un nouvel examen, soit de sa part, soit de la part de ses successeurs. L'interdiction, par conséquent, n'avait rien de définitif, une porte étant laissée ouverte pour l'avenir. Ce n'est point ici le lieu de défendre la vierge du Carmel : l'histoire tout entière de sa vie et le fidèle tableau de ses vertus suffiront certainement pour la justifier devant nos lecteurs. Il ne nous appartient pas non plus de juger, encore moins de condamner l'acte sévère dont ses écrits ont été l'objet, vu qu'il était purement administratif, et qu'il s'agissait après tout de matières sur lesquelles l'Église ne s'était pas et ne s'est pas encore prononcée. Jusqu'à là, nous aimons mieux croire que l'heure de révéler au public les secrets confiés à la servante de Dieu n'était pas arrivée. Les Carmélites le crurent ainsi, et se soumirent docilement à la décision qui leur fut intimée par l'autorité diocésaine. Malgré de pressantes sollicitations, les sceaux restèrent intacts et le silence fut gardé. Vingt-six ans s'écoulèrent, deux archevêques se succédèrent à Tours, sans qu'on s'occupât de Marie de Saint-Pierre et qu'on pensât à soulever le voile qui recouvrait sa vie et ses écrits.

Mais la Providence, pendant ce temps-là, préparait son œuvre, en fournissant au troisième futur successeur de M^{sr} Morlot les moyens d'accomplir à l'égard de notre Carmel la mission particulière pour laquelle il semble avoir été prédestiné. M^{sr} Colet, d'abord grand vicaire de Dijon, devenait supérieur des Carmélites de Beaune, depuis longtemps en rapports intimes avec celles de Tours. Un des premiers en France, il accueillit alors avec faveur un abrégé

des communications faites par Notre-Seigneur à Marie de Saint-Pierre. Un des premiers aussi, en 1849 et du vivant de la sœur, il adoptait et faisait établir à Dijon par l'évêque de cette ville la confrérie réparatrice si instamment réclamée par la servante de Dieu. Puis, mettant à profit son expérience dans la direction des âmes et sa connaissance approfondie des choses mystiques, il prenait la plume, et d'une main ferme et sûre, dans l'admirable histoire d'une carmélite du xvii^e siècle, professe de Tours et prieure de Beaune, M^{lle} de Quatrebarbes, en religion la mère Élisabeth de la Trinité, il retraçait des faits surnaturels pleins d'analogie avec ceux qui remplissent la vie de la sœur Saint-Pierre¹. Enfin, à Luçon, pendant un épiscopat de treize années, il était parfaitement mis au courant des relations qu'un de ses prédécesseurs, M^{gr} Soyer, avait eues avec une carmélite de Poitiers, la mère Adélaïde, touchant certaines révélations célestes très semblables à celles de la carmélite de Tours.

Le nouvel archevêque, quand il prit possession du siège de saint Martin, en 1875, était donc mieux que tout autre en état d'apprécier la mission divine de la sœur Marie de Saint-Pierre, et de savoir la conduite à tenir relativement à la publication de ses écrits. Les circonstances d'ailleurs, il faut le dire, étaient singulièrement favorables; la France sortait d'un effroyable cataclysme, après avoir passé par une série d'épreuves inouïes dans ses annales; la menace des châtiments annoncés par la fille du Carmel ne s'était, hélas! que trop sévèrement exé-

¹ *Vie de la mère Élisabeth de la Trinité de Quatrebarbes, religieuse carmélite à Beaune*, par M. l'abbé Colet, vic. gén. de Dijon; chez Périsset frères, à Lyon.

cutée; jamais les œuvres de Réparation indiquées à la fidèle confidente de Notre-Seigneur n'avaient été plus nécessaires et plus urgentes. Un coup d'œil suffit donc à M^{sr} Colet, à peine installé à Tours, pour juger que le moment si impatiemment attendu était arrivé. Dès la première année de son épiscopat, il autorisa le Carmel à rompre les sceaux qui tenaient cachés la vie et les écrits de la vénérable sœur, et, après un sérieux et nouvel examen, tel que M^{sr} Morlot semblait l'avoir réservé et légué à ses successeurs, il permit à l'historien de puiser dans cette mine précieuse les trésors de lumière et d'édification qu'elle renferme et dont le public a déjà si heureusement commencé à jouir.

On dira en son lieu la joie que M. Dupont et tous les amis du Carmel ressentirent de ce grand acte, et les consolants résultats qui en furent la conséquence. Nous ne pouvons ici que bénir et admirer la Providence, qui a su, en cela comme en toute chose, choisir son heure et préparer ses voies avec autant de force que de douceur. C'est la pensée que M. Dupont lui-même exprime à ce sujet dans une de ses lettres; « Ah! s'écrie-t-il, s'il nous était donné de voir publier les révélations de la sœur Saint-Pierre sur la nécessité de la Réparation, le nombre de ceux qui auraient recours à la prière et à la pénitence grandirait d'une bien rassurante manière! — Mais, ajoutait-il, pour que la chose réussisse, il faut trois conditions indispensables: secret, patience, prière... » A cet humble et discret langage, on reconnaît l'homme de Dieu, le fervent laïque, obéissant avant tout à l'Église et à ceux qui la représentent. Et si « la chose », suivant son expression, a en effet « réussi », n'est-ce pas parce que lui-même, conjointement avec les vierges du Carmel, a fidèlement

rempli les conditions qu'il jugeait « indispensables » au succès? A ceux qui parfois lui adressaient des questions indiscretes sur ce point, il répondait nettement: « Le silence que prescrit ici l'autorité, en ce qui concerne la sœur Saint-Pierre, me force à me tenir dans une sévère réserve. Mais il m'est démontré que Dieu, comme dit la sainte Écriture, a des raisons toujours *justifiées* pour faire durer le silence. Je laisse donc la providence agir comme il lui plaît¹. »

Personne, du reste, n'a plus que lui ardemment désiré cet acte de l'autorité métropolitaine. Il en « attendait le signal qui devait entraîner, comme conséquence nécessaire, un hommage public à la sainte Face et le complément de la Réparation². » — « Un grand mouvement, dit-il encore, sera imprimé aux pensées qui déjà convergent vers l'œuvre Réparatrice des blasphèmes. Il est temps que le monde connaisse les intentions de Dieu, craigne les châtiments de sa justice et se réfugie dans le cœur de Jésus ouvert à la miséricorde³! »

Puisse cet espoir du saint homme trouver au milieu de nous sa complète réalisation! La Réparation est aujourd'hui d'une plus pressante nécessité qu'au temps où vivait Marie de Saint-Pierre. Naguère un docte et pieux théologien nous le faisait très sagement remarquer: « C'est surtout, nous écrivait-il, à la Réparation qu'il faut songer dans les intérêts de la France. La nation ne revient pas à Dieu; elle n'a pas encore recouvré la haine du mal, il faut donc qu'elle expie, qu'elle répare... C'est pourquoi Dieu

¹ *Vie de M. Dupont*, t. II, p. 99.

² *Ibid.*, p. 95.

³ *Ibid.*, p. 97.

la tient dans la souffrance. Il faut, comme dit l'Écriture, qu'elle se *retourne*, et malheureusement, loin de le faire, elle continue sa marche dans le mal¹. »

Pour cela même, l'éminent ecclésiastique à qui nous empruntons ces paroles attribue, lui aussi, une grande portée aux révélations de la sœur Saint-Pierre : « Cette âme, dit-il, était certainement dans la véritable voie; son union toute simple avec Dieu, l'esprit surnaturel qu'elle apportait en tout sont les cachets de l'âme prédestinée, et sa vie de réparation est une marque évidente de l'action divine en elle. Rien de personnel dans tout ce qu'elle faisait; tout était pour la gloire de Dieu et le salut des hommes... Enfin, si l'on fait attention qu'elle a toujours été une religieuse exemplaire, que des signes palpables indiquent que Dieu la conduisait dans des voies toutes particulières, que les faveurs insignes dont elle a été comblée ne lui ont jamais donné d'orgueil, qu'elle a constamment pratiqué l'obéissance envers ses supérieurs, même lorsque leur volonté paraissait s'opposer aux ordres qu'elle recevait de Notre-Seigneur, que son renoncement ne s'est pas démenti en continuant des emplois qui lui répugnaient, que l'on n'a jamais remarqué d'obstination dans ses idées, que l'esprit de foi à un degré extraordinaire animait toutes ses pensées et toutes ses actions..., on doit conclure qu'elle n'était pas dans l'illusion et qu'elle possède toutes les marques d'une âme sainte... »

Nos lecteurs apprécieront par eux-mêmes la valeur d'un tel témoignage, rendu en faveur de la fille

¹ Lettre de M. l'abbé Delatour, grand vicaire de Versailles, le 10 janvier 1881.

de sainte Thérèse par un juge très éclairé et très compétent. Nous leur soumettrons encore le rapprochement que M. Dupont établissait entre les révélations de la sœur Saint-Pierre et celles de la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque.

« La Vierge de la Visitation, dit-il, a entendu les paroles qui font aujourd'hui tout notre espoir : *Voici ce Cœur qui a tant aimé les hommes. Tous ceux qui m'honoreront ainsi recevront de moi des faveurs bien grandes ; c'est le dernier effort de mon amour pour ranimer la foi éteinte.* La vierge du Carmel, dans les communications relatives à la Réparation des blasphèmes, a entendu Notre-Seigneur lui dire : *Je te donnerai ma Face adorable, et chaque fois que tu la présenteras à mon Père, ma bouche s'ouvrira pour plaider ta cause : elle doit être le signe sensible de la Réparation.* — Or, continue-t-il, il est visible qu'il a plu à Notre-Seigneur de récompenser déjà, d'une manière non douteuse, la foi de beaucoup d'âmes qui se sont occupées à rendre hommage à sa sainte Face spécialement avec la pensée de réparer les outrages commis envers la majesté divine. La conclusion est facile à déduire : quand on aime Dieu, on ne peut craindre de n'en pas faire assez pour travailler à sa gloire. » Ailleurs il dit encore : « Si le Cœur de Jésus est l'emblème de son amour, sa Face adorable est l'expression bien douloureuse des souffrances endurées pour nous, et qui accompagnent mystiquement ce même Sauveur, toujours occupé de notre salut. Ah ! que ne devrions-nous pas faire pour lui ! La Face de Jésus nous l'indique mieux que les plus beaux discours¹. » Ces réflexions du saint homme de Tours peuvent servir à régler notre con-

¹ *Vie de M. Dupont*, t. II, p. 94 et 95.

duite et à ranimer notre confiance. Le culte de la sainte Face étant le signe sensible de la Réparation et en même temps le complément de la dévotion au sacré Cœur, unissons ensemble, par une même foi et un même amour, le Cœur de Jésus et la Face de Jésus. Faisons de l'un et de l'autre l'objet commun et le centre de nos hommages et de nos réparations. Voilà le moyen de salut offert à la société contemporaine, à la France et aux âmes ! Voilà l'œuvre qu'il importe de mettre promptement en pratique avec toute la ferveur et la perfection possibles ! Rien n'y contribuera plus efficacement que la vie édifiante et les lumineux récits de la sœur Saint-Pierre. L'historien, dans son travail, n'a pas voulu se proposer d'autre motif. Le lecteur, en parcourant ces pages, voudra bien l'avoir toujours présent à l'esprit.

Nous déclarons, relativement aux termes d'éloge ou de vénération appliqués à la servante de Dieu et à d'autres pieux personnages, aussi bien que pour les vertus surnaturelles, les faits miraculeux et les communications divines dont il est question dans ce livre, nous conformer absolument et entièrement au décret d'Urbain VIII sur cette matière, sans vouloir prévenir en rien les décisions apostoliques.

P. J.

20 juin 1881.

VIE

DE LA

SŒUR SAINT-PIERRE

CHAPITRE I

LA PETITE BRETONNE

« Je pleure mes péchés ! »

(*Paroles de la Sœur encore toute petite.*)

C'est à la catholique Bretagne, cette terre féconde en grands caractères et en vertus héroïques, que nous sommes redevables de la sœur Marie de Saint-Pierre. Elle naquit à Rennes, en 1816, d'une honnête famille d'ouvriers dont nous savons d'ailleurs peu de chose. Son père, nommé Pierre Éluère, serrurier de son état, avait épousé Françoise Portier, digne par sa piété d'un mari qui était lui-même, comme nous le verrons, un chrétien de la vieille roche. Cette vertueuse femme lui fut enlevée de bonne heure. Resté veuf avec douze enfants, il eut

beaucoup à souffrir et à travailler afin de les élever et de les soigner dans leurs maladies, qui pour la plupart furent longues et mortelles; car il les vit tous successivement le précéder dans la tombe, à l'exception d'un fils, qui lui a survécu. Sa gloire devant Dieu est d'avoir donné au Carmel et à l'Église la fille de bénédiction dont nous entreprenons de raconter l'histoire.

Comme Marie de Saint-Pierre, une fois religieuse, a dû, par obéissance, écrire elle-même sa vie intime et tout ce qu'elle a pu savoir de ses premières années, nous utiliserons largement ses récits et ses lettres, en conservant, autant que possible, la forme simple et candide qui lui est propre.

Elle entre ainsi en matière :

« Malgré toute la répugnance que j'éprouve à écrire des choses qui me regardent personnellement, je ne laisserai pas de me soumettre à l'obéissance. Je le ferai avec l'aide du saint Enfant Jésus, à qui j'ai mis ma plume dans sa petite main, le priant de bien vouloir écrire lui-même les grâces précieuses qu'il m'a faites, et mes malices qui l'ont tant offensé, afin que Dieu son Père soit glorifié d'avoir par sa puissance fait venir un si beau fruit à la gloire de son Nom¹ dans une si mauvaise terre, couverte des ronces et des épines du péché et des imperfections dont mon âme est remplie. C'est donc aux pieds de l'Enfant Jésus dans la crèche que je

¹ Elle entend l'œuvre réparatrice des blasphèmes que Notre-Seigneur lui inspira, et qui, en effet, devait tant contribuer à la gloire de son adorable Nom.

vais faire ce petit recueil pour vous obéir, ma très révérende Mère¹.

« Je suis née le 4 octobre 1816, jour remarquable de la mort de notre sainte mère Thérèse, et fête de saint François d'Assise, dont ma mère portait le nom. Je fus baptisée dans l'église Saint-Germain de Rennes. J'eus pour patrons saint Pierre et saint François d'Assise. Ma pauvre mère eut en ce jour de sa fête un triste bouquet en mettant au monde une petite fille qui devait lui causer tant de sollicitudes par ses maladies et ses méchancetés.

« Elle me confia aux soins d'une nourrice qui était une excellente personne ; mais un mois après ma naissance, il arriva un accident qui aurait dû me donner la mort, sans une protection toute spéciale de Dieu. Ma nourrice, étant sortie un instant, m'avait laissée au berceau. Un de ses petits enfants me prit dans ses bras et me mit auprès du feu, voulant sans doute me chauffer ; mais je lui échappai des bras, et je tombai dans le feu. J'ai toujours conservé sur la figure une marque de cet accident. Ma mère, désolée, me retira des mains de cette femme.

« Je vais maintenant faire connaître un de mes premiers traits de malice. Lorsque je fus devenue un peu plus grande, on me raconta l'accident qui m'était arrivé. Voilà qu'un jour cette pauvre bonne femme, ma nourrice, vint me voir. Je la reçus en lui disant malicieusement : « Vous m'avez déjà

¹ La mère prieure du Carmel de Tours, Marie de l'Incarnation, dont nous aurons à parler plus tard. — Le document A, auquel nous empruntons cet extrait, est daté du 13 juin 1847.

« brûlé une joue; venez-vous aujourd'hui pour me
« *fricasser* l'autre? »

« A l'âge de quatre ans, je fus atteinte de la fièvre scarlatine, qui me mit aux portes de la mort. Mes parents m'ont dit que j'avais été dix-neuf jours en danger, sans rien prendre, excepté un petit verre de cidre : ce qui faisait rire mon père, quand il me parlait de cette maladie, où un breuvage si contraire à mon état m'avait soutenu et conservé la vie.

« Dès que ma raison commença à se développer, mes bons parents, qui étaient d'une éminente piété, me donnèrent une pieuse éducation. Mais j'avais un très mauvais caractère : j'étais colère, entêtée et très légère. Ma pieuse mère me menait souvent à l'église; mais ma légèreté me faisait tourner la tête pour voir ce qui s'y passait. Quand j'avais fait ainsi paraître de la dissipation et que je n'avais pas été fidèle aux recommandations de ma mère, elle me punissait sévèrement. On me conduisit à confesse à six ans et demi, pour me faire accuser de toutes mes fautes. J'étais si jalouse de ma petite sœur, qu'on fut obligé de l'éloigner de moi pour quelque temps.

« Avec tous ces défauts, qui me rendaient si désagréable, j'avais encore beaucoup d'orgueil et d'amour-propre. Ma mère disait une fois devant mon père, pour m'humilier : « Ah ! bien sûr, cette petite fille-
« là n'est point la nôtre; certainement elle a été
« changée en nourrice : il n'est pas possible que
« notre enfant soit aussi méchante que l'est celle-
« ci. » Ce langage ne me plaisait guère; je ne savais trop qu'en penser. Pourtant je remportai

une victoire sur mon orgueil. Tous les jours il passait devant la maison un pauvre, mal vêtu, et qui était aveugle ; il avait besoin quelquefois, au détour de la rue, qu'une main charitable le guidât pour le mettre dans son chemin. Déjà mes parents m'avaient invitée à lui rendre ce service ; mais mon orgueil y sentait une extrême répugnance. Enfin un jour je me fis une grande violence, et, prenant ce bonhomme par le bras, je le conduisis et le mis en bonne route. Il me sembla alors avoir fait une action des plus héroïques. Quand j'avais été méchante et que mes parents me punissaient, je ne me révoltais point contre eux, car je voyais que cela me faisait du bien, et je sentais des touches de la grâce qui me reprochaient ma malice.

« De plus, on me donna une connaissance toute particulière de la très sainte Vierge, en me rapportant des exemples de la protection de cette bonne Mère ; cela toucha mon cœur. Je me mis à l'invoquer, et je devins meilleure. Je commençai à goûter la prière, et je n'avais plus de pénitence à subir en revenant de la grand'messe les dimanches, parce que j'étais plus sage ; et quand quelque chose de répugnant se présentait, je me faisais violence pour ne point raisonner, et je disais : Mon Dieu ! je vous offre cela en expiation de mes péchés¹. »

Interrompons un instant ce naïf récit, pour y ajouter deux traits qui s'y rattachent et que nous avons appris d'ailleurs. Le sentiment de ce qu'elle appelle ses fautes, — ce n'étaient, comme on le pense bien,

¹ Document A, p. 3.

que des oublis d'enfant, — avait dès un âge si tendre pris chez elle une vive intensité. Ainsi plusieurs fois, et un jour entre autres, sa sœur aînée la trouva seule et versant des larmes. Comme elle lui en demandait la cause, la chère petite répondit : « Je pleure mes péchés ! » Elle redoutait tellement l'apparence même du mal, qu'ayant eu, à l'âge de huit ans, quelque inquiétude au sujet d'un petit livre d'histoires qu'on lui avait prêté, elle le porta avant de l'ouvrir au curé de la paroisse pour lui demander son avis, et lorsqu'elle sut de lui que, sans être mauvais, cet ouvrage était frivole, elle le rendit tout de suite et n'en lut pas même la première page¹.

« Envoyée par mes bons parents au catéchisme des petits enfants de la paroisse, je goûtai les instructions, et, ma conduite étant plus édifiante, les compliments succédèrent bientôt aux reproches que j'étais habituée à recevoir. On disait à ma mère devant moi : « Madame, votre petite fille se tient à l'église comme une personne de quarante ans. » Mais je crois bien que ces récits me donnaient encore de l'amour-propre. Je me mis aussi à faire le chemin de la croix. La lecture des souffrances de Notre-Seigneur me touchait vivement le cœur ; car je pensais que mes péchés étaient cause de ses douleurs, et je disais contrite : O mon Sauveur, avez-vous vu au moins, pendant votre passion, qu'un jour je me convertirais et serais toute à vous ? Je baisais la terre à chaque station. Alors je rentrais

¹ Annales du Carmel, Vie manuscrite de la sœur par elle-même, p. 9.

à la maison avec de la poussière sur le visage, et Notre-Seigneur permit que cet acte de piété m'attirât une légère humiliation : quand ma sœur était fâchée avec moi, elle m'appelait « nez crotté » ; ce qui mettait ma faible vertu à une grande épreuve, car cette petite raillerie me déplaisait beaucoup.

« La grâce m'attirait fortement à Dieu ; mais je n'étais pas constante dans le bien : je tombais et je me relevais. Je ne sais par quelle occasion j'entendis parler d'une sorte d'oraison appelée mentale, plus agréable à Dieu que la prière vocale. J'eus envie de faire cette oraison. Je dis donc : Je ne vais point parler en disant ma prière, et cela fera une oraison mentale. Mais, lorsque j'avais fini, l'inquiétude me prenait de n'avoir point fait ma prière du matin ou du soir. Notre-Seigneur, voyant mon désir, m'inspira de penser à ses souffrances et à mes péchés : alors je pleurais amèrement, et Notre-Seigneur permit que, un peu plus tard, j'entendisse un sermon qui traitait tout entier de la méditation. J'ouvris mes oreilles et mon cœur à un si heureux sujet, joyeuse de savoir faire l'oraison. »

Cet attrait pour l'oraison dans un si jeune âge annonçait les merveilles qui devaient en être le fruit. Lorsque l'enfant eut atteint l'âge de dix ans et demi, elle se prépara à sa première communion et fit d'abord une bonne confession générale.

« Par la miséricorde de Dieu, dit-elle, mon cœur était vraiment touché de la grâce. Je reçus avec une grande dévotion ce divin Sauveur que j'avais tant offensé dans mon enfance, et je me donnai tout entière à lui. On m'administra le sacrement de

confirmation le même jour, et je fus revêtue du saint scapulaire pour me mettre sous la protection de cette tendre Mère, à qui je devais ma conversion. Mon confesseur, voyant que j'étais tout à fait changée, m'accorda la grâce de communier de nouveau dans le courant de l'année, et ce bon père commença, lui aussi, à s'émerveiller du changement que la grâce opérait en mon âme. Il me le disait; mais quand il m'avait dit de belles choses sur ce sujet, il m'humiliait beaucoup. Comme je n'avais guère d'humilité, j'aurais autant aimé ne pas recevoir de louanges, afin de n'être point humiliée ensuite. Notre-Seigneur, qui veillait sur moi, me soumit à une rude épreuve, bien capable de chasser pour toujours l'orgueil de mon cœur; il voulut me purifier par des peines intérieures.

« Le démon, voyant que sa proie lui avait échappé, fit sur moi les derniers efforts : se trouvant chassé de sa demeure, il alla chercher, comme le dit l'Évangile, sept esprits plus méchants, pour s'efforcer de rentrer dans ses droits. Alors je fus attaquée de mille tentations. L'esprit couvert de ténèbres, l'âme rongée d'inquiétude par les scrupules, je croyais commettre des péchés à chaque instant; je n'avais plus de repos. Si j'écoutais un sermon, le démon me sifflait aux oreilles des jurements et des blasphèmes; les mauvaises pensées me martyrisaient l'esprit. Je n'avais alors que douze ans. Les péchés de ma vie passée me revenaient en souvenir : il me semblait que je ne les avais point confessés. La confession me paraissait une chose presque impossible, parce que je me perdais dans la longueur de mon

examen, et je ne me croyais jamais assez préparée quand mon tour venait d'entrer au confessionnal; je m'en allais, l'âme remplie de peines. Je ne trouvais plus de consolation dans la prière, car je croyais la mal faire et je recommençais continuellement ce que j'avais dit. Cette répétition était aussi ridicule que fatigante. Mon confesseur faisait tout ce qu'il pouvait pour me rassurer et me consoler; mais, étant si jeune et n'ayant point d'expérience sur ces sortes de tentations, je ne lui faisais pas assez connaître l'étendue de ma misère. Le bon Dieu, pendant ce temps d'épreuve, purifiait mon âme; j'étais bien éloignée alors d'avoir de l'amour-propre.

« Notre-Seigneur m'affligea aussi d'une manière bien sensible en attirant à lui ma pauvre mère, que j'aimais beaucoup. Dès qu'elle eut expiré, je me rappelai avoir entendu dire que sainte Thérèse avait douze ans comme moi quand elle perdit sa mère, et comme elle aussi je priai la très sainte Vierge de vouloir bien me servir de mère, pour remplacer celle qui venait de m'être enlevée. La très sainte Vierge exauça ma prière: car j'ai toujours ressenti depuis, d'une façon toute spéciale, sa maternelle protection.

« Je continuai d'aller au grand catéchisme plusieurs années. Le vicaire qui le faisait était fort capable; il est maintenant évêque¹. Je crois qu'il voyait bien le triste état de mon âme; mais comme il ne me confessait pas, il ne me donnait point de

¹ Mgr de la Hailandière, devenu évêque de Vincennes en Amérique. Il revint plus tard à Rennes.

consolation. Cependant il m'avait appris à faire l'oraison par le sermon dont j'ai parlé, et, plus tard, il me fut bien utile.

« La fête du catéchisme approchait. On choisit trois petites filles pour faire, en forme de dialogue, une conférence publique. J'étais du nombre. On nous donna à chacune notre rôle à apprendre. Deux petites demoiselles étaient chargées de me consulter au sujet des plaisirs du monde; elles devaient me les vanter beaucoup, et moi je devais leur en montrer le néant et la vanité. A la fin, une des deux terminait en me disant que mon discours lui faisait connaître que j'avais sans doute fait vœu de pauvreté, et que je serais peut-être un jour carmélite. Grâce au Seigneur, je reçus, en effet, plus tard cette vocation; les deux jeunes filles restèrent dans le monde et se marièrent.

« Il plut enfin à Dieu de me délivrer de mes grandes peines intérieures. Voici de quelle manière :

« Une pieuse demoiselle, qui connaissait ma position, eut la charité d'en parler à mon confesseur, qui était aussi le sien. Un jour que je devais entrer dans le confessionnal après elle, trouvant encore que ma préparation n'était pas assez bien faite, je me lève pour m'en aller; mais je fus bien étonnée lorsque j'entendis mon confesseur ouvrir sa porte, et m'appeler en m'intimant l'ordre d'entrer sans délai et de commencer tout de suite. Je m'excusai sur ce que mon examen n'était point fait, et que je n'avais pas assez de contrition; mais il n'écouta point mes raisons. Alors je me soumis à l'obéissance; je reçus l'absolution, et mon confesseur me

dit : « Ma fille, soyez sûre que cette confession est « une des meilleures de votre vie. » Ensuite il me défendit expressément de recommencer plusieurs fois mes prières, et il me donna une règle à suivre au sujet des scrupules qui m'affligeaient. Le Seigneur me fit la grâce de me soumettre, le démon fut vaincu par l'obéissance; toutes mes inquiétudes s'évanouirent comme de la fumée, et le calme revint dans mon cœur. Approchant alors avec une humble confiance et sans trouble de notre divin Sauveur dans le sacrement de son amour, j'en ressentis bientôt de grands effets : mon âme fut inondée de consolations. Je recevais aussi de grandes grâces en assistant au saint sacrifice de la messe; quand le moment de la consécration était arrivé, j'avais bien de la peine à contenir mes transports pour que personne ne s'en aperçût. Mon application à Dieu était continuelle¹. »

Comme elle vivait en famille avec ses parents, ses frères et ses sœurs, Perrine (c'est le nom qu'on lui donna en le dérivant de celui de saint Pierre, son patron) se prêtait volontiers à leurs joyeux délassements. On avait l'habitude, le dimanche, après avoir assisté aux offices de la paroisse, de faire ensemble une partie de promenade à la campagne. On portait des provisions et l'on prenait ses ébats. La jeune fille savait rendre pieuses et édifiantes ces heures de douce récréation. Nous l'apprenons par une de ses cousines du même âge, Jenny Benoît, qui était ordinairement de ces petites fêtes. Quand on était arrivé au but

¹ Document A, p. 8.

de la course, Perrine menait sa cousine à l'écart, et avec elle ne s'entretenait que de la sainte Vierge, de sa protection, des bienfaits et des vertus de cette bonne Mère.

L'instruction de notre jeune bretonne fut très bornée. Elle ne fréquenta l'école que deux ans : la lecture, l'écriture, les premiers éléments de la grammaire et du calcul, tel était alors le cadre de ce qu'on croyait devoir enseigner à de futures ouvrières. La fille du serrurier Éluère, quoique des mieux douées, n'en apprit pas davantage.

Deux sœurs de son père tenaient ensemble un atelier de couture assez important. Perrine leur fut confiée pour apprendre un état.

« Ma bonne tante, dit-elle, m'avait placée auprès d'elle dans un petit coin, où j'étais, en travaillant, comme dans une petite cellule, séparée des autres jeunes personnes; elles ne troublaient point mon repos et ne s'apercevaient point des opérations de la grâce dans mon âme, car rien ne pouvait me distraire de la conversation intérieure que j'entretenais avec Notre-Seigneur. Je faisais souvent la communion spirituelle; cet exercice allumait dans mon cœur le feu de l'amour divin, qui, au milieu de mon travail, me transportait si fort, qu'il m'était quelquefois difficile de le contenir. Notre-Seigneur me fit la grâce d'être reçue dans la congrégation de la très sainte Vierge, dont ma bonne tante était une des supérieures. »

Cette association datait de 1817. Des missionnaires l'avaient fondée pour conserver et entretenir la piété et la pratique des vertus chrétiennes parmi

la jeunesse. Elle comptait alors plusieurs centaines de membres; elle fut longtemps florissante et fit beaucoup de bien à Rennes. Elle subsiste encore, quoique moins nombreuse; elle a ses réunions ordinaires au même lieu, dans une chapelle isolée, où l'on vient récemment d'installer une image de la sainte Face, en mémoire de l'ancienne congréganiste dont nous racontons la vie.

« Après le temps des épreuves, dit-elle, je fus admise par le conseil à faire ma consécration. Ah! que ce jour fut délicieux pour mon cœur! Cette cérémonie rappelait ma première communion: j'étais, comme en ce jour, vêtue de blanc, un cierge à la main. Là, devant le directeur et un autre ecclésiastique, et en présence de mes nouvelles sœurs, qui étaient au nombre de cinq cents, je renouvelai les vœux de mon baptême; je promis de garder fidèlement les règles, et je me consacrai à la très sainte Vierge, ma bonne mère. Cette congrégation était établi pour les ouvrières; on n'y faisait aucun vœu; mais il y avait un règlement plein de sagesse, propre à conserver la piété dans le cœur des jeunes personnes, et tous les quinze jours le supérieur faisait d'excellentes instructions. »

Le divin Maître, après avoir assez longtemps nourri sa servante du lait spirituel, voulut, pour fortifier son âme, lui donner une nourriture plus solide, et « la faire passer, comme elle dit, du Thabor au Calvaire ». — « Les douceurs firent place à la sécheresse, aux aridités intérieures. Cet état me parut fort étrange. Hé quoi! ne plus sentir aimer le bon Dieu!... N'ayant point d'instruction sur ces voies

de la grâce, je pensai qu'à force d'application j'allais encore goûter la joie ineffable de ces transports d'amour dont j'avais été favorisée; mais ces vains efforts ne servirent qu'à me faire tomber malade.

« Je parlai de mon état à mon confesseur, qui ne s'en émut pas. Il me dit que ma première ferveur reviendrait; mais, comme je ne goûtais plus de consolations, ingrate envers mon bienfaiteur, je me relâchai dans la voie de la perfection; mon misérable cœur se retourna vers les créatures. Je n'étais pas tranquille; quoique mes fautes ne fussent pas graves, elles me nuisaient beaucoup, parce que Notre-Seigneur demandait de moi une grande générosité¹. »

Dans cette disposition pénible, elle risqua une démarche d'une gravité qui pouvait tout compromettre. Voyant que son directeur n'avait point l'air de remarquer ses fautes, Perrine, enfant docile et confiante, comme on l'était alors envers ses parents, demanda à son vertueux père la permission de s'adresser à un autre. Celui-ci, en père sérieux et chrétien, eut d'abord de la peine à y consentir; il consulta auparavant le prêtre même que sa fille voulait quitter: c'était le curé de sa paroisse, qu'il estimait beaucoup. Lui faisant instance et lui représentant que sa fille serait peut-être meilleure sous la conduite d'un autre confesseur qui était alors en grande réputation parmi les personnes pieuses, il obtint son consentement. Malgré ces précautions, la pieuse pénitente eut bientôt lieu de regretter cet acte d'inconstance.

¹ Document A, p. 10.

« Bien que je reçusse, dit-elle, d'excellents conseils de mon nouveau confesseur, je n'en devenais pas meilleure. A l'âge de dix-sept ans environ, les vains attrait du monde commençaient à me sourire. Tiède dans le service de Dieu, je me livrais à la dissipation et à la recherche dans la toilette. Mais ce qui me causa le plus de tort, fut d'avoir laissé la pratique de l'oraison, secours si utile à l'âme pour vaincre les passions. Depuis la mort de ma mère, ma sœur aînée était à la tête de la maison; moi, toujours orgueilleuse, je ne voulais point me soumettre à son autorité et lui faisais souvent de petites peines. Ma conscience me reprochait fortement mes infidélités : je me rappelais ces jours heureux de mon adolescence pendant lesquels, fidèle à ce Dieu de bonté, j'étais comblée d'ineffables délices. Je désirais revenir à lui; mais mon âme était comme enchaînée par ses mauvais penchants. Enfin j'eus recours à celle qu'on n'invoque jamais en vain, à Marie, ma tendre mère, à laquelle je m'étais consacrée.

La fête de la Purification approchait. Je m'y préparai par une neuvaine; je célébrai ce beau jour avec une grande piété, et j'offris même un cierge pour être brûlé devant l'autel de Marie. Aussitôt je sentis mon cœur tout changé, mes liens brisés. Je reconnus qu'il y avait nécessité pour moi de revenir à mon ancien confesseur. « Ah ! mon père, lui dis-je
« en l'abordant, depuis que je vous ai quitté, la
« vertu a fui loin de moi; je vous supplie de prendre
« de nouveau soin de mon âme. » Il me reçut comme le père de l'enfant prodigue, avec une grande cha-

rité. Je suivis peu après une retraite de huit jours dans une maison religieuse où prêchaient des missionnaires. C'était là que la divine miséricorde m'attendait. J'avais prié la très sainte Vierge avec ferveur pour l'heureux résultat de ma retraite; mes vœux furent exaucés. La grâce agissait fortement dans mon âme, aussi les instructions des bons missionnaires produisirent sur moi la plus salutaire impression. Je fis une confession générale, et voyant clairement tous mes péchés et la bonté de Dieu que j'avais si longtemps méprisée, puis considérant les plaies de mon crucifix, qui semblaient me reprocher ma perfidie, je sentis mon cœur blessé par un trait de contrition des plus vifs; mes yeux versèrent d'abondantes larmes, et je promis à mon Dieu une inviolable fidélité¹. »

¹ Vie manuscrite, etc., p. 17.

CHAPITRE II

LA VOCATION

« Ah ! ma fille , vos passions ne sont qu'égratignées ; il faut qu'elles soient immolées. » (*Paroles du confesseur.*)

La jeune Éluère avait alors seize à dix-sept ans. Sortie de retraite toute convertie, selon son expression, elle attribua à la bonté de Marie la grâce insigne qu'elle venait de recevoir. Dès lors, à ses premiers sentiments de filiale tendresse envers la Mère de Jésus elle joignit ceux d'une reconnaissance sans bornes.

« Je m'attachai à la très sainte Vierge, dit-elle, par une dévotion toute particulière ; j'admirais avec quelle miséricorde cette divine Mère m'avait retirée de l'abîme. Ma confiance en elle augmentant, il me vint en pensée de lui demander la grâce qu'elle fit de moi une religieuse. Marie, sans doute, entendit ma prière ; car bientôt je sentis ces désirs de quitter le monde se fortifier dans mon âme. Mais que faire ?

Je n'osais en parler à mon confesseur. Un jour que ma souffrance était extrême et que la grâce me pressait fortement au sujet de ma vocation, je courus à l'autel de ma mère la Vierge Marie, et je déposai dans son cœur maternel les sentiments qui agitaient si vivement mon esprit. La très sainte Vierge me tira bientôt d'inquiétude. Il y avait dans sa chapelle, droit en face de sa belle statue d'argent, un confessionnal où se tenait ordinairement un de ses zélés serviteurs, ce vicaire, dont j'ai déjà parlé, qui m'avait donné le rôle de religieuse à la conférence du catéchisme dans laquelle on me demandait si je voulais être carmélite. Étant donc devant la très sainte Vierge à la supplier de m'assister dans ce combat intérieur, tout à coup je vois ce bon prêtre arriver à son confessionnal, et il me sembla qu'il me faisait signe d'y entrer. Je ne sais trop comment cela se fit, car je ne lui avais jamais parlé de mon âme, et le voilà qui me dit tout ce qui s'y passait. « Vous voulez être religieuse, mon enfant, « et pour y parvenir il vous semble avoir une montagne à gravir; n'est-ce pas que je devine bien? » Enchantée de trouver un consolateur si inattendu, je lui ouvre mon cœur avec franchise : il examine tout et il déclare que j'ai une bonne vocation. Encouragée par ses conseils, je vais trouver mon confesseur, à qui je n'avais osé m'ouvrir à ce sujet, et je lui expose mes désirs d'entrer en religion. Il me répondit : « Vos sentiments s'accordent parfaitement « avec les miens; car j'ai toujours pensé que vous « seriez religieuse. » Cette réponse me remplit de joie. Il m'engagea, peu de jours après, à attendre

la saison du printemps pour mon départ; mais, hélas! je devais passer par les mains d'un autre père spirituel qui n'était pas si vite décidé à m'envoyer au couvent. Pendant cinq ans il dut travailler à la destruction du mur de mon orgueil et de mon amour-propre, avec le marteau de la mortification, avant de me trouver digne d'habiter la solitude du Carmel¹. »

Le nouveau directeur dont elle parle ici déclarait avoir pour principe de n'envoyer en religion que des aspirantes assez éprouvées pour espérer qu'une fois entrées dans le cloître il ne les en verrait plus sortir. Voici comment Perrine fut amenée à se mettre sous sa conduite. Le curé de la paroisse, son confesseur, menacé de perdre la vue, fut obligé d'aller à Paris pour un temps assez long, afin de se faire traiter. Comme il savait que sa pénitente avait besoin d'un guide expérimenté, il l'adressa à un respectable ecclésiastique qui rendait de grands services aux communautés du diocèse et les visitait souvent. Il était éclairé dans les voies intérieures, et avait surtout un talent spécial pour la direction des vocations religieuses. On le connaissait comme tel dans la ville: aussi les mères n'aimaient pas voir leurs filles aller le consulter. C'était M. l'abbé Panager, mort curé de Saint-Étienne, à Rennes. Nous avons de lui en faveur de la jeune Perrine un témoignage trop significatif dans sa brièveté pour ne pas le citer ici: « Je ne l'ai connue, dit-il, que depuis le moment où elle me choisit pour son directeur. Elle s'adressa

¹ Document A, p. 12.

à moi, parce qu'elle voulait être religieuse. Ce motif me fit la recevoir de bon cœur, et je tâchai de l'aider. Elle fut toujours exacte, docile. Je lui prêtais des livres, la vis quelquefois en particulier. J'en fus toujours édifié, et me décidai à la proposer au Carmel¹. »

Perrine s'adressa donc à cet homme de Dieu et lui déclara qu'elle voulait être Carmélite. Il la reçut avec charité, l'encouragea dans son idée, mais ne voulut l'accepter définitivement qu'après y avoir mûrement réfléchi. Ses conseils firent tant de bien à l'aspirante du Carmel, qu'après le retour de son premier confesseur elle pria l'abbé Panager de vouloir bien la garder tout à fait. Il demanda encore du temps pour y penser, et à la fin il lui dit : « Ma fille, je me charge de votre conduite pour la gloire de Dieu et le salut de votre âme². »

« Ces paroles, dit la sœur, m'inspirèrent une grande confiance en sa direction. Alors il voulut sonder le terrain : il me dit de lui donner par écrit connaissance de quelle manière Notre-Seigneur avait conduit mon âme par le passé, et quelles étaient mes dispositions actuelles. Je fis une petite notice que je lui remis ; ensuite il me fit faire un règlement de vie. Au bout de quelque temps, je le priai de s'occuper de ma réception dans un couvent : « Ah ! ma fille, me dit-il, vos passions ne sont qu'égratignées, il faut qu'elles soient immolées. » J'avais un si vif désir d'être Carmélite, que j'aurais passé par le

¹ Document O, *Lettre de M. Panager à la mère prieure.*

² Document A, p. 14.

feu, si cela eût été nécessaire, pour le devenir; aussi je commençai avec une nouvelle ferveur à travailler à ma perfection. »

Tous les conseils du confesseur faisaient sur la pénitente la plus vive impression, et elle en « prenait acte, dit-elle, pour ne les point oublier ». Nous citerons, d'après les termes naïfs de la sœur, quelques-uns de ces conseils.

« Il commença par me prémunir contre les petites faiblesses trop ordinaires aux dévotes: « Ma fille, « me dit-il, n'allez point consulter plusieurs directeurs. Si vous voulez que je sois véritablement « votre père, je veux que vous soyez véritablement « ma fille; soyez simple comme un enfant; c'est ici « qu'il faut tout dire, mais point d'épanchement « ailleurs, car tout cela ne vaut rien; ne parlez « jamais ni de votre confesseur ni de vos pénitences; allez droit à Dieu avec un esprit de foi; « point de retours inquiets sur votre âme; tous ces « retours inutiles, c'est de la paille pour le purgatoire; appliquez-vous à vous connaître et à connaître Dieu; plus vous le connaîtrez, plus vous l'aimerez; ayez toujours l'air joyeux et ne soyez « point comme ces personnes tristes qui semblent, « en portant le joug du Seigneur, porter un fardeau. Ah! ma fille, quelle belle route le Seigneur « vous appelle à parcourir! Voyez quel en sera le « terme: préparez-vous aux grands desseins de « Dieu sur vous. »

« Voilà un échantillon des sages conseils que je recevais de ce père: grâce à Dieu, ils fructifièrent dans mon âme. Il me prêtait des livres qui traitaient

de l'oraison et de l'esprit intérieur, et des vies de Saints. Tous ces secours spirituels me fortifiaient et allumaient dans mon cœur un plus vif désir d'embrasser la vie religieuse ; mais quand je lui exprimais ce désir si violent de quitter le monde, il me répondait tout tranquillement : « Ma fille, l'habit « ne fait pas le moine... » Je voyais, par cette réponse, que j'avais encore du travail à faire ; je priais continuellement la très sainte Vierge, ma chère protectrice, de me conduire comme Carmélite dans une maison où elle serait bien aimée. Je priais aussi beaucoup le glorieux saint Joseph et lui demandais le don d'oraison : pour obtenir cette grâce précieuse et les autres dont j'avais besoin, surtout celle d'être religieuse, je faisais de petits pèlerinages en son honneur ; je mangeais mon pain sec à déjeuner les mercredis ; et les samedis, c'était en l'honneur de la très sainte Vierge. J'avais une grande dévotion à la sainte Famille : Jésus, Marie, Joseph faisaient toute mon occupation. Oh ! bienheureuse Famille, leur disais-je, si j'avais eu le bonheur, lorsque vous étiez sur la terre, d'y être aussi, assurément, n'importe dans quel pays vous auriez été, je serais allée vous trouver pour avoir l'honneur de vous servir en qualité de petite domestique.

« Mon directeur me prêta la Vie de sainte Thérèse ; lorsque je lus la promesse que Notre-Seigneur lui fit, à la fondation de son premier couvent, Saint-Joseph d'Avila, qu'il demeurerait au milieu de cette maison, la sainte Vierge et saint Joseph gardant la porte chacun d'un côté, oh ! alors ma joie fut extrême : plus de doute que je dusse solliciter une

place au Carmel, demeure de la sainte Famille. Je tourmentais souvent mon confesseur, pour qu'il s'occupât de cette affaire; mais, afin de m'éprouver, il ne me donnait que des réponses évasives, telles que : « Nous verrons à cela ; les moments de Dieu ne sont pas encore arrivés. » Une fois, il me dit : « Croyez-vous, ma fille, que je veuille vous voir imiter ces jeunes personnes qui courent au couvent et qui reviennent aussitôt ? Non, mon enfant : quand je vous y enverrai, vous y serez préparée. »

C'étaient là de dures épreuves pour l'aspirante. En attendant, la Providence lui fournit l'occasion de satisfaire, en partie du moins, ses ardents désirs. A côté du maître serrurier Éluère vint s'établir une famille pauvre, composée de trois personnes, le père, homme de journée, la femme aveugle, et un petit garçon âgé de quatre à cinq ans. « Ils étaient si malheureux, surtout en hiver, où le mari n'avait pas d'ouvrage, que leur pauvre petite demeure ressemblait à l'étable de Bethléhem. Ils se trouvaient là sans bois, sans feu et sans pain. Une si précieuse occasion de soulager la sainte Famille, que ces bonnes gens me représentaient, ne me permit pas de rester oisive à leur égard. Par la grâce de Dieu, je les pris en grande affection et leur prodiguai tous les soins que réclamait leur indigence. Depuis cette époque jusqu'à mon entrée au Carmel, mes petits moyens ne me permettaient pas de satisfaire à tous leurs besoins; mais la sainte Famille, que je servais en leur personne, me rendait si éloquente à plaider leur cause auprès des personnes de ma connaissance, qu'on ne savait rien me refuser.

« Tout mon bonheur était de les visiter et de les instruire de la religion, dont sans doute l'extrême pauvreté les avait éloignés; je les faisais aller à confesse, et je fis faire au mari une retraite de huit jours dans la maison destinée à cette œuvre. Si j'aimais cette pauvre famille, j'en étais aussi aimée, de sorte que, quand le mari faisait de la peine à sa femme, ce qui arrivait de temps en temps, j'étais appelée à juger l'affaire et à mettre la paix. »

La sainte Famille du Ciel sut bien d'ailleurs récompenser sa petite servante. Perrine fit des progrès de plus en plus rapides dans la vertu. D'abord son directeur lui permit de faire le vœu de chasteté, et elle renouvelait ce vœu à toutes les fêtes de la très sainte Vierge. Elle fut également autorisée à faire promesse d'obéissance aux commandements de son confesseur. Puis elle s'efforçait de pratiquer les vertus intérieures qui devaient la préparer à la vie religieuse : la mortification, l'humilité, l'obéissance et l'amour de l'oraison. Elle exerçait le zèle de la charité envers ses jeunes compagnes, s'appliquant surtout à favoriser leurs progrès spirituels.

Écoutons-la elle-même nous raconter ses pieuses et secrètes industries : « J'ai toujours eu, dit-elle, un vif attrait pour l'exercice de l'oraison. Instruite qu'on ne pouvait devenir fille d'oraison sans être amie de la mortification, je travaillai avec grand courage à l'acquisition de cette vertu et à la destruction de mes passions. Pour mieux y réussir, je marquais mes fautes de chaque jour et le nombre de mes actes de sacrifice; j'avais à mon côté deux petits cordons, dans lesquels étaient enfilés des grains de chapelet

qui me servaient à cet usage. Le cordon des mortifications était composé de quinze grains en l'honneur des quinze mystères du saint Rosaire; et je crois que j'avais assez souvent, le soir, la grâce de pouvoir offrir à Marie cette couronne complètement achevée. Tout ce qui m'était agréable à voir, je ne le regardais pas; si j'avais grande envie de dire quelque chose, je ne le disais pas, et ainsi de suite. Je faisais mon examen général et l'examen particulier pour vaincre ma passion dominante, qui était l'orgueil; mais le Seigneur me donna des armes pour le dompter. »

Dieu, qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, voyant cette âme candide et fidèle se mettre sans réserve à sa disposition, se plaisait lui-même à l'orner et à l'éclairer.

« Déjà, dit-elle, j'avais, dans le cours de ma vie, éprouvé plusieurs fois des opérations extraordinaires de la grâce; mais si je puis m'exprimer ainsi, Notre-Seigneur ne m'avait montré que des échantillons de ces faveurs célestes dont il devait m'enrichir avec tant de profusion. J'avais alors le bonheur de faire la sainte communion trois fois la semaine et le dimanche. C'était dans ce divin festin que Notre-Seigneur se communiquait intimement à mon âme. Comme mon directeur m'avait bien recommandé de lui dire tout ce qui se passerait en moi, avec la simplicité d'un enfant je lui rendis compte de ces opérations surnaturelles; mais il n'en eut point l'air étonné. « Ma fille, me dit-il, votre
« âme n'est-elle pas à Dieu? Laissez-le donc, ce bon
« maître, faire dans sa maison tout ce qu'il vou-

« dra. » Ces paroles intérieures de Notre-Seigneur et ces communications célestes continuèrent. Alors je pris le parti de les écrire pour les soumettre au guide de mon âme : j'étais sûre ainsi de ne point tomber dans l'illusion. Il ne m'en parlait jamais : ce qui me faisait grand plaisir, car j'avais une extrême confusion de ces grâces, dont j'étais si indigne. Cependant, un jour que je lui avais remis un de ces écrits, il me vint en pensée que, si je lui lisais moi-même comment Notre-Seigneur m'avait donné, malgré mon indignité, des témoignages d'affection, cela m'humilierait beaucoup. Je lui en fis part ; je fus, en effet, obligée de me faire une excessive violence pour achever cette lecture. Mais Notre-Seigneur voulut, dans sa miséricorde, faire un contrepoids à ces grâces extraordinaires ; car cette suite de faveurs spirituelles aurait pu faire naître en moi des sentiments de vanité. Je vis un jour dans mon âme, après la sainte communion, comme un mur qui menaçait de s'écrouler sur moi ; il me fut dit de ne rien craindre, que cela ne servirait qu'à écraser mon amour-propre. J'ai compris depuis que c'était l'emblème d'une longue série d'humiliations et de mortifications, voie pénible à la nature, dans laquelle Notre-Seigneur me fit entrer peu de temps après.

« Comme on ne peut rien sans la grâce, ce divin Maître produisit en mon âme un amour extrême des souffrances et des humiliations, afin de détruire entièrement le mur de mon orgueil qui empêchait ma parfaite union avec lui, et faire naître en moi la violette de l'humilité qui attire Jésus dans les cœurs. Je demandais avec ferveur l'amour des humi-

liations. Je fis part à mon directeur de ces désirs ardents que j'éprouvais, et je le priai de ne point m'épargner : « Mon père, lui dis-je, n'écoutez point les cris de la nature; immolez mon orgueil. » Comme il ne se pressait jamais dans ses décisions, il attendit encore cette fois, pour voir, sans doute, si c'était une ferveur passagère trop commune aux jeunes personnes. A la fin, il me dit un jour : « Ma fille, je crois que Notre-Seigneur veut vous faire passer par-dessus les voies ordinaires. Allez donc devant le saint Sacrement, et pensez devant Dieu à ce que vous pourriez faire pour vous humilier; choisissez tout ce qu'il y a de plus parfait en fait d'humiliations, et puis vous viendrez m'en rendre compte¹. »

Alors commença pour elle ce qu'elle nomme plaisamment « le voyage dans la route des humiliations ». Cela ne lui manquait point; chaque fois qu'elle allait chez son directeur, il avait toujours l'attention de lui choisir ce qui pouvait le plus la mortifier. Un jour, par exemple, il la mit brusquement à la porte. Une autre fois, le dimanche, on vit la jeune fille, par obéissance sans doute à quelque recommandation humiliante, déployer par un temps superbe un affreux parapluie tout déchiré, et se donner publiquement le ridicule de s'en servir en guise d'ombrelle. Une autre fois encore, elle apporta à l'atelier, précieusement enveloppée, une étoffe dont elle devait se confectionner un vêtement. Elle ne l'eut pas plus tôt dépliée, que ce fut un éclat de

¹ Document A, p. 20.

rire universel : on n'en pouvait imaginer de plus mauvaise ni de plus bizarrement choisie.

« Quand j'allais chez mon directeur, dit-elle, pour lui rendre ou lui demander les livres qu'il me prêtait ordinairement, il avait toujours la charité de me servir un bon plat de ces mets d'humiliations ; mais il ne devançait jamais la grâce ; il fallait que je le priasse bien de continuer le bon office qu'il me rendait. « Eh bien ! me disait-il, qu'est-ce que « Notre-Seigneur attend de vous aujourd'hui ? Avez-
« vous quelque chose à me demander ! » Comme j'étais d'un caractère extrêmement simple, et que Notre-Seigneur me donnait grâce pour marcher dans cette voie, il me venait dans l'esprit une multitude de choses : la plupart n'étaient pas praticables ; mais rien que de lui en rendre compte et de lui en demander l'exécution était pour moi une humiliation des plus mortifiantes. Quand il voyait que j'avais de la peine à lui parler, il me grondait un peu, mais toujours avec douceur : « Soyez donc
« simple comme un petit enfant, me disait-il ; voyez
« si un enfant ne dit pas simplement tout ce qui
« lui vient à l'esprit sans examen. » Alors il me permettait ce qui était convenable ; pour ce qui ne l'était pas, il avait l'air également d'y consentir, et, quand il voyait que j'avais triomphé de mon orgueil et que je consentais à l'exécution, il me l'interdisait. »

Un des grands secrets de cette direction venait de la connaissance certaine que le directeur avait de la sincérité de sa pénitente, qui lui exprimait naïvement les choses où elle croyait se mortifier davan-

tage, et n'en faisait nullement le choix à son gré. Aussi lui disait-elle parfois : « Ah ! mon père, qu'il m'en coûte pour marcher dans cette voie ! — Ma fille, répondait-il, s'il vous en coûte d'être humiliée, je vous assure qu'il m'en coûte aussi d'être obligé d'humilier ; mais soyez courageuse. »

La sœur continue :

« Quand j'avais ainsi foulé aux pieds mon orgueil, Notre-Seigneur inondait mon âme de consolations ; mais cela m'était bien nécessaire ; car sans un secours très puissant je n'aurais jamais pu marcher par une voie si pénible. Lorsqu'il me venait la pensée de pratiquer quelque acte de mortification, je sentais une grâce si pressante, qu'il m'était impossible de ne pas le faire sans craindre d'être infidèle. Allons, disais-je pour m'encourager, il ne faut qu'un acte héroïque pour remporter la victoire ; je peux tout en Celui qui me fortifie. Je comprenais que la grâce réclamait cela de moi. Alors, malgré toute l'amertume et la répugnance que j'y éprouvais, je redemandais souvent à mon directeur de me nourrir de ce pain si désagréable au goût de la nature. Il m'envoya plusieurs fois chez deux demoiselles très pieuses et très discrètes à qui il avait parlé d'avance, et là je trouvai moyen de briser mon orgueil et de pratiquer l'humilité. Mais je fus doublement mortifiée une fois que j'étais allé faire une visite à l'une d'elles, car je ne m'attendais nullement à ce qui m'arriva. Une de mes amies se plaignant à moi de ce qu'une personne lui avait dit des choses humiliantes : « Ah ! lui dis-je, vous êtes bien heureuse
« de trouver des humiliations toutes prêtes, tandis

« qu'il y a des âmes qui sont obligées d'aller en
« chercher¹. »

Pendant ce temps d'épreuves, la jeune fille puisait des forces au pied de l'autel, dans le très saint Sacrement. « Ah ! dit-elle, que je goûtais de consolation à visiter ce bon Sauveur, surtout au milieu du jour, moment auquel il est le plus délaissé ! Je répandais mon âme en sa présence². » — Une fois qu'elle priait ainsi à la chapelle de la Visitation, prosternée devant le tabernacle, une de ses amies l'aperçut, sans qu'elle s'en doutât, et se garda bien de la troubler ; car, la tête relevée et les yeux comme arrêtés sur un objet déterminé, elle paraissait s'entretenir avec un personnage invisible dont l'aspect la transportait hors de ce monde³.

Elle s'adressait aussi au sacré Cœur :

« Je faisais souvent amende honorable au sacré Cœur, envers lequel je sentais une grande dévotion. Comme je le conjurais de briser les liens qui me retenaient dans le monde, afin que je pusse prendre mon essor vers le Carmel ! J'allais ensuite aux pieds de la très sainte Vierge, dans cette chapelle où j'avais déjà reçu de si grandes grâces pour ma vocation. Animée d'un ardent amour, j'épanchais mon cœur dans son sein maternel, comme fait un enfant envers celle qu'il aime. Je l'importunais sans cesse, lui disant : Voilà mes compagnes qui se marient ; quand est-ce donc, ô ma Mère, que vous me donne-

¹ Document A, p. 21.

² Vie manuscrite, etc., p. 24.

³ *Vie de Marie de Saint-Pierre de la Sainte-Famille* (1879), p. 29.

rez aussi Celui que je désire? Je ne veux, vous le savez, que votre Fils pour époux. »

A la fin de ce récit, la sœur ajoute : « Cette bonne mère m'obtint la guérison d'une maladie; je la priai pendant neuf jours afin d'obtenir cette grâce, et pour la remercier de ce bienfait je fis dire quinze messes en l'honneur des mystères du saint Rosaire. Je les lui avais promises¹. »

¹ Document A, p. 22.

CHAPITRE III

L'ÉPREUVE

« Vous serez carmélite. »

(*Parole de Notre-Seigneur.*)

Avant d'être admise comme postulante au Carmel, Perrine, retenue dans le monde par son confesseur, devait, selon les desseins de Dieu, remplir au milieu de ses jeunes compagnes l'office de sage directrice et une sorte de petit apostolat. Laissons-la s'expliquer elle-même sur ce sujet.

« Je continuais à travailler chez mes pieuses tantes, qui occupaient beaucoup de jeunes personnes. Celles-ci, voyant que, par la grâce de Dieu, je pratiquais la vertu, et que j'avais toujours l'air gai et content, comme mon directeur me l'avait recommandé, prirent confiance en moi et me consultaient sur leurs petits embarras de conscience et leurs pratiques de piété. Je leur apprenais à faire l'oraison et à s'avancer dans la vertu. Misérable péche-

resse, j'avais beaucoup reçu de Dieu, il était bien juste que je pratiquasse la charité envers les autres. L'une de ces jeunes filles fit tant de progrès en peu de temps qu'elle surpassa rapidement sa petite directrice, et elle entra en religion avant moi. Nos conversations ne roulaient que sur Notre-Seigneur, la sainte Vierge et saint Joseph, et sur l'exercice des vertus. Voyant qu'on me consultait ainsi, moi qui avais si grand besoin de conseils, je craignais que cela ne fût contraire à l'humilité. J'en parlai à mon confesseur, qui me dit de continuer, parce que la piété de ces jeunes personnes servirait de supplément à la mienne; alors je fus tranquille; mais je ne leur disais rien de ce qui se passait dans mon intérieur; mon secret était pour moi. Il m'était aisé de leur apprendre à faire l'oraison, car j'y trouvais moi-même une grande facilité, en considérant Notre-Seigneur au dedans de mon âme. Cette présence du divin Sauveur m'était si sensible, qu'il me semblait toujours le voir au milieu de mon cœur. »

Nous savons, d'ailleurs, que pour donner plus facilement audience, la jeune zélatrice s'était ménagé dans la maison paternelle une petite chambre où les amies avaient accès sans passer sous les yeux des habitants du logis. C'était là qu'elle les recevait pour *berdasser* (sic), disait-elle, dissimulant sous un terme populaire le rôle de confiance qu'on lui assignait. Cela voulait dire : discuter librement et en tête-à-tête sur les besoins spirituels de chacune. A celles qui venaient ainsi lui ouvrir leur cœur, elle apprenait à méditer, à rentrer en soi-même, à

prévenir les dangers qui pouvaient menacer leur innocence au milieu de ce monde où elles devaient rester, à marcher résolument dans les voies d'une solide piété.

« Une de mes compagnes était atteinte d'une maladie très extraordinaire; les remèdes que les médecins lui ordonnaient ne lui apportaient aucun soulagement. J'eus alors un sentiment intérieur que, si l'on recourait à la très sainte Vierge, la malade serait guérie. Je l'engageai à mettre à son cou la médaille miraculeuse; nous fîmes ensemble une neuvaine, à la suite de laquelle cette jeune personne fut délivrée de son mal. Ces grâces que nous recevions de la divine Marie nous enflammaient d'amour pour elle. Je la priais continuellement de briser les liens qui me retenaient captive; je faisais souvent brûler des cierges devant son autel; je me préparais par une neuvaine à célébrer ses fêtes; je lui offrais des couronnes de fleurs et d'autres décorations; enfin je faisais tout ce que je pouvais pour l'honorer et toucher son cœur maternel, afin qu'elle me donnât son Fils pour époux. Tant de vœux, tout indignes qu'ils étaient d'être agréés par cette reine du Ciel, ne lui restèrent pas indifférents: elle commença à lever un obstacle qui m'empêchait un peu de quitter mon père. »

Comme nous l'avons vu, Perrine avait perdu sa mère à l'âge de douze ans. « Mon bon père, dit-elle, qui ne pensait qu'à Dieu et à son travail, s'occupait en paix à son atelier de serrurerie, sans songer à prendre une nouvelle épouse. Sa vie était une copie de celle de saint Joseph; il allait tous les matins à

la messe, le soir au salut, quand il le pouvait. Malgré son travail très pénible, il observait l'abstinence et les jeûnes de l'Église, et il approchait des sacrements avec une foi et une piété très édifiantes. Mais le bon Dieu l'éprouvait souvent par la tribulation, qu'il portait avec une grande patience. »

Son fils aîné, Prosper, avait quitté le pays. S'étant attaché à M^{gr} de la Hailandière, il l'avait suivi en Amérique, puis il s'était établi à Vincennes, aux États-Unis, où il exerçait son métier de serrurier. Il est resté dans ces contrées et n'eut plus avec son père et sa famille que des relations par lettres, donnant d'ailleurs, comme autrefois à la maison, les exemples d'une vie vertueuse et chrétienne, et faisant convenablement ses affaires. — Mais revenons à Perrine: « Ma sœur aînée, dit-elle, celle qui tenait le ménage, fut, à cette époque, attaquée d'une longue maladie. Mon bon père eut en même temps la pensée que je voulais le quitter pour embrasser la vie religieuse. Il était donc tout inquiet; il voyait que sa maison ne pouvait pas rester aux soins d'une domestique; il me contait ses peines; il craignait, comme il me le disait, que je ne m'échappasse quelque jour. Je ne lui parlais pas très ouvertement de ma vocation, car j'ignorais quand mon directeur m'accorderait la permission de partir pour le Carmel; il m'éprouvait toujours et ne me donnait pas encore grand espoir, malgré mes violents désirs. En attendant, mon respectable père prit ses mesures; il parla de ses chagrins à M. le curé, son confesseur.

« Ce bon pasteur, à qui j'avais découvert mes projets, le tira d'embarras. Il l'aimait beaucoup; il

disait que c'était le meilleur de ses paroissiens : alors sans doute il lui conseilla de se remarier. Mon père était d'un caractère assez froid et timide ; je crois bien qu'il était un peu embarrassé pour l'exécution de son dessein ; mais M. le curé s'en chargea, fit pour lui les premières demandes, et enfin, grâce à la sainte Vierge, lui trouva une excellente femme : nous la reçûmes très bien, mon père fut content¹. »

Après ce naïf récit, la sœur expose en détail les obstacles qu'elle dut surmonter pour suivre sa vocation :

« Je crus que je touchais à la fin de mes peines et que la porte du Carmel allait s'ouvrir pour moi. Ma pieuse tante, chez laquelle je travaillais, se décida à faire un voyage au Mans, pour assister à la bénédiction de la nouvelle maison des Carmélites, et visiter une des religieuses qui lui était extrêmement chère : elle me dit que je l'accompagnerais. J'en fus ravie de joie, et je priai mon confesseur de me laisser profiter d'une si précieuse occasion pour exécuter mon projet. Il y consentit, et me remit une lettre pour la révérende Mère prieure ; il me dit que je pourrais rester au monastère du Mans, si la supérieure pouvait me recevoir, et il me donna sa bénédiction. Je partis donc avec ma bonne tante, et nous arrivâmes la veille de la cérémonie chez les Carmélites, qui nous reçurent très bien. J'assistai le lendemain à la bénédiction du réfectoire nouvellement bâti, et du cimetière. Il y avait aussi, ce jour-là, une prise

¹ Document A, p. 24.

d'habit. La clôture étant levée à cette époque, nous visitâmes le couvent; j'entrai dans une cellule, et je vis ces chères sœurs dont plusieurs étaient de mon pays; rien ne pouvait m'être plus agréable que cette visite. Enfin j'eus l'honneur de voir en particulier la très révérende Mère prieure, à qui la veille j'avais remis la lettre de mon directeur, et je lui exprimai mon grand désir d'être Carmélite. Elle me dit qu'elle avait reçu de Monseigneur défense d'admettre aucun sujet, la maison étant alors fort petite; et il paraît que toutes les cellules se trouvaient occupées. Cependant je la consultai sur ma vocation et lui découvris mes dispositions intérieures. Elle vit bien que le Seigneur, malgré mon extrême indignité, m'avait choisie pour être fille du Carmel : elle m'instruisit des règles de cet ordre et me témoigna le regret de ne pouvoir m'admettre; mais on ne pouvait pas faire d'instance auprès de Monseigneur, il était alors en voyage. Elle me parla d'une manière très avantageuse du Carmel d'Orléans, dont elle était sortie pour fonder celui du Mans, et m'engagea à demander une place dans ce monastère. »

La postulante refusée se vit donc obligée de revenir chez ses parents et de rentrer dans le monde. Elle pria son confesseur d'écrire aux Carmélites d'Orléans ou à celles de Blois; toutefois il ne se presait point.

« Je revenais souvent à la charge, il devait être ennuyé de moi; mais ses réponses évasives : « nous verrons à cela, » ou « les moments de Dieu ne sont pas encore arrivés », me donnaient beaucoup à souffrir. Un jour, j'allai dans une chapelle dédiée

à saint Martin; c'était le jour de sa fête, et ses reliques étaient exposées. Je les baisai avec une grande dévotion; j'avais fait la sainte communion le matin en l'honneur de ce grand saint, que je ne connaissais guère alors; je ne savais seulement pas le pays qu'il avait évangélisé en France; mais, c'est égal; abandonnée à ma douleur, je lui fis une prière des plus simples et des plus ferventes. Elle était à peu près conçue en ces termes : « Ah! mon bon saint Martin, voyez quelle est mon affliction : j'ai le désir de me consacrer à Dieu dans la vie religieuse, et personne ne veut s'occuper de moi et me recevoir. Oh! je suis sûre que, si vous étiez sur la terre, votre charité serait touchée de ma position; vous m'aideriez... » Enfin, je le conjurai de m'accepter dans son diocèse, s'il y avait des religieuses; je lui confiai toutes mes peines, et, sans me rappeler positivement tout ce que je lui dis, je me souviens très bien du moins que je lui parlai avec un cœur pénétré de douleur et une grande confiance. Aussi, malgré mon indignité, il exauça ma prière; je ne doute point que ce ne soit lui qui m'ait obtenu la grâce d'être Carmélite à Tours. Je n'ai jamais ni désiré ni demandé à mon confesseur d'entrer dans cette maison de Tours, car je n'ai su qu'il y avait des Carmélites dans cette ville que quand j'ai été reçue chez elles. »

En attendant, Notre-Seigneur disposait sa servante à cette vie de sacrifices et déjà lui faisait, pour la soutenir, des grâces insignes de l'ordre surnaturel le plus élevé.

« Un jour, dit-elle, après la sainte communion,

j'eus une vision. Notre-Seigneur ayant recueilli mon âme dans son divin cœur, il me sembla y voir beaucoup de personnes qui étaient enchaînées par une chaîne d'or; elles portaient toutes une croix. C'étaient sans doute des âmes religieuses, car je reconnus une de mes amies qui était en communauté. Il me parut que j'étais enchaînée avec ces âmes; je priai Notre-Seigneur de vouloir bien aussi me donner une croix; il me fit entendre qu'il fallait conformer ma volonté à la sienne et attendre l'accomplissement de ses desseins avec résignation, m'insinuant que cette croix me suffisait pour le présent. « Mais
« quand vous serez entrée en religion, me dit-il, je
« vous en donnerai une autre à porter. » Cette promesse resta gravée dans ma mémoire, de sorte que, quand je fus postulante au Carmel, me trouvant un peu malade quelques jours après mon arrivée, je disais : Voilà peut-être la croix que Notre-Seigneur m'a promise. Mais, pauvre idiotte que j'étais, cela n'était qu'une paille à porter en comparaison de la croix que le bon Maître me réservait après ma profession; je suis convaincue que l'œuvre de la réparation dont le Seigneur me chargea plus tard était cette croix prédite, car je la trouvais dans le sacré Cœur de Jésus. C'est dans cette fournaise d'amour qu'il me parla pour la première fois de cette œuvre qui devait me coûter tant de soupirs, de prières et de larmes. »

Elle avait dès lors une grande dévotion pour le sacré Cœur de Jésus. « J'en étais toujours occupée, dit-elle, et je portais mes compagnes à l'honorer. Comme ma sœur était malade, je l'engageai à faire

célébrer une neuvaine de messes pour la réparation des outrages faits au Cœur de Jésus dans le sacrement de son amour, afin d'obtenir sa guérison, si c'était la volonté de Dieu. Elle y consentit, et je fis dire ces messes dans la chapelle de la Visitation, parce que c'est à une religieuse de cet ordre que Notre-Seigneur découvrit la dévotion du sacré Cœur, et le maître-autel était dédié à ce Cœur divin. J'assistai à ces messes et j'y reçus des grâces extraordinaires. J'en rendais compte, par écrit, à mon directeur; mais comme je n'en gardais point de mémoire pour moi, ne m'occupant que de correspondre à l'amour immense de Notre-Seigneur, qui m'était montré dans son sacré Cœur, je ne me souviens que confusément de ces faveurs célestes : car il me semble qu'alors mon âme était toute perdue en Dieu. Mais ce que je me suis toujours rappelé, c'est que Notre-Seigneur me montra une croix où il me dit qu'il crucifiait lui-même ses épouses. Je ne sais si j'en fus effrayée, mais il ajouta à peu près ces paroles : « Consolez-vous, ma fille, vous ne serez « crucifiée qu'après moi; les clous entrèrent dans « ma chair avant d'entrer dans la vôtre. » Il voulait sans doute me dire par ces paroles, qu'ayant épuisé le premier les rigueurs de la croix, il en avait adouci l'amertume pour ses disciples qui devaient la porter après lui. »

Pendant un certain temps, Notre-Seigneur l'attira à une espèce d'oraison qu'elle trouvait « délicate »; puis il lui fit entendre que cette grâce allait lui être ôtée. Elle tomba, en effet, dans un grand état de sécheresse : « Notre-Seigneur, dit-elle,

me faisait passer du Thabor au Calvaire, selon son bon plaisir et le besoin de mon âme; mais alors, mieux instruite des voies de Dieu que dans mon enfance, je portais cet état pénible sans qu'il nuisît à mon bien. »

Une grâce qu'elle estimait au-dessus de ces faveurs extraordinaires, fut celle qu'elle reçut de pouvoir assister des malades indigents. « Notre-Seigneur, dit-elle, m'avait donné beaucoup d'attrait pour faire l'aumône. Comme j'avais une petite bourse, j'étais libre de faire ce que je voulais, sans que mon père s'en mît en peine. Alors je donnais tantôt à Notre-Seigneur, tantôt à la sainte Vierge en la personne des pauvres.

« Il vint demeurer auprès de la maison une jeune femme qui tomba malade aussitôt après son mariage. Sa maladie fut longue. J'eus la mission de l'assister et de la préparer à la mort; je mis près d'elle une image de la très sainte Vierge, et sans doute cette bonne Mère lui vint en aide dans ce dernier combat qui fut pénible. Jeune encore, je ne m'étais pas souvent trouvée en face de la mort, et cette pauvre affligée, que j'encourageais par des paroles de consolation, me voulait sans cesse à ses côtés. Le bon Dieu me soutint. Elle m'envoya chercher dans la nuit pour savoir si elle allait bientôt mourir; je lui dis que bientôt le Seigneur l'appellerait à lui; elle était à la dernière extrémité. Je ne sais si c'est cette même nuit qu'elle fut tout d'un coup effrayée à la vue de quelque chose; l'ange de ténèbres venait, sans doute, pour la tenter à ce dernier passage : « Je vois, dit-elle, au pied de

« mon lit un gros chat noir. » Je n'apercevais rien. On aspergea le lit d'eau bénite. « Je le vois encore, » dit-elle. On fit une seconde aspersion, et il fut contraint de prendre la fuite. Nous priâmes pour cette infortunée, et elle expira devant mes yeux. Elle avait reçu tous les sacrements dans des dispositions très édifiantes. Après sa mort, le bon Dieu permit que je me trouvasse presque obligée de l'ensevelir avec une de mes amies. Cet acte de charité me répugnait, mais il n'y avait personne pour rendre ce service à cette pauvre défunte. Le Seigneur m'assista en présence de la mort, que je n'avais jamais vue de si près et qui m'effrayait beaucoup¹.

« Le divin Maître, dans sa grande miséricorde, me procurait ainsi des moyens de couvrir la multitude de mes péchés, qui, sans doute, étaient la cause du retard de mon entrée en religion. Mais enfin le moment du Seigneur approchait. Je priais tous les saints d'intercéder pour moi ; j'avais souvent recours à notre sainte mère Thérèse. Mon père avait dans sa chambre un tableau qui la représentait ; quand j'étais à table, je la regardais sans cesse ; quelquefois je me trouvais plus occupée d'elle que de mon dîner. Mon père, qui savait alors que je voulais être Carmélite, m'en parlait souvent en dînant. Il me fit une fois beaucoup rire d'une inquiétude qu'il me communiqua au sujet de mon futur lit de Carmélite. »

Le brave homme avait sans doute entendu quelqu'un des propos qu'on tient dans le monde sur le

¹ Document A, p. 29.

genre des austérités propres aux vierges du Carmel ; il dit donc un jour à sa fille en plaisantant : « Si les draps des Carmélites sont, comme on le dit, cloués aux quatre coins, comment feras-tu pour entrer dans un lit ainsi disposé et pour te coucher ? — Oh ! c'était bien là, continue-t-elle, la moindre de mes inquiétudes. »

« Je ne me contentais pas de prier notre sainte mère Thérèse. En lisant sa vie, j'écrivis les noms de ses confesseurs et de tous les saints personnages qui l'ont aidée à établir la réforme ; j'en fis une litanie, sans même examiner s'ils étaient tous canonisés. Saint Jean de la Croix fut le premier, et j'y joignis les saints envers lesquels je sentais le plus de dévotion, afin que tous ces puissants avocats, plaidant ma cause, m'ouvrissent enfin les portes du Carmel. Eh bien ! ils ne furent point insensibles à cet acte de confiance et de simplicité : car ce fut la veille de la fête de Tous les Saints de l'ordre, après les premières vêpres, qu'ils m'introduisirent dans cet heureux asile, objet de tous mes désirs ¹. »

Une autre épreuve lui était réservée. Son directeur tomba malade et fut dans l'impossibilité de la confesser. Voyant que son affaire n'avancait point et ne voulant pas trop presser ce pauvre prêtre de s'en occuper, elle fit un suprême effort auprès de Marie.

« J'eus, dit-elle, l'inspiration d'aller faire un pèlerinage à Notre-Dame de la Peinière : cette vierge miraculeuse m'avait déjà obtenu du Ciel une grâce signalée. Sa chapelle, à six lieues de Rennes, dépen-

¹ Document A, p. 31. — Vie manuscrite, p. 33.

dait de la paroisse Saint-Didier. Comme je connaissais beaucoup M. le curé de ce lieu et aussi que j'y avais une de mes amies, j'obtins facilement la permission de m'y rendre. Je partis, pleine de confiance, afin de demander à Marie la guérison de mon directeur, pour preuve de ma vocation, et la prier de rompre enfin mes liens. « Ah! disais-je, je suis
« comme un oiseau enfermé dans une cage et qui
« ne trouve pas une petite ouverture pour s'envo-
« ler! » Dans la voiture, je trouvai un bon prêtre avec qui je liai conversation; je lui parlai de la sainte Vierge, et, voyant que cela lui plaisait beaucoup, je lui citai plusieurs histoires à la gloire de cette bonne Mère et je l'entretins de l'archiconfrérie du saint Cœur de Marie, ce qui me procura un très grand plaisir : car la sainte Vierge faisait mes délices et j'aimais à la glorifier selon mon petit pouvoir. Enfin j'arrivai à Saint-Didier. Ayant fait mes dévotions dans cette église, Notre-Seigneur, après mon action de grâces, daigna se communiquer à mon âme au sujet de ma vocation.

« Mais, pour éclaircir les paroles que je vais rapporter, il faut que je dise une des raisons qui me faisaient craindre de ne pas être reçue aux Carmélites : c'est que mes parents, n'étant pas riches, ne pouvaient me donner qu'une petite dot de six cents francs. J'avais demandé à un ecclésiastique de ma connaissance d'avoir la charité de m'aider; il avait de la fortune, mais il me témoigna son regret de ne pouvoir m'obliger, à cause d'une charge considérable qu'il avait alors. Peut-être avais-je manqué de confiance en la divine Providence. Notre-Seigneur,

par la communication qu'il me fit, et dont je vais rapporter quelques mots, me remplit de consolation. Je crois me rappeler que, cette fois encore, il me montra une croix, et, répondant à mes inquiétudes : « La vocation que je vous ai donnée, me dit-il, « n'est-elle pas plus que la dot ? » Me faisant comprendre que si sa miséricorde infinie m'avait accordé cette première grâce d'un prix inestimable, il serait assez puissant pour m'accorder la seconde, qui était bien moindre. Il me dit ensuite : « Allez à « ma Mère ; c'est par elle que je vous exaucerai. »

Pleine de foi et d'espérance, Perrine continua son pèlerinage. La statue miraculeuse était dans une nouvelle chapelle plus spacieuse, qu'on achevait de bâtir et située à un quart de lieue de l'église paroissiale. La jeune fille fit de bon cœur sa petite offrande pour la reconstruction du monument. Elle accomplit ses visites neuf jours de suite, récitant en allant la première partie du rosaire, la seconde dans la chapelle même aux pieds de la sainte Vierge, et la troisième en revenant.

« Oh ! comme je la priai, cette bonne Mère, de briser mes liens et de s'occuper de ma vocation ! Je goûtais tant de douceurs auprès de cette chère consolatrice des affligés ! Je répandais mon cœur en sa présence avec le plus filial abandon ! Elle ne fut pas sourde à mes vœux, et je reçus de son divin Fils de très grandes grâces pendant cette neuvaine. Je regrette pour la gloire de la très sainte Vierge de n'en n'avoir pas conservé le détail par écrit. Je crois me rappeler que Notre-Seigneur ordonnait qu'on me permît, sans plus de délai, de suivre sa volonté.

J'écrivis exactement à mon directeur tout ce qui se passa dans mon âme et je portai cette grande lettre à la très sainte Vierge, afin qu'elle la bénît et qu'elle eût la bonté de toucher le cœur de celui à qui je devais la remettre. « O ma bonne Mère, lui dis-je
« avec simplicité, je ne veux plus être obligée, cet
« hiver, de travailler à des robes de vanité; je veux
« m'occuper à louer votre divin Fils. Tenez, je vous
« remets les instruments de mon travail. »

Et elle déposa aux pieds de Marie ses ciseaux et ses aiguilles. Elle revint ensuite à Rennes et trouva son directeur en meilleure santé; elle lui remit sa lettre, qui produisit sur lui une vive impression, bien qu'il ne le fît pas paraître; mais l'effet s'en manifesta bientôt. Il s'occupa sérieusement de la vocation de sa pénitente. Il parut d'abord vouloir s'opposer à ce qu'elle entrât au Carmel, et il lui parla des religieuses Hospitalières de Rennes.

« Je n'y sentais aucun attrait, dit la sœur; j'y aurais cependant consenti plutôt qu'à rester dans le monde. Quel fut mon embarras! Je ne connaissais point de maison de Carmélites, hors celle du Mans, qui ne pouvait pas me recevoir; je ne savais pas qu'il y en eût à Tours et à Morlaix. J'allai donc dans mon petit oratoire et je dis à sainte Thérèse et à saint Jean de la Croix, que j'avais en image: « Hélas!
« vous ne voulez donc point de moi? »

Elle pensa aussi que la question de la dot pouvait bien être la plus grande difficulté. C'est pourquoi elle résolut d'aller trouver ce vénérable ecclésiastique qui avait été son confesseur deux ans et demi, et à qui elle avait donné plus d'un sujet

d'exercice pendant cette période de sa vie spirituelle. Il comptait alors soixante-dix-sept ans, mais il n'avait rien perdu de ses facultés et remplissait les devoirs de son ministère comme un jeune prêtre.

« Me rencontrant un jour en ville, il me manifesta le désir de savoir si vraiment je voulais être religieuse. Comme je n'avais pas envie de faire à ce bon père ma direction au milieu d'une rue, je remis cette franche déclaration à un autre jour et dans un lieu plus commode; et comme il était riche, je me proposai d'intéresser sa charité en ma faveur, et je me rendis chez lui, un après-midi, pour lui faire visite. Là, Notre-Seigneur m'attendait pour couronner cette longue série d'épreuves. Je me mis par respect à genoux aux pieds de ce bon vieillard et je lui parlai de mon affaire. Mais lui, ignorant combien la terre de ma pauvre âme avait été labourée depuis cinq ans, voulut encore m'éprouver; il commença par m'humilier vivement et d'une manière inattendue, disant son bréviaire sans paraître se soucier de moi ni vouloir m'écouter; puis il m'ordonna de me relever et me congédia brusquement. Je respectai la volonté de Dieu dans celle de son ministre, et Notre-Seigneur m'en récompensa : cette épreuve fut presque la dernière que j'eus à subir dans le monde, et ce digne prêtre, favorable à mes désirs, eut la bonté de me faire un petit don.

« Huit jours seulement s'étaient écoulés depuis le retour de mon pèlerinage; et, comme je l'ai dit, la dernière fois que j'avais vu mon directeur, il semblait presque décidé à m'envoyer aux Hospitalières. J'étais dans une alternative assez pénible, moi qui

avais tant désiré habiter le désert du Carmel; l'esprit de retraite, de silence, d'oraison, avait tant d'attrait pour mon cœur! Et dans cet ordre des Hospitalières, il fallait soigner les malades, et ce qui me répugnait davantage, ensevelir les morts, dont j'avais grand peur.

« Le Seigneur, dans sa bonté, me tira d'inquiétude; il m'avait promis de m'exaucer par l'entremise de sa sainte Mère, et il tint sa promesse : le neuvième jour après mon pèlerinage, il m'attira à lui après la sainte communion avec une miséricorde infinie, et me dit à peu près ces paroles : « Ma fille, « je vous aime trop pour vous abandonner plus « longtemps à vos perplexités; vous ne serez point « Hospitalière; ce n'est qu'une épreuve; on s'occupe « de votre réception; *vous serez Carmélite.* » Et une voix puissante répéta plusieurs fois : « *Vous serez Carmélite.* » Et je crois que Notre-Seigneur ajouta : « Carmélite à Tours. » Mais ne connaissant point ce pays, ne sachant si jamais il y avait eu des Carmélites à Tours, et craignant qu'en cela il y eût une illusion, parce que j'étais persuadée que mon directeur ne pensait plus à m'envoyer aux Carmélites, je me demandais : Que faire? Il fallait pourtant écrire cette communication et la lui porter, selon ma coutume. Je n'étais pas trop fière, je crois, en lui remettant ma petite lettre. Mais, ô bonté infinie de mon Dieu! quel fut mon étonnement lorsqu'il me dit : « Ma fille, vous êtes reçue chez les Carmélites « de Tours. » Oh! quelle charmante nouvelle! Que je goûtai de bonheur en ce jour, que j'avais tant **désiré!** Et quelle reconnaissance pour Notre-Seigneur

et pour sa sainte Mère, qui avaient si promptement exaucé les vœux que je leur avais adressés dans mon pèlerinage ! »

La lettre qu'elle avait déposée aux pieds de Notre-Dame de la Peinière et remise à son directeur avait décidé celui-ci. Ayant quelque connaissance de la Mère prieure de Tours, il lui avait écrit.

« Cette bonne mère, pleine de charité, dit la sœur, lui avait tout de suite répondu qu'elle voulait bien me recevoir. Mais comment tout cela s'est-il fait ? Pourquoi le Seigneur marque-t-il une volonté si particulière de m'appeler à Tours, éloigné de soixante lieues de mon pays, tandis qu'il y a des Carmélites à Nantes et à Morlaix, bien plus près de ma famille ? Je demandai à mon confesseur s'il était en rapport avec cette maison : il me dit que, passant à Tours, il avait eu la pensée de faire une visite aux Carmélites ; mais il n'y était point allé et ne les connaissait point. La révérende Mère prieure avait encore moins contribué à cette affaire, puisqu'elle fut tout étonnée qu'un prêtre dont elle savait à peine le nom par ouï-dire lui proposât une postulante. Quel était donc ce mystère ? Ah ! je le comprends : c'est que saint Martin n'oubliait pas ma prière, et l'accueillit sans doute lorsque, dans sa chapelle et au jour de sa fête, je lui confiai mes peines et le soin de me trouver un asile dans son diocèse. Voici encore une chose remarquable à ce sujet. La révérende Mère prieure des Carmélites de Tours avait remis mon entrée après la Toussaint, terme bien éloigné pour mes désirs. C'étaient deux mois encore à passer dans le monde ! Néanmoins cette époque n'était point fixée

par le hasard, puisque je quittai la Bretagne le jour même de la fête de saint Martin, qui voulait me montrer d'une manière évidente qu'il était mon libérateur. »

Il restait encore une question, la difficulté de la dot; mais elle ne tarda pas à être également levée.

« Comme je l'ai dit, mon père était maître serrurier; il faisait bien ses affaires, mais le bon Dieu l'éprouvait souvent. Il avait été obligé de subvenir aux frais de longues maladies; ma sœur aînée était encore malade à cette époque; mon frère aîné était tombé au sort, et, pour lui acheter un remplaçant, on avait payé près de deux mille francs, auxquels mes bonnes tantes avaient contribué. Alors on se trouvait dans l'impossibilité de me fournir plus de six cents francs; mais Notre-Seigneur m'avait fait entendre que celui qui m'avait donné la vocation saurait bien pourvoir à ma dot: ce qui arriva, car la très sainte Vierge me rendit, avec une largesse digne de sa munificence, l'aumône que je lui avais offerte pour la construction de sa nouvelle chapelle. Une jeune demoiselle qui s'appelait Marie, avec laquelle mon directeur m'avait fait pratiquer la vertu de mortification, lorsqu'il la disposait à entrer dans une congrégation religieuse, se chargea de suppléer largement à ce qui manquait.

« Qu'avais-je à faire, après tant de grâces reçues par la médiation de la très sainte Vierge? Ah! Notre-Seigneur avait bien dit : *Adressez-vous à ma Mère, c'est par elle que je vous exaucerai*; paroles remarquables dont je conserverai toujours le précieux souvenir. Il me restait donc un devoir sacré à rem-

plir envers Marie, celui de la reconnaissance. Je sollicitai la permission de retourner à sa sainte chapelle pour la remercier de tous ses bienfaits par une neuvaine d'actions de grâces, ce qui me fut accordé. Je fis mes adieux à ma puissante protectrice et lui recommandai le nouvel état que j'allais embrasser, et qui devait m'attacher à elle et à son divin Fils par des nœuds si doux. Dans la simplicité de mon âme, je lui avais demandé ce cher Fils pour époux ; elle avait enfin consenti à me l'accorder, malgré mon indignité ; mon cœur n'avait plus rien à désirer, si ce n'est le jour fortuné de ces noces spirituelles ¹. »

A son retour, comme pour célébrer par avance ce qu'elle appelait « ses noces », la nombreuse famille de la future Carmélite voulut se réunir une dernière fois autour d'elle et lui offrir un modeste festin : démonstration touchante, en usage dans la catholique Bretagne et bien digne des sentiments chrétiens qui animaient le père de la jeune fille et tous ses vertueux parents ! Chacun éprouvait, à son sujet, le regret de la séparation, mais tous faisaient unanimement des vœux pour qu'elle ne revînt pas, car ils voyaient dans sa persévérance un bonheur pour elle-même et une bénédiction pour eux. Ces vœux allaient être comblés au delà de toute espérance.

« Pour moi, je désirais avec ardeur le jour de mon départ. On attendait une religieuse qui devait se diriger vers la Touraine, et c'est à elle qu'on vou-

¹ Document A, p. 39.

lait me confier pour le voyage ; mais elle n'arrivait point et je brûlais du désir de partir. Alors mon bon père se décida à quitter son atelier pour quelques jours , afin de venir lui-même m'offrir au Seigneur. Je n'avais pas eu de peine à obtenir son consentement , car il savait tout sacrifier au bon Dieu, quand il connaissait sa volonté. Je fis avec grande joie mes adieux à mon pays et à ma famille, quoique je les aimasse et que j'en fusse aimée ; mais comme j'avais un si vif désir d'aller servir la sainte Famille au Carmel , cela m'empêchait de sentir la douleur d'une telle séparation , toujours très pénible à la nature.

« J'allai aussi faire mes adieux à celui qui m'avait dirigée dans ma vocation. Il m'assura de ma persévérance, en me disant que la démarche serait durable, qu'il en avait bien la confiance. Cependant, craignant peut-être que la voie par laquelle Notre-Seigneur me faisait marcher ne fût pas assez en harmonie avec la vie de communauté, il me dit :
« Ma fille, tâchez de suivre une route toute com-
« mune ; quand une religieuse est conduite par
« une voie extraordinaire, elle est obligée de de-
« mander des confesseurs extraordinaires, et cela
« n'est point commode en communauté. » Puis, comme dernier présage, il ajouta : « Faites vite
« ce que vous avez à faire ; hâtez-vous de vous
« sanctifier, car je prévois que votre course ne sera
« pas longue. » Il me donna d'autres conseils utiles, et je reçus sa dernière bénédiction¹. »

¹ Document A, p. 40.

CHAPITRE IV

LE CARMEL DE TOURS

« Là je trouvai le saint enfant Jésus
et la sainte Famille. »

(*Parole de la postulante.*)

« Je partis de Rennes, accompagnée de mon vertueux père, le 11 novembre 1839, jour de la fête de saint Martin, mon cher protecteur, et je me dirigeai vers la Touraine, ma nouvelle patrie. J'arrivai à Tours le 13, et j'entrai tout de suite aux Carmélites, à cinq heures du soir, et, ce qui est remarquable, c'est que saint Martin me présentait à « tous les saints du Carmel », dont on célébrait la fête le lendemain. J'étais sûre que ces bons saints ne me refuseraient pas au jour d'une si belle fête; je les avais beaucoup priés de m'admettre dans leur famille; ils ne pouvaient me donner une preuve plus certaine de ma persévérance qu'en me recevant à pareil jour. »

La jeune Bretonne observe encore qu'avant son entrée elle n'eut point la curiosité de voir la ville :

« Cela, dit-elle, m'importait peu ; en descendant de la diligence, mon père me conduisit aux Carmélites ; il me donna sa bénédiction et me dit, tout ému, en m'embrassant pour la dernière fois, que c'était la volonté de Dieu qui lui faisait faire son sacrifice. Pauvre père ! que le bon Dieu saura bien récompenser votre admirable résignation à ses ordres !... Bientôt la porte s'ouvre, et mon père me remet entre les mains d'une nouvelle famille qui se présente pour me recevoir. Si je faisais à Dieu dans ce moment le sacrifice d'un bon père, il me donnait à la place une bonne mère qui devait, dans sa grande charité, rendre à mon âme des services d'un prix inestimable. C'était la très révérende mère Marie de l'Incarnation, alors prieure et en même temps maîtresse des novices. Il me semble que Notre-Seigneur me fit entendre un jour, comme j'étais encore dans le monde, que la mère qu'il me destinait aurait une grâce spéciale pour me diriger dans ses voies. Ce qui est certain, c'est que cela se réalisa lorsqu'elle eut la connaissance de mon intérieur : ce qui n'arriva pas tout de suite, mais quand le bon Dieu le jugea convenable pour sa gloire et le salut de mon âme.

« La première chose que notre très révérende Mère me fit faire, après que j'eus embrassé mes nouvelles sœurs, fut de me conduire aux pieds de Marie, ma bonne Mère, pour la remercier de mon admission dans sa sainte maison du Carmel, et me mettre sous sa puissante protection. Bientôt après vint l'heure de la récréation, où je fus invitée à chanter des couplets : je ne me fis pas prier. Il y a

longtemps que je les chantais d'avance, en attendant le jour fortuné de mon entrée au Carmel; ils commençaient par ces mots :

Béniisons Dieu, je suis dans un asile
Après lequel j'ai longtemps soupiré.
Ici pour Dieu je vais vivre tranquille,
Loin des mondains, loin de l'iniquité.

« J'avais ainsi une quinzaine de couplets; je les chantais avec un air si gai et si content, qu'on ne pensait point à m'interrompre. »

La nouvelle venue, d'ailleurs, ne semblait pas disposée à faire grâce d'un seul, lorsque tout à coup la révérende Mère prieure, d'abord absente, survint au lieu de la récréation. Trouvant l'une en train de chanter et les autres qui écoutaient, toutes paraissant se réjouir, elle jugea à propos de faire une première épreuve : « Eh bien ! dit-elle à la postulante, vous avez été bien pressée de montrer votre petit talent ? » Il s'ensuivit un silence qu'il paraissait difficile de rompre ; aussi la Mère prieure, se tournant vers la chanteuse, lui dit : « Voyons si vous savez encore quelque chose ? — Oh ! ma révérende Mère, reprit celle-ci, je vous ai gardé ce que j'avais de mieux. » Et la voilà repartie. Rien n'avait trahi le moindre désappointement ni la moindre émotion, et l'on put voir aussitôt que, par vertu et par caractère, cette petite Bretonne n'était pas d'humeur à engendrer la mélancolie.

« Cette franche gaieté, dit-elle naïvement, était déjà pour moi une preuve de vocation au Carmel ;

car notre sainte mère Thérèse ne voulait point de sujets tristes et mélancoliques : je savais très bien cela. Le jour suivant, on me fit assister à l'office divin ; là j'eus une tentation assez risible, et comme c'est la seule que je me rappelle avoir éprouvée contre ma vocation, je la rapporterai. Voyant l'hebdomadaire, les chantres, les versiculaires et certaines religieuses se rendre au milieu du chœur, faire des salutations, dire quelques mots de latin, puis s'en revenir, et bientôt d'autres aller à leur place, je fus tout effrayée de tant de cérémonies ; je pensai que jamais je n'aurais l'intelligence d'en faire autant, ni de savoir quand ce serait à mon tour d'aller ainsi. Je me dis alors qu'il était peut-être plus expédient pour moi de prendre mon petit paquet et de m'en retourner en Bretagne. Mais comment faire ? Je n'ai qu'un louis de quarante francs dans ma petite bourse ; ce n'est peut-être pas suffisant pour un si long voyage ; et d'abord, j'oublie que je l'ai déjà donné à la bonne Mère : prenons donc patience, et nous verrons ! On me conduisit au confessionnal : autre déboire ; j'aperçois une plaque de fer blanc, percée de petits trous, et placée sur la grille selon l'usage. On me dit qu'il faudra parler par cet endroit au confesseur qui m'est destiné ; mais prenons patience encore, nous verrons comment on s'en tirera. On me conduisit au noviciat ; là, je trouvai le saint enfant Jésus et la sainte Famille, objets chéris de mon cœur. Dès lors cette sainte Famille, pour qui j'avais quitté le monde afin d'aller la servir au Carmel, que je savais lui être spécialement dévoué, m'y fit trouver tout facile et agréable ; il me sem-

blait y avoir déjà passé plusieurs années. Je compris bien alors, par ma propre expérience, qu'il y a non seulement vocation d'ordre, mais aussi vocation de maison; car je n'éprouvais pas d'attrait à demeurer dans un autre couvent; et au contraire, dès en entrant dans celui de Tours, je sentis que j'étais où Dieu me voulait¹. »

Arrachons-nous un moment au charme et à l'intérêt de ces récits de la bonne sœur, pour faire plus ample connaissance avec cette maison où la Providence vient de l'introduire.

Le monastère de Tours n'est pas un des moindres parmi ceux dont les filles de sainte Thérèse ont doté la France. On peut y voir une marque de la protection accordée par saint Martin à sa ville épiscopale. Entre la réformatrice du Carmel et le thaumaturge des Gaules, l'amour divin avait formé, du vivant de la sainte, un lien d'union que son biographe ne manque pas de faire remarquer : « C'est aujourd'hui, écrivait la vierge d'Avila, la fête de saint Martin, auquel je suis dévote, parce que, dans cette octave, j'ai maintes fois reçu de grandes grâces de Notre-Seigneur². »

C'était aussi, nous l'avons vu, dans une fête du saint évêque que la jeune Bretonne avait reçupour sa vocation religieuse une assistance signalée; et voici que, dans l'octave de cette même fête, elle trouve enfin, non loin du glorieux tombeau de l'apôtre, l'humble asile où se consommera sa per-

¹ Document A, p. 42.

² *Vie de sainte Thérèse*, par Ribeira, liv. IV, chap. xiii.

fection. N'est-ce pas un trait visible de la Providence d'avoir enrichi de bonne heure la cité de saint Martin d'un couvent de Carmélites, pénétré de l'esprit thérésien le mieux conservé et le plus pur?

On nous saura gré de retracer ici sommairement l'origine de ce monastère, et les phases principales de son histoire jusqu'à l'arrivée de la sœur Saint-Pierre.

La fondation du Carmel de Tours remonte à l'année 1608, quatre ans après celle du premier couvent de Paris, que l'on doit au cardinal de Bérulle et à M^{me} Acarie, la bienheureuse Marie de l'Incarnation. Un parent de cette dernière, M. de Fontaines-Marrans, châtelain de Rouziers, aux environs de Tours, pour dédommager une de ses filles, qui avait essayé de la vie du Carmel et ne pouvait s'y maintenir à cause de sa faible santé, voulut fonder un couvent de cet ordre à Tours même, dans l'espérance que cette fille chérie y serait reçue à titre de bienfaitrice, et vivrait ainsi près de lui. Ce fut M^{me} Acarie elle-même qui négocia avec ce noble et pieux seigneur toute l'affaire de l'établissement, et M^{sr} de Bérulle consentit à envoyer comme prieure du nouveau monastère la mère Anne de Saint-Barthélemy, en lui adjoignant sept autres sœurs. Anne de Saint-Barthélemy était cette amie dévouée qui assista sainte Thérèse à l'heure de sa mort, et recueillit son dernier soupir. Le cardinal de Bérulle l'avait amenée avec lui d'Espagne en France, ainsi que plusieurs autres. Il ne pouvait accorder une faveur plus grande au couvent de Tours, que de la lui donner pour première prieure. Les annales du mo-

nastère relatent ainsi l'événement : « On partit de Paris le 5 mai, et l'on arriva le 9. Le voyage fut des plus pénibles, mais sainte Thérèse apparut à sa fidèle amie, et la consola ; paraissant marcher à côté d'elle sur un chemin semé d'épines, sans que celle-ci et ses compagnes en fussent blessées, elle lui disait : « Marche courageusement, je t'aiderai. » Les carmélites, dès leur arrivée, prirent possession du local qu'on leur avait préparé, et le très saint Sacrement y fut placé le dimanche dans l'octave de l'Ascension, 18 mai¹. »

Ce même jour, la mère Anne de Saint-Barthélemy, en communiant, recommanda la nouvelle maison à Notre-Seigneur, et le supplia de communiquer sa grâce aux religieuses qui étaient devant lui avec elle, et à toutes celles qui viendraient, jusqu'à la fin, habiter le monastère. « Cet adorable Maître, dit-elle, me donna une grande assurance qu'il le ferait ainsi, et qu'il agréait ma demande. Et depuis ce moment jusqu'à ce jour, ajoute-t-elle, j'ai vu, par expérience, cette grâce qu'il nous accorde, et dans ses effets, et dans les âmes de nos sœurs². »

A cette époque, la ville de Tours renfermait un grand nombre d'hérétiques descendant de ceux qu'on appelait vulgairement « les huguenots », et qui, au siècle précédent, avaient été cause dans le pays d'affreuses guerres civiles, trop célèbres dans nos annales. Quand ils surent que des religieuses

¹ Extrait des Annales manuscrites, p. 6.

² *Vie de la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemy*, ch. xvi; par le R. P. Marcel Bouix, édition de 1872.

venaient habiter au milieu d'eux, et qu'ils les virent traverser la Loire en bateau : « Ah ! s'écrièrent-ils, si, avant d'atteindre le bord, elles pouvaient se noyer et rester au fond de la rivière !... » Leurs vœux impies ne furent point réalisés. Bien plus, la grâce ne tarda pas à triompher de ces dispositions hostiles. Le plus proche voisin des carmélites ayant voulu, à propos d'une poule égarée, les citer en justice, fut frappé d'admiration pour leur exquise charité et abjura l'hérésie. Le fait eut du retentissement parmi les sectaires ; ils disaient en invectivant contre elles : « Ces thérésiennes sont capables de nous faire catholiques malgré nous !... » Ils l'auraient encore plus redouté, s'ils avaient su combien de prières et de pénitences s'offraient à l'intérieur du cloître pour leur conversion.

Déjà le nouveau monastère répandait une telle odeur de sainteté, que des personnes du plus haut rang venaient de loin et en grand nombre solliciter la faveur d'y prendre le saint habit. Dès le début, elles se trouvèrent jusqu'à vingt postulantes à la fois¹. Parmi celles que la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemy admit à la professsion, nous trouvons avec plaisir la fille d'un gentilhomme breton, M^{lle} de Querlingue, en religion Marie de Saint-Élie, et une sœur de Rennes, M^{lle} de la Rivière, en religion Jeanne de Saint-Joseph, passée depuis au couvent de Morlaix². C'étaient là comme les prémices d'un fruit plus précieux encore que la catholique Bretagne devait produire un jour.

¹ Annales, p. 8.

² *Ibid.*, p. 9.

La sainteté de ces premières professes se refléta sur les religieuses qui furent formées par leurs mains. On en trouve la preuve dans ce fait que, parmi les pierres fondamentales du Carmel de Tours, quatre furent choisies pour contribuer à étendre la réforme de sainte Thérèse, tant on les jugeait capables d'en bien implanter le véritable esprit. Beaucoup d'autres furent dans la suite tirées de cette maison pour le même motif.

La mère Anne de Saint-Barthélemy y fut très favorisée de Dieu. Voici comme elle en parle : « La divine Majesté me faisait beaucoup de grâces, encore que je n'eusse pas de confesseur avec qui je pusse facilement communiquer; car celui du couvent n'entendait pas l'espagnol ni moi le français. Enfin, je me confessais comme je pouvais, et nos supérieurs nous venaient voir tous les ans. Notre-Seigneur y suppléait par les consolations qu'il me donnait, et me faisait les grâces dont il m'avait privée autrefois, grâces qui me fortifiaient plusieurs jours pour me faciliter les exercices de pénitence et de vertu. Il me semblait que les peines avaient doublé mes forces, et, sans m'en apercevoir, je me sentais recueillie en Dieu et revêtue, pour ainsi dire, de l'esprit de saint Paul, qui me faisait m'écrier avec lui : *Qui me séparera de la charité de Jésus-Christ?* J'étais comme enivrée de l'amour de mon Sauveur, et, s'il ne m'eût soutenue de sa force puissante et n'eût fortifié ma nature dans l'excès des faveurs dont il me comblait, je n'aurais pu les supporter. Je disais alors avec le grand Apôtre : *Je voudrais être anathème et mourir pour mes frères et mon Seigneur*

Jésus-Christ! Et comme dans ces occasions l'âme se donne par amour, sans condition ni réserve, Notre-Seigneur me dit une fois : « C'est la gloire « du juste de faire ma volonté, » et il ajouta quelques paroles d'amour qui me firent une telle impression que je demeurai comme hors de moi. »

Dans tous les embarras de cette fondation, elle s'adressait à sainte Thérèse, qui lui apparut plusieurs fois. Afin de ne point perdre de vue cette sainte amie, elle portait toujours un petit tableau qui la représentait, et qu'elle attachait à la muraille sans plus de difficulté qu'elle l'eût fait à une tapisserie, comme si les pierres eussent été molles. En quittant le couvent de Tours, la mère Anne de Saint-Barthélemy y laissa, ainsi que le prophète Élie à son disciple Élisée, son manteau, et sans doute aussi une participation de son esprit; car les religieuses de cette maison se sont distinguées par les plus grandes et les plus rares vertus, surtout par une fidélité inviolable à l'obéissance, et par le soin avec lequel elles ont conservé intact et dans toute sa vigueur le véritable esprit de leur sainte mère Thérèse de Jésus. Souvent les supérieurs les employèrent dans la fondation et la conduite des autres maisons de l'ordre, où elles ont rendu d'importants services et porté bénédiction. Nous citerons en particulier une sœur de Quatrebarbes, en religion la mère Élisabeth de la Trinité, qui mourut, en odeur de sainteté, prieure du Carmel de Beaune¹.

¹ Mgr Colet, archevêque de Tours, en a écrit, lorsqu'il était vicaire général de Dijon, la pieuse et intéressante histoire, 1 vol. in-12, 1861.

D'autres, en 1617, fondèrent le couvent de Riom, en Auvergne; puis ceux de Nantes en 1618, de Sens en 1625, et d'Angers en 1626.

L'année 1616 fut remarquable par la construction de l'église du monastère. La première pierre en fut posée, le mardi saint 29 mars, par la reine Marie de Médicis lors de son passage à Tours, quand elle revint du Midi, après le mariage du roi Louis XIII son fils avec Anne d'Autriche. L'édifice fut béni le vendredi 3 mai 1619, et consacré en l'honneur de la Maternité de la très sainte Vierge, ce glorieux et touchant privilège, qui devait plus tard tenir une place si importante dans les révélations de la sœur Marie de Saint-Pierre. Cette consécration solennelle eut lieu sous le priorat de la mère Marguerite du Saint-Sacrement, fille de la bienheureuse Marie de l'Incarnation. Le couvent changea alors son titre de Notre-Dame-des-Anges, sous lequel il était primitivement placé, et prit celui de l'Incarnation ou de la sainte Mère de Dieu; car il est dénommé de ces deux manières dans les anciens papiers¹, et actuellement il s'honore de ce patronage.

On rapporte qu'au temps où saint Philippe de Neri fut canonisé, un vertueux ecclésiastique, bien connu alors dans l'ordre, M. Odoir, vint à Tours. La Mère prieure lui demanda de célébrer la messe pour obtenir, par l'intercession de saint Philippe, la guérison de deux sœurs malades. En sortant de l'autel, le saint prêtre dit à la prieure : « Ma mère,

¹ Annales, p. 14.

une de vos sœurs est guérie, » ce qui se trouva véritable. Il ajouta : « Les âmes de votre communauté sont bien agréables à Dieu ; car pendant que je les communiais, Notre-Seigneur se donnait à elles avec tant d'empressement que la sainte hostie me sortait des doigts avec violence pour entrer dans leur bouche. »

De tout temps les carmélites de Tours eurent une grande dévotion pour le sacré Cœur de Jésus. Un jour la prieure vit, pendant son oraison, Notre-Seigneur qui lui montra son Cœur adorable, dans lequel il tenait renfermées avec beaucoup d'amour toutes les religieuses de la communauté.

Lorsque le jansénisme vint désoler la France en cherchant à effacer l'esprit du christianisme et à séduire les âmes fidèles, le Carmel de Tours conserva intacte la pureté de sa foi, et accepta avec une soumission entière toutes les décisions du saint-siège. Plusieurs fois même les supérieurs tirèrent de cette maison des sujets pour défendre ou rétablir la saine doctrine dans les monastères qui s'étaient laissés entraîner par le torrent de l'hérésie. L'attachement des Mères prieures à l'enseignement catholique se manifeste dans tous leurs écrits de cette époque ; ainsi chaque circulaire qu'elles adressent à l'ordre renferme invariablement cette conclusion : « Nous sommes toutes vraies filles de l'Église, soumises à ses décisions par la grâce de Dieu¹. »

Quand la révolution de 1789 éclata, les professes étaient au nombre de dix-neuf. Pas une ne se mon-

¹ Annales, p. 18.

tra indigne de sa vocation. Un jour, plusieurs conseillers municipaux, sous le titre de commissaires, se présentèrent à la grille du parloir, et, forçant la clôture, voulurent entrer à l'intérieur pour proposer ce qu'ils appelaient « le serment de liberté ». Toutes le refusèrent énergiquement, déclarant qu'ayant fait leurs vœux à Dieu, elles ne pouvaient en être déliées par les hommes, et que d'ailleurs elles ne connaissent pas de plus glorieuse et de plus douce liberté que la pratique de leurs devoirs monastiques. Les officiers revinrent peu de jours après. S'imaginant que l'obéissance aux supérieures était cause de la résistance qu'ils trouvaient pour l'acceptation du serment, ils voulurent les faire réélire et présider eux-mêmes à l'élection; ils exigèrent que toutes les sœurs, même celles du voile blanc, eussent voix au chapitre. Quel fut leur étonnement lorsqu'ils virent que, d'une voix unanime, les mêmes supérieures étaient choisies! « Nous sommes joués! » s'écrièrent-ils. Ce moyen ne leur ayant pas réussi, ils entreprirent de parler à chacune des religieuses en particulier, et firent ce qu'ils purent pour désunir la communauté et y mettre le trouble. Tout cela ne servit qu'à resserrer les liens de la foi et de la charité entre ces courageuses sœurs¹.

On ne tarda pas à les chasser de leur couvent. Elles se retirèrent chez quelques amis, qui ne leur offraient un asile qu'en tremblant; peu après, on les arrêta et on les conduisit en prison. Nous ne pouvons rapporter tout ce qu'elles eurent à souffrir

¹ Annales, p. 51.

durant cette cruelle captivité. Une d'elles, aveugle, âgée de quatre-vingt-sept ans, qu'on avait été obligé de porter, fut laissée pendant quatre heures dans une cour, exposée à toutes les rigueurs du temps. Elle y gagna une fluxion de poitrine, et mourut huit jours après, privée de tout secours, mais se consolant par la pensée qu'elle donnait sa vie pour l'amour de son céleste Époux.

Les autres furent plusieurs fois transférées en différentes prisons de la ville. On leur annonça un jour qu'elles allaient sortir; elles crurent que c'était pour aller à l'échafaud; la joie se manifestait déjà sur tous les visages, car la mort était depuis longtemps l'objet de leurs désirs. Elles reconnurent, à la route qu'on leur fit prendre, qu'il s'agissait seulement d'un changement de cachot; on avait soudoyé la populace pour l'exciter à vomir, pendant le trajet, mille injures contre les prisonnières. Une d'elles, à sa dernière heure, regrettait encore ce jour et s'écriait : « Hélas ! faut-il mourir sur son lit, après avoir perdu l'occasion du martyre ! »

Rien ne peut dépeindre les mauvais traitements qu'elles eurent à supporter pendant les dix-huit mois de leur détention. Souvent le plancher leur servait de couche; elles n'avaient qu'une nourriture chétive et grossière, et leur fidélité à garder leur règle mettait le comble à leurs souffrances; car elles voulurent constamment pratiquer l'abstinence. Les portes enfin s'ouvrirent, et elles se retirèrent isolément chez des amies dévouées, attendant l'heure de se réunir en communauté.

Elles vivaient néanmoins avec toute la régularité

possible, sous l'obéissance la plus exacte, religieusement unies à leur prieure, qui resta en charge jusqu'après leur rétablissement. Tous les samedis elle envoyait dans chaque maison ce qu'il fallait pour la semaine; le dimanche, les sœurs s'assemblaient pour leurs exercices; on faisait le chapitre; elles demandaient leurs permissions comme si elles eussent été au couvent; elles ne possédaient aucun objet en particulier, et le vœu de pauvreté était observé comme dans le cloître.

Mais après l'orage, et dès l'année 1798, elles purent reprendre leur vie d'autrefois; et quand elles rentrèrent, ce leur fut une douce satisfaction de n'avoir jamais interrompu, même en prison, la chaîne de leurs saintes observances. Leur premier asile fut une petite et pauvre maison, où elles n'avaient d'autres ressources que le travail de leurs mains. La Providence leur vint en aide. Une bienfaitrice leur fournit les moyens d'acheter une ancienne communauté, dont elles prirent possession en 1805¹. Alors elles revêtirent de nouveau les saintes livrées du Carmel, sans pouvoir garder encore une parfaite clôture. Ce fut seulement en 1822 que Dieu leur accorda cette consolation, et qu'elles retournèrent dans leur couvent primitif. Ce monastère leur était cher à bien des titres. Une partie des lieux réguliers se trouvaient détruits; mais il restait encore quelque chose de cette demeure, consacrée par le séjour qu'y avaient fait la vénérable mère

¹ L'ancienne maison du Refuge, située dans le quartier de Notre-Dame-la-Riche, et qui fut plus tard rendue à sa première destination.

Anne de Saint-Barthélemy et ses premières filles. On y montrait même sa cellule, où sainte Thérèse lui était souvent apparue. L'église, dévastée, avait pendant six ans servi de magasin ; cependant le maître-autel subsistait toujours, ainsi que le tableau représentant le mystère de l'Incarnation, sous le vocable duquel le Carmel de Tours est placé. La sainte Vierge semblait s'être chargée de veiller elle-même à la conservation d'un édifice dédié à son nom. Le trait suivant en est la preuve. Nous citons textuellement les annales :

« L'acquéreur de notre maison et de ses dépendances fut vivement sollicité de vendre l'église pour servir de salle de spectacle, vu sa favorable position. La veille du jour où la vente devait se conclure, un des commis y vint pour quelques affaires. Quel fut son étonnement en voyant deux petits ruisseaux jaillir du tableau ! Il s'approche, et reconnaît qu'ils prennent leur source aux deux yeux de la sainte Vierge. Surpris de cette merveille, il examina si cet effet n'était pas produit par quelque cause naturelle, mais il n'en put découvrir aucune : le tableau était élevé à plus de trente pieds au-dessus du sol, et adossé à un mur de trois pieds d'épaisseur où l'on n'avait jamais remarqué la moindre trace d'humidité. Cet homme, qui n'était nullement religieux, trouva la chose si extraordinaire, qu'il courut, tout effrayé, la raconter au propriétaire en lui disant avec vivacité : « Si vous vendez l'église pour une salle de spectacle, vous êtes perdu, vous et votre famille ; je viens de voir la sainte Vierge qui pleure ! » On ignore si le pro-

priétaire ajouta foi à cet événement merveilleux ; mais tout de suite il cassa le marché. Le commis, dans sa stupeur, accourut à la pauvre retraite de nos Mères et leur dit ce qui se passait ; plusieurs d'entre elles y vinrent et furent témoins du fait. »

Ce tableau miraculeux est celui qu'on voit encore actuellement au maître-autel dans la chapelle du monastère. On y possède un autre tableau, très curieux et bien digne de vénération : c'est la figure de Notre-Seigneur, dont l'original, conservé, dit-on, à Gênes, est regardé par une pieuse tradition comme le vrai portrait de Jésus-Christ, envoyé par lui-même au roi Abgare¹. On en a tiré un certain nombre de copies, qui se trouvent en Espagne. M. Gauthier, gentilhomme angevin, en apporta une de ce pays lorsqu'il y accompagna le cardinal de Bérulle pour demander les carmélites qui devaient fonder l'ordre en France. Il garda longtemps ce tableau ; enfin il le donna, et aujourd'hui il se trouve appartenir au Carmel de Tours. C'est une peinture sur bois ; le visage du Sauveur, de grandeur naturelle, est d'une beauté ravissante : on ne peut l'envisager sans admiration et sans amour, tant il y a de déli-

¹ Saint Jean Damascène raconte le fait de cette manière (*De Orth. fide*, lib. IV, cap. xvii. — *Orat. de virginibus*) : « Abgare, roi d'Édesse, en Syrie, avait envoyé un peintre à Jésus-Christ pour tirer son portrait. Il ne pouvait y réussir, à cause du grand éclat de lumière qui jaillissait de son auguste visage. Mais le Sauveur, ayant mis un linge sur sa divine Face, y imprima tous les traits de sa ressemblance et l'envoya à Abgare pour satisfaire la pieuse curiosité de ce prince. » — Fleury, dans son *Histoire ecclésiastique* (t. XII, p. 49), rapporte ce trait fort au long ; il cite tous les auteurs qui en font mention, et lui-même paraît ne pas en douter.

catesse dans les traits et de vivacité dans le coloris. Ce qui n'est peut-être pas moins remarquable, c'est que Notre-Seigneur ait précisément choisi le seul Carmel au monde qui jouisse d'un pareil trésor pour y manifester le mystère de sa Face douloureuse, et en faire le berceau du culte réparateur qui lui est dû.

Les carmélites de Tours conservent aussi plusieurs objets d'un grand prix à leurs yeux. — D'abord, la charité qu'elles témoignèrent, en 1824, à un chanoine espagnol exilé en France leur valut en retour une relique insigne de sainte Thérèse, à savoir : un fragment considérable de l'os de son poignet droit, avec l'authentique, signé par l'archevêque de Grenade et par les carmes déchaussés, dignitaires de la province de Saint-Ange, dans la haute Andalousie. Cet inestimable don fut apporté jusqu'à la frontière d'Espagne par un courrier royal, et adressé à l'archevêque de Tours pour être remis au Carmel. — Une autre richesse est le manteau qu'y a laissé, ainsi que nous l'avons dit, la vénérable Anne de Saint-Barthélemy. — On y conserve également la couverture qui servait à la vénérable mère Madeleine de Saint-Joseph, la noble fille du fondateur dont nous avons parlé. C'est sur cette couverture que se prosternent les sœurs au jour de leur profession. — Enfin on a le bonheur de posséder une parcelle du voile de la très sainte Vierge, envoyée en 1835 par les carmélites de Chartres.

A l'époque où nous conduit la vie de la sœur Saint-Pierre, il y avait seulement dix-sept ans que

les carmélites étaient rentrées dans leur monastère d'avant la révolution. Elles gardaient fidèlement le précieux souvenir des grands exemples de vertu qu'on s'y était transmis. Quelques-unes des anciennes Mères vivaient encore, et contribuaient à maintenir le bon et antique esprit du Carmel. La règle était dans toute sa vigueur. D'ailleurs, une âme d'élite, saintement et fortement trempée, la prieure Marie de l'Incarnation, dont nous parlerons bientôt, donnait à toute la communauté une impulsion aussi vive et énergique que salubre et féconde.

Ce fut sous la direction de cette digne Mère que la nouvelle venue se trouva immédiatement placée. A pareille école nous verrons la jeune postulante, déjà si bien préparée dans le siècle par son habile et prudent confesseur, s'élever d'un pas rapide aux plus hauts sommets de la perfection religieuse.

Hâtons-nous de revenir aux naïfs récits dans lesquels elle va nous raconter elle-même ses premiers essais dans la vie du cloître.

CHAPITRE V

LE NOVICIAT

« Je me regardais comme la petite servante de la sainte Famille, et m'offrais à elle en cette qualité. »

(*Paroles de la Sœur.*)

La vie du Carmel, dans la pensée de sainte Thérèse, a pour caractère distinctif le dévouement à la gloire de Dieu et au service de l'Église par la pénitence et par l'oraison. « Mes filles, disait sans cesse à ses religieuses l'illustre réformatrice, vous n'êtes pas ici pour vous reposer et pour jouir, mais pour travailler, pour souffrir, pour sauver des âmes ! »

Dès son arrivée, la petite postulante bretonne sentit qu'elle devait se pénétrer de cet esprit.

« Bientôt, dit-elle, le Dieu de miséricorde se fit entendre à mon âme, pour me dire à quel dessein il m'avait appelée, dessein bien capable de me donner une haute idée de la sublime vocation que je me proposais d'embrasser. Jusqu'alors le but de toutes les

communications dont Notre-Seigneur me favorisait, était la sanctification de mon âme : je travaillais uniquement pour moi, étant chargée seulement du soin de ma perfection. Mais en m'appelant au Carmel, tout dévoué à la gloire de Dieu, aux besoins de l'Église, au bien des âmes, le Seigneur voulut m'enseigner ce dévouement, cet esprit de sacrifice, ce zèle pour le salut du prochain, vertus sublimes et désintéressées que je ne connaissais pas encore. — Voici ce qui me fut communiqué à ce sujet. J'ai toujours regardé ce premier appel comme le fondement et la base de la Réparation : car Notre-Seigneur, pour me parler ouvertement de cette œuvre, attendit, pour ainsi dire, que mes supérieurs m'eussent permis de faire à Dieu l'abandon parfait qu'il me demanda en cette communication. Elle m'est restée gravée dans l'âme; mais comme je n'en ai point gardé de mémoire écrite, je ne pourrai dire les choses qu'à peu près.

« Un jour, après que j'eus reçu la sainte communion, Notre-Seigneur daigna se manifester à mon âme. Il était accompagné d'un ange. Il me fit voir la multitude d'âmes qui tombaient en enfer; puis il me témoigna le désir que je m'offrisse tout entière à son bon plaisir, que je lui abandonnasse aussi tout ce que je pourrais acquérir de mérites dans ma nouvelle carrière, et cela pour l'accomplissement de ses desseins. Il m'assura qu'il aurait soin de mon intérêt, me ferait part de ses propres mérites et serait lui-même le directeur de mon âme. — L'ange (ailleurs elle assure que c'était l'archange Raphaël) m'engageait à consentir à une proposition si magni-

fique, et il semblait envier mon bonheur, parce que, n'ayant point de corps, il ne pouvait comme moi souffrir et mériter. Cet esprit céleste me dit que, si j'adhérais à la demande du Sauveur, les anges entoureraient mon lit de mort et me défendraient contre les pièges du démon. J'avais grande envie de faire ce sacrifice de moi-même; mais, soit d'après l'avis que m'en donna ce divin Maître, soit par la crainte de m'écarter de l'obéissance, je ne fis pas cet acte tout de suite, pensant qu'il me fallait auparavant la permission de notre révérende Mère. J'écrivis donc cette communication, et je la lui remis comme j'avais coutume de faire dans le monde à l'égard de mon confesseur. Notre bonne Mère, qui ne savait pas encore de quelle manière Notre-Seigneur me conduisait, n'ajouta pas grande foi à ce que lui disait sa petite postulante, et, dans sa sagesse, elle me dit : « Mon enfant, l'acte d'abandon
« que vous me demandez de faire n'est point un
« acte ordinaire; c'est pourquoi, n'ayant encore
« aucun droit sur vous, je ne veux pas vous le
« conseiller, à plus forte raison vous le permettre. »

« Comme j'avais une très haute estime de l'obéissance, je me soumis avec respect au sentiment de notre prudente Mère : ce qui ne m'empêcha pas d'avoir le cœur navré. Je retournai à Notre-Seigneur, et lui dis : « Vous voyez bien, mon bon Sauveur,
« que c'est l'obéissance qui m'empêche de faire ce
« que vous me demandez; mais vous voyez le fond
« de mon cœur, et vous savez que je vous donne
« tout ce que je puis vous donner. » Notre-Seigneur, pour le moment, se contenta de ma bonne

volonté; néanmoins il m'inspira plusieurs fois, dans la suite, de réitérer cette demande à mes supérieurs; ce fut seulement lorsque je l'eus obtenue qu'il me communiqua pleinement l'œuvre de la Réparation. Notre sage Mère, voyant que sa fille recevait ainsi des faveurs peu ordinaires, voulut s'assurer sans doute de l'esprit qui me conduisait et me défendit de m'arrêter à ces opérations surnaturelles. Alors je n'entendis plus guère ces paroles intérieures, et Notre-Seigneur se soumit en quelque sorte avec moi à la sainte obéissance¹. »

Cette supérieure, à « l'obéissance » de laquelle « Notre-Seigneur se soumet », parce qu'il l'avait constituée pour être son représentant immédiat auprès d'une âme d'élite dont il voulait faire un instrument de miséricorde, c'est la mère Marie de l'Incarnation, que nous avons déjà nommée. Comme elle joue un grand rôle dans les communications faites à la sœur Saint-Pierre, il importe dès maintenant de la faire connaître.

La vénérée mère Marie de l'Incarnation était elle-même Bretonne. Elle naquit à Paimbœuf, sous le Directoire, le 9 janvier 1795. On dut la présenter à la mairie pour la faire inscrire sur le registre civil, et l'on déclara qu'elle porterait les noms de sa mère : Marie-Angélique. La municipalité, composée de révolutionnaires qui n'acceptaient pas facilement ces saints noms, odieux à leur impiété, voulut en ajouter un de son choix, et dit qu'elle s'appellerait *la Vertu*. La Providence se servit de

¹ Document A, p. 44. — Vie manuscrite, p. 49.

la bouche des méchants pour caractériser l'enfant dès son entrée dans le monde, car elle justifia pleinement cette belle dénomination par l'innocence de sa vie et la force de son caractère. Elle ne put à sa naissance que recevoir l'eau sainte, à cause de la persécution. On lui suppléa plus tard les cérémonies; et elle apprécia si bien, malgré son jeune âge, la grâce de la régénération, qu'elle se disait, en entendant parler des contrées infidèles : « Oh ! que je plains les petites filles de ces pays-là, qui n'auront pas comme moi le bonheur de recevoir le baptême. »

Angélique apprit bien jeune à souffrir, sa famille ayant été dans ces malheureux temps atteinte par toute sorte d'épreuves; aussi lorsqu'on félicitait la mère d'avoir un enfant dont la sagesse était au-dessus de son âge, on l'entendait répondre : « Elle m'a vue si souvent pleurer ! » Après la révolution, cette dame, devenue veuve, vint se fixer à Tours; et l'on vit sa fille, dès l'âge le plus tendre, comprendre le bonheur de connaître et d'aimer Dieu. Elle avait des inspirations célestes et comme une répulsion naturelle pour les plaisirs du monde. Dieu ne tarda pas à lui manifester ses desseins. A l'âge de treize à quatorze ans, passant un jour devant l'église dévastée des Carmélites, elle se sentit pressée d'y entrer. Elle s'agenouille sur les degrés qui conduisaient de la nef au sanctuaire; de là, elle regarde attentivement le tableau de la sainte Vierge, resté attaché au mur à une grande élévation, et l'emplacement des grilles qui séparaient de l'église le chœur des religieuses; puis elle se dit à elle-même : « Que je serais heureuse si je pouvais un jour vivre

avec celles qui habitaient derrière ces grilles! » Aussitôt il lui fut répondu : « Persévère, et tu y seras. » En même temps un poids écrasant semble s'abaisser sur son âme ; un pressentiment de douleur la saisit ; elle tombe accablée, le visage collé aux marches de pierre, et y laisse couler d'abondantes larmes. L'écho de la chapelle déserte répète ses sanglots. Alors, effrayée de ce bruit inattendu, la pauvre petite s'enfuit et va raconter ce qui lui était arrivé à une respectable amie, qui lui dit avec conviction : « Mon enfant, vous serez religieuse, je l'avais bien prévu¹. »

Le monde ne pouvait retenir longtemps cette innocente colombe, qui prit son essor vers le cloître, âgée seulement de dix-sept ans et demi.

Les carmélites, après l'orage révolutionnaire, avaient pu, nous l'avons dit, trouver un asile dans un ancien couvent racheté de leurs deniers. Renonçant aux tendresses maternelles, Marie-Angélique se présenta pour partager la pauvreté des filles de sainte Thérèse. On eut bientôt reconnu en elle le trésor qu'on venait d'acquérir, et on s'appliqua à en accroître le prix en lui faisant subir les épreuves d'une austère obéissance et du brisement de la volonté propre. Ces soins profitèrent à celle qui en était l'objet, et, jeune encore, elle fut appelée comme maîtresse des novices à former les autres à la vie religieuse. Mais les sacrifices et les privations que la communauté s'imposa durant ces années de détresse, compromirent sa santé pour toujours et lui

¹ Ces détails et ceux qui suivent sont empruntés à la Circulaire sur la mère Marie de l'Incarnation (25 mars 1865).

valurent de cruelles maladies qui devaient finalement la conduire au tombeau. Rien pourtant ne la fit se départir de ses habitudes de travail et de prière. Devenue dépositaire, elle apporta au règlement des modestes finances de la maison un tel esprit d'ordre et d'habileté, qu'on sortit enfin de la gêne extrême où l'on avait vécu depuis la spoliation.

Nommée prieure en 1834, elle fit d'importantes améliorations dans l'ancien couvent, redevenu propriété du Carmel en 1822 : c'était le lieu où elle avait reçu le premier appel de la grâce. Quand on dut quitter cet asile vénéré, par menace d'une expropriation municipale, elle fut chargée de faire construire le nouveau monastère; elle réussit merveilleusement, avec l'assistance particulière de sainte Thérèse, que sa foi et sa confiance filiale surent intéresser à cette difficile entreprise. Sa charité était inépuisable et s'étendait au dehors à tous les besoins spirituels et matériels que, du fond de sa solitude, la divine Providence lui faisait découvrir. C'est ainsi qu'elle contribua au rétablissement des Carmes en France, par le soin qu'elle prit de deux religieux espagnols amenés prisonniers à Tours. Elle procura leur élargissement et pourvut à tous leurs besoins, jusqu'au moment où ils purent rejoindre, pour fonder ensemble un nouveau Carmel, le révérend père Dominique et d'autres pères exilés. Femme d'un esprit supérieur, elle arrachait cette parole d'admiration aux personnages du monde qui avaient à traiter avec elle : « Est-ce dommage qu'une personne aussi remarquable soit enfermée dans un cloître !... »

Les vénérables Mères qui l'avaient reçue, la considérant comme l'anneau destiné à relier les temps modernes aux temps anciens, lui avaient, ainsi qu'elle le disait souvent, « légué le dépôt des traditions de l'Ordre *sur le péril de son âme.* » Elle l'accepta en ces termes et à cette condition; et pour en assurer la conservation, elle recueillit avec un pieux respect, à Tours et dans les autres maisons, les règles, les prescriptions religieuses et toutes les coutumes monastiques. Elle en composa le *Trésor du Carmel*, ouvrage extrêmement précieux, très propre à conserver les traditions des carmélites en France.

Dans son gouvernement, la mère Marie de l'Incarnation savait admirablement unir la fermeté à la douceur. Quoi qu'il lui en coûtât, elle n'hésitait point, dans l'occasion et pour l'acquit de sa conscience, à reprendre et même à contrister. Sa foi vive et son jugement éprouvé appelaient constamment à leur aide les règles de la prudence chrétienne et celles de la plus scrupuleuse discrétion. Un de ses dons était le discernement des esprits. Pour reconnaître s'ils venaient de Dieu ou de la nature, elle se servait d'un moyen infailible : l'obéissance. C'était là, pour elle, la pierre de touche de la vraie vertu. Elle y joignait aussi, à propos, l'humiliation de l'amour-propre et une sorte d'indifférence pour les récits qu'on lui apportait¹.

Telle fut la marche que la prudente Mère suivit

¹ On lira avec intérêt, à la fin du volume, la Notice détaillée et complète sur cette digne fille de sainte Thérèse.

constamment à l'égard de la jeune Bretonne remise par la Providence entre ses mains. Pour mieux se rendre compte de l'esprit qui l'animait, elle continua envers elle la méthode qu'avait adoptée le directeur de Rennes, de se faire donner par écrit tout ce qui avait rapport aux communications célestes. Lorsque sa fille spirituelle lui présentait son papier, la Mère le prenait sans mot dire et le mettait de côté en continuant son occupation ou son travail, comme pour insinuer que la lecture en viendrait à son tour, après tout le reste, au moment où elle le jugerait à propos.

Le premier attrait intérieur que ressentit la nouvelle postulante, fut celui d'une tendre dévotion pour la sainte enfance de Jésus. Laissons-la expliquer elle-même comment elle y fut sollicitée par la grâce avant même sa prise d'habit :

« Comme je naissais à la religion du Carmel, dont je n'étais alors qu'un petit enfant, Notre-Seigneur m'appliqua d'une manière toute spéciale à sa sainte enfance, et il me faisait connaître ce qu'il voulait que je fisse pour l'honorer en cet état. Ainsi, il me fut tracé dans l'esprit, pour tous les jours du mois, un exercice que je pratiquai avec une grande consolation, et, je crois, avec bien du profit pour mon âme. Je me regardais comme la petite servante de la sainte Famille, et m'offrais à elle en cette qualité; et je désirais avec ardeur porter ses livrées en prenant le saint habit du Carmel. Je priai notre révérende Mère de vouloir bien m'accorder cette faveur malgré mon indignité. Elle me fut accordée le 21 mai 1840, dans ce mois béni, consacré à celle

de qui je tenais la grâce d'une si belle vocation. Je me consacrai tout entière à la sainte Famille, en ce jour de joie et de bénédiction. Voici la consécration que j'écrivis, et que je mis sur mon cœur pendant la cérémonie :

« O Jésus, Marie et Joseph, très sainte et illustre Famille, veuillez aujourd'hui, malgré mon indignité, me recevoir pour votre servante; c'est là le grand désir de mon cœur; daignez exaucer ma prière. Je suis bien résolue de vous être fidèle, et si je ne puis encore m'engager à votre service par les trois vœux de la religion, du moins recevez mon désir, et faites-moi la grâce de l'accomplir aussi parfaitement que si je les avais faits. O très saint enfant Jésus, accordez-moi d'être aussi soumise à l'Esprit-Saint et à mes supérieurs, que vous l'étiez à la très sainte Vierge et à saint Joseph. Et vous, ô Marie conçue sans péché, si pure aux yeux de Dieu, obtenez-moi la grâce de ne jamais rien faire qui puisse ternir l'éclat de cette belle vertu de pureté. O bienheureux patriarche saint Joseph, qui avez pratiqué la sainte pauvreté dans un degré si éminent de perfection et qui vous êtes sacrifié pour le saint enfant Jésus et pour la divine Marie, sa mère, faites, par votre puissant crédit auprès de Dieu, qu'à votre exemple j'aime et je pratique la sainte pauvreté jusqu'au dernier soupir de ma vie, et que je me fasse un devoir et un doux plaisir de me sacrifier pour mes sœurs. Enfin, ô sainte Famille, faites que je puisse avec vérité me glorifier d'être votre très humble servante. Daignez me recevoir en ce beau jour et me donner une preuve que vous

agréez mes services en m'accordant la grâce de m'acquitter dignement de l'office divin, que je le récite avec attention, respect, amour, ferveur et dévotion : faites que je sois aussi éveillée à Matines que si j'étais dans le ciel, éblouie de la beauté de Dieu et des splendeurs de sa gloire ! Amen. »

« Depuis cette consécration, je me regardai comme la petite domestique de la sainte Famille, et dans tout ce que je faisais j'avais l'intention de la servir à Nazareth. Mais j'avais encore une ambition : c'était d'être le petit âne du saint enfant Jésus. Si le Roi-*Prophète* a pu se regarder devant Dieu comme une bête de charge, je pouvais, à bien plus juste titre, me qualifier de ce nom. En pensant que le Fils de Dieu s'était fait si pauvre pour notre amour, qu'il avait été obligé, quand il voulut faire son entrée triomphante à Jérusalem, d'envoyer ses disciples emprunter une si humble monture, et dire de sa part que le maître en avait besoin : « Ah ! disais-je, mon Sauveur, maintenant que vous êtes au ciel, je veux que vous ayez sur la terre un âne qui soit à votre service et tout à vous, et que vous conduisiez dans les routes qui vous feront plaisir ; recevez-moi à ce titre. » Autant que je me rappelle, j'avais grande envie de savoir si Notre-Seigneur agréait mon offrande, et je crois que je fis des prières à la sainte Famille dans cette intention. Ensuite je procédai à mon élection en cette sorte. Nos révérendes Mères, à cette époque, faisaient leur retraite, et pendant ce temps, les postulantes et les novices prenaient leur récréation au noviciat. Un soir que nous étions toutes réunies devant le tableau de la

sainte Famille à l'heure de la récréation, je proposai à mes compagnes de faire une bergerie à cette sainte Famille, de manière à ce que nous lui soyons consacrées selon le titre qui nous serait échu au sort : la proposition fut acceptée unanimement. On décida que l'une serait l'âne du saint enfant Jésus, l'autre le bœuf, une autre la mule. Les conventions faites, on tira au sort, et, à ma grande satisfaction, je fus choisie par la Providence pour être l'âne de l'enfant Jésus. Alors je m'informai du naturel des ânes, afin de pouvoir éviter leurs défauts. Une postulante, qui dans le monde en avait un, me fournit à ce sujet toute l'instruction nécessaire. On ne pouvait pas se donner une distraction plus gaie et plus innocente. On fit des billets d'élection ; le mien était conçu en ces termes : « L'âne du saint enfant
« est entêté, paresseux ; il n'aime qu'à marcher
« dans les petits sentiers, mais il a résolu de se
« corriger, et son office sera de réchauffer l'enfant
« Jésus, de le porter dans ses voyages, en un mot,
« de rendre à la sainte Famille tous les services qu'il
« pourra. »

« J'étais enchantée de mon nouveau titre, mais je pensai qu'il fallait encore quelque chose pour assurer mon élection ; c'était l'approbation de notre révérende Mère, que je priai en grâce de vouloir bien signer mon billet ; car je disais : « Notre Mère
« représente Notre-Seigneur ; si je peux obtenir sa
« signature, c'est comme certain qu'il me reçoit à ce
« titre. » Nous donnâmes à notre bonne et révérende Mère une amusante récréation avec nos billets ; elle ne se souciait guère, disait-elle, d'y mettre sa si-

gnature ; à la fin, elle se fit enfant avec ses enfants, pratiquant ce que dit saint Paul, de « se faire tout « à tous, pour les gagner tous », et nous obtînmes les initiales de son nom. J'avais une intention sérieuse dans cette offrande de moi-même à l'enfant Jésus : je pensais que ce serait comme un petit contrat, par lequel je pourrais répondre à l'appel que Notre-Seigneur m'avait fait quelques jours après mon entrée en religion, de me donner toute à lui avec mes petits mérites, pour l'accomplissement de ses desseins, car je me sentais toujours pressée de lui faire cet abandon. La permission seule me manquait. Voyant que notre révérende Mère avait signé mon billet, j'espérais pouvoir enfin faire mon petit sacrifice au saint enfant. Cependant, pour en être plus sûre, j'en parlai à notre bonne Mère et lui demandai si elle voulait donner tout à fait son âne au saint enfant Jésus, afin qu'il en fît ce qu'il voudrait. Elle me répondit : « Non ; dites-lui que je le lui « prête seulement, mais que je ne le lui donne pas « encore tout à fait. » Je devais essuyer bien d'autres refus : un parfait abandon à Notre-Seigneur pour l'accomplissement de ses desseins pouvait avoir des conséquences que mon ignorance dans les voies de Dieu m'empêchait de pénétrer. Notre sage et prudente Mère voulait auparavant rendre ce pauvre et misérable instrument plus souple et plus maniable, en le soumettant à l'exercice de l'obéissance et du renoncement à sa propre volonté. Je me présentai donc à Notre-Seigneur, par les mains de Marie et de Joseph, comme un âne prêté. Je crois que ce petit acte de simplicité fut agréable à ce divin enfant,

car il commença à prendre sur moi une nouvelle puissance et à me diriger dans ses voies ; c'était l'accomplissement d'une promesse qu'il m'avait faite lors de mon entrée au Carmel. Je regardais mon âme comme la pauvre étable de Bethléhem, et, considérant le saint enfant Jésus dans mon cœur, je l'adorais en union avec la sainte Vierge et saint Joseph, et m'offrais à lui pour être sa petite domestique. Ainsi j'étais son âne dans l'oraison, en m'efforçant de le réchauffer par mon amour, et sa petite domestique dans l'action, en faisant pour la sainte Famille le travail qu'on m'imposait et m'imaginant être dans la maison de Nazareth. L'enfant Jésus me donna l'inspiration de l'honorer tous les jours du mois, par un exercice qui me fut tracé dans l'esprit¹. »

Nous donnons un extrait des pratiques de la pieuse novice à ce sujet.

MOIS DU SAINT ENFANT JÉSUS

Le 15 du mois, la sœur célébrait les Épousailles de la sainte Vierge avec saint Joseph, s'engageant à travailler pour eux comme leur petite servante.

Le 16 était consacré au mystère de l'Incarnation.

Les neuf jours suivants, elle honorait l'enfant Jésus dans le sein de Marie, puis elle accompagnait la sainte Vierge et saint Joseph dans leur voyage à Bethléhem.

¹ Document A, p. 46.

Le 25, elle célébrait la naissance de l'enfant Jésus;

Elle l'adorait, le 26, avec les bergers;

Le 27, dans sa circoncision, où il fut nommé Jésus;

Le 28, avec les rois mages;

Le 29, dans sa présentation au temple;

Le 30, dans sa fuite en Égypte.

Les sept premiers jours du mois suivant étaient consacrés à l'enfant Jésus dans le lieu de son exil : elle y honorait ses premiers pas, ses premières paroles et ses premières actions, sa pureté et sa simplicité.

Le 8, elle célébrait le retour de la sainte Famille à Nazareth.

Le 9, elle contemplait Jésus commençant à travailler avec saint Joseph.

Le 10, elle honorait l'obéissance que l'enfant Jésus rendait à ses parents;

Le 11, les charitables prévenances qu'il avait pour sa sainte mère et pour le fidèle gardien de son enfance.

Le 12 était consacré au saint enfant Jésus âgé de douze ans, allant avec Marie et Joseph à Jérusalem pour célébrer la Pâque, et se déroband à leur amour.

Le 13, elle l'adorait au milieu des docteurs de la loi et soutenant les droits de son Père.

Le 14, enfin, elle rendait ses hommages à l'Enfant retrouvé dans le temple par Marie et Joseph, et revenant en leur compagnie à Nazareth, où il leur était soumis.

Ainsi finissait le mois du saint enfant Jésus, et

le lendemain, qui se trouvait le 15, elle le recommandait. Tous les jours, de cette manière, lui semblaient des jours de fête. La pensée de l'enfant Jésus, en union duquel elle faisait ses actions, lui rendait toute occupation facile et agréable.

« Mais, dit-elle, Satan, qui est si orgueilleux, était jaloux de me voir ainsi tout occupée à honorer les humiliations du Verbe incarné. Un jour, j'avais fait une action qui sans doute lui avait très fort déplu; il essaya de s'en venger sur moi. Le soir, étant couchée, je commençais à m'endormir, lorsque je sens tout d'un coup sur ma tête une grosse bête qui semblait vouloir m'étouffer: tout de suite j'eus un sentiment intérieur que c'était le démon; je sentais ses griffes s'enfoncer dans ma tête. Aussitôt, de toute ma force, j'appelai la sainte Vierge à mon secours: au nom sacré de Marie, il prit la fuite. Alors je fis une prière d'action de grâces, et, autant que je me le rappelle, je me mis à chanter ces adorables paroles si terribles à l'enfer: *Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis!*... C'était pourtant à l'heure du grand silence, mais j'étais toute hors de moi; quoique je ne visse point le démon des yeux du corps, néanmoins, par le sentiment que j'éprouvais dans l'âme, je compris bien que ce n'était point là un songe ordinaire. Satan voulait sans doute étouffer l'âne de l'enfant Jésus, mais la sainte Vierge vint à son secours¹. »

Cette dévotion de la sœur à la sainte Enfance lui demeura chère jusqu'à son dernier soupir. Bien

¹ Document A, p. 52.

qu'appelée à devenir l'instrument d'œuvres qui correspondent à l'âge mûr du Sauveur, et associée par cela même aux douloureuses scènes de la Passion, elle était sans cesse ramenée à ce premier et consolant mystère; son âme virginale en retint toujours la douce et naïve empreinte. Nous dirons quelles en furent les conséquences dans ses communications sur la sainte Vierge, à la dernière période de sa vie mystique. Pour se maintenir constamment dans la contemplation de l'adorable Enfant, elle avait paré deux petites statues qu'elle appelait l'une son *petit roi*, et l'autre son *roi pauvre*, chacune revêtue selon le caractère que son ingénieuse tendresse lui attribuait. Tantôt l'une, tantôt l'autre lui tenait compagnie, et, sur son lit de mort, on verra comment elle sut délicatement associer les grâces de son « petit roi » à sa pieuse et reconnaissante charité pour les bienfaiteurs de son monastère.

CHAPITRE VI

LA PROFESSION

« Ma fille, il ne faut pas sacrifier
à Dieu seulement une chose : c'est
le tout que vous devez immoler. »

(Parole de la Mère prieure.)

Le temps du noviciat pour la sœur Saint-Pierre était accompli. La seule pensée du jour heureux où elle pourrait se consacrer à Dieu par les vœux de la religion faisait depuis longtemps tressaillir de joie et d'impatience cette jeune âme aussi humble et pure que généreuse et fervente. Elle se hâta de manifester son désir et en réitérait souvent l'expression. Pourtant la Mère prieure ne paraissait pas fort pressée d'accorder à sa fille cette insigne faveur.

« Mais à la fin, dit la sœur, cédant à mes pressantes sollicitations, malgré mon peu de vertu et de capacité, elle se décida à s'occuper de ma réception. On me dit qu'avant d'être reçue, il fallait me présenter trois fois au chapitre. Alors j'eus l'inspiration

de pratiquer un petit exercice de piété, chaque fois que je m'y présenterais, afin d'obtenir plus sûrement l'objet de mes désirs : le divin enfant Jésus pour mon céleste époux. Je m'adressai donc aux trois personnes qui avaient eu des droits sur lui : au Père Éternel, à la sainte Vierge et à saint Joseph. Ainsi je fis mes demandes avec grande dévotion et j'obtins ce que j'avais si vivement désiré. Malgré mon indignité, la communauté eut la charité de me recevoir à la profession. Je célébrai mes noces spirituelles avec Jésus. Celui qui, dans le monde, avait dirigé ma vocation (M. l'abbé Panager, curé de Saint-Étienne de Rennes) vint prêcher à la cérémonie. Il prit pour texte de son sermon ces paroles de la sainte Vierge en son cantique : *Beatam me dicent omnes generationes* : « Toutes les nations « m'appelleront bienheureuse ; » et me montrant la beauté de l'état que j'embrassais, il me répétait toujours : « Vous êtes bienheureuse. » Il avait raison, je voyais ma vocation assurée et mes désirs accomplis : j'étais au comble du bonheur¹ ! »

La sœur glisse un peu trop légèrement sur ce grand acte. Nous pouvons y suppléer en ajoutant quelques particularités que nous fournissent les annales du monastère, et qui se passèrent entre la réception capitulaire et la cérémonie solennelle. Durant cet intervalle, qui dura plusieurs semaines, la novice se prépara avec un soin et une ferveur admirables ; elle fit sa retraite de dix jours et observa un tel recueillement qu'elle n'avait pas, de son

¹ Document A, p. 53.

propre aveu, levé une seule fois les yeux, étant comme perdue en Dieu. Le jour où elle prononça ses vœux, la Mère prieure, sortant du lieu où elle les avait reçus, aperçut une autre novice, un peu plus jeune, qui paraissait fort pensive. Alors elle dit à la nouvelle professe : *Que Pierre aille trouver Jean !* La sœur Saint-Pierre courut aussitôt se jeter dans les bras de sa compagne en lui promettant que ce serait bientôt à elle. Effectivement, quelques mois après, malgré de grands obstacles, arrivait le tour de celle-ci, qui n'oublia jamais l'impression qu'elle avait ressentie dans cette rencontre. En embrassant la sœur Saint-Pierre, il lui avait semblé approcher d'un ange.

Cette profession eut lieu le 8 juin 1841, date qui mérite d'être mentionnée. Dans une circonstance aussi importante pour elle, la sœur ne pouvait manquer de donner à l'époux divin une nouvelle marque sensible de son amour. Voici l'acte qui en fut l'expression :

CONSÉCRATION

« O mon Dieu, daignez agréer le sacrifice que je vous offre en union avec Jésus mon Sauveur, immolé pour le salut du monde. Je vous fais par lui et avec lui l'entier abandon de moi-même, le sacrifice de ma vie ; je remets mon âme entre vos mains pleines de miséricorde. Et à vous, ô Jésus, mon cher époux, je m'offre tout entière sur l'autel de votre divin Cœur, par les mains de Marie et de saint Joseph ; c'est par eux que j'y dépose mes vœux, afin

qu'ils en soient les garants et les gardiens. Veuillez donc, ô Famille chérie de mon cœur, accepter l'entière donation et consécration que je fais de moi-même à votre service ; je m'offre toute à vous en ce jour, par les mains de notre sainte mère Thérèse et de notre père saint Jean de la Croix, pour l'accomplissement de vos desseins dans les âmes. Regardez-moi comme une propriété qui vous appartient ; chargez-vous, s'il vous plaît, de mes saints vœux ; accomplissez-les en moi par votre toute-puissante protection. O Jésus, mon adorable Époux, je suis si pauvre, si misérable, si inconstante dans le bien ! Permettez-moi d'emprunter les sentiments et l'amour de votre sainte Mère et de son auguste époux. Oui, c'est par la voix et le cœur de Marie et de Joseph que je fais ma profession et promets pauvreté, chasteté et obéissance à Dieu, notre Seigneur, et à la bienheureuse Vierge Marie, sous la conduite de nos supérieurs légitimes, selon la règle primitive de l'ordre du Mont-Carmel de la réforme de sainte Thérèse, qui est sans mitigation, et ce jusqu'à la mort. O divin Enfant, j'unis mon sacrifice à celui que vous fîtes à votre Père lors de votre présentation au temple : vous vous êtes sacrifié pour me racheter de mes péchés, aujourd'hui je me sacrifie pour vous racheter des mains des pécheurs. O Marie, ma tendre Mère, et vous, mon bon père saint Joseph, qui avez présenté au grand prêtre deux petites colombes pour racheter l'enfant Jésus, veuillez offrir au Père éternel mon corps et mon âme pour racheter ce divin Enfant des mains des pécheurs et cicatriser ses plaies. Veuillez aussi le prier d'imprimer en moi les traits

de sa ressemblance, ou plutôt que ce ne soit plus moi qui vive, mais que ce soit Jésus qui renaisse et vive en moi !

« O Jésus, Marie et Joseph, vous savez avec quelle ardeur et quelle joie je serais allée m'offrir à votre service, si j'avais eu le bonheur de vivre au temps où vous habitiez sur la terre. C'est avec les mêmes sentiments d'amour pour vous que je veux servir cette sainte communauté, comme si je vous voyais habiter la maison : je veux vous rapporter tout ce que je ferai ; tout en moi vous appartiendra. Regardez-moi désormais comme votre petite servante ; disposez de moi selon votre bon plaisir. Ainsi soit-il.

« SŒUR MARIE DE SAINT-PIERRE DE LA SAINTE-FAMILLE, carmélite indigne.

« Le 8 juin 1841. »

La sœur, en entrant dans le monastère, avait pris le nom de Marie, patronne de tout le Carmel, et celui de Saint-Pierre, qu'elle avait reçu au baptême, et qui de nouveau lui désignait pour protecteur le prince des Apôtres. Le jour de sa profession elle voulut être agrégée plus spécialement à la sainte Famille. Voilà pourquoi nous lui voyons ajouter à ses autres noms ce titre, qui lui resta cher et qui la distingue. Écoutons-la continuer son récit :

« M'étant ainsi donnée tout entière à Jésus pour être sa petite domestique, il m'inspira bientôt de garder ses troupeaux sur les terres de sa divine enfance, et me traça le plan d'un petit exercice en

l'honneur de ses douze mystères et de ses douze années que je nommai les douze tribus d'Israël. En voici un extrait :

« En l'honneur de la première année, je lui offrais, par les mains de la sainte Vierge et de saint Joseph, notre saint-père le pape et toute la milice sacerdotale, sous la protection de saint Pierre et de saint Paul.

« Pour la deuxième année, c'étaient les âmes religieuses, sous la protection de saint Jean et des saints apôtres ;

« Pour la troisième, les rois, sous la protection du saint roi David et des mages ;

« Pour la quatrième, les malheureux franc-maçons, sous la protection des saints martyrs ;

« Pour la cinquième, les comédiens, sous la protection de saint Jean-Baptiste ;

« Pour la sixième, les nations infidèles, sous la protection des neuf chœurs des Anges ;

« Pour la septième, les hérétiques et les schismatiques, sous la protection des patriarches ;

« Pour la huitième, les Juifs, sous la protection de sainte Anne et de saint Joachim ;

« Pour la neuvième, les incrédules, sous la protection des saints prophètes ;

« Pour la dixième année, les pécheurs endurcis, sous la protection des saints confesseurs ;

« Pour la onzième, les âmes tièdes, sous la protection des saintes femmes ;

« Enfin, pour la douzième, les âmes justes, sous la protection de notre sainte mère Thérèse et de toutes les saintes vierges. »

Voilà ce qu'elle appelait conduire « la bergerie de l'enfant Jésus ». Touchante et admirable occupation de zèle et de dévouement pour l'Église et le salut des âmes ! Notre-Seigneur la lui avait inspirée après sa profession, et rien ne correspondait mieux, dans son esprit, à l'humble fonction choisie par elle avec tant d'amour.

« Cet adorable Sauveur, dit-elle, prit bientôt, malgré mon indignité, une si grande puissance sur mon âme, que je pouvais bien dire qu'il en était devenu le directeur et le maître. »

A cette divine école, la sœur, disciple docile et fidèle, fit de rapides progrès dans les voies contemplatives. L'activité de son esprit s'appliquait perpétuellement à méditer la vie et les mystères de Notre-Seigneur. Prenant pour point de départ la sainte Enfance de Jésus, elle parcourait successivement sa vie cachée, sa vie douloureuse, sa vie glorieuse, depuis son incarnation dans le sein de Marie jusqu'à son ascension triomphante. Elle avait distribué la journée de telle sorte que chaque heure lui rappelât une circonstance à laquelle elle s'attachait par une vue de foi et une contemplation amoureuse. Elle sentait pour cet exercice intérieur un tel attrait, qu'elle faisait comme naturellement et sans effort ce qui eût paru à d'autres pénible et compliqué. Nous pouvons en avoir une idée d'après le compte rendu succinct qu'elle a fait par obéissance à la Mère prieure.

« A huit heures du soir, je m'offre à la très sainte Vierge et à saint Joseph comme leur petite domestique pour les servir et garder leurs troupeaux sur les terres de l'enfant Jésus, qui sont ses mys-

tères et ses plaies sacrées, et j'adore le mystère de l'Incarnation jusqu'à neuf heures.

« A neuf heures sonnent les Matines; alors je célèbre la naissance du saint enfant Jésus; je m'unis aux anges, aux pasteurs et aux mages qui l'ont adoré dans la crèche.

« Au premier nocturne, j'adore sa naissance éternelle dans le sein de son Père et sa vie divine; au second nocturne, j'adore sa naissance dans l'étable et sa vie mortelle; au troisième nocturne, j'adore sa naissance sacramentelle dans l'Eucharistie et sa naissance spirituelle en nos cœurs.

« A chacun des neuf psaumes, je m'unis aux neuf chœurs des anges.

« Au *Te Deum*, j'adore l'enfant Jésus se manifestant au peuple juif en la personne des bergers.

« Pendant les psaumes des Laudes, j'adore le saint Enfant circoncis et nommé Jésus; ensuite je l'adore avec les rois mages comme étant Dieu, roi et homme. — Voilà mon occupation intérieure pendant les matines. »

La pieuse carmélite, on le voit, ne pouvait pas, durant cette partie de l'office divin, donner à son esprit et à son cœur un aliment plus substantiel et plus doux. Elle pratiquait ainsi, peut-être sans le savoir, la meilleure des méthodes enseignées par les liturgistes et les maîtres spirituels, qui est de se tenir, dans la psalmodie et la récitation de la prière publique, uni le plus possible à l'esprit de Notre-Seigneur et aux mystères de sa vie.

Les Matines forment au Carmel un des derniers exercices de chœur pour la journée; peu après il

est permis à la religieuse de prendre le repos dont elle a besoin. La sœur Saint-Pierre continuait encore ses hommages à la divine Enfance. « Étant rentrée dans ma cellule, dit-elle, je m'occupe jusqu'à onze heures des troupeaux de la bergerie du saint enfant Jésus, priant cet aimable Sauveur de combler de bénédictions ses brebis en leur appliquant ses mérites. Ensuite je me couche, prenant mon repos en union avec le saint Enfant couché dans la crèche. Le matin, aussitôt que j'entends le réveil, je me lève, et, adorant le Père éternel, je lui dis avec l'enfant Jésus : « Me voici, mon Père, je viens pour faire « votre volonté. » Puis je me rends au chœur pour l'oraison, en union avec la sainte Vierge et saint Joseph portant l'enfant Jésus au temple. Pendant mon oraison, je m'offre avec lui au Père céleste ; je renouvelle les saints vœux de ma profession, et me donne à ce divin Sauveur ; ensuite, je l'offre à son Père pour le salut de ses brebis. L'oraison finie, nous allons avec la sainte Famille à Nazareth ; bientôt la cloche sonne pour les petites heures et nous partons pour l'Égypte. Pendant les douze psaumes des heures, j'adore les douze années du saint Enfant et j'honore sa demeure en Égypte, son retour à Nazareth, et enfin son séjour dans le temple de Jérusalem au milieu des docteurs. Après le saint sacrifice de la messe, l'heure du travail arrive ; alors je m'occupe de la vie cachée et laborieuse de Notre-Seigneur. A onze heures, j'adore Jésus baptisé par saint Jean. Depuis midi jusqu'à une heure, je m'occupe de lui au désert ; d'une heure à deux, de sa vie évangélique. A deux heures sonnent les vêpres :



alors j'adore son entrée triomphante dans la ville de Jérusalem et j'entre au chœur en union avec notre divin Sauveur ; durant l'office, je me tiens en esprit à ses pieds, honorant les sentiments de son Cœur adorable pendant la dernière semaine qu'il passa avec ses disciples, et l'excès de son amour qui le porta à instituer le sacrement de l'Eucharistie.

« Ensuite nous arrivons au jardin des Olives, et, le reste de l'après-midi, je suis Notre-Seigneur dans les stations de sa Passion en union avec la sainte Vierge. A cinq heures sonne l'oraison. » — Dans la journée d'une carmélite et selon l'esprit de sa règle, l'oraison du soir tient une place importante et doit durer une heure : ce qui explique le nombre et la variété des actes intérieurs auxquels la sœur Saint-Pierre se livrait pendant cet exercice. — « A ce moment, dit-elle, j'adore Jésus crucifié, et je me tiens au pied de la croix ou dans le sacré Cœur. Je commence par faire mon examen de conscience, et, après m'être humiliée de mes fautes, je me donne toute à Notre-Seigneur, renouvelant mes saints vœux en union à son sacrifice. Après que je me suis ainsi donnée à lui, il me semble qu'il se donne réciproquement à moi avec tous ses mérites ; il unit mon âme à la sienne, et me fait entrer dans ses désirs et dans les honneurs qu'il rend à son Père par son état de victime. Alors je me perds de vue pour m'occuper, avec mon céleste Époux, de la gloire de Dieu et du salut des âmes. Je trouve dans le cœur de Notre-Seigneur tous les mystères de sa très sainte vie, ses mérites et toutes ses brebis. J'offre chaque mystère au Père éternel pour telle ou telle portion de

la bergerie de l'enfant Jésus; ensuite je présente à ce divin Père les quatre parties du monde, que j'ai placées dans les quatre plaies des pieds et des mains de mon Sauveur; les douze troupeaux de la sainte Famille occupent la bergerie du sacré Cœur. J'y joins aussi les âmes du purgatoire, les ayant mises dans les autres plaies de ce corps adorable. Puis j'offre cette auguste victime au Père éternel par les mains de la sainte Vierge, en sacrifice d'holocauste, d'action de grâces, d'expiation, d'impétration, et en sacrifice de complaisance et de bienveillance pour toutes les perfections de la très sainte Trinité. J'adore enfin le dernier soupir de Jésus sur la croix. — Telle est l'application que Notre-Seigneur me donne pendant mes oraisons du soir. »

Cette méthode, adaptée à ses dispositions particulières, malgré la multiplicité apparente des actes qu'elle comporte, n'a rien au fond qui ne soit simple, naturel et pratique. L'habitude et l'attrait de la grâce la lui rendaient facile et délicieuse. Comme elle le dit, elle ne perdait point de vue Notre-Seigneur. Au sortir de cette oraison du soir, elle continuait à lui demeurer unie : « Le reste de la journée, je m'occupe jusqu'à Complies de Jésus dans le sépulcre. Enfin je l'adore sortant du tombeau par sa glorieuse résurrection, et je le contemple en son ascension.

« Voilà à peu près quel est mon exercice de chaque jour. Mais pour laisser le divin Maître me conduire ainsi, il faut que je meure à tout ce qui peut flatter mes sens; point de retour sur moi-

même, si ce n'est pour m'humilier. Dieu seul, sa volonté et sa gloire : voilà ma devise et ma pratique. Ces paroles : *Et il leur était soumis*, et ces autres : *Je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir*, me sont toujours présentes. Notre-Seigneur me fait vivement sentir mon incapacité pour tout bien et ma profonde misère. L'enfant Jésus conduit son âne par la bride de sa sainte grâce ; je n'ai qu'à obéir et à me renoncer. »

On n'a pas lieu de s'étonner de ce « renoncement » intérieur, de ces sentiments « d'humilité » dont la bonne sœur se montre si pénétrée : c'était le fruit de son application aux mystères du Sauveur. La Mère prieure, à qui ces détails intimes étaient confiés et qui la suivait de près, croyait bien reconnaître en elle l'action de la grâce ; pourtant, afin de mieux s'assurer de l'esprit qui l'animait, elle ne ménageait pas les reproches à sa nouvelle professe. Elle lui infligeait de fréquentes humiliations ; elle se plaisait à la contrarier ; elle essayait de la faire marcher par une voie différente et plus ordinaire.

« Je faisais, dit la pieuse fille, ce que je pouvais pour lui obéir, mais je me retrouvais bientôt dans la même route. Alors elle me permit de parler à un bon Père très versé dans la vie intérieure, — il était religieux, — et elle me dit : « Mon enfant, vous allez « bien lui dire comment vous faites votre oraison « et de quelle manière le bon Dieu vous conduit. » Je me rendis à cette charitable invitation avec reconnaissance, et j'ouvris mon âme à ce bon Père. Après avoir tout examiné, il me dit : « Ma fille, « continuez sans crainte ; laissez Notre-Seigneur

« vous conduire, parce que vous avez établi le fondement sur l'esprit de mortification ; dites à votre révérende Mère que je suis content ; je lui parlerai. » En effet, notre prudente Mère me permit de m'abandonner à l'esprit de Dieu ; mais elle me donna le sage conseil d'être bien fidèle à la grâce, et de ne point rester dans l'inaction quand l'opération divine serait passée. Comme je n'avais alors aucun emploi qui pût me distraire de la présence de Dieu, mes journées tout entières ne faisaient qu'une *pièce d'oraison*, si je peux m'exprimer ainsi. Le travail ne troublait en rien mon entretien avec Notre-Seigneur. N'ayant point d'occasion de pratiquer la vertu, je n'avais pas grand mérite ; mais bientôt notre révérende Mère, qui veillait toujours sur mon âme pour son avancement spirituel, me donna un office très fécond sous ce rapport, l'office de portière. Cet emploi distrayant ne sympathisait guère avec mon attrait pour le silence et l'oraison, mais je regardai le commandement de notre Mère comme un ordre du Ciel, et je m'y soumis avec joie dans la pensée qu'en ce jour, qui était justement la fête de l'Incarnation, l'enfant Jésus me donnait un signe certain qu'il m'avait élue pour être sa petite domestique, et qu'il m'occuperait dans ce nouvel emploi à faire toutes les commissions de la maison ; je fis au divin Enfant une nouvelle consécration à son service. »

Ici il est bon d'observer que l'office de portière, comme on l'entend au Carmel et comme il fut imposé à la sœur Saint-Pierre, s'exerce uniquement à l'intérieur de la clôture ; celle qui en est chargée

reçoit les commissions et les messages qu'on lui confie du dehors, et transmet ceux du dedans. Il ne faut donc pas confondre cet office avec celui des sœurs tourières, qui à l'extérieur sont attachées au monastère pour communiquer directement avec les personnes du monde, et qui, par leurs engagements et leurs fonctions, diffèrent essentiellement des religieuses du cloître. Cet emploi a inévitablement ses moments de fatigue; celle qui se nommait si volontiers le pauvre âne de l'enfant Jésus fut plus d'une fois réduite à demander du répit à ses maîtres dans la personne de sa supérieure. En outre, les dérangements et les distractions sont particulièrement propres à ce genre d'occupation; et c'est surtout ce qu'avait en vue la Mère prieure, afin de contrarier davantage la bonne sœur dans ses habitudes d'oraison et son goût de recueillement. Ce fut donc là pour celle-ci un perpétuel sujet de pénitence et de renoncement. Comme d'ailleurs elle pratiquait les austérités de la règle, et qu'elle en ajoutait même de son choix, tout en se maintenant dans les limites voulues par la discrétion, elle faisait en réalité de toute sa vie, à l'intérieur et à l'extérieur, une continue mortification qui l'affranchissait complètement de ses sens.

Elle avait demandé une statuette de l'enfant Jésus; elle l'obtint peu de temps après. Elle raconte elle-même le fait avec sa simplicité ordinaire : « Je désirais beaucoup avoir une petite statue de l'enfant Jésus, afin de pouvoir lui rendre mes hommages dans la journée; je n'osais pas m'adresser pour cela à notre révérende Mère; mais, un jour, il me

sembla que ce divin Enfant m'excitait à faire ma demande. J'obéis à son inspiration, et cette faveur me fut accordée. Alors j'eus le saint enfant Jésus dans notre porterie, et je fus au comble de mes vœux ; je lui offrais tous mes petits travaux, et, pour prix de mes commissions, je lui demandais des âmes. Ce divin Enfant me donna, malgré mon indignité, les grâces dont j'avais besoin pour mon emploi, de sorte qu'il ne nuisit point à l'esprit intérieur, et ne m'empêchait point d'être unie à Dieu comme auparavant durant l'oraison ; je travaillais pendant la journée pour le salut des brebis du saint enfant Jésus, et, à l'oraison, il me payait au centuple. Quelquefois aussi, pendant la journée, il venait visiter mon âme par une grâce puissante ; je laissais alors un peu mon ouvrage quand je sentais son approche, afin de l'écouter plus à mon aise ; mais pensant qu'il me fallait pour cela une permission, je la demandai à notre révérende Mère. Comme sa charité pour mon âme la portait à ne rien négliger de ce qui pouvait m'exercer dans la vertu, elle me défendit de m'arrêter à ces opérations intérieures et ajouta : « Je vous permets seulement, quand vous
« aurez l'esprit bien distrait, de vous recueillir un
« peu. » Et, grâce à Dieu, je suivais en tout ses sages conseils. »

En 1843, Notre-Seigneur l'appliqua d'une manière particulière à prier pour l'Espagne, qui était alors en révolution. Cette catholique contrée, pays natal de sainte Thérèse et berceau de la réforme du Carmel, devait naturellement préoccuper l'esprit de la sœur. Il n'est pas étonnant qu'elle ait été portée

à s'en souvenir devant Dieu, à une époque où les religieux étaient persécutés et envoyés en exil.

« Je n'ai, dit-elle, jamais senti mon âme aussi unie à Notre-Seigneur que pendant cet espace de temps. Ce divin Maître opérait en moi quelque chose que je ne peux ni expliquer ni comprendre. Il me semblait l'entendre demander grâce à son Père pour ce royaume, et d'une manière si pressante, que j'en étais étonnée. Il me faisait parler en son nom; mais je comprends qu'en voulant expliquer ce mystère d'amour je ne réussis qu'à le dénaturer, je l'abandonne à Dieu¹. »

L'esprit de Notre-Seigneur agissait fortement sur sa servante; de plus en plus la généreuse professe se sentait pressée de faire l'acte entier d'abandon qui lui avait été inspiré lors de son entrée au Carmel; mais toujours les supérieurs lui en refusaient la permission. Cette année 1843, elle eut soudain l'occasion de réitérer sa demande. Il s'agissait pour les carmélites de quitter leur ancien couvent, et de chercher dans une autre partie de la ville un terrain pour en bâtir un nouveau. Ce fait matériel se lie intimement à la vie de la mère prieure Marie de l'Incarnation, et par suite à celle de la sœur Saint-Pierre. Voici ce qu'en racontent les annales du monastère :

« Depuis longtemps notre habitation mettait obstacle aux projets d'embellissement de la ville; de plus, nos voisins avaient fait de nouvelles constructions qui dominaient entièrement notre maison et

¹ Document A, p. 62.

notre jardin ; il en résultait de graves inconvénients pour la régularité, sans parler de l'insalubrité du lieu. Nous n'aurions pas néanmoins osé nous déterminer à un pareil changement ; car nous ne pouvions supporter l'idée de quitter cet antique berceau de notre fondation, témoin des vertus de nos premières Mères, terre des saints que nous venions de recouvrer après tant de peines et de travaux. Mais, lorsqu'on s'y attendait le moins, des circonstances imprévues vinrent hâter le moment d'un sacrifice si redouté. Plusieurs personnes firent, pour acheter la maison, des propositions avantageuses ; les désagréments que nous éprouvions s'aggravaient chaque jour ; les projets de la ville touchaient à leur exécution ; il fallait décidément prendre un parti. Avant de rien conclure, on dut penser d'abord à se procurer un autre emplacement. Après beaucoup de recherches, Dieu dirigea les vues de nos supérieurs sur celui que nous réservait sa providence ; il était situé dans un quartier tranquille et solitaire, près de l'archevêché. Il n'y avait là aucune construction gênante, l'air y était pur ; en un mot, il semblait choisi tout exprès pour notre genre de vie. On en fit aussitôt l'acquisition, comptant sur les trésors de notre Père céleste ; car nous n'avions pas la moindre partie de ce qu'il fallait pour les frais d'une telle entreprise.

« La première aumône reçue dans ce but mérite d'être citée. Elle vint d'un pauvre et vertueux vieillard ; touché de nos malheurs, il nous donna la seule pièce qui lui restait, comme on l'a su depuis. Son offrande ressemblait à celle de la veuve de

l'Évangile; elle fut de même agréable à Dieu, car elle devint pour nous une source de bénédictions. Mais Notre-Seigneur, afin de tenir nos âmes dans un parfait abandon, permit que ces secours ne vinssent qu'à mesure qu'ils étaient nécessaires, à des heures où tout espoir semblait perdu, et presque toujours par des voies imprévues. Dans un moment de détresse, nous nous adressâmes à saint Yves, avocat des pauvres, et nous en reçûmes une assistance vraiment extraordinaire. Il inspira à une dame de haute naissance, dont la modestie nous oblige à cacher le nom, de nous donner des marques d'une bienveillance toute particulière, bien qu'elle connût à peine notre communauté. Elle s'acquitt, avec le titre et les privilèges de bienfaitrice, les plus justes droits à notre reconnaissance¹ ».

Dès le principe cette grave et lourde affaire donna, on le comprend, bien des soucis à la prieure, Marie de l'Incarnation; elle recommanda naturellement le projet à la sœur Saint-Pierre, et lui enjoignit de prier « l'enfant Jésus de faire trouver à ses épouses un terrain convenable ». — « Je priai ce divin Enfant à cette intention, dit la sœur, et lui demandai un terrain; mais je crus entendre qu'il me répondait au fond de mon cœur : *Donnez-moi le terrain de votre âme*. Je compris parfaitement ce qu'il voulait me dire; il avait, lui aussi, une bâtisse à élever à la gloire de son Père, et il avait depuis longtemps choisi le méchant terrain de mon âme pour

¹ Chronique de la communauté des religieuses carmélites de Tours, p. 75.

l'accomplissement de ses desseins, et, malgré mon indignité, il le voulait, afin qu'un si misérable instrument fût davantage éclater sa gloire. »

Elle alla donc trouver la Mère prieure, qui, de prime abord, se mit à lui parler de ses justes inquiétudes au sujet de la grande entreprise dont elle se voyait chargée. « Cette bonne Mère, dit la sœur, avait besoin d'un peu de récréation; je lui en donnai une qui la fit bien rire : « Ma bonne Mère, lui « dis-je, quand on n'a point d'argent et qu'on en « a besoin, on vend son âne; si vous voulez me « vendre à l'enfant Jésus, il vous donnera de l'argent pour bâtir sa maison. » Notre révérende Mère sourit à ma singulière proposition; mais j'insistai, et je lui dis : « Ma Mère, je ne vaud pas « grand'chose; mais puisque le saint Enfant me « veut et qu'il me demande, il m'achètera. » Enchantée de pouvoir me vendre pour Notre-Seigneur, lui qui s'était laissé vendre par Judas pour mon amour, je dis alors : « Ma Mère, combien voulez-vous me vendre? » Notre révérende Mère vit sans doute par l'air d'assurance et le grand désir que je lui manifestais en lui adressant une si singulière demande, que Notre-Seigneur avait peut-être quelques desseins; elle parut y condescendre et me répondit : « Eh bien, ma fille, vous direz à « l'enfant Jésus que, si j'étais riche, je vous donnerais à lui; mais comme je suis pauvre et que « j'ai besoin d'argent pour bâtir sa sainte maison, « je me trouve obligée de vous vendre; demandez-lui donc qu'il vous achète. » Cette réponse me causa un grand plaisir; je m'adressai au saint

enfant Jésus, et lui fis la commission de notre révérende Mère : je le conjurai en grâce de vouloir bien m'acheter, afin que je fusse toute à lui selon sa volonté.

« Une nuit que je le priais avec ferveur, lui offrant l'amour des pasteurs, des rois mages et des autres saints qui l'avaient vu et adoré, je lui tressai ainsi une petite couronne en l'honneur des douze années de sa très sainte Enfance. Je pense que ce petit hommage lui fut fort agréable, car alors je crus le voir dans l'intérieur de mon âme, et il me fit entendre ces paroles : « Dites à votre Mère prieure qu'elle « écrive à telle personne, et elle lui enverra une « aumône pour bâtir sa maison. » Oh! quelle bonne nouvelle! Voilà déjà une preuve que le saint enfant Jésus veut bien acheter son âne. J'allai à notre bonne Mère lui faire la commission. La personne en question demeurait à soixante lieues de Tours; je la connaissais un peu, mais notre révérende Mère ne la connaissait point. Cependant elle voulut s'assurer de la communication que je disais avoir eue, et elle lui écrivit sans rien dire de cette particularité. La réponse tardait à venir et je craignais un peu; mais le saint Enfant me rassura. Enfin, une lettre de cette demoiselle arrive, dans laquelle il y avait un billet de cinq cents francs. Cette aumône était une des premières que notre Mère prieure recevait; c'était comme les arrhes de tout ce que le divin Sauveur devait lui donner par la suite. Je fus comblée de joie à l'arrivée de ce billet, et je dis au saint enfant Jésus cinq cents *Laudate* en action de grâces. Je demandai à notre révérende Mère si ce

n'était pas là un prix plus que suffisant pour acheter un âne, et si elle consentait à me livrer au saint Enfant qui lui avait envoyé cette somme. Mais elle voulut encore éprouver ma patience, et pénétrer de plus en plus l'esprit qui me conduisait; elle m'expliqua qu'avant de me donner la permission que je demandais, elle avait besoin de bien d'autre argent pour construire la maison de Notre-Seigneur¹. »

La bonne sœur redoubla donc de ferveur, tant pour la gloire de Celui qui la réclamait que pour l'assistance de sa Mère prieure, qu'elle voyait dans une si pressante nécessité. Une de ses pratiques fut de dire le bel invitoire de la fête du saint Nom de Jésus : *Mirabile Nomen Jesu quod est super omne nomen; venite, adoremus* : « Le Nom de Jésus est admirable et au-dessus de tout nom; venez, adorons-le. » Elle le répétait des milliers de fois, s'associant d'autres sœurs pour multiplier cet acte de louange, et en former une série d'invocations qu'elle assimilait à autant de billets tirés sur la divine Providence; sa confiance ne manqua jamais d'être récompensée.

Un jour, pendant son oraison, elle se trouva comme au milieu d'une bâtisse : « Notre-Seigneur, me fit entendre combien c'était une chose glorieuse et méritoire de lui élever une demeure; il me dit que notre Mère aurait bien des sollicitudes dans son entreprise, mais que je lui fournirais des pierres. Il me chargea aussi de l'avertir de ne point se tourmenter; que si le monastère était construit selon

¹ Document A, p. 63.

l'esprit de sainte Thérèse, il payerait tout, et qu'on verrait arriver des aumônes de divers côtés. « Mais, ajouta-t-il, si au contraire la maison n'est point bâtie selon cet esprit, payera qui voudra. »

« Je me trouvais un peu embarrassée de ma commission; je n'osais pas trop m'en acquitter, cependant je me fis violence pour accomplir la volonté de Notre-Seigneur. Quand j'eus communiqué à notre révérende Mère ce qu'il m'avait fait entendre, elle me dit qu'elle n'avait guère dormi la nuit précédente, par l'inquiétude du plan que son architecte lui avait proposé et qui ne convenait pas à nos usages. Elle en dressa un autre parfaitement conforme à l'esprit de sainte Thérèse. Alors Notre-Seigneur eut lieu d'être plus content, et fut prêt à remplir sa promesse. »

Les « pierres » que la sœur devait fournir, c'étaient, comme elle le comprit plus tard, les prières pour la réparation des blasphèmes qui outragent la gloire du saint Nom de Dieu : ces prières devaient attirer les plus grandes bénédictions sur la maison.

L'œuvre réparatrice, en effet, allait bientôt lui être manifestée. Un jour que la pieuse vierge parlait à sa prieure des grâces abondantes qu'elle avait reçues avant son entrée en religion, la révérende Mère lui dit qu'elle avait sans doute été depuis infidèle au bon Dieu, puisque ces faveurs lui étaient retirées : « Faites-lui donc, ajouta-t-elle, une amende honorable pour réparer vos manquements, et priez-le de mettre votre âme dans l'état où elle se trouvait lorsqu'il se communiquait à elle. »

« Je vous obéis, ma Mère, écrit la sœur, et je

priai Notre-Seigneur de votre part de me pardonner. J'avais alors l'âme extrêmement agitée, l'oraison m'était difficile; mon imagination était comme un coursier fougueux que je ne pouvais retenir; mais le divin Maître, dans sa bonté, écouta ma prière dictée par l'obéissance. Le lendemain, à mon réveil, j'entendis une voix intérieure qui me disait : *Reviens à la maison de ton Père, qui n'est autre que mon Cœur*. Ces paroles ont tout de suite mis mon âme dans un grand calme. M'étant rendue à l'oraison, je me suis unie à Notre-Seigneur au saint Sacrement, et je viens de l'entendre me dire : « Appliquez-vous à honorer mon Cœur et celui de ma Mère; ne les séparez point; priez-les pour vous et pour les pécheurs; alors j'oublierai vos ingrattitudes passées et je vous ferai plus de grâces qu'autrefois, parce que vous m'êtes plus unie par vos vœux. »

Comme il s'élevait un doute dans son esprit pour savoir si c'était bien Notre-Seigneur qui lui parlait, il lui fut répondu : « C'est moi, Jésus, présent au saint Sacrement, qui vous parle. J'ai plusieurs manières de me communiquer aux âmes : ne voyez-vous pas comme la vôtre est calme et attachée à moi, tandis que ces jours derniers elle était comme une vagabonde? Commencez à faire ce que je vous dis, et vous en verrez bientôt les effets¹. »

« Ensuite, écrit la sœur, il me fit comprendre qu'il ne fallait point m'attacher à une dévotion sensible, me donnant lumière pour voir comme on

¹ Document B, page 4.

s'attachait aux douceurs intérieures, croyant s'attacher à lui. Alors, selon sa recommandation, je me suis appliquée à honorer ces aimables Cœurs, intérieurement et même extérieurement, en brodant des scapulaires où ils étaient représentés, et je le priai de sauver ceux qui les auraient portés. Puis j'ajoutai : « Je ne souhaite point ces grâces sensibles. Pourvu que vous soyiez bien glorifié et que beaucoup d'âmes soient sauvées, voilà tout ce que je désire. »

La sœur continue : « A cette intention, j'ai offert ma volonté au Père, ma mémoire au Fils, et mon entendement au Saint-Esprit. Je me suis aussi toute livrée entre les mains de Dieu, et j'ai senti qu'il s'appliquait à mon âme pour la purifier par la souffrance intérieure. Alors j'ai été plongée dans l'amertume, perdue dans les ténèbres, et attaquée par les tentations. Mais ce qui me faisait le plus souffrir, c'était le désir d'aimer et de glorifier le Seigneur; mon âme endurait une faim de Dieu, et il me semblait que tout ce que je faisais n'était rien, ne sentant en moi qu'incapacité, péché et misère.

« J'eus envie d'avoir un livre qui m'aurait soulagée, et je le demandai à notre révérende Mère; elle me le refusa, malgré sa bonté ordinaire, me disant : « Ma fille, il ne faut pas sacrifier à Dieu seulement une chose; c'est le *tout* que vous devez immoler. »

« Une autre fois, étant plus souffrante encore, je voulus lui ouvrir mon âme; mais le bon Dieu lui inspira d'agir de concert avec lui pour me faire marcher dans ce chemin de mort; elle, toujours si

compatissante, ne me permit pas cette fois d'épancher mon cœur dans le sien, et me défendit de parler de mes peines à mon confesseur avant quinze jours. Par la grâce de Dieu, je me soumis de bon cœur à cette épreuve.

« Le démon du blasphème ne me faisait pas le moins souffrir, mais je me tenais fortement attachée à la croix pendant la tempête, n'osant pas dire à Dieu : « Rendez-moi la joie de votre assistance salutaire. » J'offrais mes souffrances à Notre-Seigneur pour le salut des âmes et l'accomplissement de ses desseins. Je lui dis un jour : « Mon Dieu, « vous voyez que je connais bien à présent mon « néant et ma misère ! » voulant dire : « C'est assez, « mon Dieu ! je saurai maintenant discerner vos « dons, et je ne pourrai me les attribuer ; je le vois « clairement, je ne suis que pauvreté et impuissance. »

Enfin elle se sentit pressée de recourir à sa sainte mère Thérèse, elle commença une neuvaine en son honneur ; elle ne l'avait pas achevée, que son état critique et pénible avait cessé¹. — Notre-Seigneur va maintenant reprendre avec sa servante le cours de ses communications extraordinaires, totalement interrompues depuis deux ans à peu près. Mais il fallait d'abord que la sœur « revînt à la maison de son Père », c'est-à-dire au Cœur de Jésus, où, comme l'or dans la fournaise, son âme devait être purifiée par le feu de la souffrance et de l'amour. Le culte de la sainte Face ressort de la dévotion au sacré Cœur :

¹ Vie manuscrite, I^{re} partie, p. 137.

l'un est la manifestation et le complément de l'autre. L'ordre des desseins du divin Maître sur sa fidèle disciple voulait qu'elle fût conduite aux sources les plus intimes de son aimable Cœur, avant d'être initiée au mystère réparateur de sa douloureuse Face ¹.

¹ M. Dupont, établissant un rapprochement entre les révélations de la bienheureuse Marguerite-Marie et celles de la sœur Saint-Pierre, disait : « Si le Cœur de Jésus est l'emblème de l'amour, sa Face adorable est l'expression des souffrances endurées pour nous. » (*Vie de M. Dupont*, t. II, p. 93.) — Sur ce sujet, un écrivain distingué de la compagnie de Jésus, le R. P. Cros, a écrit les notes suivantes, qui peuvent fournir matière à de pieuses réflexions : « Le Cœur est le symbole de l'amour; — la Face est le miroir de l'âme; — la Face est le miroir vivant, parlant, du Cœur; — la Face révèle et dit ce que le Cœur symbolise sans le pouvoir révéler, sans le pouvoir dire, à savoir : l'amour, la douleur et tous les sentiments de l'âme; — aussi l'Église ne voit-elle guère de bon œil les images du Cœur de Jésus si le Cœur est isolé de la Face; c'est la Face qui me permet de dire : Voilà quelqu'un; — quand j'ai devant moi la Face et le Cœur de Jésus unis, j'ai devant moi Jésus, et un symbole complet de son âme et des sentiments de son âme; — ce fut ainsi que Jésus se montra à la bienheureuse Marguerite-Marie, et la Face de Jésus, dans cette vision, était sûrement la lumière, la vie, la parole du Cœur; — cette Face de Jésus, à Paray-le-Monial, était une Face douloureuse, une *sainte Face* : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes!... Ils n'ont pour moi qu'ingratitude! » Ce n'était sûrement pas la joie que la Face de Jésus exprimait. »

CHAPITRE VII

LA FLÈCHE D'OR

« La terre est couverte de crimes.
Le saint Nom de Dieu blasphémé et
le jour du dimanche profané mettent
le comble à la mesure d'iniquités.
Dans aucun temps ces crimes n'ont
monté si haut... Mon Nom est partout
blasphémé ; même les enfants blas-
phèment ! »

*(Paroles de Notre-Seigneur
à la Sœur.)*

Il y avait bientôt quatre ans que la petite ouvrière de Rennes, conduite à Tours par son père, avait quitté le monde et franchi le seuil du Carmel. Revêtue du saint habit et professe depuis deux ans, elle s'était livrée avec générosité et sans réserve à l'action intérieure de la grâce, prête à seconder ses desseins jusqu'ici restés absolument cachés pour elle. Cette divine grâce ne souffre pas sans doute de retards ni d'hésitations dans les âmes qu'elle favorise ; mais, comme la suprême Sagesse dont elle émane, si elle poursuit sa fin avec force d'une extré-

mité à l'autre, elle dispose ses moyens avec maturité et douceur, faisant tout, dit l'Écriture, avec ordre, poids et mesure, selon la nature des besoins et des temps. Ainsi voulut-elle en agir à l'égard de la sœur Marie de Saint-Pierre. En l'éprouvant tour à tour par des heures de consolation et d'angoisses, par un mélange de lumière et de ténèbres, elle la préparait indirectement à ses opérations. Voici le moment où le but va lui être montré; les communications vont déterminer d'une manière précise et circonstanciée le dessein de Dieu sur cette âme choisie. Continuant avec elle ses mystérieux colloques, l'Époux céleste lui révélera d'abord ce qui, sur la terre, déplaît le plus à son Cœur et offense le plus ses regards, ce qui, par suite, provoque davantage sa juste colère; puis, après lui avoir déclaré le besoin urgent d'une réparation particulièrement adaptée au crime qu'il faut expier, il lui suggérera des actes et des formules de prières propres à consoler son Cœur et à apaiser son courroux. Enfin, l'année ne se passera point sans qu'il ait désigné lui-même, au grand effroi de la sœur, le nom de la nation coupable qui mérite le plus dans l'Église les châtiments divins. Les communications faites à notre carmélite sur ce sujet se rapportent à la première partie de sa mission. Elle en a écrit elle-même une « relation » spéciale que nous reproduirons le plus textuellement possible. C'est une série de lettres précédée de la déclaration suivante :

« Avant de commencer cette relation, je déclare, dans la vérité et la simplicité de mon âme, que la seule gloire de Dieu et l'accomplissement de sa très

sainte volonté me pressent de faire connaître ce que je crois que Notre-Seigneur m'a communiqué, dans sa miséricorde, par rapport à l'œuvre de la réparation des blasphèmes. Je prendrai copie des lettres que j'ai adressées à notre très révérende Mère prieure, en y ajoutant ce qui sera nécessaire pour me faire mieux comprendre, avec les remarques que j'ai faites de vive voix ou dont je me suis souvenue depuis. Je déclare que le motif qui me porte à ces corrections est que j'écris ordinairement à la hâte, à cause des occupations de mon office de portière, me bornant à exposer le plus brièvement possible ce que Notre-Seigneur a opéré en moi. La révérende Mère elle-même, vu ses nombreuses occupations, n'a pas toujours le temps suffisant pour que je lui rende un compte détaillé au moment même où je reçois ces lumières. Mais, comme il m'arrive de souffrir beaucoup jusqu'à ce que j'aie exposé à ma supérieure ce qui s'est passé, j'ai pris la résolution d'en prendre note, et je me sens soulagée aussitôt que je l'ai remise.

« Après ce petit préambule, je vais écrire tout simplement sous l'étoile de l'obéissance. Je le déclare encore, s'il ne fallait que le plus léger mensonge pour obtenir l'établissement de cette œuvre, assurément je ne consentirais jamais à le faire; car Dieu est vérité! J'ai la ferme confiance qu'il défendra lui-même sa cause, il me l'a promis¹. »

Dans une première lettre, la sœur expose plusieurs détails que nous avons mentionnés au chapitre pré-

¹ Document B, p. 1 et 2.

cédent. Nous arrivons avec elle à l'intéressante communication qui suit, sujet de sa seconde lettre.

C'était le 26 août 1843, lendemain du jour où l'on célèbre la fête de saint Louis, honoré spécialement comme le protecteur de la France, le défenseur de l'Église romaine, et le vengeur de la Majesté divine outragée par le blasphème. Cette date n'est point indifférente, nous en ferons plus loin remarquer l'importance. Un orage d'une violence extraordinaire avait éclaté tout à coup dans un ciel de feu, et était venu fondre avec une sorte de fureur sur la ville de Tours.

« Je n'ai jamais, dit la vierge carmélite, senti la justice d'un Dieu irrité comme dans ce moment-là; aussi, prosternée, j'offrais sans cesse Notre-Seigneur Jésus-Christ à son Père pour l'expiation de mes péchés et pour les besoins de la sainte Église. Une de mes sœurs éprouva la même chose. » — C'est qu'en effet, aux yeux de la foi et selon la doctrine de l'Apôtre, les phénomènes de la nature sont les images sensibles des choses invisibles et surnaturelles. La voix terrible et l'éclat du tonnerre semblaient donc à la pieuse fille être l'expression menaçante de la colère du Très-Haut; les éclairs étincelants brillaient à ses yeux comme les traits qui devaient foudroyer les ennemis de Dieu. — Vers cinq heures, elle commença sous cette impression son oraison du soir. Se mettant en esprit au pied de la croix, selon l'habitude que nous lui connaissons, elle demanda tout d'abord familièrement à Notre-Seigneur le « sujet de son courroux ». Le divin Maître, qui la tenait en épreuve, changeant de conduite à

son égard, lui dit : « J'ai entendu vos soupirs, j'ai vu
« le désir que vous avez de me glorifier ; ce désir
« ne vient pas de vous, c'est moi qui l'ai fait naître. »

La sœur continue : « Alors il m'a ouvert son
Cœur, y a recueilli les puissances de mon âme, et
m'a adressé ces paroles : *Mon Nom est partout blas-*
phémé ; même les enfants blasphèment ! Et il m'a
fait entendre combien cet affreux péché blessait
douloureusement et plus que tous les autres son
divin Cœur ; par le blasphème, le pécheur le maudit
en face, l'attaque ouvertement, anéantit la Rédemp-
tion, et prononce lui-même sa condamnation et son
jugement. Le blasphème est une flèche empoison-
née, qui blesse continuellement son Cœur : il me
dit qu'il voulait me donner une flèche d'or pour le
blesser délicieusement, et cicatriser les blessures de
malice que lui font les pécheurs.

« Voici la formule de louange que Notre-Sei-
gneur, malgré ma grande indignité, me dicta pour
la réparation des blasphèmes contre son saint Nom :
il me l'a donnée comme une flèche d'or, m'assu-
rant qu'à chaque fois que je la dirai, je blesserai
son Cœur d'une blessure d'amour :

FLÈCHE D'OR

« Qu'à jamais soit loué, béni, aimé, adoré, glo-
« rifié, le très saint, très sacré, très adorable, très
« inconnu, très inexprimable Nom de Dieu, au ciel,
« sur la terre et dans les enfers, par toutes les créa-
« tures sorties des mains de Dieu, et par le sacré

« Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ au très saint
« Sacrement de l'autel. Ainsi soit-il. »

La sœur interrompt ce palpitant récit pour expliquer un mot contenu dans cet acte de louange.

« Comme je sentais, dit-elle, un certain étonnement de ce que Notre-Seigneur me disait : *dans les enfers*, il eut la bonté de me faire comprendre que sa justice y était glorifiée. Je prie, d'ailleurs, de remarquer qu'il ne m'a pas dit dans *l'enfer*, mais dans *les enfers* : ce qui peut s'entendre du purgatoire, où il est aimé et glorifié par les âmes souffrantes. Le mot *enfer* ne s'applique pas seulement au lieu où sont les réprouvés ; la foi nous enseigne que le Sauveur, après sa mort, descendit dans les enfers, où étaient les âmes des justes, et la sainte Église ne prie-t-elle pas son divin Époux d'arracher les âmes de ses enfants aux portes de l'enfer : *A porta inferi erue, Domine, animas eorum?* (Office des Morts.) »

A ces explications, on pourrait ajouter que saint Paul s'est servi de la même expression avec un sens analogue dans une de ses Épîtres, où il dit « qu'au Nom de Jésus tout genou doit fléchir parmi les habitants du ciel, de la terre et des enfers ¹ ».

Elle reprend : « Notre-Seigneur, m'ayant remis cette flèche d'or, ajouta : « Faites attention à cette
« faveur, car je vous en demanderai compte. » A ce moment il me sembla voir sortir du sacré Cœur de Jésus, blessé par cette flèche d'or, des torrents de grâces pour la conversion des pécheurs, ce qui

¹ Philip. II, 10.

me donna la confiance de dire : « Mon Seigneur, « me chargez-vous donc des blasphémateurs ? »

Cette demande aura plus tard sa réponse. Pour le moment, le divin Maître n'ajouta rien de plus à sa servante. Ce qu'il venait de lui communiquer était sans doute suffisamment décisif, et méritait d'être le sujet des plus sérieuses réflexions. « Moi, dit-elle, sentant ma faiblesse et craignant le démon, j'ai prié la sainte Vierge de vouloir bien garder ce que son divin Fils venait de me confier. »

Elle ne manqua pas d'écrire sur-le-champ, selon sa coutume, cette importante communication, et se fit un devoir d'obéissance d'aller la porter aussitôt à la Mère prieure. Celle-ci la reçut sans paraître, devant elle, y attacher quelque valeur; mais, lorsque la sœur fut retirée et qu'elle en eut pris connaissance, une pareille révélation fut un trait de lumière. Elle commença à soupçonner la gravité du rôle que Dieu assignait à l'une de ses religieuses, et entrevit la responsabilité où, par suite, elle-même et son monastère allaient se trouver engagés; car non seulement la formule de louange du saint Nom de Dieu devait être répétée par la personne à laquelle Notre-Seigneur l'avait révélée, mais il avait prescrit de la communiquer et de la « répandre ». Il y avait là, on le comprend, de quoi donner beaucoup à réfléchir à une supérieure aussi prudente qu'était la mère Marie de l'Incarnation¹.

« Depuis cette communication, dit la sœur, mon âme est toute changée et tout occupée à glorifier le

¹ *Vie de la sœur Marie de la Sainte-Famille*, 1879, p. 97.

très saint Nom de Dieu. Notre-Seigneur m'a inspiré de joindre à la louange de la Flèche d'or quelques prières pour réparer, par vingt-quatre adorations, les blasphèmes proférés à chaque heure du jour, et il a bien voulu me faire connaître qu'il agréait cet exercice; mais il veut qu'il se répande. Ce divin Sauveur m'a fait participer au désir qu'il ressent de voir glorifier le Nom de son Père; il m'a dit de m'appliquer à louer, à bénir ce Nom adorable, à l'imitation des anges qui chantent au ciel perpétuellement : *Sanctus, sanctus, sanctus*; et ainsi j'accomplirai l'ordre qu'il m'a donné d'honorer son Cœur et celui de sa sainte Mère, car ils sont l'un et l'autre blessés par le blasphème. Il m'a fait également comprendre que cela ne m'empêcherait pas de l'honorer dans ses mystères, comme j'en ai l'habitude, parce que dans tous les mystères de sa vie son Cœur a souffert pour le péché du blasphème. » — A la fin, elle ajoute : « Je compris encore que plus une chose était agréable à Dieu, plus Satan la rendait amère pour en dégoûter l'âme; mais, si l'on est fidèle, on acquiert beaucoup plus de mérites. Notre divin Sauveur me donnait ces instructions pour me soutenir dans les combats que devait me livrer le démon, à cause de cette œuvre. Il voudrait l'anéantir, comme Notre-Seigneur me l'a fait connaître, mais ses efforts seront vains¹. »

Le petit exercice de réparation dont nous a parlé la sœur, et qui lui avait été inspiré « le jour de Saint-Michel », commençait par le cantique *Magni-*

¹ Document B, lettre III^e.

ficat, puis suivaient vingt-quatre versets ou acclamations, dont voici les premiers : « En union avec le sacré Cœur de Jésus, venez, adorons le Nom adorable de Dieu, qui est au-dessus de tout nom. — En union avec le saint Cœur de Marie, venez, adorons le Nom... — En union avec le glorieux saint Joseph, venez, adorons... » Et à la dernière invitation on ajoutait : « Venez, adorons le Nom admirable de Dieu, qui est au-dessus de tout nom, et prosternons-nous devant lui... Pleurons en la présence du Seigneur qui nous a faits, car il est le Seigneur notre Dieu; nous sommes son peuple et les brebis qu'il conduit lui-même à ses pâturages. » — Bien que ces prières n'eussent rien en elles-mêmes que de très conforme à l'esprit de l'Église, la Mère prieure, les ayant examinées, ne voulut pas d'abord permettre à sa fille de les réciter; elle en garda la rédaction qui lui avait été remise, sauf à la lui rendre plus tard.

En attendant, elle prit adroitement soin de mettre des bornes à un zèle dont l'empressement l'étonnait, et qui pouvait, à ses yeux, être excité par la volonté propre. « Mais, dit la bonne sœur, comme j'étais persuadée que mes supérieurs ne faisaient rien que par une conduite particulière de Dieu, je me soumis à leurs ordres, et je fis tout ce qui était en mon pouvoir pour obéir. Notre-Seigneur, si je peux m'exprimer ainsi, faisait un trou dans la muraille de l'obéissance que je lui opposais, et venait dans mon cœur me parler de son œuvre, ou plutôt m'attirait à lui.

« Un jour que j'allai chez notre révérende Mère

lui rendre compte de mes dispositions intérieures, je lui dis que, dans mon oraison, je me trouvais tout occupée à réparer les outrages faits à Dieu par les blasphémateurs ; elle me gronda beaucoup et me défendit de continuer, m'enjoignant de m'appliquer à méditer simplement sur mes fins dernières ou sur quelque autre sujet. Elle me reprocha de vouloir me mêler de faire réparation pour les autres, tandis que moi-même j'avais peut-être blasphémé Dieu dans mon cœur. « Et ne feriez-vous pas mieux
« de méditer ces paroles qui peuvent vous être dites
« un jour : *Allez, maudits, au feu éternel ?* »

La pauvre sœur s'en retourna le cœur bien serré. « Voyant, écrit-elle, que notre bonne Mère avait l'air d'être si mécontente de moi, j'allai dire mes peines à Notre-Seigneur ; car je me trouvais fort embarrassée pour changer ma méthode d'oraison et résister à l'attrait qu'il me donnait. J'avais aussi très grand peur de désobéir. C'est pourquoi je m'acquittai de mon mieux de la méditation qu'on m'avait indiquée ; puis j'en rendis compte à notre Mère, et lorsqu'elle m'eut dit que j'avais bien rempli son intention, le calme revint dans mon âme. Un jour, Notre-Seigneur me fit entendre qu'il fallait que j'obéisse à mes supérieurs plutôt qu'à ce que je croirais qu'il me disait lui-même ; aussi, avec le secours de la grâce, je me suis toujours soumise à leurs sages conseils. »

Néanmoins l'humble vierge éprouvait dans son âme une grande souffrance. Elle ne trouvait de soulagement nulle part, ni dans son confesseur, ni dans ses supérieurs, « lesquels, dans leur sagesse, vou-

laient, dit-elle, éprouver mon esprit pour s'assurer de l'œuvre de Dieu. Ah! c'est alors que je sentis la pesanteur de la croix que Notre-Seigneur, avant mon entrée au Carmel, avait promis de me donner en religion.» — Elle commençait, en effet, à la porter, et nous verrons comment elle n'en a plus été séparée jusqu'à son dernier soupir. Écoutons-la maintenant nous révéler sa manière d'agir vis-à-vis de sa supérieure : « Quand Notre-Seigneur me communiquait quelque chose au sujet de son œuvre, je n'osais en parler à notre bonne Mère; mais je l'écrivais, et je lui portais cet écrit dans son office; j'étais bien aise quand je ne la trouvais pas. Une fois entre autres, j'étais toute tremblante devant le saint Sacrement, ayant en main ma petite lettre pour la présenter à Notre-Seigneur avant d'aller la remettre. Quelquefois l'œuvre de réparation était en moi comme un feu dévorant; je sentais le besoin d'en parler à quelqu'un qui s'y serait peut-être intéressé, mais on ne voulait point me le permettre.

« A la fin, pourtant, Notre-Seigneur me donna une grande consolation : j'étais un jour aux pieds de notre révérende Mère à lui rendre compte des souffrances intérieures que m'occasionnait l'œuvre dont j'étais chargée. La bonne Mère me disait : « Que
« voulez-vous, ma fille? je n'y puis rien faire; il
« faut que vous l'enfantiez, cette œuvre, dans la
« douleur. » Voilà tout à coup que, par un trait de Providence, il tombe, d'un livre qu'elle tenait à la main, un petit imprimé où il y avait une amende honorable au très saint Nom de Dieu, suivie d'un
« avertissement au peuple français » pour apaiser la

colère de Dieu irrité à cause des blasphèmes. Cet écrit avait un rapport frappant avec les communications que je recevais, et qui paraissaient alors une chimère de mon imagination. La révérende Mère était dans le plus grand étonnement. Elle ne connaissait pas auparavant cet imprimé; personne ne savait qu'il fût dans la maison; le livre qui le contenait n'était peut-être pas sorti de la bibliothèque depuis vingt ans, et ce fut en ma présence que cet incident arriva. J'étais ravie de joie, et ne pouvais m'empêcher de reconnaître que le ciel commençait à parler en ma faveur¹. »

L'écrit en question avait été publié, en 1819, par l'abbé Soyer, alors vicaire général de Poitiers, et devenu plus tard évêque de Luçon. A son premier titre d'*Avertissement au peuple français*, il s'en joignait un second : *ou Réparation inspirée pour apaiser la colère de Dieu*; on y proclamait hautement que les blasphèmes attiraient « la colère de Dieu » sur la France, et on y proposait des supplications analogues à celles qui étaient demandées à Marie de Saint-Pierre. « Dans sa surprise, continue celle-ci, notre bonne Mère me dit en souriant : « Ma sœur, si je ne vous connaissais pas, je vous prendrais pour une sorcière. » Je répondis : « Ma Mère, ce sont les saints anges qui vous ont mis cela entre les mains. » Je me rappelais, en effet, les avoir invoqués avant d'entrer dans la cellule de notre Mère, et sans doute qu'ils avaient contribué à cet événement en faisant sortir à propos ce livre de la bibliothèque. »

¹ Vie manuscrite, p. 65. — Document A, p. 69.

La Mère prieure poussa plus loin ses informations; elle écrivit à M^{gr} Soyer, qui vivait encore, pour avoir quelques renseignements à ce sujet. Le prélat répondit qu'effectivement c'était lui-même qui avait publié cet « avertissement » à la prière d'une carmélite de Poitiers, nommée sœur Adélaïde, âme d'élite, à laquelle Notre-Seigneur s'était très intimement communiqué. « Cette admirable carmélite, disait-il, était la personne la plus mortifiée, la plus humble et la plus sainte que j'aie jamais rencontrée; il faudrait, pour l'édification de votre ordre, que sa vie fût écrite. » Or, la Mère Adélaïde venait de mourir le 31 juillet de la même année 1843¹; et c'était vingt-six jours après son décès que la sœur Saint-Pierre, religieuse du même ordre, recevait la mission de demander l'œuvre réparatrice du blasphème, comme si Dieu eût attendu la mort d'un de ses prophètes pour en susciter un autre. « *Uno deficiente, haud deficit alter* : l'une venant à manquer, l'autre lui succède². »

Une coïncidence fort remarquable signalait encore cette date du 26 août : « C'est, dit la sœur, qu'un Monsieur très pieux avait porté, dans plusieurs communautés de Tours, une prière à la gloire du saint Nom de Dieu pour obtenir, par l'intercession de saint Louis, roi de France, de voir disparaître les ennemis de ce Nom divin. La prière s'était faite avant la fête du saint, et, ce qui est plus admirable dans la conduite de la Providence, on avait fait circuler cette prière dans toutes les maisons reli-

¹ Document A, p. 69. — Vie manuscrite, p. 65.

² Paroles de M. Dupont. Voir sa *Vie*, t. I, p. 143.

gieuses de la ville, comme on l'a su depuis, excepté aux Carmélites, et, le lendemain, le Seigneur communiquait à la plus indigne de ses servantes le fruit des prières de ces saintes âmes¹. »

Ce « Monsieur très pieux » dont il est ici question n'est autre que M. Dupont, le saint homme de Tours. Il était déjà en relation avec le Carmel, et la circonstance dont il s'agit resserra encore plus étroitement ces liens. Depuis longtemps épris d'un grand zèle pour la réparation du blasphème, et, par suite, d'une grande dévotion pour saint Louis, roi de France, ce fervent chrétien avait, comme vient de le raconter la sœur, accueilli avec transport une formule de prières dite *Quarantaine de saint Louis*, arrivée à Tours par la poste, on ne sait de quel endroit, dans les premiers jours de juillet 1843. M^{me} Deshayes, religieuse du Sacré-Cœur, regardée avec M^{me} Barat comme une des trois fondatrices de l'institut, en avait reçu la première une trentaine d'exemplaires, et M. Dupont s'était hâté de faire réimprimer la feuille pour la répandre. Cette prière avait pour but la glorification du saint Nom de Dieu et la réparation du blasphème. Sur l'imprimé qu'on distribuait aux fidèles, on lisait entre autres ces mots : *Union de prières du 16 juillet au 25 août inclusivement pour les besoins de l'Église et de l'État... Que votre Nom, Seigneur, soit connu, béni, en tout temps, en tout lieu!...* Elle avait été envoyée, et, pendant quarante jours, récitée dans toutes les communautés de la ville; mais,

¹ Document A, p. 70.

chose étonnante, malgré les liens qui unissaient M. Dupont aux carmélites, et cette circonstance que la *Quarantaine* semblait mise sous la protection de Notre-Dame du Mont-Carmel, la Mère prieure et ses filles, comme la sœur le remarque, n'en avaient eu absolument aucune connaissance. Or, c'était le lendemain de la fête de saint Louis, le 26 août, immédiatement à la suite du dernier jour de la *Quarantaine*, que s'accomplissait au Carmel le fait surnaturel dont nous avons parlé. On ne pouvait qu'être vivement frappé d'un tel rapprochement aussi bien que du rapport entre ces mots de la *Quarantaine*: *Que votre Nom soit connu, béni....*, et la « Flèche d'or », inspirée à la sœur Saint-Pierre le même jour : *Qu'à jamais soit loué, béni...* M. Dupont, surtout, y attachait d'autant plus d'importance qu'alors il était fortement préoccupé de ce crime du blasphème. Tout naturellement, il en conclut que les prières faites en 1843 par un grand nombre de bonnes âmes avaient été exaucées. « Si la foi n'ordonne pas, dit-il, elle permet du moins de croire qu'il en a été ainsi, conformément à cette promesse : *Quand plusieurs seront réunis en mon Nom, je me trouverai au milieu d'eux*. Ce ne fut, observe-t-il, qu'un an après les révélations faites à la vénérable sœur, que nous reconnûmes la coïncidence toute mystérieuse qui existait entre l'aspiration de la *Quarantaine* et l'invocation prescrite par Notre-Seigneur, comme si le ciel eût entendu le cri de la terre, et l'œuvre de la Réparation naissait ¹! »

Cette année, d'ailleurs, semble prédestinée à ce sujet dans les desseins de la Providence. C'est le 8 août 1843 que le pape Grégoire XVI donne un bref pour l'érection, sous le patronage de saint Louis, roi de France, de pieuses confréries ayant pour but la réparation des blasphèmes contre le saint Nom de Dieu. D'une autre part, on trouve qu'à la même époque un révérend Père jésuite, qui, dans le diocèse de Nantes, évangélisait sans aucun succès une paroisse rurale étrangement livrée au blasphème, obtint des fruits de salut abondants après que l'évêque eût approuvé, contre le blasphème, une association avec quarante jours d'indulgence.

Cette extraordinaire réunion de circonstances déterminait les supérieurs à se relâcher de leur sévérité envers Marie de Saint-Pierre. « Il me fut permis, dit-elle, de m'occuper de l'œuvre de Dieu selon l'inspiration que Notre-Seigneur m'en donnerait. Notre révérende Mère m'ayant rendu les prières de la Réparation, j'en fus ravie de joie, et tous les jours je les récitais avec une grande dévotion. Le bon Maître me fit connaître qu'elles lui étaient fort agréables. Bientôt après, il me dit que je devais demander à mes supérieurs de les faire imprimer; nouvelle peine pour moi, car notre sage et prudente Mère, voyant que Notre-Seigneur continuait à mon égard les poursuites de son œuvre, voulut l'asseoir sur un fondement solide; c'est pourquoi elle continua de m'éprouver, afin de mieux voir si c'était vraiment l'esprit de Dieu qui me conduisait.

« Un jour, elle me dit que je lui faisais l'effet

d'un nouveau Pierre Michel. C'était un illuminé, qui avait trompé bien du monde par ses fausses révélation ; il vint rendre visite à notre révérende Mère ; mais elle ne se laissa point séduire par ses impostures, et vit tout de suite l'esprit qui l'animait. Effectivement, cet homme fut traduit en justice, reconnu comme escroc, et condamné à plusieurs années de prison. Me voyant mise en parallèle avec cet individu, je ne savais trop que penser de mes communications. Notre-Seigneur me rassura en me disant : « Tant que vous serez obéissante et humble, « soyez sûre que vous n'êtes point dans l'illusion. »

« Bientôt notre révérende Mère tomba très malade. Quoiqu'elle me grondât souvent pour le bien de mon âme et pour assurer l'œuvre de Dieu, cependant je l'aimais beaucoup, et j'avais une très grande confiance en elle. Un jour, pendant mon oraison, c'était le soir de la fête de saint Michel, Notre-Seigneur me fit entendre que son divin Cœur avait pour agréable ma petite Réparation ; que ces prières lui faisaient oublier mes ingratitude ; que, si la communauté voulait obtenir la grâce que notre révérende Mère fût en état de vaquer à ses affaires, non sans souffrir, mais moins vivement, il fallait faire une neuvaine satisfactoire devant le saint Sacrement pour la réparation des blasphèmes contre le saint Nom de Dieu, et dire les prières du petit exercice qu'il m'avait inspiré ; qu'il était bien juste à des enfants d'aider leur mère ; enfin, que si l'on donnait cette satisfaction à son Cœur, il l'ouvrirait pour combler de grâces la communauté.

« Je ne pouvais plus me refuser à faire la com-

mission de Notre-Seigneur, qui ajouta, afin de m'y engager : « Oh ! si vous saviez ce que j'ai fait pour
« vous, et combien je me suis appliqué à votre
« âme, vous seriez dans l'étonnement de voir le
« Créateur ainsi abaissé vers sa créature ! » Alors je dis : « Eh bien ! mon Seigneur, je vais me mettre
« encore en gage pour vous ; car je ne risque autre
« chose que de recevoir des humiliations, et vous
« serez glorifié de cette neuvaine. » Je me plaçai donc sous la protection de la sainte Vierge, et je communiquai ma pensée à notre révérende Mère, qui, ce jour-là, se trouvait dans l'état le plus pénible par la violence des douleurs. Elle consentit à faire la neuvaine ; mais, afin que les sœurs n'eussent aucun soupçon que c'était moi qui avais composé ces prières, et afin qu'on ne reconnût point mon écriture, mon confesseur eut la bonté de les copier. On crut que cette nouvelle dévotion venait de lui.

« Pour moi, je ne me suis pas repentie de m'être engagée au nom de Notre-Seigneur, qui ne se laisse jamais vaincre en générosité. En effet, ce même jour, qui était la fête de saint Michel, le divin Maître me déclara sa volonté que notre Mère s'occupât de répandre ces prières réparatrices ; comme elle était bien souffrante, il me donna pour gage de ma mission l'amélioration de sa santé. Il m'assura qu'il n'y avait, dans cette dévotion, rien de contraire à l'esprit de l'Église ; car que fait l'Église, si ce n'est de glorifier continuellement le saint Nom de Dieu ? Je lui promis que, s'il guérissait notre Mère, elle ne négligerait point ses affaires ; aussi, lorsqu'elle fut mieux : « Mon Seigneur, lui dis-je, je ferai encore

« vos commissions quand vous en aurez. » Le céleste Époux, en effet, fidèle à sa parole, rendit la santé à la chère malade, qui fut bientôt en état de vaquer aux fonctions alors si importantes de sa charge. »

CHAPITRE VIII

LA RÉPARATION

« Vous vous êtes offerte à moi pour l'accomplissement de mes desseins : cette offrande a gagné mon Cœur. »

(*Paroles de Notre-Seigneur à la Sœur.*)

Déjà la Mère prieure, afin de s'éclairer sur les premières communications de sa jeune professe, l'avait mise en rapport direct avec un homme de Dieu versé dans ces matières, le révérend Père Vieillecases, religieux de Picpus et directeur du grand séminaire de Tours. Maintenant que les communications devenaient plus sérieuses, qu'elles visaient à un but pratique, destiné à être divulgué, elle sentit le besoin de s'entendre particulièrement avec le confesseur de la sœur, afin de suivre avec plus de sûreté ces manifestations divines. Nul autre, d'ailleurs, même dans la maison, n'en avait la moindre connaissance, et, jusqu'à la mort de la servante de Dieu, il n'y eut que les personnes strictement néces-

saires, soit à l'examen, lorsqu'il y avait lieu, soit à l'exécution de ce qui lui était inspiré, qui fussent instruites de ces opérations.

Deux prêtres du diocèse furent appelés par la Providence à la suivre de près dans tout le cours, du reste si vite accompli, de sa vie religieuse, et dans les phases successives de ses lumières intérieures. Nous les avons personnellement connus l'un et l'autre, et nous pouvons rendre à leur vertu l'hommage qu'ils méritent. C'étaient M. Alleron, curé doyen de Notre-Dame-la-Riche, et M. l'abbé Salmon.

Le premier a été supérieur des Carmélites pendant vingt-quatre ans; c'est lui qui admit la petite Bretonne à son entrée. Lorsque la communauté dut changer de monastère, il se donna beaucoup de peine, négocia l'acquisition des terrains, surveilla les ouvriers et rendit de grands services par sa prévoyante sollicitude. Il est mort en 1862, entouré de l'estime du clergé, qui voyait en lui un modèle du véritable esprit ecclésiastique; ses paroissiens l'affectionnaient et le regardaient comme le type du bon pasteur. Pieux, charitable, zélé, d'une grande abnégation et d'un parfait désintéressement, il apportait à l'exercice du saint ministère autant de délicatesse de conscience que de rigoureuse exactitude. Il possédait un sens droit, un jugement sûr et un esprit pratique, qui faisaient de lui un directeur sage et prudent. Dans tout ce qu'il décidait ou entreprenait, il procédait lentement, avec calme et maturité. Simple, modeste et timide par caractère, quoique ferme dans ses résolutions une fois arrêtées,

il était peu enclin aux choses mystiques ou extraordinaires ; il s'en défiait plutôt et suivait de préférence, tant pour lui-même que pour les autres, les voies communes. Avec de pareilles dispositions, on ne s'étonnera pas que, mis par sa charge au courant des communications surnaturelles faites à Marie de Saint-Pierre, il les eût accueillies peu favorablement. Il les tournait même en plaisanterie devant elle et la Mère prieure, paraissant n'y attacher aucune importance. Mais peu à peu, observant d'un œil attentif et sérieux les opérations de la grâce dans cette âme d'élite, il y reconnut et admira hautement l'intervention divine. Ses convictions à cet égard furent telles qu'il voulut, le premier du diocèse, établir dans sa paroisse l'œuvre de la Réparation, réclamée par la pieuse carmélite, et il fut très peiné de voir l'autorité lui refuser de mettre à exécution, dans toute son étendue, ce projet salutaire.

Nous compléterons l'éloge de cet excellent prêtre, en ajoutant qu'il professait une sincère admiration pour M. Dupont, avec lequel les œuvres de charité paroissiale le mettaient souvent en rapport et qu'il avait occasion de rencontrer soit au Carmel, soit au monastère du Refuge, voisin du presbytère. Lors de la fondation des Petites-Sœurs des Pauvres à Tours, ce fut avec M. Alleron que le pieux fondateur se concerta pour leur fournir un premier logement sur la paroisse de Notre-Dame-la-Riche, où elles habitent encore. Ce bon curé mourut le 16 août, lendemain de l'Assomption : par son testament il « donnait et léguait à Notre-Dame » tout le fruit de ses épargnes. Sa charité l'avait rendu très populaire ;

la municipalité a voulu l'honorer en donnant son nom à une des rues du quartier de la Riche. Il a eu aussi le mérite de commencer, et en grande partie à ses frais, ces belles et intelligentes réparations architecturales qui font de l'église de cette paroisse un des monuments religieux les plus intéressants de notre ville.

Il était très lié avec l'abbé Salmon, qu'il avait eu pour vicaire à Saint-Pierre-des-Corps, sa première cure, et qui obtint de le suivre à Notre-Dame-la-Riche. Celui-ci, en 1839, fut chargé de confesser les Carmélites, ministère qui semblait convenir à son genre de vie austère et pieux, qu'il accepta d'ailleurs avec empressement et qu'il remplit avec une rigoureuse exactitude pendant douze ans : il fut ainsi le confesseur habituel de la sœur Saint-Pierre. Il a été durant six années, de 1844 à 1850, chapelain en titre de la communauté. C'était un prêtre doué de qualités éminemment sacerdotales, homme d'oraison, adonné à la vie intérieure, grave dans ses mœurs et dans son maintien ; avec cela laborieux, instruit, prédicateur excellent et solide, quoique d'un genre un peu suranné. M. Dupont l'avait en grande estime et le consultait volontiers sur des questions de théologie mystique et d'Écriture sainte. Il l'engagea à rédiger et à publier l'opuscule sur l'*Association pour le blasphème*, qui fut imprimé avec l'approbation de M^{gr} Morlot.

M. Salmon avait le goût de l'étude et la régularité d'un religieux, mettant par suite une grande économie dans l'emploi de tous ses instants. Il fut le premier des ecclésiastiques de Tours à prendre le

bréviaire romain, bien longtemps avant les prescriptions archiépiscopales, et cela dans la pensée d'être ainsi plus utile aux Carmélites qui ont l'usage de le réciter. Il ne dissimulait pas la joie et les délices qu'il y trouvait et qu'il se plaisait à savourer à loisir, ce qui faisait dire gaiement à M. Alleron, en parlant de lui : « Son bréviaire romain et ses Carmélites, voilà à quoi ce bon abbé, si avare de son temps, passerait volontiers sa journée ! » De fait, il aimait le Carmel du même amour qu'il aimait l'Eglise et la prière ; et il s'appliquait à la confession des sœurs avec un dévouement sans bornes. Malheureusement il était d'une conscience timorée qui allait jusqu'au scrupule, et le portait à voir l'influence du démon dans beaucoup de choses innocentes. Sa conduite au saint tribunal s'en ressentait. Une notable surdité, qui s'aggrava avec l'âge, lui rendait ce ministère pénible et fatigant, et ajoutait encore à ses doutes et à ses indécisions.

Les communications divines faites à sa pénitente le laissèrent longtemps dans l'incertitude ; elles lui paraissaient être l'effet de l'imagination, et parfois son esprit scrupuleux lui faisait craindre un piège de Satan. Mais bientôt il reconnut, à des signes non équivoques, l'action de Dieu dans cette âme si humble et si pure ; dès lors il la seconda de son mieux, prenant sa défense toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion. Une sérieuse attaque d'apoplexie le força, à son grand regret, de quitter l'aumônerie du Carmel. Il habitait alors avec M. l'abbé Verdier, son intime ami, chez les orphelins, dont il était déjà le bienfaiteur et à qui il légua la maison

qu'ils occupent actuellement. Il alla finir ses jours à Langeais, au sein de sa vertueuse et honnête famille. En 1848, peu de temps après la mort de la sœur Saint-Pierre, M^{gr} Morlot, appréciant les vertus et les services de ce digne aumônier, l'avait nommé chanoine honoraire de la métropole.

Tels étaient les deux graves et vertueux ecclésiastiques avec lesquels la Mère prieure voulut successivement conférer, afin de se former la conscience sur les comptes rendus qui lui étaient faits par sa fille spirituelle. Il fallait non seulement se prononcer, mais encore agir, et la responsabilité commune grandissait d'autant plus que l'œuvre demandée devait être plus générale.

D'ailleurs les communications s'accroissaient et se renouvelaient fréquemment. Notre-Seigneur, pour se faire comprendre de sa servante, ou bien recueillait dans son sacré Cœur, ainsi qu'elle s'en exprime, les puissances de cette âme, ou bien semblait venir résider dans son cœur à elle-même, et, là, lui révéler ses intentions. Dans les deux manières, une parfaite union paraissait s'établir; la volonté du Sauveur, ses sentiments, ses désirs de glorifier son Père, de réparer les outrages faits à la Majesté divine et de sauver les pécheurs, devenaient identiques avec ceux de l'âme qu'il pénétrait si profondément. Cet état que subissait la sœur, sans bien s'en rendre compte, ne lui était pas facile à expliquer dans le langage humain. Pauvre petite ouvrière bretonne, élevée, comme nous savons, sans instruction littéraire, sans aucune des ressources que l'étude fournit aux écrivains mystiques, quand, pour satisfaire

à l'obéissance, elle devait mettre la main à la plume et exposer par écrit ses impressions surnaturelles, les mots et les images lui manquaient ou ne répondaient point à ce qu'elle avait dans l'esprit. Cet embarras lui devint plus sensible le jour où les communications célestes eurent pour objet, non plus les doux et gracieux mystères de la sainte Enfance, mais l'œuvre austère et compliquée relative à la réparation des blasphèmes. Dès le début et dans une sorte de préambule qui précède sa relation, la pieuse carmélite s'en plaint naïvement; elle allègue « son peu de capacité et sa difficulté pour exprimer les choses qu'elle a vues, entendues ou comprises »; elle prie qu'on ait de l'indulgence pour son style rude et grossier, et qu'on ne s'attache pas trop à la lettre, mais bien au fond, à l'essence des choses, convaincue d'ailleurs « que le Saint-Esprit éclairera ses dignes supérieurs, pour leur faire discerner ce qui vient de lui, qui est lumière et vérité, et ce qui pourrait venir d'elle, qui n'est que ténèbre et néant¹ ».

Du reste, aux interrogations qui lui furent posées plusieurs fois sur ce sujet, elle a toujours déclaré que ses « communications » n'étaient point des « visions » ni des « apparitions », qu'elle ne voyait pas sous des formes extérieures ou des images sensibles les vérités qui lui étaient montrées, et n'entendait pas physiquement les paroles qu'elle avait mission de rapporter. Tout se passait en elle dans la partie supérieure de l'âme : ce qui suppose que

¹ Document A, p. 2.

le Seigneur l'avait déjà élevée à un très haut degré d'union avec lui, et qu'il la favorisait du genre de communications le plus sublime et le plus dégagé des sens. Cette remarque a ici son importance; plus tard, nous devons y revenir. Pour le moment, loin d'être choqués ou surpris des tâtonnements ou des imperfections du langage de notre carmélite, soyons plutôt émerveillés de voir avec quelle promptitude et quelle surprenante justesse elle s'énonce sur des matières où les plus doctes hésitent et sont arrêtés.

En voici un nouvel exemple. Le 3 novembre, premier vendredi du mois, jour où le saint Sacrement était exposé et où, selon un vœu fait par la Mère prieure, deux religieuses de la maison devaient communier pour l'accomplissement des desseins du Sacré-Cœur, ce divin Sauveur avait demandé que ce fût « la communauté » qui « fît connaître » et qui « répandît la pratique de la réparation ». — « Puisque, disait-il, la communauté désire *l'accomplissement des desseins de mon Cœur* et prie pour ce motif, il est juste qu'elle ait l'honneur de donner naissance à cette dévotion. »

« Alors, dit la sœur, il se passa en moi quelque chose de bien extraordinaire. Mon âme était dans le cœur de Jésus comme dans une fournaise embrasée; il me semblait qu'elle eût pour quelques instants quitté son misérable corps, afin de se réunir à son Dieu; elle se trouvait délicieusement perdue, anéantie en lui; elle sentait vivement qu'il était son principe et sa bienheureuse fin. Je ne pouvais plus agir, je disais seulement intérieurement: « Mon Dieu, que vos « opérations sont admirables! Vous n'êtes point un

« Dieu si caché ! » J'aurais ajouté volontiers : « Seigneur, qu'il fait bon ici ! dressons-y trois tentes pour y tenir captives les trois puissances de mon âme. » Voilà ce que j'ai éprouvé pendant la messe ; ayant eu le bonheur de recevoir la sainte communion, j'ai pris la liberté de dire : « Maintenant, mon Seigneur, que me voilà plus proche de vous, si vous vouliez bien me répéter ce que vous m'avez dit au commencement du saint sacrifice ? » Mais j'ai senti qu'il ne le voulait pas en ce moment ; alors je me suis unie à ce qu'il opérait en moi par cet anéantissement dont j'ai parlé. Il a semblé me déclarer, après quelques instants, qu'il avait gardé le silence pour m'avertir qu'il n'était pas en mon pouvoir d'entendre cette parole intérieure quand je voulais. Après cette petite leçon, il a continué : « Ma fille, vous m'avez plus offensé, vous avez plus blessé mon cœur que toutes vos sœurs ensemble, en mettant obstacle à mes desseins sur votre âme ; maintenant, tâchez de les surpasser toutes en amour et en zèle pour les intérêts de ma gloire. Ce n'est pas pour vous troubler que je vous découvre vos péchés ; ayez confiance, je les oublierai tous. Voici les deux raisons pour lesquelles je veux me servir de vous : d'abord, parce que vous êtes la plus misérable ; ensuite, parce que vous vous êtes offerte à moi pour accomplir mes desseins ; cette offrande a gagné mon Cœur. Soyez humble et simple ; faites connaître vos misères, cela même servira à ma gloire¹. »

¹ Document B, lettre IV, p. 19.

Peu après, la mission du Carmel de Tours était clairement indiquée ; la jeune vierge écrit à la Prieure : « Le divin Maître m'a dit de vous demander si vous voulez bien lui arracher le glaive des mains : car les épouses ont tout pouvoir sur le cœur de l'Époux. Il veut que vous fassiez faire à la communauté une neuvaine de réparations pour les blasphèmes. S'il choisit cet asile pour exhaler ses soupirs, c'est afin de recevoir de vous des consolations. Il me semblait lire dans son cœur qu'il avait un grand désir de cette œuvre, afin d'accorder miséricorde. »

La manière dont la communauté devait concourir à répandre l'œuvre, était qu'on fît imprimer les prières composées dans ce but. Les sollicitations étaient pressantes : « Notre-Seigneur désire que ce soit la communauté qui couvre les frais de cette impression, pour la combler ensuite de plus grandes bénédictions et le lui rendre au centuple. Je ne peux porter davantage ce lourd fardeau. Je le dépose avec confiance entre vos bras, ma révérende Mère, et je vous prie bien humblement d'examiner cette affaire devant Dieu ; car je crois qu'il veut que vous lui rendiez ce service. Pour moi, voilà ma commission faite et mon âme déchargée¹. » Mais cette demande impliquait de graves difficultés vis-à-vis de l'autorité compétente d'une part, et du public de l'autre. Les raisons et la nécessité d'étudier de plus en plus l'esprit qui dirigeait sa fille, empêchaient la Mère prieure de faire un pas en avant et d'accorder les permissions nécessaires.

¹ Document B, p. 16.

« Notre révérende Mère, dit la sœur, ayant aperçu en moi un trop grand empressement et de trop vifs désirs pour propager la réparation due au saint Nom de Dieu, et m'ayant fait voir comme j'étais orgueilleuse de demander qu'on imprimât et qu'on répandît les prières propres à cette œuvre, tandis qu'il y avait tant de belles prières composées par les saints Pères, me défendit de m'en occuper davantage, et elle eut la bonté de m'imposer une pénitence pour l'expiation de mes péchés. Pendant cette très charitable correction et une seconde que je dus encore recevoir au chapitre, je ne sais, grâce à Dieu qui a eu pitié de sa petite commissionnaire, ce qu'était devenue ma méchante nature qui est si orgueilleuse, car tous les compliments du monde ne sauraient me procurer la joie intérieure que j'éprouvais. J'ai tâché d'entrer dans les sentiments que la charité de notre bonne Mère me proposait. Je me suis humiliée devant Notre-Seigneur, je lui ai fait le sacrifice de ne plus solliciter l'établissement de cette dévotion et de ne plus m'en occuper, afin d'être bien obéissante. »

Toutefois elle observe qu'il ne lui était pas défendu de pratiquer en son intérieur des actes de réparation privée. C'est ce qu'elle crut devoir faire. « Notre-Seigneur, dit-elle, m'attirait toujours à compatir aux douleurs de son Cœur : car si ce divin Maître était capable d'éprouver des amertumes, il serait triste jusqu'à la mort en voyant que les hommes, loin de s'unir à lui pour suppléer à leur impuissance, et ainsi aimer et glorifier son Père céleste, blasphèment continuellement son saint Nom et s'unissent à Lucifer et aux réprouvés. Combien, au contraire,

Notre-Seigneur serait satisfait si quelques enfants fidèles et reconnaissants se joignaient à lui dans le Sacrement de l'autel et aux saints Anges, pour aimer et bénir le nom de ce Père qu'il aime si tendrement ! C'est dans ces sentiments que je fais au saint Nom de Dieu mes petites dévotions particulières, m'unissant toujours au Cœur de Jésus, aux anges et aux saints, trouvant en cette compagnie un riche supplément à mon indignité. Je les dépose ensuite dans le sacré Cœur par les mains de Marie et de Joseph, priant notre adorable Sauveur de les multiplier par millions, avec la même puissance qui lui fit multiplier les pains dans le désert. »

Une fois sur la route de ces chères « petites dévotions », la bonne sœur ne sait plus guère s'arrêter. « Dans le même but, dit-elle, Notre-Seigneur m'a inspiré une couronne ou chapelet composé de prières de réparation. Un jour, pendant la sainte messe, ce divin Maître m'a recueillie dans son Cœur, et il m'a semblé le voir me présenter ce chapelet qui me paraissait être d'or fin et enrichi de pierres précieuses. Mais, me trouvant bien indigne de posséder un si grand trésor et craignant d'être assaillie par les voleurs, c'est-à-dire par le démon et ses suppôts, j'ai prié la très sainte Vierge de vouloir bien me garder ce beau chapelet dans son aimable Cœur, et j'ai prié le Sauveur de lui appliquer des indulgences. Je crois que cette couronne est très agréable à Notre-Seigneur et très peu du goût de Satan. Je n'ajoute pas foi aux songes, mais depuis que je m'applique à la dévotion du saint Nom de Dieu et que je prie

pour la conversion des blasphémateurs, voilà deux fois que je vois en rêve les démons sous la figure d'animaux furieux prêts à me dévorer : je ne me sauve de leurs dents que par l'invocation de Notre-Seigneur et de la très sainte Vierge. Peut-être quelque proie leur est-elle échappée par cette neuvaine de réparation qu'on a faite en communauté. Un jour, à l'oraison, le bon Maître m'avertit de la rage de Satan au sujet de cette dévotion, et en même temps il me fit entendre ces paroles : « Je vous donne mon Nom, « pour être votre lumière dans vos ténèbres et votre « force dans vos combats. Satan fera tous ses efforts « pour étouffer cette œuvre dès sa naissance ; mais « le très saint Nom de Dieu triomphera et les saints « Anges gagneront la victoire. »

Il y avait dans la maison, à l'intérieur du cloître, une statue de Notre-Dame de Prompt-Secours, très vénérée par les religieuses du monastère. Inquiète touchant l'avenir de l'œuvre dont elle ne pouvait plus s'occuper, notre jeune carmélite se sentit pressée de lui confier sa peine : « Je fis, dit-elle, une petite lettre que je remis entre les mains de la sainte Vierge ; depuis ce temps, mon âme est demeurée calme, et j'ai tâché d'être bien obéissante à notre révérende Mère. »

Quelle était cette vierge de « Prompt-Secours », invoquée si à propos et si efficacement par Marie de Saint-Pierre ? Peut-être le lecteur sera-t-il curieux d'en connaître l'histoire : nous la puisons textuellement dans les annales du Carmel.

« En 1692, eut lieu dans le monastère la bénédiction d'une statue de la sainte Vierge que nous pou-

vons regarder comme miraculeuse et qui est invoquée par nos sœurs sous le titre de Notre-Dame de Prompt-Secours. Voici quelle fut la cause de son inauguration.

« Depuis on ne sait quelle époque, peut-être depuis notre fondation à Tours, était reléguée dans un grenier de la maison une masse de pierre dure représentant l'Assomption de la sainte Vierge avec le nuage qui la portait. Cette masse était si pesante que plusieurs hommes avaient peine à l'enlever; le sujet se trouvait dans un état complet de dégradation et la statue presque mutilée.

« Une jeune personne, ayant un vif désir de se consacrer à Dieu dans le Carmel, demanda l'entrée de notre communauté et l'obtint. Au bout de quelque temps, voyant l'extrême difficulté qu'elle avait à lire le latin, on se décida à la renvoyer comme incapable de remplir le devoir principal d'une carmélite qui est la psalmodie du chœur. La novice désolée suppliait la Mère prieure d'avoir égard à sa bonne volonté, assurant que la sainte Vierge qui lui avait obtenu d'entrer dans la maison lui apprendrait aussi à lire le latin. Sur ce, la Mère prieure lui dit en riant, et peut-être pour mettre fin à ses supplications pressantes, de donner une preuve de ses désirs et de sa confiance en allant chercher au grenier la statue et le bloc de pierre. La novice partit sur-le-champ, pleine de foi et d'espérance. Quel fut l'étonnement de la communauté, lorsqu'on la vit revenir chargée de l'énorme masse ! Il n'y eut plus à douter ni de la volonté de Dieu ni de la vocation de la jeune religieuse, laquelle, en effet, aussitôt apprit mer-

veilleusement à lire et demanda en reconnaissance que l'argent destiné pour ses habits de profession fût employé à réparer la statue de sa bienfaitrice et que pour elle on lui donnât des habits déjà portés : ce qui lui fut accordé. La statue fut détachée du bloc de pierre, réparée avec soin, bénite avec solennité et posée à l'avant-chœur, le samedi 12 avril 1692. Une sœur la sauva pendant la révolution, et, à la rentrée de nos Mères, elle fut replacée dans son précieux sanctuaire, où l'un de nos vénérables prélats, toutes les fois qu'il y pénétrait, l'invoquait avec une grande confiance. » — Maintenant, ajoute-t-on en note, Notre-Dame de Prompt-Secours se trouve dans la salle de récréation. C'est là que Marie de Saint-Pierre allait, comme on l'a vu, si pieusement la prier¹.

La Mère prieure n'avait point consenti non plus à « l'acte d'entier abandon » demandé par sa généreuse fille. Celle-ci ne pouvait donc en avoir que le désir. Mais ce « désir » était très vif, parce qu'elle le croyait conforme à ce que Notre-Seigneur voulait d'elle pour l'accomplissement de ses desseins. « Il souhaitait, dit-elle, et me demandait cette donation de moi-même. Il me la demanda pour la première fois quelques jours après mon entrée en religion. Ses desseins alors m'étaient inconnus, mais ils commencèrent à se manifester à mon âme par la communication qui m'a été faite sur l'œuvre de la réparation du blasphème, et je me sens pressée intérieurement de faire à Dieu le sacrifice de toute

¹ Annales, p. 118.

ma personne et de tous les mérites que je puis acquérir en la sainte maison où j'ai le bonheur d'habiter. »

Le 21 novembre, fête de la Présentation de la très sainte Vierge, au renouvellement des vœux qui s'était fait ce jour-là dans la communauté, elle avait rédigé une formule de donation qu'elle avait encore inutilement soumise à sa supérieure. Le 24 du même mois, fête de saint Jean de la Croix, elle fut durant toute la messe occupée spirituellement à considérer combien le monde est coupable envers la Majesté divine : « J'ai fait, dit-elle, la communion en réparation des outrages faits à Dieu : ce qui est ma pratique habituelle depuis que Notre-Seigneur m'applique à réparer les blasphèmes du saint Nom de Dieu son Père. J'éprouve une grande consolation de penser que Jésus vient en mon âme faire lui-même cette réparation, qui ne peut être dignement faite que par son divin Cœur ; aussi, quand je le reçois, je commence par me donner à lui, m'anéantissant dans son Cœur, ensuite je le laisse faire en moi l'office de médiateur entre Dieu et les hommes. Mais, à cette communion de la fête de notre père saint Jean de la Croix, aussitôt que Jésus fut entré dans mon âme, il s'empara de mes puissances et me fit entendre ces paroles : « Jusqu'à présent, « je ne vous ai montré qu'en partie les desseins « de mon cœur ; mais aujourd'hui je veux vous les « montrer tout entiers. *La terre est couverte de « crimes ! L'infraction des trois premiers com- « mandements de Dieu a irrité mon Père ; le saint « Nom de Dieu blasphémé et le saint jour du*

« *dimanche profané mettent le comble à la mesure*
« *d'iniquités ; ces péchés sont montés jusqu'au*
« *trône de Dieu et provoquent sa colère, qui*
« *se répandra si on n'apaise sa justice ; dans*
« *aucun temps ces crimes n'ont monté si haut. Je*
« *désire, mais d'un vif désir, qu'il se forme une*
« *association bien approuvée et bien organisée*
« *pour honorer le Nom de mon Père*¹. Votre su-
« *périeure a raison de ne vouloir rien faire qui*
« *ne soit solide en cette dévotion, car autrement*
« *mon dessein ne serait pas rempli. »* Voilà à peu
près la commission dont j'étais chargée auprès de
mes supérieurs ; mais j'éprouvais de la répugnance
à l'accepter, n'ayant jamais entendu dire qu'il y eût
dans l'Église d'association pour cette fin dont me
parlait Notre-Seigneur. Alors j'ai dit : « Ah ! mon
« Dieu ! si j'étais bien sûre que ce fût vous qui me
« parlez, je n'aurais pas de peine à dire ces choses
« à mes supérieurs. » Il me répondit : « Ce n'est
« pas à vous de faire cet examen, mais à eux. Ne
« me suis-je pas déjà assez communiqué à votre
« âme en la manière que je le fais maintenant ?
« Prenez bien garde : car si, manquant de simpli-
« cité, vous mettiez obstacle à mon dessein, vous
« seriez responsable du salut de ces âmes ; si, au
« contraire, vous êtes fidèle, elles embelliront votre
couronne. » Notre-Seigneur me faisait ainsi entendre
qu'il voulait, par cette œuvre de réparation, faire
miséricorde à des pécheurs. En finissant, il me dit :
« Eh ! à qui m'adresserai-je, si ce n'est à une car-

¹ Document B, p. 21.

« méлите, qui par état doit sans cesse glorifier mon
« Nom? »

« Voilà, ma révérende Mère, quoique imparfaitement, ce que je crois avoir entendu de Notre-Seigneur, car mon âme était toute perdue en Dieu et saisie d'une grande frayeur. Notre-Seigneur me mettait en même temps dans l'esprit la parole dite à Abraham, que s'il trouvait dix justes dans les villes coupables elles seraient épargnées; et il me semblait qu'en faveur des âmes appliquées à la réparation des blasphèmes et des mépris faits contre la majesté de Dieu, il aurait apaisé sa justice et fait grâce aux coupables. »

En terminant ce compte rendu, la jeune carmélite ajoute : « Voilà le fond de ce que Notre-Seigneur m'a fait entendre. Je déclare bien humblement, ma révérende Mère, qu'avec la grâce de Dieu je vous ai parlé dans la plus grande simplicité de mon âme, je vous ai transmis les commissions du divin Maître, comme sa petite domestique. Je laisse toutes ces choses à votre bon jugement et à la sagesse de M. le supérieur. Pour moi, voilà ma mission remplie auprès de vous : le Saint-Esprit qui éclaire les supérieurs vous fera connaître si c'est lui qui m'a dicté ce que j'ai écrit. Je n'y ajoute foi qu'autant que mes supérieurs l'approuveront. »

Treize jours après, la veille de l'Immaculée Conception (7 décembre), le Sauveur, dans ses communications à sa fidèle épouse, revient sur le même sujet, et cette fois la nation coupable est nommée. — La sœur commence ainsi : « Mon âme est dans un grand effroi de ce que Notre-Seigneur vient de

m'apprendre ce matin à l'oraison : il m'a chargée de le transmettre à mes supérieurs sans crainte de me tromper. Je vais le faire en toute simplicité. Notre-Seigneur, ayant recueilli les puissances de mon âme dans son divin Cœur, m'a fait voir combien il était irrité contre la France et qu'il avait juré de s'en venger dans sa colère, si on ne faisait réparation d'honneur à son Père céleste pour tous les blasphèmes dont elle est coupable. Il me l'a déclaré : il ne peut plus demeurer dans cette France qui, comme une vipère, déchire les entrailles de sa miséricorde. Il souffre encore patiemment le mépris qu'on lui fait à lui-même, mais les outrages commis contre son divin Père provoquent son courroux ; la France a sucé les mamelles de la miséricorde jusqu'au sang ; c'est pourquoi la miséricorde fera place à la justice, qui se débordera avec d'autant plus de fureur qu'elle aura plus attendu. Alors, toute saisie, j'ai dit : « Mon Seigneur, permettez-moi de vous
« le demander : Si on vous fait cette réparation
« que vous désirez, pardonnerez-vous encore à la
« France? » Il m'a répondu : « Je lui pardonnerai
« encore une fois, mais, remarquez bien, une fois.
« Comme ce péché de blasphème s'étend par toute
« la France et qu'il est public, il faut aussi que
« cette réparation soit publique et s'étende dans
« toutes les villes ; malheur à celles qui ne feront
« pas cette réparation! »

A la fin, la sœur observe qu'à son réveil elle n'avait point l'esprit occupé de ces pensées, qu'elle avait intérieurement senti Jésus l'attirer dans son Cœur, et c'est là qu'il s'était fait entendre. « J'aban-

donne, dit-elle, toutes ces choses à votre sagesse, ma révérende Mère. Je ne suis qu'une enfant qui ne peut rien et n'a d'autre consolation que de s'en remettre à ses supérieurs. »

Après cette communication, la sœur Saint-Pierre, — nous le savons par le témoignage d'une autre carmélite, — sortit du chœur dans un état difficile à décrire. Elle était pâle comme la mort, inondée de larmes, portant une expression, une empreinte de douleur qui lui resta longtemps, et qui se renouvelait lorsqu'elle recevait des révélations de ce genre, expression de visage bien opposée à sa gaieté ordinaire. Elle semblait alors comme anéantie sous le poids de la colère divine.

On s'explique ce « saisissement » et cette « expression de douleur » dans la pieuse vierge du Carmel. Pauvre France ! Le Sauveur la désigne nommément comme la nation coupable entre toutes. Se plaignant d'elle et de ses blasphèmes, il l'assimile à « une vipère qui lui déchire les entrailles » ; il menace de ne plus demeurer dans son sein, si l'on ne se hâte de réparer par des expiations volontaires le péché odieux qui s'y commet avec tant d'ingratitude et d'audace. Elle a « sucé jusqu'au sang les mamelles de la miséricorde » ; la justice est près d'éclater. Quel cœur français pourrait entendre sans une émotion profonde de si sévères et si solennels avertissements ? Le reproche, hélas ! n'est que trop mérité : car la faute est évidente et incontestable. On l'entend retentir sans cesse et impunément au milieu de nous, ce genre de blasphème, tel que Notre-Seigneur le caractérise à sa

servante, péché monstrueux par lequel il se sent « maudit, attaqué en face, blessé comme par une « flèche empoisonnée ». Au blasphème grossier du bas peuple se joint le blasphème doctrinal du libre penseur. De la rue et de la place publique il est passé dans les salons, dans les écoles, jusqu'au foyer domestique ; il trône sur les théâtres et dans les cafés ; il s'étale avec orgueil et sans déguisement dans les discours, les livres et les brochures, et dans cette multitude de feuilles ou d'écrits périodiques dont nous sommes chaque jour inondés. Il emprunte tous les styles et revêt toutes les formes, prenant le plus souvent le ton de la plaisanterie si facile au caractère français et le rire moqueur, tour à tour philosophique ou grossier, mais toujours puissant sur la foule et les esprits légers. L'outrage s'est ainsi adressé d'abord aux personnages de l'Église les plus respectables et les plus élevés, puis à l'enseignement dogmatique, à l'existence du christianisme ; on n'a pas tardé à en venir jusqu'à attaquer Dieu en lui-même, jusqu'à nier sa nature, ses droits, son existence. Voilà ce qui « met le comble à la mesure de l'iniquité » et la fait « monter jusqu'au Ciel ».

La France est nommée entre les nations « comme la plus coupable », parce qu'elle est la plus favorisée du Ciel, la plus aimée du Christ, elle est la fille aînée de l'Église. Le blasphème la détourne de son rôle providentiel et lui fait mettre au service de l'impiété parmi les autres peuples l'influence et l'ascendant que lui donnent dans le monde entier les merveilleuses ressources de son génie naturel et de son tempérament catholique. Par l'esprit révolution-

naire dont elle est devenue en Europe le centre principal et le foyer le plus actif, par l'athéisme pratique qu'elle professe dans son gouvernement et dans ses lois, elle exerce à l'égard du blasphème une sorte de prosélytisme universel aussi funeste aux individus qu'aux sociétés. Est-il étonnant qu'elle soit spécialement menacée des coups de la divine justice ?

Heureusement elle a au ciel, parmi les anges et les saints, de puissants intercesseurs, le glorieux archange saint Michel, par exemple, et surtout saint Louis, le plus grand et le plus sage de ses rois. Déjà, au temps où Notre-Seigneur se communiquait à la vierge du Carmel, l'influence de cet ami s'était fait sentir. C'est au nom de saint Louis et sous ses auspices que le premier cri du pardon pour le blasphème avait été poussé vers le trône de Dieu ; c'est à la suite de sa fête et des quarante jours de prières faites en son honneur qu'avait été posée, pour ainsi dire, la première base fondamentale de l'œuvre réparatrice. Rome elle-même, par la voix de son pontife, semblait avoir ménagé à la France un appui et un encouragement propres à favoriser les efforts qu'on allait tenter pour son salut.

Écoutons notre petite sœur faire ressortir à sa manière ces touchantes coïncidences.

« A cette époque, dit-elle, Notre-Seigneur voulut soulager mon âme par une grande consolation : j'appris qu'il y avait à Rome une association pour l'extirpation du blasphème. Et quelles furent mon admiration et ma reconnaissance lorsque je lus sur la feuille imprimée à cet effet que le souverain pon-

tife avait donné, en date du 8 août 1843, un bref par lequel il permettait d'instituer de pieuses confréries ! Oh ! alors, je ne doutai plus que l'œuvre dont j'étais chargée ne fût l'œuvre de Dieu. Ce qui me touchait davantage, ce que j'admirais dans cette divine Providence, était ce rapport frappant : le 8 du mois d'août 1843, le souverain pontife donnait son bref à Rome, et le 26 du même mois et de la même année, Notre-Seigneur, en France, le lendemain de la fête de saint Louis, découvrait à une pauvre petite novice¹ carmélite, bien pauvre et bien misérable, cette grande œuvre de la réparation des blasphèmes dont il voulait enrichir la France comme d'un moyen de salut pour la dérober à sa justice irritée. »

Elle ajoute : « Plusieurs âmes pieuses commencèrent alors à réciter les prières réparatrices ; on répandit des feuilles d'association et on tenta même de l'établir en France². » Par suite, comme nous le verrons, la sœur recevra des promesses de pardon et des gages d'espérance. La nation coupable ne sera pas châtiée autant qu'elle le méritait. Parce qu'elle a été le royaume de saint Louis et qu'elle est encore le royaume de Marie, une source spéciale de miséricorde lui est ouverte.

¹ Novice *professe*, parce qu'au Carmel les sœurs restent encore plusieurs années au noviciat après leur profession.

² Document B, p. 25.

CHAPITRE IX

L'ASSOCIATION

« Il m'a fait voir cette association sous l'image d'une armée de vaillants soldats qui vont s'unir à lui comme à leur chef pour défendre la gloire de son Père. »

(Paroles de la Sœur.)

Marie de Saint-Pierre était fortement pressée de faire un acte de donation intérieure et absolue d'elle-même à Notre-Seigneur, pour l'accomplissement de ses desseins. Se trouvant, d'un autre côté, gênée par la résistance de ses supérieurs, la bonne sœur crut simplement pouvoir répondre aux exigences du divin Maître par le moyen quelque peu subreptice qu'elle-même, avec sa candeur ordinaire, va nous exposer. Voici ce qui eut lieu le jour de l'Annonciation de la très sainte Vierge, où l'Église célèbre en même temps l'Incarnation du Verbe, fête patronale du Carmel de Tours.

« J'avais, dit-elle, ressenti un redoublement de dévotion envers le saint enfant Jésus, et m'étant

unie avec une de mes sœurs qui avait aussi le même attrait, nous avions, pour l'honorer, formé le dessein de nous consacrer spécialement à ce divin Enfant en ce jour de son Incarnation. Je fus chargée de composer l'acte projeté, et je le fis aussi conforme que possible à l'acte de parfaite donation que Notre-Seigneur semblait exiger. Je n'aurais pas voulu le faire sans permission, mais dans la crainte d'essuyer un refus, je ne la demandai point moi-même ; je priai cette sœur de demander à notre révérende Mère, pour nous deux, la permission de faire à Jésus la consécration désirée ; notre bonne Mère nous le permit. Alors je fus enchantée, croyant être parvenue à ma fin. Mais le saint Enfant n'aime point la fraude, et il ne reçut cet acte que selon l'intention de ma supérieure, comme simple consécration. C'est pourquoi il me dit qu'il me fallait de nouveau solliciter l'autorisation afin d'avoir un très parfait consentement. J'allai donc faire la confession de ma faute à notre révérende Mère et je lui dis ce que Notre-Seigneur m'avait fait entendre ; elle en parla à notre digne supérieur, et j'eus la grâce d'avoir leur complet assentiment. » — Disons que cette faveur ne lui fut pas accordée immédiatement. Une extrême délicatesse de conscience l'avait portée à l'aveu de ce qu'elle appelait sa faute. Ses supérieurs s'en servirent pour l'éprouver encore, car ce fut seulement neuf mois après qu'elle obtint enfin l'objet de ses ardents désirs.

Avant d'entrer en matière sur ce sujet, la pieuse sœur fait une observation : « Il y a, dit-elle, quelque chose de remarquable dans cette volonté expresse de

Notre-Seigneur que je lui fisse un parfait abandon de moi-même pour l'accomplissement de ses desseins ; car n'est-il pas le maître souverain de ses créatures ? N'est-il pas libre de faire en elles et de leur personne tout ce qu'il veut ? Ensuite, il a exigé un parfait consentement de mes supérieurs avant de prendre cette parfaite possession de mon âme. Ah ! c'est qu'ils devaient eux-mêmes avoir une grande part dans l'œuvre que ce divin Sauveur voulait édifier sur un si pauvre terrain ; je ne devais leur servir que d'un chétif instrument pour travailler à l'œuvre de Dieu ; et comme ils devaient éprouver bien des contradictions, Notre-Seigneur respectait, en quelque façon, leur libre arbitre. »

Elle continue : « Je fis cet acte le 25 décembre 1843, jour de la naissance du saint Enfant ; je le remis entre les mains de la très sainte Vierge, avant de commencer les matines de Noël, la priant de l'offrir à Jésus naissant à minuit dans l'étable de Bethléhem.

ACTE D'UNE PARFAITE DONATION AU TRÈS SAINT ENFANT
JÉSUS, SELON L'ÉTENDUE DE SA VOLONTÉ SUR MOI,
POUR L'ACCOMPLISSEMENT DE SES DESSEINS A LA GLOIRE
DU SAINT NOM DE DIEU.

« O très saint et très aimable enfant Jésus, le voilà donc arrivé ce jour que j'ai tant désiré, où, sans crainte de manquer à l'obéissance, je peux en toute liberté m'offrir toute à vous, selon l'étendue de votre puissance et de votre volonté sur mon âme, pour l'accomplissement de vos desseins. Je suis bien

indigne, il est vrai, de vous faire cette offrande ; mais, ô divin Enfant, puisqu'il me semble que vous le désirez, veuillez purifier votre victime par les larmes de votre sainte enfance et par votre précieux sang. Prosternée à vos pieds devant la crèche, en cette nuit à jamais mémorable de votre auguste naissance, oui, mon divin Époux, avec une pleine liberté je m'offre toute à vous, par les mains bénies de Marie et de Joseph, sur l'autel enflammé de votre Cœur plein d'amour, sous la protection des anges et des saints. Là, je vous fais l'entier abandon de moi-même pour l'accomplissement de vos desseins à la gloire du saint Nom de Dieu.

« O divin Enfant, qui avez dit à votre sainte Mère, lorsqu'elle vous retrouva dans le temple de Jérusalem : « Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne savez-vous
« pas qu'il faut que je sois occupé à ce qui regarde
« le service de mon Père ? » ah ! veuillez en ce jour me recevoir pour votre disciple ; faites que désormais je sois occupée en union avec vous aux choses qui regardent le service de votre divin Père, pour la gloire de son saint Nom.

« O très saint Enfant, Dieu et homme, je renonce à tout ce que je suis, et je me donne à tout ce que vous êtes. Faites de moi et en moi tout ce qu'il vous plaira, pour l'accomplissement de vos desseins ; je suis votre propriété, possédez-moi souverainement. Oui, divin Enfant, de bon cœur, pour l'amour de vous, je me dépouille de tout pour toujours. Daignez donc, dans votre grande miséricorde, me revêtir de la robe de vos sacrés mérites, qui est parfumée de la bonne odeur de vos vertus, afin qu'au jour de

mon jugement je puisse recevoir la bénédiction de votre Père céleste. — Amen¹.

« Je prends pour notaire de ce contrat passé avec le saint enfant Jésus, notre bienheureux Père Pierre de Bérulle, apôtre du Verbe incarné, et pour témoins et protecteurs tous les anges et les saints du ciel.

« SŒUR MARIE DE SAINT-PIERRE DE LA SAINTE-FAMILLE, carmélite indigne.

« Cet acte étant passé avec Notre-Seigneur, malgré mon indignité, il me regarda comme toute à lui et continua de construire dans mon âme son édifice à la gloire du saint Nom de Dieu. En même temps, il me pressait de demander à mes supérieurs qu'ils fissent imprimer les prières de la réparation afin qu'elles fussent propagées. Mais quand j'adressais cette supplique à notre très révérende Mère, elle me grondait fort de ma présomption, disant qu'il valait bien mieux réciter les belles formules que les saints Pères avaient écrites, et que j'étais une entêtée de penser toujours à cette œuvre de réparation. J'eus alors l'idée d'offrir à la sainte Vierge toutes mes déceptions comme un argent spirituel, afin qu'elle payât l'impression des prières que son divin Fils voulait répandre dans le monde. Cependant Notre-Seigneur accordait de grandes grâces aux sœurs de notre communauté qui faisaient ces prières pour elles ou pour leurs parents. Comme elles ignoraient complètement qui en était l'auteur, elles en parlaient

¹ Document A, p. 75.

librement devant moi et disaient : « Vraiment, on
« obtient tout ce qu'on veut de Notre-Seigneur quand
« on fait la neuvaine de réparation. » Il y avait alors
une sœur qui était malade, elle se sentit pressée de
promettre à Notre-Seigneur qu'elle ferait cette neu-
vaine. Le troisième jour elle se trouva tout à coup
guérie : elle vint m'en faire la confidence, ce qui me
fit grand plaisir ; car voyant que le Sauveur accor-
dait ainsi plusieurs faveurs très remarquables, je
me confirmai dans la pensée que je ne me trompais
pas, et que, par la grâce de Dieu, les lumières qui
me venaient de sa miséricorde, par rapport à cette
œuvre, n'étaient pas illusoires. Un jour, après la
sainte communion, le bon Maître voulut, lui-
même, malgré mon indignité, me consoler par ces
paroles qui se sont vérifiées : « *Ma fille, ces prières*
« *de réparation seront imprimées, et elles seront*
« *répandues.* »

« Nos dignes et charitables supérieurs qui exami-
naient sérieusement la conduite de Dieu en mon
âme afin de se bien assurer si véritablement c'était
son esprit qui me conduisait, m'ordonnèrent de leur
rendre compte par écrit de mon intérieur. Voici ce
que je leur écrivis alors :

« Ma révérende et très honorée Mère, avec le secours
du saint enfant Jésus et de mon bon ange, je vais
tâcher d'accomplir l'ordre que vous m'avez donné de
vous écrire de quelle manière je fais mon oraison.
Cela m'est un peu difficile, mais l'obéissance me
donnera grâce. D'ailleurs, ma très révérende Mère,
vous êtes habituée à mon pauvre langage ; vous

verrez bien, par ce que je vais vous dire, les dispositions de mon âme, c'est là l'essentiel.

« Premièrement, je n'ai aucun mérite dans l'oraison, car elle m'est toute naturelle : j'ai reçu ce don de Dieu dès mon enfance, malgré mon indignité. D'abord, je tâche, pour ma préparation éloignée, de ne point perdre de vue Notre-Seigneur. Ainsi, le long du jour, je lui tiens compagnie dans l'intérieur de mon âme. Ayant laissé à ce divin Sauveur le soin de mes parents et de tout ce qui me concerne, je ne suis appliquée qu'à lui, me regardant toujours comme la petite servante de la sainte Famille. Par suite, tout ce que je fais dans mon office de portière, je le regarde fait en la maison de Nazareth. Je pense qu'une domestique a trois devoirs à remplir : accompagner son maître, faire ses commissions et garder ses brebis sur ses propriétés, et enfin accomplir toutes ses actions pour le service de son maître et selon sa volonté. Eh bien ! voilà ce que je tâche d'exécuter avec la grâce de Dieu. Mon exercice intérieur est d'accompagner Notre-Seigneur en ses mystères pour m'unir à lui et lui rendre mes hommages ; ensuite, je fais ses commissions en pensant à ces paroles du saint Évangile : *Et il leur était soumis*. A chaque fois que la cloche du tour m'appelle, je m'offre en sacrifice au Père éternel sur l'autel du sacré Cœur de Jésus, le priant de m'unir à son divin Fils, afin que ce soit Jésus qui agisse en moi. Quand je n'ai pas d'occupations distrayantes, je m'entretiens avec lui ; je fais paître ses brebis sur ses propriétés, je veux dire dans ses mystères dont la considération et les mérites servent d'aliment

à nos âmes ; je prie pour les pasteurs de l'Église et pour la conversion des pécheurs, et je tâche de ne point laisser mon esprit se distraire ; j'unis toutes mes actions à celles du divin Sauveur. De cette manière, les occupations extérieures dissipent rarement mon âme, et lui font désirer avec plus d'ardeur le repos de l'oraison ; mais, quand l'heure destinée à cet exercice est arrivée, alors Notre-Seigneur me dédommage de tous mes petits sacrifices de la journée.

« Je commence mon oraison par faire mon examen de conscience, après lequel, m'humiliant aux pieds de Jésus de toutes mes infidélités, je le prie de vouloir bien purifier mon âme par sa miséricorde. Ensuite je m'entretiens tout simplement avec cet aimable Sauveur, comme le ferait un enfant avec son père.

Voici une méthode d'oraison que Notre-Seigneur me donna un jour ; je ne sais si ce fut par la parole intérieure ou par une lumière :

« Videz votre âme par le recueillement ; »

« Purifiez-la par un acte de contrition ; »

« Ensuite, remplissez-la de Dieu ; »

« Mais, comme il est tout à fait inutile de continuer à verser dans un vase une fois qu'il est plein, de même aussi il est inutile de vouloir charger l'âme par de nouveaux actes et de nouvelles pensées, quand une seule la remplit et l'occupe. »

« Quelquefois je me sens intérieurement portée à faire l'oraison en union avec Notre-Seigneur s'offrant à son Père pour sa gloire et le salut des âmes ; alors je me trouve recueillie dans le sacré

Cœur de Jésus ; je trouve dans ce grand sacrifice ample matière d'oraison, et, me trouvant alors revêtue de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je m'approche plus facilement de son divin Père, et, me voyant riche de ses mérites, je ne crains pas de demander à Dieu de grandes grâces pour la sainte Église et le salut de beaucoup d'âmes. Je suis souvent appliquée à ce genre d'oraison qui n'est pas tout à fait surnaturel ; seulement, je sens que les puissances de mon âme sont recueillies dans le Cœur de Jésus : alors le Sauveur agit en moi et moi en lui : les distractions sont rares parce que l'imagination est là, captive. Mais, quand je suis ainsi près de Notre-Seigneur et qu'il veut me communiquer quelque chose au sujet de son œuvre de la Réparation, il se fait en mon âme une seconde opération : je sens que je ne peux plus agir, il me semble que mon propre esprit s'anéantit pour faire place à celui de Jésus. Alors mon âme entend sa parole intérieure. Plus cet anéantissement est grand, plus l'âme est heureuse : elle se trouve comme fondue en Dieu. L'âme dans cet état se trouve en Lui sans savoir comment elle y est entrée : un attrait dominant de grâce la saisit, l'élève au-dessus d'elle-même et l'abîme toute en Dieu. Oh ! quels délicieux moments !

« C'est là une faveur toute gratuite ; mais j'éprouve rarement cette parfaite contemplation ; je suis bien indigne d'une si grande grâce. Mon oraison habituelle se fait dans le sacré Cœur de Jésus : là il m'apprend sa volonté, me communique ses désirs de travailler à la gloire de son Père et au salut des âmes : c'est mon occupation la plus délicieuse. Il

m'est impossible de méditer longtemps : d'abord, parce que je n'en ai pas l'esprit ; et qu'ensuite cet attrait qui sort du Cœur de Jésus porte mon âme vers lui, et je me trouve dans ce divin sanctuaire renfermée, comme un petit enfant l'est dans le sein de sa mère : alors la volonté et les affections de mon cœur font tout et mon pauvre esprit se trouve déchargé de son travail. C'est Notre-Seigneur qui m'a appelée à ce genre d'oraison. Au commencement je n'osais suivre cet attrait dans la crainte de mal faire en ne suivant pas ma méthode ; mais lui, qui voulait que je suivisse la sienne, me mit un jour dans l'esprit cette comparaison, que, si le roi m'invitait à sa table, il serait bien ridicule que je voulusse porter avec moi mon dîner, au lieu de me nourrir des mets de la table du prince, à laquelle je serais invitée. Ayant consulté sur ce que j'éprouvais, on me dit de ne point craindre et de marcher dans la voie que le Saint-Esprit m'ouvrait, que c'était la meilleure méthode ; et j'en ai fait l'heureuse expérience : je trouve les mets du sacré Cœur de Jésus bien meilleurs que ceux que je pourrais apprêter avec tout mon petit esprit, et la fin de ce délicieux repas sonne quelquefois avant que j'aie eu le temps de rendre grâces à mon bienfaiteur. Alors, je le fais brièvement et je prends la résolution de ne point perdre de vue celui qui a eu la charité de si bien me traiter malgré mon indignité et de le servir fidèlement.

« Je ne suis pas sans éprouver de temps en temps la disette ; car les sécheresses et les peines intérieures sont quelquefois très nécessaires à l'âme ;

alors je prends ma nourriture comme Notre-Seigneur juge à propos de me la donner¹. »

Nous n'avons voulu rien retrancher de cette lettre d'une confidence si intime et d'une forme si ravissante; on y voit une âme humble, confiante, s'élevant par degrés aux plus sublimes hauteurs de la vie contemplative et de l'oraison. A l'école du sacré Cœur et instruite par le Saint-Esprit, la sœur se montre la fidèle imitatrice de sainte Gertrude et la digne fille de sainte Thérèse. Elle a fait d'étonnants et admirables progrès dans les voies de l'union divine. Sur ce sujet, son style se transfigure; à sa simplicité ordinaire, la carmélite illettrée joint d'ingénieuses comparaisons et des aperçus profonds qui parfois ne seraient pas indignes de nos meilleurs écrivains ascétiques. Les supérieurs ne pouvaient plus s'y tromper, il était visible que la grâce s'emparait de plus en plus de cette sainte âme pour la façonner à ses desseins et en faire l'instrument privilégié de la grande œuvre si nécessaire à la France et à l'Église.

Le divin Maître ne tarda pas à lui communiquer de nouvelles lumières qui précisaient davantage ses intentions. Il fallait non seulement une association quelconque de prières réparatrices, mais une archiconfrérie analogue à celle de Notre-Dame-des-Victoires, formant un centre vers lequel convergeraient des confréries semblables, établies dans les divers diocèses de France.

¹ Document A, p. 76 à 80.

Écoutons Marie de Saint-Pierre exposer elle-même ce qui lui fut manifesté sur ce sujet (2 février 1844) : « Depuis plusieurs semaines, je n'avais rien éprouvé d'extraordinaire pour l'œuvre de réparation ; seulement Notre-Seigneur m'occupait toujours intérieurement avec lui à glorifier son divin Père et à réparer les outrages qui lui sont faits, ainsi qu'à demander la sanctification de son Nom. Mais aujourd'hui, jour de la Présentation de Jésus au temple, mon tour était venu de faire la sainte communion de vœu. »

La sœur nous a déjà parlé de ce « vœu ». La mère Marie de l'Incarnation l'avait fait pour les besoins du monastère à l'époque où l'on se voyait menacé du changement de domicile dont il a été question. Il consistait en ce que, pendant un an, deux religieuses, à tour de rôle, étaient chargées chaque jour de prier pour l'accomplissement des desseins du sacré Cœur, afin d'obtenir sa protection spéciale sur la communauté.

« C'était mon tour, continue la sœur, et le bon Maître a bien voulu, ce jour-là, malgré mon indignité, se communiquer à mon âme. L'avant-dernière fois qu'il m'avait parlé, il était tout en colère contre la France, moi j'étais saisie et je pleurais ; mais aujourd'hui il m'a remplie de joie, en me faisant connaître la satisfaction de son divin Cœur à la vue du zèle et des désirs de ses enfants pour son association naissante. De même que sa sainte Mère a adopté l'archiconfrérie pour la conversion des pécheurs, il adoptera celle de la Réparation ; elles doivent aller de concert, celle-ci pour réparer les outrages faits à

Dieu, celle-là pour en obtenir le pardon, l'une à Jésus, l'autre à Marie. Mais Notre-Seigneur m'a fait entendre que l'association qu'il voulait établir en France avait deux buts : 1° La réparation des blasphèmes contre Dieu; 2° la sanctification de son Nom le jour du dimanche : par conséquent, extirper les blasphèmes et empêcher les travaux du saint jour. Le blasphème et la violation du dimanche : ce sont les principaux péchés par lesquels la colère de Dieu est provoquée contre la France.

« A ce qui est prescrit par l'association de Rome, on joindra donc en France, que les associés ne travailleront point, ne feront point travailler, et contribueront de tous leurs efforts à empêcher les travaux aux jours défendus. Notre-Seigneur désire que cette association soit sous le patronage de saint Martin, de saint Louis et de saint Michel; ensuite, que chaque associé dise tous les jours un *Pater*, *Ave*, *Gloria Patri*, et cette louange qu'il m'a donnée sous le titre de *Flèche d'or*, avec une invocation aux saints patrons; mais, les dimanches et fêtes, on fera les prières de la réparation entières, pour expier les outrages commis contre Dieu en ces saints jours et obtenir miséricorde en faveur des coupables. Il m'a fait voir cette association sous l'image d'une armée de vaillants soldats, qui vont s'unir à lui comme à leur chef pour défendre la gloire de son Père; il veut que leur nom réponde à la noblesse de leur emploi, et, pour cela, qu'ils prennent le titre de « défenseurs du saint Nom de « Dieu ». Il m'a fait aussi entendre que chaque associé porterait une croix, où serait gravé d'un

côté : *Sit Nomen Domini benedictum*, et de l'autre : *Vade retro, Satana*. Il donnera à cette arme divine une vertu secrète pour combattre le démon du blasphème. A chaque fois qu'on entendra blasphémer, on dira ce qui sera écrit sur cette croix ; ainsi on fera la guerre à Satan et on rendra gloire à Dieu.

« Notre-Seigneur m'a insinué que le démon s'efforcerait, par tous les moyens, d'anéantir cette œuvre sortie de son Cœur. Il me semble que je donnerais jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour une si sainte association. Le Sauveur m'a fait entendre qu'il ne m'avait rien dit depuis longtemps, parce que cela n'était pas nécessaire, et qu'il ne faisait rien d'inutile, mais qu'il le fallait aujourd'hui, et il m'a montré la différence de l'association de France avec celle d'Italie, à cause des travaux du dimanche. Oh ! si l'on savait la joie que cause à Jésus cette association naissante, on s'empresserait d'augmenter la joie de son Cœur et de s'enrôler dans cette glorieuse milice, dont il est le roi, pour combattre avec sa croix les ennemis du saint Nom de Dieu et les soumettre à son empire¹. »

L'« association d'Italie » dont parle ici la sœur, et que nous avons déjà mentionnée, est celle que Grégoire XVI établit par un décret du 8 août 1843. Elle avait son siège à Rome, dans l'oratoire dit du Père Caravita, et était placée sous le patronage de saint Louis, roi de France. Chaque associé se proposait de ne jamais proférer ni blasphèmes ni imprécations. Ceux qui avaient quelque autorité

¹ Document B, lettre XI, p. 27.

devaient user de leur influence pour que leurs subordonnés ne tombassent point dans ce genre de péché. Si on ne pouvait l'empêcher, il fallait, au moins de cœur, formuler quelque louange, comme : *Dieu soit loué ! Que son saint Nom soit béni !* Chaque jour, on devait réciter un *Pater* et un *Ave* pour la conversion des blasphémateurs. Sa Sainteté accordait aux associés de grands avantages spirituels, notamment une indulgence plénière chaque mois, au jour que les associés choisiraient, pourvu qu'ils remplissent les conditions ordinaires ; à l'article de la mort, également une indulgence plénière, si l'on invoquait au moins de cœur le saint Nom de Jésus ; enfin, de nombreuses indulgences partielles.

Une association pour la réparation du blasphème n'était donc pas une chose nouvelle dans l'Église ; aussi Marie de Saint-Pierre fut-elle grandement consolée en apprenant l'existence de l'association romaine ; elle en conclut avec raison à la divinité de la communication qui lui était faite à ce sujet. Mais, comme il s'agissait de réparer et de combattre un mal particulier à notre époque et qui se propageait d'une manière effrayante, le but de réparation relatif aux outrages des blasphémateurs, le seul qu'on se proposât dans l'association de Rome, ne suffisait plus pour la France. Il fallait y joindre la réparation des profanations du dimanche. Toutefois, il est à remarquer que, dans la violation du saint jour, la sœur voyait avant tout un outrage commis contre la souveraineté de Dieu, et un tort fait à la sanctification de son Nom ; c'était, à ses yeux, un crime qui s'identifie à celui du blas-

phème. En effet, par suite des travaux qui ne sont pas suspendus, le Nom du Seigneur n'est plus adoré, béni, connu, glorifié comme il mérite de l'être. De l'ignorance et du mépris dont il est l'objet résulte une plaie sociale, d'autant plus funeste à la famille et à la société qu'elle tend chaque jour à se généraliser et à s'étendre. Ici encore, la France occupe le premier rang parmi les nations coupables; chez elle, le précepte du repos dominical est le plus impunément et le plus audacieusement transgressé. Les pays protestants, les juifs mêmes et les mahométans, reconnaissent officiellement un jour de prière publique; en France, la loi et l'État n'en reconnaissent plus aucun, grave sujet d'étonnement et de scandale pour la plupart des étrangers qui nous visitent.

Voilà pourquoi, dans une association réparatrice destinée à la France, il était bon de s'engager à ne point travailler les jours défendus, et à faire ses efforts pour empêcher toute œuvre servile dans ces saints jours. De plus, il convenait que l'association projetée fût mise sous le patronage de saint Michel, de saint Martin et de saint Louis. Le blasphème et le travail du dimanche sont des péchés qui attaquent Dieu directement en violant les trois premiers commandements; ils n'apportent autre chose à l'homme qu'un triste préjudice, même dans son bonheur temporel; ils ont ainsi un caractère éminemment diabolique: les malheureux prévaricateurs travaillent non pour eux-mêmes, mais pour le démon qui les dégrade et les asservit. Il était donc juste que l'antique ennemi de Lucifer, saint Michel, établi le

défenseur de la fille aînée de l'Église, comme il l'était de l'ancien peuple, fût le premier patron d'une œuvre qui avait pour mot d'ordre de dire « arrière à Satan » et de glorifier le Nom adorable du Très-Haut. On sait aussi que saint Martin a été parmi nous un des plus redoutables adversaires du démon, qu'il le chassa des Gaules avec les restes de l'idolâtrie, et qu'il est devenu, par cet apostolat de charité et de zèle, une des gloires les plus pures du christianisme et le protecteur spécial de la France. Enfin, puisque à Rome même l'association est placée sous les auspices de saint Louis à cause de la juste sévérité dont il usait à l'égard des blasphémateurs, il était convenable qu'en France, où l'on a malheureusement trop oublié les traditions de sa piété, on se servît de son suffrage pour appuyer une institution dont le but est d'obtenir, par la prière et l'observation rigoureuse des commandements divins, ce qu'un si grand prince réalisa jadis par l'éclat de ses vertus et la sagesse de ses lois¹.

Quelques semaines après, le 25 février 1844, la sœur revint sur le même sujet. « Notre-Seigneur, écrit-elle à la Mère prieure, désire, mais d'un vif désir, que l'œuvre de la réparation s'établisse comme il me l'a fait connaître. Il me semble entendre ce divin Jésus, du fond de son tabernacle, nous adresser ces paroles : « O vous qui êtes mes amis et mes
« fidèles enfants, voyez s'il est une douleur sem-
« blable à la mienne; mon divin Père et mon

¹ *Vie de la sœur Marie de Saint-Pierre de la Sainte-Famille*, 1879, p. 131.

« Épouse, la sainte Église, l'objet des délices de
« mon Cœur, sont méprisés, outragés par mes en-
« nemis. Ne se lèvera-t-il donc personne pour me
« consoler, en les défendant contre ceux qui les
« attaquent? Je ne peux plus rester au milieu de
« ce peuple ingrat; voyez les torrents de larmes
« qui coulent de mes yeux. Ne trouverai-je per-
« sonne pour les essuyer, en faisant réparation
« d'honneur à la gloire de mon Père et en de-
« mandant la conversion des coupables? » Tels sont,
ma révérende Mère, les sentiments que Dieu met
dans mon âme, et qui lui font éprouver cette peine
intérieure que le cœur de Jésus glorieux ne peut
plus ressentir. Voici encore une autre pensée qui
produit sur moi une grande impression : si un roi,
ou seulement son ambassadeur, est méprisé par
une puissance étrangère, tout de suite on court aux
armes, il faut venger l'honneur du prince; on lève
des troupes; on compte pour peu de chose la mort
d'un grand nombre de soldats. Et le Nom saint
et terrible du Dieu des armées, du Roi des rois,
est méprisé, blasphémé; son jour est profané par
une infinité de pécheurs : et on ne s'en met pas en
peine, on n'y pense pas ! Mais voilà que Notre-Sei-
gneur Jésus, l'envoyé et le Fils du Dieu des ba-
tailles, l'ambassadeur du royaume du ciel, exige
réparation d'honneur pour son divin Père, ou bien
nous déclare la guerre et menace la France de sa
colère ! Avons-nous à balancer dans notre choix ? »

En lisant ces vives interrogations et ces brûlantes
apostrophes, on se sent ému; on se demande ce
qui, dans les desseins de Dieu, serait advenu à

l'égard de la France si ce désir de Notre-Seigneur, ainsi communiqué à sa servante, avait été publiquement manifesté et immédiatement réalisé. Le monde aurait-il été témoin des malheurs qui depuis nous ont frappés? aurions-nous à craindre les maux qui nous menacent encore? — La sœur part de là pour prier que l'archevêque de Tours soit informé de tout ce qui s'est passé en elle, au sujet de la réparation, depuis la fête de saint Louis. « Voulez-vous bien, dit-elle à la Mère prieure, examiner avec M. le supérieur s'il n'est point contre l'humilité que j'écrive à Monseigneur, comme j'en ai le désir? J'en sollicite très humblement la permission. Alors, j'aurai fait tout ce qui aura été en mon pouvoir pour l'accomplissement de l'œuvre qui m'a été révélée malgré mon indignité; mais je n'écirai à Sa Grandeur que quand je sentirai mon âme sous l'empire de la grâce, car je ne veux pas me servir de mon propre esprit, qui n'est capable de rien; je servirai seulement de plume à Notre-Seigneur¹. »

Ailleurs, dans un autre écrit, elle disait : « Notre-Seigneur me donna une peine intérieure si grande, par le désir que j'avais de voir son œuvre s'établir, que je n'étais pas en état de prendre aucune nourriture; je ne pouvais plus porter un si pesant fardeau sans succomber sous le poids; c'est pourquoi je me sentis pressée fortement de le déposer aux pieds de M^{gr} l'archevêque². »

¹ Document B, p. 30.

² Document A, p. 83.

CHAPITRE X

L'ARCHEVÊQUE

« Notre-Seigneur m'a dit qu'il me chargeait de la France, et qu'il me faisait son ambassadeur pour traiter de paix avec lui. »

(*Paroles de la Sœur.*)

Jusqu'ici, rien de ce que nous savons sur Marie de Saint-Pierre n'avait transpiré au dehors du Carmel. Seuls, nous l'avons dit, le supérieur de la maison, le confesseur de la sœur et quelques intimes avaient été mis au courant de tout par la Mère prieure. Mais l'autorité ecclésiastique n'avait pas été informée. Elle devait l'être. La gravité des dernières révélations faites à la vierge du cloître et l'insistance qu'elle mettait à le demander, en faisaient une obligation à la révérende Mère, laquelle, d'ailleurs, jouissait d'une juste considération auprès de l'archevêque.

L'archevêque de Tours était alors M^{gr} Morlot, transféré d'Orléans sur le siège de saint Martin

depuis environ deux ans. Ce prélat était pieux, d'une grande délicatesse de conscience et d'une régularité exemplaire. Les hautes dignités qui vinrent successivement le trouver, telles que l'éclat de la pourpre romaine dont il fut revêtu en 1854, et le titre d'archevêque de Paris où il fut élevé en 1856, ne firent qu'accroître en lui le détachement qu'il professait pour les honneurs humains et les choses de la terre : il en donna plus d'une fois des preuves admirables et touchantes. Sa vie, usée prématurément par les travaux incessants de sa charge pastorale, se couronna par la mort la plus édifiante. A Tours, il a laissé, comme à Paris, des souvenirs que, pendant un épiscopat de quatorze ans, l'affabilité de ses manières et sa bienfaisance ont rendus populaires et ineffaçables. Il aimait le Carmel. Il se trouva heureux, en 1846, d'installer les religieuses dans leur nouveau monastère de la rue des Ursulines, et de consacrer solennellement leur nouvelle église. Au moment de la désastreuse inondation qui survint peu après, il s'empessa de les recueillir dans son palais, et leur donna durant quelques jours une gracieuse hospitalité qui leur permit de continuer tranquillement tous leurs exercices réguliers.

La prudence, une très rare prudence, était le trait dominant de son caractère. Malheureusement cette qualité naturelle, accrue en lui par sa connaissance expérimentale des hommes et par les circonstances critiques qu'il eut à traverser, allait parfois jusqu'à un excès de réserve qui devenait de la timidité, et que d'autres, plus ardents et moins

circonspects, ne craignaient pas de taxer de faiblesse et d'inaction. Au lieu d'agir, souvent il hésitait et temporisait. Comme d'ailleurs ses intentions étaient pures et sa conscience délicate, en pareil cas, il consultait volontiers; mais alors l'influence de ses conseillers devenait prépondérante et le détournait facilement de ce que sa justesse d'esprit et son sens droit lui dictaient et lui auraient fait exécuter s'il eût été livré à lui-même. Son administration s'en est plus d'une fois ressentie. Nous pourrions en juger par la conduite qu'il tint envers Marie de Saint-Pierre, et par suite envers M. Dupont, pour lequel d'ailleurs le prélat professait la plus haute estime : nous en avons cité ailleurs des témoignages frappants.

Le saint homme de Tours était le premier à gémir secrètement de l'excès de prudence et des atermoiements de l'archevêque; il eut même à subir sur ce point ses sévérités et ses refus. Sans se départir jamais de la déférence et de la parfaite soumission qu'il devait à son autorité et à sa personne, il employait, pour se défendre contre ses sentences trop rigoureuses, des armes dont le pontife ne tardait pas à ressentir l'irrésistible puissance. Un jour, — il s'agissait précisément d'une difficulté relative aux révélations de la sœur Saint-Pierre, — le pieux laïque avait éprouvé une de ces déceptions mortifiantes pour l'ardeur de son zèle. Au sortir de l'Archevêché, il rencontre un ecclésiastique de ses amis, auquel, à mots couverts, il confie sa peine. Tous deux suivaient en marchant la rue solitaire des Ursulines, le long des grands murs du jardin archiépiscopal; tout à coup, arrivé près du Carmel,

M. Dupont s'arrête, et, tirant de sa poche une médaille de saint Benoît : « Allons, dit-il, il faut recourir aux grands moyens, » et, après avoir baisé la médaille, d'un geste expressif il la lance par-dessus les murs du jardin en question, disant : « *Ascende superius*, montez plus haut. » L'effet ne s'en fit pas attendre. Le soir même M. Dupont, joyeux et souriant, retournait voir le prêtre son ami, et lui apprenait que M^{gr} Morlot, de lui-même, l'avait fait venir, et avec de gracieuses paroles lui avait accordé l'objet de sa demande¹.

Au fond le bon archevêque aimait et vénérail son vertueux diocésain. Combien de fois ne lui fit-il pas instance pour l'avoir à sa table ? Toujours l'humble « pèlerin de la rue Saint-Étienne » s'y refusait le plus poliment possible. Un certain jour, pourtant, par déférence pour sa digne mère prétendant qu'il ne pouvait pas convenablement s'en dispenser, il avait accepté. Il arrive donc dans la salle à manger avec les autres convives. Mais voilà qu'au moment de s'asseoir il se trouve un couvert de moins. Un des domestiques venait de l'enlever à l'instant même, par erreur sans doute : ce qui n'avait pas échappé à l'œil observateur de notre invité. Aussitôt il se courbe en deux derrière l'archevêque et lui dit à demi-voix : « Vous voyez bien, Monseigneur, que je ne dois pas dîner chez les hauts personnages, puisqu'il n'y a pas de couvert pour moi. » Le temps que M^{gr} Morlot, contrarié, mit à examiner la table et à donner des ordres, M. Dupont, s'esquivant adroi-

¹ *Vie de M. Dupont*, t. I, p. 475.

tement, était déjà au bas de l'escalier. On députa vers lui, il avait disparu¹.

Un peu après la mort de la sœur Saint-Pierre, quand il fut question de l'adoration nocturne, et plus tard, quand on établit l'œuvre de Saint-Martin pour le vestiaire des pauvres, le vénérable archevêque se montra plein d'empressement pour seconder les intentions de M. Dupont et se prêta à tous ses désirs. Nous avons eu sous les yeux des projets de règlement annotés et corrigés de la main du pontife, avec des expressions pleines d'éloge et d'approbation pour le zélé et charitable fondateur de ces deux saintes œuvres.

Ces détails ne nous ont pas paru inutiles pour faire connaître l'éminent prélat avec lequel Marie de Saint-Pierre va bientôt se trouver directement en rapport.

Déjà il avait été convenu entre M. Alleron, supérieur des Carmélites, et la mère Marie de l'Incarnation, qu'on adresserait à l'archevêque un rapport exact et complet de ce qui s'était passé depuis le 25 août 1843. M^{gr} Morlot voulut, dans une conjoncture aussi grave, n'agir qu'avec maturité et y mettre l'extrême réserve qui le caractérisait. Il se fit apporter les divers écrits qu'on avait eu soin d'exiger de la sœur et en prit par lui-même connaissance. Il ne put s'empêcher d'y voir les caractères extérieurs d'une parfaite sincérité; il approuva la conduite des supérieurs et les encouragea à continuer. Quant au fond même des communications,

¹ *Vie de M. Dupont*, t. II, p. 384.

il en reconnut tellement l'opportunité qu'il n'hésita pas à s'en inspirer dans son mandement pour le carême de l'année suivante, 1844. Voici, en effet, ce qu'il disait relativement à la profanation du dimanche : « Y a-t-il beaucoup de travaux suspendus et d'ateliers silencieux ? Quelle est la place publique, quelles sont les voies de la cité où les affaires du monde et les soins du négoce soient interrompus ? Partout l'agitation, le bruit, l'ardeur des enfants des hommes se livrant, comme la veille, à leurs terrestres travaux. Ici s'élèvent à grands frais des édifices que Dieu ne bénira pas ; là s'élaborent ou s'étalent les produits de l'industrie, se poursuivent les spéculations du négoce, les calculs de l'insatiable cupidité ! Dans nos campagnes, jusque dans nos hameaux les plus retirés, l'oubli de Dieu traîne à sa suite des profanations et des désordres non moins déplorables... Et comme pour mettre le comble à ces attentats contre la majesté suprême, presque partout il se fait du dimanche un partage affreux qui en attribue une partie aux affaires du monde et l'autre aux plaisirs. Après les travaux défendus viennent les joies désordonnées ; après les occupations serviles, l'intempérance et la dissolution. » Énumérant ensuite les conséquences de cette profanation, le prélat continue : « D'un côté les révoltes ouvertes et les scandaleux outrages envers la divinité, de l'autre l'insouciance et la lâcheté dans l'accomplissement du premier des devoirs, provoquent les coups de cette justice forte, patiente, toujours sûre d'elle-même, *qui n'a pas besoin de punir tous les jours*, parce qu'elle

est puissante et éternelle, qu'il ne faut pas confondre avec cette justice de la terre que la multitude des coupables étonne et intimide et qui, ayant trop à frapper, laisse échapper le glaive de ses mains. Ah ! quand Dieu veut punir, ce n'est pas le nombre des coupables qui arrête ses coups..... Il ne compte alors que les justes ; et quand les justes ont disparu des nations, son bras s'appesantit sur le monde. »

Le vénérable archevêque ne voulut pas se contenter de cet appel, ainsi adressé officiellement à ses diocésains. Le 15 mars, il autorisa l'association formée à Notre-Dame-la-Riche pour la réparation des blasphèmes. Le curé, M. Alleron, avait d'ailleurs, en l'établissant dans sa paroisse, usé de la faculté concédée par le bref pontifical du 8 août 1843 dont nous avons parlé ; il pouvait, par conséquent, faire profiter les confrères des avantages spirituels accordés à l'association romaine.

On avait, de plus, permis à la sœur, sur sa demande, d'écrire à l'archevêque.

« Nous eûmes, dit-elle, l'honneur d'écrire à Monseigneur. Déjà, nos dignes supérieurs l'avaient instruit de tout ce que le divin Maître m'avait fait connaître sur l'œuvre de la réparation. Alors ce pieux prélat fit imprimer des feuilles qui, précédemment, l'avaient été à Nantes. Il y joignait son approbation personnelle, le 15 mars 1844, en recommandant l'association à MM. les curés et autres ecclésiastiques de son diocèse, « dans l'espérance qu'elle intéresserait vivement les fidèles, et qu'elle contribuerait à mettre un terme aux outrages contre

la souveraine Majesté. » On répandit un grand nombre de ces feuilles ; mais on n'établit point d'association comme Notre-Seigneur le demandait : il paraît que l'heure n'était pas encore venue. Adorons en silence les desseins de Dieu. »

Ces derniers mots indiquent les dispositions avec lesquelles la sœur avait reçu, par l'entremise de la Mère prieure, la décision de M^{gr} l'archevêque. Elle s'affligea de ce que la confrérie réparatrice n'était pas officiellement établie dans le diocèse ; mais elle fut consolée par les encouragements du pontife et par « l'approbation personnelle » qu'il avait donnée à ses communications. Elle espérait que le jour ne tarderait pas où il se mettrait à la tête d'un mouvement de réparation qu'elle croyait si nécessaire au salut de la France. Néanmoins, quand elle le vit se renfermer dans une attitude expectative et ne faire rien de plus, elle en gémit ; elle attribua la cause de cette conduite à ses propres péchés, car elle souffrait « de voir, disait-elle, la Majesté du Très-Haut outragée sans compensation, et les âmes d'un pays qui était le sien courir de plus en plus à leur perte. » Dans cette sorte de détresse, l'humble vierge se tourna vers l'Époux céleste qui lui avait confié le message dont elle s'était si fidèlement acquittée. Alors le Sauveur lui fit entendre que c'était dans son âme qu'il voulait, en attendant, faire la réparation.

Elle en rend compte ainsi à la Mère prieure : « Permettez-moi de vous dire, en toute simplicité, ce qui s'est passé aujourd'hui en moi après la sainte communion. Notre-Seigneur m'avait inspiré de me

présenter à lui au nom de la France, et de le recevoir dans le royaume de mon âme en qualité de roi, lui offrant ma communion en esprit de réparation pour les crimes dont notre nation est coupable. Après avoir reçu ce divin Roi, j'ai été fortement appliquée à le prier pour notre patrie; alors il s'est communiqué à mon âme, et il m'a dit qu'il me chargeait de la France, qu'il me faisait son ambassadeur pour traiter de paix avec lui, et qu'il fallait me tenir à ses pieds au très saint Sacrement en grande humilité, priant pour la France et l'établissement de l'œuvre de la réparation. Puis il m'a engagée à bien peser les obligations de la charge qu'il m'imposait; car, lorsqu'un ambassadeur se retire d'un royaume, c'est un signe de guerre. Notre-Seigneur voulait me faire comprendre qu'il ne fallait pas me retirer volontairement de sa présence au très saint Sacrement, où je dois me tenir en esprit au nom de la France. Alors j'ai répondu : « Mon Dieu, je me suis donnée toute à vous pour
« l'accomplissement de vos intentions; opérez en
« moi selon votre sainte volonté. » Et je me suis prosternée la face contre terre, adorant les desseins de Dieu, qui se sert de ce qu'il y a de plus pauvre et de plus méprisable dans ses œuvres, et j'ai accepté la charge qu'il m'imposait, le priant de me rendre propre à ses desseins et de les accomplir lui-même en moi.

« Quant à cette adoration de Jésus au très saint Sacrement, depuis plusieurs jours je m'y applique; en sortant du chœur pour aller vaquer à mes occupations, je laisse mon cœur et mon esprit aux pieds

de notre bon Sauveur, et, de tous les endroits de la maison où je me trouve, je tâche de le regarder et de lui tenir compagnie. — Tel est l'exercice intérieur qu'il demande de moi : il veut que je sois là à prier au nom de la France. »

Le divin Maître entendit les humbles prières de sa servante; il lui montra de plus en plus l'énormité du blasphème : « Il me sembla, écrit-elle, que Notre-Seigneur me disait : « Vous ne pouvez com-
« prendre la malice et l'abomination de ce péché;
« si ma justice n'était retenue par ma miséricorde,
« elle écraserait le coupable, et les créatures, même
« inanimées, s'en vengeraient; mais j'ai l'éternité
« pour le punir! »

« Ensuite il m'a fait comprendre l'excellence de l'œuvre de la réparation; combien elle surpassait les autres dévotions et était agréable à Dieu, aux anges, aux saints, et utile à l'Église. « Oh! si
« vous saviez quel degré de gloire vous acquérez
« en disant seulement une fois : *Mirabile Nomen*
« *Dei* par esprit de réparation pour les blas-
« phèmes! »

Un peu plus tard, elle trace ces lignes : « Vous savez que Notre-Seigneur, il y a quelque temps, m'a de nouveau donné l'ordre de prier pour la France, me disant que j'eusse à garder ses brebis de France dont il était le pasteur, qu'il me choisissait en ce jour pour être sa petite bergère, qu'il me donnait les mystères de sa très sainte vie pour domaine, qu'il me fallait puiser dans ses divines plaies pour ses brebis; enfin, qu'il se donnait à moi comme une mine d'or, pour payer à son divin Père les

dettes dont notre patrie est redevable à sa justice, me permettant de prendre pour cela les grands trésors de son Cœur. Ensuite, Notre-Seigneur m'a fait entendre qu'il fallait veiller à ne pas agir comme le serviteur paresseux de l'Évangile, qui ne fit point valoir son talent : il m'en demandera compte un jour, et il m'est bien facile de prendre dans cette mine d'or qu'il a lui-même creusée par ses travaux et ses souffrances. Je crois qu'il désire beaucoup trouver quelqu'un qui l'oblige, par la prière, de faire miséricorde à la France. »

Durant cette attente, la sœur eut beaucoup à souffrir. Dieu, comme pour accomplir en elle son œuvre par la croix, ne lui ménagea pas les épreuves intérieures ; les ténèbres parfois recouvraient l'intelligence, et, devant sa grande et difficile mission, il ne lui restait que le sentiment de sa faiblesse.

« Cette œuvre, disait-elle (6 juin 1844), est en moi comme un feu qui me brûle et qui me fait plus ou moins souffrir, selon qu'il plaît à Dieu. Dans toutes mes prières, je ne cesse de demander au Seigneur qu'il daigne sauver la France, établir dans toutes les villes son œuvre de réparation, et susciter des hommes apostoliques à cette fin. « Vous voyez
« bien, mon doux Jésus, que, pauvre et misérable
« créature, je ne peux rien ; veuillez donc faire
« passer dans le cœur de celui qui peut vous rendre
« service tout ce que je souffre ! »

Une fois, pourtant, Notre-Seigneur lui fit sentir sa présence, enleva son âme, et la perdit en lui pendant près de deux heures. « Alors, dans ce calme délicieux, je crus entendre sa douce voix qui

me disait à peu près : « Mon enfant, courage et
« confiance ! Courage et confiance ! gravez ces pa-
« roles en votre cœur. Oh ! si vous saviez le profit
« de votre âme en supportant ces peines, vous me
« remercieriez de vous les avoir données ; je viens
« pour vous visiter, mais non pour rester avec vous
« d'une manière sensible. Vous boirez le calice ;
« mais consolez-vous, quoique vous ne me voyiez
« point, je ne serai pas loin de vous ; car je tien-
« drai ce calice pendant que vous le boirez ; après
« cette épreuve, je vous ferai goûter mes consola-
« tions ; vous avez bien mérité ces peines par vos
« infidélités ; cependant ce n'est pas par vengeance,
« mais par bonté que je vous donne ces douleurs. »
Je pris alors la liberté de lui demander si la cou-
ronne que je lui faisais, pour glorifier son Nom et
honorer ses mystères, lui était agréable. Il me dit :
« Tout ce que l'on fait pour ma gloire est pour moi
« un mets délicieux. » Il m'engagea à pratiquer cet
exercice quand je serais dans l'impuissance de faire
mon oraison. »

Une nouvelle phase allait s'ouvrir dans la vie
extérieure de la sœur Saint-Pierre. Les Carmélites
venaient de quitter cette antique et chère demeure
dont nous avons parlé, et qui était pour elles le
respectable berceau de leur fondation première en
1608. Voici ce que nous lisons à ce sujet au livre
de leurs Annales :

« Vers la fin de l'année 1843, on conclut la vente
de notre ancien monastère, les acquéreurs ayant
accepté des conditions raisonnables, avec la clause
expresse que pendant vingt ans l'église, dont nous

ne laissions que les murs, ne servirait à aucun usage contraire à sa destination primitive.

« Après toutes ces négociations, le moment arriva de mettre la main à l'œuvre; dans le nouvel emplacement, il fallait tout créer; le plan d'un monastère fut tracé; on se conforma, autant que le permettaient le terrain et les moyens, au cérémonial et aux usages de l'ordre; on ménagea surtout la distribution des lieux réguliers, et tout ce qui peut faciliter la pratique de nos saintes observances. Notre révérende mère Marie de l'Incarnation, alors en charge, déploya, ainsi que notre vénéré supérieur, M. Alleron, un zèle et un dévouement dignes de toute notre reconnaissance, et Dieu fit bien voir qu'il les avait choisis pour cette œuvre, en donnant d'abondantes bénédictions à leurs travaux. »

Comme nous l'avons dit, un local très convenable, situé rue des Ursulines, derrière les murs de l'archevêché, avait été acheté et allait devenir le lieu du monastère projeté. M^{gr} Morlot en bénit solennellement la première pierre au mois de septembre 1844. En attendant que la construction fût prête pour les recevoir, les Carmélites durent se tenir pendant deux ans dans une maison séculière, où il n'y avait ni grille ni clôture¹. Quoique belle en apparence et bien située, elle était, pour des

¹ Cette maison, située sur la place Grégoire, derrière la cathédrale, en face du grand Séminaire, est actuellement possédée par M. le chanoine Allégret, qui, plein de respect pour la mémoire de la sœur Saint-Pierre et le séjour du Carmel, a dressé dans l'endroit où se trouvait la chapelle un petit oratoire décoré d'une Sainte-Face.

religieuses, étroite et incommode, et elle leur occasionna des privations en tout genre. L'absence de clôture fut une des plus grandes. En pareil cas, chacune des carmélites porte, pour ainsi dire, sa clôture avec elle; un voile noir et épais l'enveloppe de la tête aux genoux, et lui permet à peine de respirer et d'agir. Telle fut la condition à peu près habituelle de la sœur Saint-Pierre pendant ces deux années où, en qualité de portière de l'intérieur, elle avait à répondre directement aux personnes du dehors et à faire les commissions du dedans. Écoutons les plaintes naïves qu'elle exhale à ce sujet :

« Le temps était arrivé où Notre-Seigneur me ménageait une grande épreuve. Ayant été obligée de quitter le cher couvent où il avait reçu mes vœux, et où j'avais été comblée de grâces par sa divine et miséricordieuse libéralité, je me trouvais dans une maison séculière, qui, par conséquent, n'avait point de grilles, et j'avais toujours l'office de portière, qui me mettait en grand rapport avec le dehors. Condamnée à demeurer près de deux ans dans ce parloir, et voyant qu'il venait un grand nombre de personnes, les unes pour recommander des malades, les autres afin de solliciter des prières pour la conversion des pécheurs qui les intéressaient, ceux-ci pour se consoler dans leurs peines, d'autres enfin par pure curiosité, cette nouvelle position me jeta dans une affliction extrême. Craignant de perdre l'esprit de retraite et de recueillement pour lequel j'avais beaucoup d'attrait, je me disais : Hélas ! pourrai-je entendre ici la voix de mon Sau-

veur? J'allai trouver notre révérende Mère et lui découvris les répugnances que j'éprouvais dans mon emploi. J'aurais été bien aise qu'elle m'en déchargeât, ou au moins qu'elle eût la bonté de me donner une compagne pour en partager avec moi les occupations; mais, malgré sa très grande charité, elle jugea à propos de me laisser toute seule.

« Pour éviter ces fréquentes visites, j'avais beau dire à ceux qui se présentaient qu'une carmélite a pour mission de parler à Dieu dans le silence et peu aux hommes; qu'ils devaient aller exposer leurs peines et se consoler chez d'autres religieuses non obligées comme nous à la retraite, et que nous prierions pour leurs intentions : toutes mes raisons étaient inutiles. Je ne peux pas m'empêcher de rire encore quand je me rappelle une bonne femme qui voulait absolument m'amener sa fille, afin, disait-elle, que je lui donnasse des conseils pour se marier; sur ma réponse négative, elle fut obligée sans doute d'aller consulter quelqu'un de plus instruit que moi pour cette affaire.

« Notre bon Sauveur me laissa quelque temps sentir ma faiblesse et les extrêmes répugnances que j'éprouvais pour ma nouvelle position; mais un jour, il eut la bonté de venir me consoler dans l'intime de mon âme. Il me fit entendre qu'il ne fallait point me faire de la peine d'avoir un office qui me mettait en rapport avec mon prochain, et que je devais recevoir ces personnes dans le même esprit de charité avec lequel il recevait ceux qui s'approchaient de lui lorsqu'il parcourait les villes de la Judée, me promettant que cet office et ces occupa-

tions ne nuiraient point à mon âme et qu'il en tirerait sa gloire. »

Six mois se passèrent, durant lesquels les communications au sujet de la Réparation restèrent comme suspendues, et la sœur fut conduite par une voie de sécheresse, de ténèbres et de tentations. Elle semblait près de défaillir dans sa tâche, quand le Seigneur la favorisa de nouvelles lumières.

« Il m'a fait entendre, dit-elle, que les hommes ne sont pas capables de comprendre l'injure faite à Dieu par ce péché de blasphème¹; les blasphèmes lui percent le cœur et font de lui un second Lazare couvert de plaies. Il m'a invitée à imiter les chiens qui consolaient le pauvre Lazare en venant lécher ses plaies : je lui rendrais un grand service en employant ma langue à glorifier tous les jours le très saint Nom de Dieu méprisé et blasphémé par les pécheurs, sans considérer si cet exercice me donnait des consolations intérieures; il me suffirait de penser que je cicatrisais ses divines plaies et lui causais une grande satisfaction. Il me semblait qu'il me disait aussi : « Faites tous vos efforts pour l'établissement de cette œuvre; je vous donne mes mérites pour

¹ Saint Alphonse de Liguori disait : « Le blasphème, sous toutes ses formes, si multipliées de nos jours, est, d'une façon toute spéciale, l'abomination de Dieu. C'est le plus horrible de tous les péchés; c'est un péché qui est d'ordinaire irrémissible, car c'est le crime de lèse-majesté divine, le crime qui s'attaque directement à Dieu; aussi Dieu ne le pardonne-t-il presque jamais. » (Tannoja, *Vie de saint Alphonse*, liv. IV, ch. xv.) — Dans ses dernières années, le saint docteur, parlant de la France, disait : « Le blasphème est une cause de malédiction sur la terre. Pauvre France! je te plains, et je plains tant de pauvres innocents qui seront enveloppés dans ta disgrâce. » (*Ibid.*, ch. xxiv.)

l'obtenir de mon Père ; demandez en mon Nom, et il vous sera accordé. »

Ici finit la première relation de la sœur sur les événements qui ont rapport à la Réparation en général ; elle la termine par la déclaration suivante :

« C'est dans le sacré Cœur de Jésus que j'ai trouvé cette œuvre, c'est aussi dans ce divin Cœur brûlant de zèle pour la gloire de son Père que je la remets par les mains de la très sainte Vierge et du glorieux saint Joseph, sous la protection des anges et des saints, en implorant la divine miséricorde qui a daigné se servir d'un si vil instrument. Je déclare que c'est moi-même, sœur Marie de Saint-Pierre de la sainte Famille, carmélite indigne, qui ai reçu ces lumières sur la réparation des blasphèmes, et qui les ai écrites par obéissance à mes supérieurs, pour la plus grande gloire de Dieu et aussi pour l'acquit de ma conscience, car je tremble à la vue de la mission que le Seigneur m'a imposée ; elle doit sauver bien des âmes, si ses desseins sont accomplis. Je déclare aussi que j'ai parlé dans la vérité et la simplicité de mon âme, et que j'en ferais le serment, s'il était nécessaire. Maintenant je crois inutile de garder ces lettres, que j'ai exactement copiées ; c'est pourquoi je vais les brûler. »

A cette même époque se rattache un fait raconté par la sœur elle-même : « Un ecclésiastique, qui avait quelque connaissance de l'œuvre, vint un jour me demander des prières dans le but d'obtenir deux grâces, l'une pour un de ses confrères et l'autre pour lui-même : il s'agissait pour tous les deux de sauver l'âme et la réputation de deux personnes

auxquelles ils s'intéressaient ». Ce prêtre dit à la pieuse fille : « Je crois déjà à l'œuvre dont Notre-Seigneur vous a chargée; mais, afin d'être plus sûr, demandez-lui ces deux grâces comme signe de sa volonté. S'il vous les accorde, je vous promets que mon confrère et moi nous nous consacrerons à la propager. » — « Pensant, ajoute-t-elle, que Jésus en tirerait sa gloire, j'acceptai la proposition, disant à ce prêtre que j'allais m'occuper, en esprit d'obéissance de la mission dont il me chargeait, parce que, quand je demandais quelque grâce à Notre-Seigneur par cet esprit, je l'obtenais plus facilement; il approuva cela et il me quitta. J'allai bien vite devant le saint Sacrement prier ce bon Sauveur de défendre sa cause pour la gloire de son Nom et de vouloir bien, en sa miséricorde, accorder à ces deux ecclésiastiques les grâces qu'ils désiraient, lui promettant qu'ils seraient ensuite deux défenseurs de son Nom blasphémé par les pécheurs, ainsi qu'ils s'y étaient engagés; enfin je dis tout ce que ma petite éloquence pouvait me fournir pour toucher le divin Cœur, et je commençai une neuvaine à cette intention. Notre-Seigneur donna la preuve qu'on voulait avoir afin de connaître la vérité de son œuvre; le soir même de ce jour, l'ecclésiastique qui m'avait parlé reçut la grâce qu'il souhaitait, et son confrère reçut la sienne un peu plus tard; il nous dit même que le Seigneur avait exaucé ses vœux au delà de toute espérance, et que la désolante affaire en question avait tourné à la gloire de Dieu et au bonheur de ceux qui avaient été d'abord si affligés ¹. »

¹ Document A, p. 86.

CHAPITRE XI

LE PETIT ÉVANGILE

Quand Jésus fut nommé,
Satan vaincu fut désarmé.

(Sachet du petit Évangile.)

Après la décision négative de M^{gr} Morlot, il se produisit dans les révélations faites à Marie de Saint-Pierre, touchant l'œuvre réparatrice, comme un moment d'arrêt. Notre-Seigneur, durant cet intervalle, se plut, soit à consoler sa servante en l'appliquant de nouveau au mystère de sa Passion et de son saint Nom, soit à éveiller en elle le zèle pour la délivrance de certaines âmes retenues en purgatoire. Une d'elles paraît l'avoir vivement préoccupée; nous raconterons, d'après la sœur, ce qui s'est passé dans son esprit à ce sujet; on y verra la tendre et sainte ardeur qui la portait à secourir, par ses prières, les défunts qui lui paraissaient en avoir le plus besoin.

Une mort affreuse et imprévue avait récemment

frappé de stupeur la France entière. Le duc d'Orléans, le fils aîné et l'héritier présomptif du roi Louis-Philippe, emporté dans sa voiture par un cheval fougueux, s'était imprudemment précipité à terre, et la violence de la chute l'avait tué presque sur le coup. Cette nouvelle s'était répandue comme un éclair et avait même pénétré dans notre Carmel de Tours. Partout elle avait produit une sensation d'autant plus profonde, que le duc, peu d'années auparavant, au grand scandale des catholiques et malgré les avertissements de l'archevêque de Paris, avait épousé une princesse protestante; plusieurs regardaient sa mort comme un châtement.

« Un dimanche matin, écrit la sœur, je faisais mon oraison ordinaire; je n'avais aucune pensée au sujet du duc d'Orléans, dont j'avais vaguement appris l'accident; je n'avais pas même songé à prier pour ce pauvre prince depuis son décès; son souvenir s'est présenté à moi. Pendant l'office des heures j'ai senti tout à coup, par une vive impression, que son âme souffrait en purgatoire et qu'il fallait la secourir. Il me semblait que plus je m'approchais du divin Cœur de Jésus, plus aussi mon émotion augmentait, les larmes me gagnaient, et j'avais peine à psalmodier; alors je me sentis toute portée vers cette âme souffrante que le Seigneur désirait sauver de ces flammes. Ayant fait pour elle la sainte communion, Jésus m'inspira d'offrir aussi pour elle, à son divin Père, tous ses mérites infinis; et, pendant mon action de grâces, il me sembla que mon âme se rencontrait avec elle en Notre-Seigneur. Je lui dis alors : « Pauvre prince,

« que vous reste-t-il des grandeurs et des richesses
« de ce monde? Vous voilà bien aise, aujourd'hui,
« d'avoir la communion d'une pauvre carmélite; sou-
« venez-vous de moi lorsque vous serez dans le ciel. »
Notre-Seigneur me portait à prier pour lui avec
une charité extraordinaire, beaucoup plus vive que
celle que j'ai jamais éprouvée pour mes parents,
même les plus proches. Il me suggéra d'offrir, à
cette intention, tout ce qu'il a souffert lorsqu'on l'a
couronné d'épines et travesti en roi de théâtre en
sa divine Passion, et j'ai passé le reste de la ma-
tinée à prier pour le prince devant le tableau qui
représente Jésus en cet état.

« J'ai dit trois fois dans la journée, aux pieds du
saint Sacrement, les six *Pater*, *Ave* et *Gloria Pa-
tri*, afin de gagner les nombreuses indulgences atta-
chées à ces prières, et qui sont applicables aux
morts. Le lendemain, lundi, j'ai encore été pressée
de recevoir la sainte communion à la même inten-
tion. Cette âme souffrante est comme liée à mon
âme; je la porte partout, et toutes les mortifications
que je fais sont pour elle¹. »

Le 20 mars, la sœur écrit à la Mère prieure :
« Voilà que je touche à la fin de la quinzaine de
jours que vous m'aviez permis d'offrir à Dieu en
faveur de l'âme qui m'occupe, m'abandonnant au
bon plaisir divin pour souffrir tout ce qu'il jugerait
à propos afin d'obtenir cette délivrance. Permettez-
moi de vous rendre compte de tout ce qui s'est
passé en moi à ce sujet, depuis le 26 février jus-
qu'au 19 mars.

¹ Document particulier, p. 4.

« Je vous dirai tout simplement que mon âme était, envers celle du pauvre prince, comme une mère qui a un enfant malade, dont la tendresse l'excite incessamment à chercher quelque bon remède pour le guérir; la nuit comme le jour je pensais à la soulager, enfin j'ai prié mon saint ange gardien de ne point me laisser de repos qu'elle ne soit au ciel. Je crois qu'il m'a exaucée charitablement, car je me sentais sans cesse engagée par un sentiment surnaturel à offrir pour cette fin tout ce que je faisais. Toutes mes communions, hors une seule que mon devoir me prescrivait d'offrir pour une de nos sœurs défuntes, toutes, dis-je, je les ai faites en faveur de cette âme. Le saint sacrifice de la messe, beaucoup de chemins de croix et les mortifications que vous m'aviez permises, voilà ce que j'ai eu la consolation de présenter à Dieu pour elle. J'ai peu souffert corporellement; vous m'avez vu le visage enflé, mais ma plus grande peine était de n'en pas avoir davantage; c'est mon âme que Notre-Seigneur a fait souffrir. A cette douce union et à cette paix intérieure dont il m'avait gratifiée a succédé l'orage : il s'est caché; il m'a fait vivement sentir ma misère et ma grande indignité; la nuit a succédé à la lumière. Si le divin Maître me frappait d'une main, il me soutenait de l'autre et me donnait le courage de lui dire : « Mon Dieu, afin que cette pauvre âme
« vous possède plus vite et vous glorifie pour moi,
« j'accepte ces peines; pourvu que je ne vous offense
« point, Seigneur, voilà tout ce que je désire. »

« La fête de notre père saint Joseph approchait; je m'y suis disposée par une neuvaine, suppliant ce

grand saint, à cette occasion, d'obtenir de Dieu la délivrance désirée, et promettant de continuer les pénitences qui m'étaient permises. La veille de la solennité, mon émotion a redoublé ; j'étais dans un tourment inexprimable par la vivacité de mon désir. Au réfectoire, j'avais plutôt envie de pleurer que de manger ; mon âme était blessée, mais c'était vraiment d'un sentiment tout à fait surnaturel, car je n'ai jamais connu ce prince. Si j'ai senti la privation que peut m'imposer mon vœu de pauvreté, ah ! c'est bien en ce jour ! Si j'avais encore possédé quelques fonds, assurément je m'en serais servie pour faire acquitter des messes ; mais une pensée est venue me consoler, je me suis dit : « J'ai tout
« donné à mon céleste Époux ; par conséquent, il
« s'est donné réciproquement à moi ; ainsi ses biens
« m'appartiennent. » Alors, pleine de confiance, j'ai offert au Père éternel tous les trésors de son divin Fils pour suppléer à ma pauvreté, et je me suis unie aux prêtres qui célébraient le saint sacrifice.

« Ensuite Notre-Seigneur me fit sentir que je devais encore pratiquer un acte de charité pour cette âme souffrante, lui offrir, à son intention, la sainte communion que j'allais faire, et gagner ainsi pour elle une indulgence applicable aux morts. J'y accédai, non sans un peu de peine, car en cette grande fête de notre saint ordre, je comptais bien penser un peu à mon intérêt particulier et m'appliquer à moi-même le fruit de l'indulgence ; mais puisque Notre-Seigneur en disposait autrement, je me suis soumise à sa sainte volonté, me conformant à ce qu'il m'avait inspiré, et j'ai encore intercédé

pour le prince de toutes les forces de mon âme et de toute l'affection de mon cœur.

« Depuis ce jour, ma révérende Mère, je ne suis plus inquiétée, je me sens tout à fait déchargée; je ne puis plus dire pour lui que le *Laudate*. Je crois que mes petits services, unis aux ferventes prières de nos sœurs, ont pu le soulager. La très sainte Vierge aura sans doute obtenu son salut, et notre père saint Joseph son entrée dans le ciel; car j'espère, et j'ai l'intime confiance, qu'à la fête de ce grand saint il aura été délivré du purgatoire. Dieu, toutefois, ne m'en a pas donné une certitude surnaturelle; j'adore ses desseins, sans désirer les pénétrer, car j'en suis très indigne. Ce prince, comme on le sait, est mort d'un accident bien terrible et sans le secours de notre sainte religion; mais un acte d'une sincère contrition a pu obtenir son salut: la miséricorde de Dieu surpasse toutes ses œuvres. »

Trois ans après, la sœur eut connaissance que l'âme, objet de si ferventes prières, avait réellement obtenu sa délivrance. Le 26 avril 1846, elle écrit :

« Après la sainte communion, Notre-Seigneur m'a dit : « Laissez-vous aller à l'impression de la grâce. » J'ai obéi, et ce divin Sauveur a commencé son opération. Mais que dirai-je maintenant? O bonté infinie de mon Dieu, aidez-moi à parler, afin que vous soyez de plus en plus connue et bénie sur la terre! « Regardez, me dit tout à coup Notre-Seigneur, voilà celui pour lequel vous avez prié; je vous l'amène afin qu'il vous remercie de ce que vous avez fait. Voyez à son égard l'excès de ma miséricorde, continua-t-il; si je l'avais laissé sur

« la terre, il aurait eu l'ambition de ceindre son
« front d'une couronne temporelle, et maintenant
« je lui donne au ciel une couronne de gloire. » Je
voyais, par une vue intellectuelle, cette âme à côté
de Jésus. Comme elle se tournait vers moi : « Ah !
« lui ai-je dit, c'est Notre-Seigneur qu'il faut re-
« mercier, car pour moi je ne suis rien ; ce sont ses
« mérites que j'ai offerts à Dieu. » Cette âme me
dit alors : « C'est à la sainte Vierge que je dois
« mon salut ; quand j'ai été traduite devant le tri-
« bunal de Dieu, j'ai été couverte des mérites infi-
« nis de Jésus-Christ, et c'est par la protection de
« saint Joseph que je suis sortie du purgatoire. »
— « O âme trop heureuse, lui ai-je dit, priez pour
« la France, priez pour moi ; » et je répétais, dans
un transport de reconnaissance envers la miséri-
corde infinie de Dieu : « Heureuse âme, priez pour
« moi ; prosternons-nous ensemble aux pieds de
« Notre-Seigneur Jésus-Christ ; aidez-moi à lui
« rendre mes devoirs. » Notre-Seigneur m'a dit :
« Maintenant, celui-ci priera pour vous. » Et je
répétais : « Priez pour moi ! Mais, repris-je, com-
« ment vous invoquerai-je désormais ? » Il m'a ré-
pondu : « Je m'appelle *Ferdinand*, nommez-moi
« *Ferdinand* ; je vous assure que je m'appelais *Fer-*
« *dinand*. » Il me semblait qu'il répétait ainsi son
nom plusieurs fois comme preuve de la vérité que
je voyais, car j'ignorais qu'il eût ce nom. Il ajouta :
« Je règne maintenant avec Jésus-Christ ; je suis
« couronné dans les cieux. » Je lui dis : « Je sais
« que la bonté de Dieu est bien grande ; cependant
« je n'osais penser que vous fussiez déjà entré dans

« la gloire, mais j'ai compris que c'était un chef-
« d'œuvre de la miséricorde divine. »

« Tout ce que je voyais, entendais et comprenais, me mettait hors de moi; l'excès de la divine charité envers cette âme me ravissait, les larmes et les sanglots accompagnaient cette émotion intérieure. Mais en ce doux moment, la cloche du tour a sonné, et, comme l'obéissance m'appelait, j'ai quitté Notre-Seigneur pour aller remplir les devoirs de mon office. Alors, voulant m'assurer si ce que je venais de voir n'était point une illusion, j'ai demandé à une sœur que je rencontrai, et qui devait savoir le nom du prince en question, comment on l'appelait. Elle m'a répondu : « Il s'appelait *Ferdinand*. » Cette réponse a fait en moi une vive impression, parce que c'était la marque de la vérité; d'ailleurs, l'opération de Dieu en mon âme était des plus fortes¹. »

Cette communication fut, comme toutes les autres, mise sous les yeux de M^{gr} Morlot. Ce prélat en fut si frappé et y vit tellement une inspiration surnaturelle qu'il crut devoir en écrire à la pieuse mère

¹ Bien que ce fait touche un peu aux questions politiques d'une époque déjà lointaine, nous avons cru devoir le rapporter avec détail et ne pas nous abstenir de citer les noms propres. L'intention si pure de notre carmélite nous justifiera aux yeux du lecteur. Il en ressort, d'ailleurs, une idée consolante qui n'échappera à personne : dans les plus funestes accidents qui paraissent être des châtiments de la divine justice à l'égard des familles et des empires, il y a souvent pour le salut des individus un côté miséricordieux qu'on ne soupçonne pas, qui prouve l'infinie bonté de Dieu et rend souverainement adorables les voies de sa Providence.

du défunt, la reine Amélie, qu'on savait tristement préoccupée du sort éternel de son fils. Il est facile de comprendre quelle précieuse et légitime consolation procura à cette chrétienne inquiète et affligée, la charitable démarche de l'archevêque¹.

Ce fait extraordinaire, particulier à la carmélite de Tours, n'est point sans précédent ni analogie dans l'histoire. On rapporte une délivrance à peu près semblable opérée sur une âme du purgatoire par les prières et les souffrances d'une des premières filles de la Visitation, la sœur Marie-Denise de Martignat. Les circonstances sont racontées avec le plus grand détail dans la vie de cette sainte religieuse, par la mère de Chaugy. « Notre-Seigneur, un jour, menant la sœur sur le bord du purgatoire, lui montra l'âme d'un grand prince dont la mort avait causé beaucoup de regret et fait verser beaucoup de larmes, prince très puissant lorsqu'il vivait, et à l'heure, très pauvre, n'ayant pas fait l'amas de beaucoup de bonnes œuvres, qui sont les richesses de l'autre vie, et souffrant plus qu'on ne peut dire. » Notre-Seigneur lui dit : « Ma fille, vous « m'avez déjà beaucoup prié pour le salut de cette « âme ; maintenant voyez et priez². » Ce prince était mort dans l'acte même du duel ; mais, explique

¹ Dans sa douleur de chrétienne et de mère, la pauvre reine consulta le R. P. de Ravignan. Nous savons que le saint religieux la consola en s'appuyant sur le motif précisément allégué par la sœur Saint-Pierre : « que le prince avait pu en un moment faire « un acte de contrition et qu'il fallait tout espérer de l'infinie « miséricorde. »

² *Vie de sept religieuses de la Visitation*, par la mère de Chaugy, Marie Denise de Martignat, ch. xv, p. 168.

la sœur, « par un chef-d'œuvre de la grâce et de la miséricorde divines, il avait eu un instant la vraie contrition de ses péchés; et, au lieu d'être dans l'enfer, qu'il n'avait que trop mérité, il était pour un très grand nombre d'années condamné aux expiations du purgatoire. » Denise de Martignat s'offrit et se dévoua à souffrir afin d'acquitter une partie de sa dette. Dès lors elle fut tourmentée par les maladies les plus étranges et les douleurs les plus cruelles. Plusieurs fois l'âme du défunt lui apparut, la remerciant et l'encourageant à prier toujours, et à souffrir encore. Peu avant sa mort, la servante de Dieu reçut l'annonce que l'âme du prince était grandement soulagée; mais, moins heureuse que Marie de Saint-Pierre, elle ne connut pas le moment positif de son entière délivrance.

Une autre sainte pratique allait servir d'aliment à ce zèle toujours actif et ingénieux qui animait notre chère sœur pour le salut des âmes. Les carmélites occupaient encore sur la place Saint-Grégoire la maison dont nous avons parlé, attendant que leur monastère fût construit. Marie de Saint-Pierre, portière à l'intérieur, était perpétuellement assiégée par les visites de personnes désireuses de recevoir des consolations ou des avis. Elle avait fort à faire pour se défendre de ces pieuses importunités et conserver l'esprit de recueillement.

« Comme ces bonnes gens, dit-elle, voyaient que cette petite Bretonne, simple comme eux, entendait parfaitement leur langage et leurs peines, tâchant de les adoucir par la voix de la religion, ils s'en

allaient contents ; mais bientôt ils revenaient et m'amenaient leurs voisins ; malgré la charité que j'avais pour eux, je m'excusais de les recevoir, afin de ne point m'éloigner de l'esprit de silence propre à notre sainte vocation. Notre-Seigneur, qui voyait cela, me donna le moyen de les satisfaire, et de plus celui de les soulager dans leurs maladies, en m'inspirant une dévotion qui consiste à porter sur soi l'Évangile de la Circoncision.

« Voici comment je conçois cette pratique d'après ce qu'il m'a communiqué. Le démon met tout en œuvre pour ravir à Notre-Seigneur Jésus-Christ l'héritage conquis sur la croix, et il cherche sans cesse à dérober à ce bon Pasteur les brebis rachetées d'un si grand prix. Pour le mettre en fuite et empêcher ce loup ravisseur d'approcher du bercail, Jésus désire, comme il me l'a fait connaître, voir ses brebis marquées de son saint Nom et portant sur elles l'Évangile qui annonce à toutes les nations que le Verbe incarné a été nommé Jésus. Cet aimable Sauveur me fit connaître la vertu de ce nom sacré : il chasserait le démon, et ceux qui auraient recours à cet acte de piété en recevraient de très grandes grâces. Il me dit aussi de mettre au bas de cet Évangile quelques paroles rappelant la victoire qu'il a remportée sur Satan en prenant par amour pour nous le nom de Jésus. Cette petite dévotion fut d'abord approuvée de mes supérieurs ; leur charité permit plus tard qu'on imprimât l'Évangile de la Circoncision et qu'on gravât sur la même feuille le saint enfant Jésus et les initiales de son Nom adorable. La feuille était ensuite pliée et ren-

fermée dans un petit morceau d'étoffe sur lequel on brodait une croix avec le sacré Cœur : ce qui faisait l'effet d'une médaille que l'on porte sur soi. Cette pratique reçut aussi l'approbation d'un grand vicaire¹, comme étant très conforme à l'esprit de l'Église; car on voit dans l'histoire que les premiers chrétiens avaient l'habitude de porter sur eux le saint Évangile.

« Notre-Seigneur m'avait fait connaître qu'il ne fallait point vendre ces pieux objets, mais les répandre en son nom, afin que tous pussent s'en procurer facilement; qu'il demandait cette aumône à la communauté pour sa gloire, et qu'il saurait bien l'en récompenser en prenant soin des affaires de la maison. Nos dignes supérieurs me donnèrent la permission de satisfaire le désir de l'enfant Jésus. Bientôt une infinité de personnes portèrent sur elles avec dévotion cet Évangile, et l'enfant Jésus ne tarda pas à les récompenser par des grâces spéciales². J'étais continuellement occupée à disposer ces petits Évangiles; mais, quoique je fusse fort assidue à ce travail, je n'en faisais pas assez pour contenter tous ceux qui en désiraient. Alors nos chères sœurs voulurent bien m'aider; j'étais enchantée de ce nouveau commerce, tout au profit et à la gloire du saint Enfant. Je fis pour lui un très joli petit Évangile, que je mis au cou de sa statue; comme il m'avait dit de ne point vendre ces objets et que beaucoup de gens riches voulaient donner quelque rétribution, je mis

¹ Ce n'était qu'une approbation verbale. Plus tard, quinze jours après la mort de la sœur, M. Dupont obtint l'approbation officielle.

² Document G, p. 1.

une bourse dans la main de mon petit roi, et nous disions à ces personnes : « Donnez ce que vous « voudrez à Jésus, cela servira à lui acheter des « langes. » Cet aimable Enfant leur payait au centuple ces aumônes par les grâces qu'il leur accordait. Il recueillit ainsi dans sa petite bourse une somme assez considérable. Alors notre révérende Mère acheta des langes à Jésus, je veux dire des corporaux; la communauté, par les ordres de notre Mère, travailla ces langes, qui furent offerts au saint Enfant, en grande cérémonie, à sa fête du Saint-Sacrement et distribués dans l'octave aux paroisses pauvres du diocèse. On fit aussi un trousseau pour un pauvre petit enfant naissant qui représentait la pauvreté de Jésus à sa naissance. »

La bonne et candide sœur nous apprend encore que Notre-Seigneur demandait comme une aumône qu'on distribuât ces feuilles le plus possible et qu'on y écrivît à la fin ces mots :

Quand Jésus fut nommé,
Satan vaincu fut désarmé.

« Il m'a fait connaître, dit-elle, combien il lui était glorieux qu'on célébrât sa victoire par ces paroles; elles font frémir de rage le démon; il bénira les personnes qui porteront sur elles cet Évangile; il les défendra contre les attaques de Satan. »

Le Sauveur lui dit ensuite que, cette grâce étant puisée dans son Cœur, il fallait appliquer l'image de ce Cœur sacré sur le sachet contenant l'Évangile, avec celle des instruments de sa passion, de même qu'on applique sur un reliquaire un cachet, au moyen

duquel est garantie l'authenticité des reliques qu'il contient. En l'honneur des cinq lettres qui forment son nom de Jésus et par la vertu de ses cinq plaies, il promet d'accorder à ceux qui embrasseront cette dévotion cinq grâces spéciales, dont la première sera d'être préservés de la foudre; — la seconde, d'échapper aux ruses et aux malices du démon; — la troisième, de ne pas mourir d'une mort subite et imprévue; — par la quatrième, il les fera marcher facilement dans le chemin de la vertu; — par la cinquième, il leur donnera la persévérance finale. Comme cette dernière faveur paraissait excessive à la pieuse carmélite, les paroles suivantes de l'Écriture se présentèrent à son esprit et la rassurèrent : *Quiconque invoquera le Nom du Seigneur sera sauvé*¹. — Ces petits sachets ne devaient pas avoir d'autres bénédictions que l'adjonction d'une portion du rameau bénit au dimanche des palmes, en souvenir de l'entrée triomphante du Sauveur dans la ville de Jérusalem.

« Tandis que je cherchais, dit-elle, les moyens de couvrir les frais de ces dépenses, — elle parle ici des premiers temps, — Notre-Seigneur m'ordonna de m'adresser à son serviteur, M. Dupont, et de lui dire que l'enfant Jésus lui demandait cette œuvre de charité comme la dîme des biens qu'il lui avait donnés, et que cette œuvre lui serait fort agréable. Je dis alors à ce divin Sauveur : « Si vous
« vouliez me promettre quelque bien pour lui, ou
« du moins quelque grâce pour sa famille. » Notre-

¹ Rom. x, 13.

Seigneur me répondit : « Son amour est assez
« grand pour me rendre ce service sans qu'il soit
« besoin qu'on lui promette des grâces afin de l'y
« engager, et, pour cet amour désintéressé, je le
« récompenserai plus magnifiquement dans le ciel ;
« quant à vous, faites cette commission comme étant
« ma petite domestique ; ne craignez point de de-
« mander pour moi, et vous aurez le même mérite
« que si vous faisiez l'œuvre. »

On peut penser avec quel empressement M. Dupont répondit à l'appel qui lui fut fait. En cela, comme en toutes ses œuvres de piété et de charité, qui jetaient déjà un certain éclat dans la ville de Tours, le serviteur de Dieu se montra digne de l'éloge que Notre-Seigneur se plaisait à faire de son généreux amour ; digne aussi du religieux intérêt que la bonne sœur portait à lui et à sa famille. On lit, en effet, dans sa *Vie*¹, que ce fervent laïque, avec la candeur et la simplicité de sa foi, s'associait volontiers aux dévotions chéries de la vierge du Carmel, surtout à celle qui avait pour objet l'enfant Jésus. Avant qu'il y eût des feuilles imprimées, il faisait lui-même des copies de son petit Évangile, et lui aidait à les répandre, s'estimant heureux et largement payé par les prières que la sœur lui promettait pour sa fille Henriette, alors sur le point de faire sa première communion.

Le jour de la très sainte Trinité, le Sauveur encouragea de nouveau sa servante à propager cette pieuse pratique.

¹ T. I, p. 155.

« Voici à peu près, dit-elle, les paroles que Notre-Seigneur m'a fait entendre : « Ma fille, ne vous
« affligez point de ce que le travail de vos petits
« Évangiles ne vous laisse pas jouir de ma présence
« comme vous le voudriez; car il vaut mieux sa-
« crifier ces consolations pour empêcher que je ne
« sois offensé. J'ai dessein de sauver des âmes par
« cette dévotion; elle a déjà fait éviter plusieurs
« péchés. »

S'adressant à la Mère prieure, la sœur ajoute :
« Notre-Seigneur m'a dit encore qu'il désirait
qu'avec l'argent reçu des petits Évangiles, vous
fassiez célébrer cinquante messes pour sa plus
grande gloire et pour le salut des âmes, et qu'en-
suite, si on en recueillait assez pour couvrir les
frais d'une impression nouvelle des prières de la ré-
paration, je devais être convaincue qu'il n'y a point
d'illusion de ma part, mais reconnaître que ce divin
Sauveur s'est communiqué à mon âme.

« Vous savez, reprend-elle, que je ne pensais
plus à réclamer l'impression de ces prières. D'après
M^{gr} l'archevêque, on ne peut les comprendre que dif-
ficilement; mais aujourd'hui Notre-Seigneur les de-
mande pour les âmes religieuses, afin qu'elles atti-
rent sa miséricorde sur la France, qu'elles apaisent
sa justice, et que les méchants soient confondus.
J'abandonne ces choses à vos lumières, ma très ré-
vérende Mère; tout ce que je cherche, c'est que la
sainte volonté de Dieu soit faite. »

Des grâces surprenantes, en tout genre, ne tar-
dèrent pas à sanctionner une dévotion si humble et
si bien fondée. Voici des faits que la sœur Saint-

Pierre a pris soin d'enregistrer elle-même; nous conservons la couleur de son récit.

« A l'époque du tirage, plusieurs jeunes gens, sollicités par la tendresse de leurs mères, qui craignaient de perdre en eux leurs soutiens, ont consenti à porter sur eux le petit Évangile, et ne sont pas tombés au sort. D'autres ont obtenu des conversions particulières. Ainsi, une jeune personne faisait gémir ses parents par les injures dont elle les accablait, se livrant à de terribles accès de colère; elle a porté le petit Évangile, et cela seul a suffi pour chasser le démon; elle a aussitôt demandé pardon à ses parents, et s'est approchée des sacrements. Un pécheur endurci, réduit à l'extrémité, refusait opiniâtrément de recevoir les secours de la religion; son respectable curé, désolé de voir cette brebis de son troupeau devenir la proie du loup infernal, eut recours au petit Évangile : il en fit mettre un au pied du lit de ce malade, qui, touché aussitôt, demanda les sacrements et mourut en bon chrétien. Un autre, qui avait depuis de longues années abandonné la pratique de ses devoirs, voulut bien cependant porter le petit Évangile, et réciter la prière qui y est jointe; il sentit dès lors une grâce puissante, qui le sollicitait sans cesse de revenir à Dieu; il fut plusieurs mois rebelle, mais enfin, cédant à la vertu du saint Nom de Jésus, il alla se jeter aux pieds d'un confesseur, et sa parfaite conversion a rempli de joie ceux qui avaient gémé sur sa conduite passée.

« Diverses personnes ont ressenti les effets merveilleux de cette salutaire dévotion, dans leurs ma-

ladies ou infirmités corporelles. Une petite fille a été délivrée d'une grosse fièvre, qui l'avait réduite à l'extrémité; tout annonçait sa fin prochaine; son oncle lui passa au cou le petit Évangile; ils le récitèrent pendant neuf jours avec les oraisons qui y sont jointes, et l'enfant fut parfaitement guérie.

« Une dame avait à la gorge, depuis sept ans, un ulcère qui l'empêchait quelquefois de prendre sa nourriture; elle avait même de la peine à faire la sainte communion; on lui avait administré beaucoup de remèdes inutilement. Ayant pris sur elle le petit Évangile, elle a été guérie si promptement que les personnes qui la traitaient en furent d'un étonnement extrême; aussi leur a-t-elle fait connaître à quel divin remède elle devait sa guérison.

« Un grand nombre de femmes enceintes ont été comme miraculeusement délivrées par le petit Évangile; c'est surtout sur elles qu'il s'est opéré le plus de grâces extraordinaires.

« Une petite fille, à qui nous avons donné un Évangile du saint Nom de Jésus, fit une chute très grave. Quand on la releva, elle ne pouvait faire aucun mouvement; ses parents, désolés, craignaient qu'elle n'eût les reins brisés, et voulaient aller chercher le médecin, lorsque l'enfant se mit à crier : « N'y allez point, mais donnez-moi ma petite relique; le bon Jésus peut me guérir. » On lui mit au cou le petit Évangile; aussitôt elle cessa de crier, s'endormit profondément, et, à son réveil, se trouva guérie sans se ressentir aucunement de sa chute. La foi de cette enfant avait été récompensée; tous ceux qui croiront comme elle n'espéreront pas en vain.

« Plusieurs missionnaires ont porté des Évangiles du saint Nom de Jésus dans les pays étrangers; je citerai, en terminant, la conversion d'un grand pécheur.

« Le 26 décembre 1845, il vint une personne, tout éplorée, recommander aux prières un homme qui était à l'extrémité; « mais, disait-elle, il n'y a « pas moyen de lui parler des sacrements, car il est « comme un furieux. » On remit à cette personne un petit Évangile pour le passer au cou du malade, et une feuille pour réciter les prières du saint Nom de Jésus. Cette dame, pleine de foi et de zèle, ayant appris que deux hommes devaient veiller toute la nuit auprès du moribond, les pria de tâcher de lui mettre au cou le petit Évangile, et de réciter les prières de la feuille; ils le lui promirent, et s'acquittèrent de leur mission auprès de ce malheureux, qui parut tout d'un coup changé. Le voyant plus calme, ils lui proposèrent un prêtre; il accepta, et, après s'être confessé, il reçut le saint viatique et mourut dans de très bonnes dispositions. Satan, furieux de voir cette proie lui échapper, a, pour s'en venger sans doute, tourné sa rage contre moi. Dieu sait ce que j'ai souffert de lui au moment de la mort de cet homme; pendant deux heures, j'avais autour de moi comme une légion de démons; j'étais comme possédée; il me semblait entendre leur voix horrible me solliciter par leurs discours les plus séduisants; l'action de ces esprits infernaux à mon égard était des plus violentes; je n'avais jamais eu pareil combat à soutenir; mais le divin Époux de mon âme m'a fortifiée par sa puissance, et sa grâce

m'a rendue victorieuse. J'allai me jeter aux pieds de notre révérende Mère, qui fut effrayée en voyant la pâleur de mon visage; je lui découvris les angoisses de mon pauvre cœur; elle eut la charité de me consoler, et, quand elle m'eut donné sa bénédiction, je me sentis aussitôt délivrée et je passai la nuit dans la paix du Seigneur. »

Ces prodiges se sont continués jusqu'à nos jours; nous n'en citerons qu'un exemple, assez récent, arrivé à Tours. C'était un personnage politique, appartenant à une autre contrée; il avait depuis longtemps oublié les devoirs de sa religion, qu'il avait d'ailleurs fort peu respectée dans ses actes publics; il était atteint d'une maladie mortelle, et ceux de ses amis qui s'intéressaient à son salut le voyaient avec douleur refuser ou éluder toutes les avances qu'on lui faisait à cet égard. Enfin une dame, après l'avoir entretenu sans obtenir de réponse favorable, glissa adroitement sous son oreiller un petit Évangile, et se disposait à se retirer; elle n'était pas arrivée à la porte de la chambre que le malade, la rappelant, lui dit : « Cependant, je ne veux pas paraître devant Dieu sans avoir préparé mes comptes; faites venir un prêtre. » Dès lors il fut tout changé, et ne pensa plus qu'à s'occuper de son âme et à réparer le temps perdu par un sincère et public repentir.

C'est ainsi que Notre-Seigneur soutenait sa servante, en lui donnant occasion de faire un essai et comme un exercice préparatoire de ce qui devait plus largement s'accomplir, au moyen de la grande œuvre réparatrice. Par le petit Évangile, il glori-

fiait son propre Nom, le Nom béni de Jésus; il guérissait les malades, il ramenait les pécheurs. Par l'œuvre de la Réparation, il glorifiera le Nom de son Père, ce Nom du Dieu éternel qu'outrage le blasphémateur. Le malade à guérir, le pécheur à sauver, ce sera toute une grande nation gangrenée d'impiété, jadis l'honneur de l'Europe chrétienne, et qui, aujourd'hui, dans son oubli des lois divines, semble courir de gaieté de cœur à sa perte; mais devant elle s'ouvrira la voie de la miséricorde et du salut, qu'une fille du cloître a mission de lui révéler.

CHAPITRE XII

LA SAINTE FACE

« Je cherche des Véronique pour
essuyer et honorer ma divine Face,
qui a peu d'adorateurs. »

(*Paroles de Notre-Seigneur.*)

Les joies spirituelles que Marie de Saint-Pierre recevait du saint nom de Jésus la consolaiient un peu du retard apporté dans l'œuvre de la Réparation. Notre-Seigneur n'avait pas non plus insisté davantage sur ce sujet, depuis le 19 novembre 1844. Mais, le 17 juin 1845, le divin Maître reprit son grand dessein et encouragea sa servante à parler elle-même à l'archevêque; il ne fallait rien moins qu'une telle autorité pour obliger l'humble et timide vierge à entretenir directement un prince de l'Eglise; car il s'agissait de lui notifier avec instance de la part de Dieu qu'il eût à prendre, touchant l'œuvre à établir, une grave résolution devant laquelle il semblait toujours reculer.

« Alors, écrit-elle, je souffris un martyre inté-

rieur que Dieu seul connaît; je ne pouvais plus manger, je ne pouvais plus vivre. Le céleste Époux me dit de ne point craindre de parler à Monseigneur, qu'il m'accompagnerait et me suggérerait ce que j'aurais à lui dire. Ce divin Sauveur tint sa promesse; car je parlai à ce digne prélat avec le respect dû à Sa Grandeur et avec la simplicité d'un enfant envers son père, sans être trop intimidée. »

L'archevêque consentit à se rendre auprès de la bonne sœur, dont il avait déjà apprécié la haute vertu. Quand celle-ci fut en sa présence, elle se mit à genoux et lui baisa les pieds; puis elle le pria très humblement de vouloir bien achever l'œuvre qu'il avait si heureusement commencée à la gloire du saint Nom de Dieu, et elle lui expliqua « combien Notre-Seigneur la pressait intérieurement à ce sujet ». Le prélat répondit : « Mon enfant, je désire de tout mon cœur établir cette œuvre et lui donner la publicité qu'elle mérite, mais c'est une chose difficile. Si vous connaissiez comme moi les obstacles! Nous avons déjà tant de peine à faire marcher notre peuple dans la voie ordinaire : que dira-t-on si je propose quelque pratique de plus? Cela n'excitera-t-il pas les méchants à de plus grands blasphèmes? Exposez à Dieu nos difficultés et priez beaucoup pour moi; demandez de nouvelles lumières; si le Seigneur vous éclaire, vous m'en donnerez connaissance. » Il ajouta, comme pour la tranquilliser sur ses dispositions intérieures : « Mon enfant, ce que vous éprouvez n'a point le caractère des illusions; j'y reconnais, au contraire, *le cachet de Dieu*. Nous avons pris des informations et nous

savons que plusieurs personnes ont eu la même inspiration que vous au sujet de cette œuvre réparatrice ; elle existe en Italie et il y a un mouvement pour elle dans plusieurs diocèses de France. Je désire beaucoup que les âmes pieuses s'appliquent à cette dévotion, mais vous surtout, mon enfant ; offrez-vous à Dieu comme une *victime*, offrez vos pénitences et toutes vos œuvres en sacrifice de réparation pour l'Église et pour la France ; unissez-vous à Notre-Seigneur Jésus-Christ au très saint Sacrement de l'autel pour rendre, par lui, honneur, louange et gloire aux trois divines personnes de l'adorable Trinité ; tâchons d'empêcher le bras du Seigneur de s'appesantir sur nous. Adressons-nous au saint cœur de Marie ; offrons au Père éternel, par les mains de cette auguste Mère, le sang, les souffrances et tous les mérites de son Fils, et j'espère que nous apaiserons la colère de Dieu. »

Puis, entrant dans de pieux détails, l'archevêque continua de converser familièrement avec la sœur, lui donna des conseils et l'engagea surtout à glorifier Jésus au très saint Sacrement de l'autel. « Vous ferez, lui dit-il, le jeudi une amende honorable ; le vendredi, vous direz les litanies de la Passion, et le samedi, celles de la sainte Vierge. Quand le Seigneur vous l'inspirera, vous récitez, mon enfant, les prières de la Réparation ; mais j'aime mieux que vous fassiez les prières les plus communes. » La pieuse fille dit alors qu'elle craignait quelquefois que son imagination ne se mêlât à l'opération de Dieu, mais le prélat la rassura de nouveau, en lui disant : « Dès lors que vous ne vous obstinez pas à

rien poursuivre hors des limites de l'obéissance et que vous abandonnez ces choses au jugement de vos supérieurs, vous devez être parfaitement tranquille. » Enfin il lui dit : « Je trouve tout cela très bien ; priez le Seigneur de m'éclairer et agissez uniquement pour la gloire de Dieu¹. »

« Ces paroles, écrit-elle, furent comme un baume répandu sur mon âme ; elles me donnèrent une grande consolation, car jusqu'alors mon confesseur n'avait pas voulu se prononcer sur ce qui se passait en moi au sujet de la Réparation, me disant que mon premier supérieur avait reçu de l'Esprit-Saint le pouvoir d'exercer un jugement équitable et qu'il fallait se soumettre à sa décision ; alors je fus plus convaincue que jamais de la volonté divine, et quoique Monseigneur ne m'ait pas donné grand espoir qu'il puisse procéder à l'établissement de l'œuvre à cause des graves difficultés qu'il prévoit, cela ne m'empêche pas d'espérer que Dieu lèvera les obstacles quand le temps marqué dans ses décrets sera arrivé. Voici le raisonnement que je fais et la conclusion que j'en tire : Si les communications que, malgré mon indignité, je reçois de Dieu par rapport à la Réparation, ne sont pas illusoires, ainsi que me le dit celui qui a reçu d'en haut grâce pour en juger, cette œuvre assurément s'établira, car la parole de Dieu est créatrice et efficace ; si, au contraire, Monseigneur m'eût dit que c'étaient des illusions, j'aurais abandonné tout cela, car, par la grâce de Dieu, j'ai toujours eu

¹ Document B, p. 45.

plus de confiance en la parole de mes supérieurs, qu'aux paroles intérieures que j'ai cru entendre de Notre-Seigneur : dans celles-ci on peut se tromper, mais la foi ne trompera jamais ; le divin Maître a dit des supérieurs : *Qui vous écoute m'écoute* ; on ne peut donc se tromper en les écoutant. Ce mot du saint Évangile m'a toujours frappée ; je l'ai gravé dans mon cœur, et en le mettant en pratique j'ai reçu de grandes grâces par le moyen de ceux qui ont eu la direction de mon âme. » — Ces sages réflexions dépeignent bien l'âme de l'humble et obéissante fille du Carmel, et justifieraient au besoin le jugement du vénérable archevêque à son sujet. Personne n'ignore qu'en matière de révélations ou de communications célestes, de quelque nature qu'elles soient, la pierre de touche est l'humilité et la parfaite soumission de cœur et d'esprit aux décisions de l'Église et à l'autorité de ceux qui la représentent.

Quelque temps après, M^{gr} Morlot voulut bien approuver les prières de la Réparation, et, après y avoir indiqué les corrections qu'il crut nécessaires, il accorda la permission de les imprimer. « Mais, dit-elle, l'impression n'en fut pas exécutée tout de suite ; alors Notre-Seigneur me fit entendre que si l'on se contentait d'imprimer ces prières sans y joindre une instruction sur le but de l'œuvre à établir, cela ne suffirait pas, et que, pour intéresser les fidèles à réciter ces prières, il fallait leur apprendre le dessein de sa volonté, et qu'alors on verrait les âmes pieuses se jeter sur les prières de la Réparation avec le même empressement que les

abeilles se jettent sur les fleurs; et il me fit connaître que ces prières obtiendraient de grandes grâces pour la conversion des pécheurs. »

Elle parle ensuite de l'opuscule sur le blasphème, intitulé *Association de prières* et composé par M. l'abbé Salmon. L'auteur y joignit quelques réflexions sur la profanation des jours consacrés à Dieu; à la suite on imprima les prières de la Réparation. On y ajouta aussi le *Petit office du saint Nom de Dieu*, que M. Dupont avait élaboré de concert avec deux vénérables chanoines, amis du Carmel, M. Allouard et M. Pescherard. M. Dupont, de plus, contribua largement aux frais d'impression.

« Monseigneur, continue la sœur, approuva ce petit ouvrage, qui eut aussitôt un grand succès; en peu de temps il se répandit, ainsi que plus de vingt-cinq mille prières de la Réparation. De différentes villes de France on adressait à Tours des demandes, afin de propager cette dévotion à la gloire du saint Nom de Dieu, et ces prières se récitaient partout avec une grande ferveur. Notre-Seigneur me dit à ce sujet que cette nouvelle harmonie apaisait sa colère, mais qu'il voulait l'association comme il l'avait demandé. »

Pour se conformer aux exhortations de l'archevêque, elle se mit à prier le Sauveur qu'il daignât lui donner de nouvelles lumières sur l'établissement de son œuvre. Mais il plut au divin Maître de faire entrer sa servante encore une fois dans la voie de l'épreuve. Sa vue ne pouvait plus s'arrêter que sur ses péchés; elle n'était, croyait-elle, qu'un fantôme de carmélite bien éloignée de ce

qu'elle aurait dû être en réalité, et ses offenses étaient cause que l'œuvre restait inachevée. Le cœur pressé de douleur, elle pria Notre-Seigneur de se choisir pour l'accomplissement de ses desseins un autre instrument plus digne de lui. Puis, se reconnaissant ingrate et coupable, elle fit avec son confesseur une revue de conscience, et elle prit la résolution de mener désormais une vie conforme aux lumières qui lui étaient données sur ses misères et son néant.

Ce ne fut là encore qu'un point de départ dans une nouvelle carrière de luttes et de combats intérieurs. Elle était assaillie par le démon de mille et mille tentations. A cela se joignit la privation des douceurs sensibles; il lui semblait que son âme n'avait même plus la grâce sanctifiante; elle était comme réduite à l'agonie, ne trouvant que dégoût et qu'amertume dans les dévotions qui lui avaient jadis été les plus chères. A peine osait-elle recevoir la sainte communion.

Un jour qu'elle hésitait à s'y résoudre, sans avoir auparavant exposé son triste état à sa supérieure, elle se dit néanmoins que ce pain des forts lui rendrait le courage. Alors, en attendant l'heure de la messe, elle prit avec foi son crucifix, et, se rappelant que Notre-Seigneur lui avait dit que la louange appelée *Flèche d'or* blessait délicieusement son cœur, elle en prononça dix fois de suite la formule; puis elle prit la résolution d'aller à la table sainte et de recevoir la communion en réparation des blasphèmes proférés contre la divine Majesté. Il n'en fallut pas davantage pour toucher le cœur du

divin Époux. Le bon Maître accueillit avec tendresse cette âme qui, malgré sa désolation, était venue s'unir à lui pour dédommager son Père céleste des outrages qui lui sont faits. « Oh ! que Dieu est bon, s'écrie la sœur ! Oh ! que sa miséricorde est grande ! Après avoir reçu par la sainte communion ce Dieu d'amour, je lui dis avec foi : O céleste Médecin, je remets mon âme entre vos mains... Et aussitôt cet aimable Sauveur m'a fait sentir l'effet de ma prière, me recueillant en lui-même pour me faire oublier mes douleurs. Il m'a dit sa volonté persistante que je m'employasse à l'exercice de la Réparation malgré les efforts des démons, qui me remplissent de peine et de répugnance, parce qu'ils voudraient anéantir cette œuvre, si c'était en leur pouvoir. »

Les maîtres de la vie spirituelle ont remarqué que le Verbe divin, dans ses relations intimes avec les âmes d'élite, a souvent à leur égard des retours inattendus et soudains, les faisant passer en un moment des larmes à la joie, de la tentation au calme, des plus obscures ténèbres aux plus vives clartés. Marie de Saint-Pierre l'éprouva en cette circonstance : comme pour la dédommager de l'état pénible dont elle vient de nous retracer la peinture, Notre-Seigneur lui accorda une de ses communications les plus consolantes et les plus fécondes. Le mystère réparateur de la sainte Face lui fut tout à coup révélé. Elle se sentit transportée en esprit sur la route du Calvaire.

« Là, dit-elle, Notre-Seigneur m'a vivement représenté le pieux office de Véronique, qui, de son

voile, essuya sa très sainte Face couverte alors de crachats, de poussière, de sueur et de sang. Ce divin Sauveur m'a fait entendre que les impies renouvelaient actuellement par leurs blasphèmes les outrages faits à sa sainte Face; tous ces blasphèmes qu'ils lancent contre la Divinité, sans pouvoir l'atteindre, retombent comme les crachats des Juifs sur la Face de Notre-Seigneur, qui s'est fait la victime des pécheurs. Alors il m'a dit qu'il me fallait imiter le zèle de la pieuse Véronique, elle qui traversa si courageusement la foule de ses ennemis, et qu'il me la donnait pour protectrice et pour modèle. En s'appliquant à la Réparation des blasphèmes, on lui rend le même service que cette femme héroïque, et il regarde ceux qui agissent ainsi avec les yeux de la même complaisance et comme il la regarda lors de sa Passion. Je voyais que Notre-Seigneur avait pour elle beaucoup d'amour. C'est pourquoi il me dit qu'il désirait la voir honorée particulièrement dans notre monastère, m'invitant à lui demander, au nom du service que Véronique lui a rendu, telle grâce que nous voudrions et promettant de nous l'accorder¹. »

C'est pour la première fois que Notre-Seigneur parle de sa sainte Face à sa fidèle servante, et qu'il lui propose l'exemple de cette généreuse Israélite dont la tradition nous a conservé l'immortel souvenir. L'exposé est clair et succinct. La merveilleuse économie de la Réparation du blasphème s'y trouve tout entière en germe. Nous la verrons s'épanouir dans les révélations suivantes.

¹ Document B, p. 49.

Après ce qu'elle vient de rapporter, heureuse et ravie, la sœur ajoute : « Les effets de cette communication furent si grands dans mon âme que je ne pouvais me lasser d'admirer la puissance et la bonté de Notre-Seigneur. Avant la communion j'étais plongée dans un abîme de douleur, et, après avoir reçu ce pain de vie, j'étais comme ressuscitée de la mort, et la joie dilatait mon âme. J'allai trouver notre révérende Mère, et je lui appris ce que le divin Maître venait de me faire connaître sur sa sainte Face par rapport à l'œuvre de la Réparation, en lui disant : « Ma Mère, Notre-Seigneur m'a
« promis de m'accorder une grâce par l'intercession
« de la pieuse Véronique ; que voulez-vous que je
« demande de votre part ? » Je me sentais pressée intérieurement de faire cette demande à notre révérende Mère ; Notre-Seigneur me donnait la conviction que j'allais être exaucée, et je pensais que s'il m'accordait cette grâce, elle serait une preuve de vérité pour la nouvelle lumière que je croyais avoir reçue. Notre Mère me dit alors : « Si Notre-Seigneur
« désire que nous essuyions sa Face, et s'il est dis-
« posé à nous accorder une grâce par le service que
« lui a rendu la pieuse Véronique, la grâce que je
« vous ordonne de lui demander, c'est qu'il ait la
« bonté de vouloir bien voiler notre face, à nous
« qui serons exposées aux yeux des séculiers, si la
« portion de terre qui avoisine notre jardin est
« vendue à des étrangers ; ainsi priez-le de vouloir
« bien la donner à ses épouses ; s'il vous accorde
« cette grâce, vos supérieurs auront une preuve
« sensible de l'esprit qui vous conduit. »

La Mère Marie de l'Incarnation était alors très occupée à diriger la construction du nouveau monastère de la rue des Ursulines et à compléter l'achat des dépendances nécessaires. Or, à côté de l'enclos dont l'acquisition était déjà faite, se trouvait une parcelle de terrain d'où la vue s'étendait sur le jardin des Carmélites : grave inconvénient, on le comprend, pour des religieuses cloîtrées, que la règle tend à soustraire absolument à l'œil curieux et profane des gens du monde. Avec la gaieté d'humeur et l'indifférence apparente dont elle usait volontiers avec sa fille spirituelle, la révérende Mère lui tint le langage qu'on vient d'entendre. La sœur obéit à l'ordre de sa prieure et commença une neuvaine à la sainte Face ; mais elle disait naïvement : « Vous savez bien, mon Dieu, que je ne désire ce terrain qu'à cause de vous, et pour la gloire de votre saint Nom. » Il y avait, à ce que le couvent pût en devenir propriétaire, des difficultés qui paraissaient insurmontables ; aussi la sœur insistait parce qu'elle voyait que ce serait une preuve sensible de sa mission ; on verra de quelle manière cette grâce lui fut accordée.

Pour le moment, écoutons-la nous raconter comment, depuis cette première communication sur la sainte Face, elle s'appliquait à lui rendre hommage. « Je crois, dit-elle, éprouver une protection spéciale de la pieuse Véronique, et je suis continuellement occupée à l'adoration de la Face auguste et très sainte de notre divin Sauveur. Je sens que mon âme est entre les mains de Dieu comme un instrument qu'il manie à son gré. J'ai été pressée, ces

jours-ci, d'exposer à Jésus ce que notre digne prélat m'avait dit touchant l'œuvre de la Réparation des blasphèmes, lorsque j'eus la grâce de lui parler. Hier surtout, après la sainte communion, j'ai conjuré Notre-Seigneur de vouloir bien me donner de nouvelles lumières, en lui disant : « Vous savez
« bien, mon Dieu, que c'est de la part de Monsei-
« gneur que je vous fais cette demande; c'est en
« vertu de la sainte obéissance. » Ce divin Sauveur n'a pas jugé à propos de me répondre; il m'a seulement recueillie en lui très profondément dans la contemplation de sa Face adorable. »

Le 27 octobre, dès qu'elle fut arrivée au chœur pour l'oraison du matin, le Sauveur se communiqua à elle de nouveau, selon sa manière habituelle, et, comme pour répondre à la prière adressée au nom de l'archevêque, lui exposa quels étaient ses dessein dans l'œuvre de la Réparation.

« C'est ici, ma révérende Mère, dit-elle, que j'ai grand besoin que l'Esprit-Saint conduise ma plume, car je ne sais comment écrire ce que j'ai vu et entendu. Le voici à peu près. Notre bon Sauveur, ayant recueilli les puissances de mon âme dans son divin Cœur, m'a fortement appliquée à la contemplation de sa Face adorable; il m'a fait connaître, par la lumière de ses célestes rayons, que cette Face auguste et sainte, offerte à nos adorations, était le miroir ineffable des perfections qui sont comprises et contenues dans le très saint Nom de Dieu.

« Il m'est impossible d'exprimer cette vue intellectuelle, si ce n'est par les paroles de l'apôtre saint

Paul : *Dieu est le chef de son Christ*¹. Ces paroles, je les ai lues depuis ; elles m'ont vivement touchée,

¹ I Cor., xi, 3. N'y aurait-il pas, en effet, un sens mystérieux applicable au culte de la sainte Face dans ces mots de l'Apôtre : *Caput Christi Deus*, « Dieu est le chef de Jésus-Christ ? » Ne pourrait-on pas penser que le mot *tête*, *chef*, ne signifie pas seulement l'autorité que Dieu a sur Jésus-Christ comme homme, mais que le *chef* du Sauveur, pris littéralement, exprime d'une manière particulière l'image de la majesté divine ?

Ce qui favorise cette interprétation, c'est l'ensemble des versets qui accompagnent ces paroles, et la conclusion que l'Apôtre en tire : *Jésus-Christ*, dit-il, *est le chef de tout homme ; l'homme est le chef de la femme, et Dieu est le chef de Jésus-Christ*. S'il s'agissait uniquement du pouvoir que Dieu a sur l'humanité de Jésus-Christ, Jésus-Christ sur l'homme et l'homme sur la femme, il suffirait de conclure que la femme doit être soumise à l'homme, l'homme à Jésus-Christ, comme Notre-Seigneur lui-même se soumet à son Père. Mais saint Paul va plus loin. Il veut que l'homme respecte Jésus-Christ, qui est son chef, « en tenant sa tête découverte lorsqu'il prie ; » que la femme, parce que l'homme est son chef, « se voile la tête en priant. » Il y a donc ici une idée de dignité attachée au *chef*, pris dans le sens physique : dignité de l'homme dans le chef de la femme, dignité de Jésus-Christ dans le chef de l'homme ; dignité, majesté de Dieu dans le chef auguste de Jésus-Christ.

On peut mieux encore inférer la dignité du chef adorable de Notre-Seigneur de l'un des versets suivants, où saint Paul dit que « l'homme ne doit point voiler sa tête, parce qu'il est l'image et la gloire de Dieu ». Le texte sacré, il est vrai, dit simplement que l'homme est *l'image* et *la gloire de Dieu*, sans mentionner particulièrement la tête ; mais pourquoi, d'après cela, lui défendre de voiler sa tête, sinon parce que c'est dans la tête que résident principalement cette *image* et cette *gloire* ? Or, si la tête de l'homme est honorée d'une telle dignité, ne doit-on pas à plus forte raison regarder la tête auguste de Jésus-Christ comme l'emblème de la divine majesté, et sa sainte Face comme l'image et la gloire de Dieu ? — Cette explication se trouve en note à la suite du texte de la sœur Saint-Pierre. Nous la conservons comme étant l'œuvre du copiste, M. l'abbé Botrel, ami de M. Dupont. Elle ouvre tout un horizon de lumière sur le culte de la sainte Face.

parce que j'ai reconnu dans cette pensée ce qui m'avait été communiqué.

« J'ai compris que, comme le sacré Cœur de Jésus est l'objet sensible offert à nos adorations pour représenter son amour immense au très saint Sacrement de l'autel, de même, dans l'œuvre réparatrice, la Face de Notre-Seigneur est l'objet sensible offert à l'adoration des associés pour réparer les outrages des blasphémateurs qui attaquent la Divinité dont elle est la figure, le miroir et l'expression. Par la vertu de cette Face adorable, présentée au Père éternel, on peut apaiser sa colère et obtenir la conversion des impies et des blasphémateurs. Une telle dévotion n'est point contraire à l'œuvre, elle ne peut que lui être avantageuse. »

On ne pouvait mieux exprimer la corrélation qui existe entre la dévotion du sacré Cœur et celle de la sainte Face. La sainte Face représente la Divinité outragée par les opprobres des blasphémateurs, comme le sacré Cœur représente l'amour immense de Jésus dans l'Eucharistie.

La sœur fut aussitôt favorisée d'une autre lumière. « Notre-Seigneur, dit-elle, me fit voir que l'Église, son Épouse, est son corps mystique, et que la religion était la face de ce corps; alors il m'a montré cette face en butte aux ennemis de son Nom, et je voyais que les blasphémateurs et les sectaires renouvelaient à la sainte Face de Notre-Seigneur tous les opprobres de sa Passion. Je voyais, à la faveur de cette divine lumière, que les impies, en proférant des mauvaises paroles et blasphémant le saint Nom de Dieu, crachaient à la Face

du Sauveur et la couvraient de boue; que tous les coups donnés par les sectaires à la sainte Église, à la religion, étaient le renouvellement des nombreux soufflets que la Face de Notre-Seigneur a reçus, et que ces malheureux faisaient comme suer cette auguste Face en s'efforçant d'anéantir ses travaux. »

Le mot *religion*, employé ici pour exprimer la face du corps mystique de Jésus-Christ, s'explique aisément. On peut entendre par là l'ensemble de la religion chrétienne, c'est-à-dire la doctrine de Jésus-Christ, qui nous enseigne ce que nous devons croire, ce qu'il faut pratiquer, et le culte que nous sommes obligés de rendre à Dieu. La religion, en ce sens, est la face de l'Église, parce que cette doctrine rend sensibles pour nous les traits qui nous la font connaître, de même que nous distinguons et connaissons une personne aux traits de son visage. Cette face de l'Église est en même temps la Face de Jésus-Christ, parce que l'Église ne peut avoir qu'une tête, qui est Jésus-Christ, et par conséquent qu'une seule face, qui est aussi celle de Notre-Seigneur. Enfin, dans un sens mystique, on peut dire que la doctrine de Jésus-Christ, c'est-à-dire la religion chrétienne, est aussi bien sa face que celle de l'Église, parce que c'est par cette doctrine que nous le connaissons lui-même. L'expression inspirée à la sœur se justifie donc d'elle-même, et on ne peut qu'en admirer le sens exact et profond.

Rien, d'ailleurs, n'est plus conforme au but réparateur que Notre-Seigneur se propose. De nos jours, et plus qu'elle ne l'a jamais été, la face de

son corps mystique, de l'Église, est en butte aux outrages de ses ennemis. Les sectaires lui lancent leurs blasphèmes comme d'ignobles crachats; ils se livrent contre elle à mille violences, ou à des perfidies qui rappellent les soufflets reçus par le Sauveur sur son visage pendant sa Passion; ils cherchent ainsi à anéantir ses travaux, et, après de longs siècles durant lesquels « il a passé » dans le monde « en faisant le bien », ils voudraient renverser son œuvre et détruire le salut apporté aux hommes. Cette face de l'Église a besoin, elle aussi, d'être consolée et réjouie, et l'on n'est pas surpris qu'en faveur de son Épouse, placée comme lui sur la route du Calvaire, le Christ répète à sa servante la demande qu'il lui a déjà faite.

« Ensuite de cette vue, continue-t-elle, Notre-Seigneur Jésus-Christ m'a dit : « Je cherche des
« Véronique pour essuyer et honorer ma divine
« Face, qui a peu d'adorateurs! » Et il m'a fait entendre, de nouveau, que tous ceux qui s'appliqueraient à cette œuvre de la Réparation feraient en cela l'office de la pieuse Véronique. Après cela, il m'adressa ces mystérieuses et consolantes paroles : « Je vous donne ma sainte Face pour vous
« récompenser des services que vous m'avez rendus
« depuis deux ans; vous avez fait peu de chose,
« il est vrai, mais votre cœur a conçu de grands
« désirs. Je vous donne donc cette Face en présence
« de mon Père, dans la vertu du Saint-Esprit, et
« en présence des anges et des saints; je vous fais
« ce don par les mains de ma sainte Mère, et par
« sainte Véronique, qui vous apprendra à la véné-

« rer. » Notre-Seigneur m'a dit encore : « Par
« cette sainte Face, vous ferez des prodiges. »

La sœur comprit que ce don précieux n'était pas pour elle seule, mais qu'il allait devenir pour l'œuvre projetée un signe distinctif et le grand moyen d'action. « Car, dit-elle, le divin Maître me manifesta le désir qu'il avait de voir sa sainte Face offerte à l'adoration de ses enfants comme l'objet de dévotion propre aux associés de l'œuvre réparatrice des blasphèmes, et il semblait m'inviter à faire connaître son adorable Face sous cet aspect. » Elle dut sentir en même temps le prix et l'excellence de la grâce que le Seigneur lui accordait : « C'était, me dit-il, la plus grande qu'il pouvait me faire après celle des sacrements, et il m'y avait préparée, en labourant la terre de mon âme par les peines intérieures que j'avais souffertes peu de temps auparavant. J'appris aussi qu'il députait, pour protecteur de cette œuvre de réparation, saint Louis, roi de France, à cause du zèle qu'il avait eu pour la gloire de son Nom, et pour protectrice, la pieuse Véronique, à cause du service qu'elle lui a rendu, dans la route du Calvaire, en essuyant sa Face adorable.

« Après qu'il m'eut donné ces vives lumières sur la réparation des blasphèmes, il ajouta : « Maintenant, ceux qui ne reconnaîtront pas ici mon
« œuvre, c'est qu'ils fermeront les yeux. » A la fin, j'éprouvais un peu d'inquiétude sur la véracité de cette opération, à cause de sa longueur; mais Notre-Seigneur me rassura, en me disant qu'il avait divers moyens pour se manifester aux âmes, qu'il s'accommodait à ma faiblesse, et que

je devais avoir l'expérience qu'il s'était déjà communiqué à moi de cette manière douce et paisible. C'est comme un tendre Père qui me donne ses ordres et qui me fait connaître ses désirs; mais il faut, pour cela, que mon âme ne soit émue d'aucune passion. Une grande joie ou une grande peine, qui cause une agitation quelconque, m'empêche de recevoir ces lumières; quand, par sa pure bonté, il daigne se faire entendre, tout cela se passe si doucement et s'imprime tellement en moi, que je ne puis m'appliquer qu'à ce que mon divin Maître m'a montré être de son bon plaisir.

« Il m'avait promis, à mon entrée en religion, que si je voulais, pour l'accomplissement de ses desseins, lui faire un parfait abandon de moi-même et de tout ce que je pourrais mériter, il dirigerait lui-même mon âme dans ses voies; mais je peux bien assurer ici, à la gloire de cet aimable Pasteur, qu'il me conduit pas à pas, comme une de ses brebis, malgré mon indignité. Il me mène, à son gré, paître tantôt dans un champ, tantôt dans un autre, parfois dans des vallons délicieux, puis dans des déserts arides, selon le besoin et la santé spirituelle de sa pauvre brebis. — J'ai pensé qu'il n'était pas inutile de faire connaître, en peu de mots, cette conduite de Notre-Seigneur à mon égard, afin qu'on puisse mieux juger des lumières que je crois recevoir de ce divin Sauveur. Que son saint Nom soit béni d'avoir tant de soin d'une misérable pécheresse! »

CHAPITRE XIII

VÉRONIQUE ET LE BON LARRON

« Deux personnes lui ont rendu service dans sa passion : Véronique, en essuyant sa Face adorable sur la route du Calvaire ; le bon larron sur la croix, en prenant la parole pour défendre sa cause et confesser sa divinité. »

(*Paroles de la Sœur.*)

Deux jours après, en la fête des saints apôtres Simon et Jude, à l'oraison du soir, le Maître céleste continua d'instruire Marie de Saint-Pierre sur le sujet nouveau livré à ses contemplations. « Notre-Seigneur, dit-elle, a daigné s'abaisser vers mon âme ingrate et pécheresse, et lui révéler une chose, qui, je crois, ma révérende Mère, vous fera plaisir. J'avais peine à me persuader qu'il m'eût gratifiée d'une aussi grande faveur que de me faire le don précieux de sa sainte Face, à cause de mon extrême indignité ; c'est pourquoi je lui demandai de vouloir bien me donner un signe sensible de cette grâce invisible que je croyais avoir reçue de sa miséricorde ; c'est peut-être afin de me fournir une

preuve de la vérité, qu'il m'a communiqué ce que je vais dire.

« Ayant pris pour sujet de mon oraison la trahison de Judas, je considérai avec douleur quel outrage avait reçu la Face de Notre-Seigneur par un baiser aussi perfide, et il me semblait que le divin Maître m'invitait à baiser l'image de sa sainte Face avec beaucoup d'amour, en esprit de réparation. Après avoir fait plusieurs actes, j'ai senti intérieurement que Notre-Seigneur m'attirait à lui; j'ai obéi à cette touche secrète de la grâce; alors cet aimable Sauveur a bien voulu m'instruire sur l'excellence du don qu'il m'avait fait en me donnant sa Face adorable, et il a encore eu la bonté de s'accommoder à la faiblesse de mon esprit par une simple comparaison: « De même, m'a-t-il dit, que, « dans un royaume, on se procure tout ce qu'on « désire avec une pièce d'argent marquée à l'effigie du prince, ainsi, avec la pièce précieuse de « ma sainte humanité, qui est mon adorable Face, « vous obtiendrez dans le royaume du ciel tout ce « que vous voudrez. »

Une si magnifique promesse fit tressaillir de joie la servante de Dieu. « Ces divines lumières, dit-elle, que je suis obligée, pour me faire comprendre, d'exprimer par de si faibles paroles, m'ont jetée tout hors de moi, et je ressentais une opération intérieure qu'il m'est impossible de dépeindre. J'ai supplié Notre-Seigneur de m'instruire, et de rendre ce que j'éprouvais un peu plus intelligible à mon pauvre esprit, car les puissances de mon âme étaient comme suspendues. »

Cette idée d'une « pièce de monnaie », surtout, la remplissait de bonheur et de confiance. Naturellement, alors, sa pensée se reporta sur l'emplacement qui était contigu au jardin du monastère et donnait vue sur l'intérieur, cette portion de terrain que la Mère prieure lui avait dit de demander à Notre-Seigneur. « Il me sembla, dit-elle, que je devais l'acheter par l'offrande de la sainte Face, et Notre-Seigneur me dit qu'avant un an on en serait en possession; il me l'assura, ajoutant de ne point m'inquiéter comment cela se pourrait faire. »

Effectivement l'affaire, qui paraissait désespérée, se renoua tout à coup. Le propriétaire, que rien auparavant n'avait pu fléchir, vint de lui-même offrir son terrain à des conditions tout à fait acceptables. On conclut avec lui, et, chose extraordinaire, quelques jours après avoir donné sa signature, il mourut subitement¹. Tout en s'affligeant d'une telle mort, la sœur, néanmoins, rendit grâces à Dieu du bienfait obtenu. « Cette faveur, dit-elle, m'a remplie de crainte; car je la regarde comme le signe sensible de ce que j'ai reçu dans le don de la sainte Face, et je tremble en pensant au compte que Dieu me demandera, si je ne sais pas faire valoir ce divin talent pour sa gloire et le salut des âmes. »

A la suite de ces communications, qui ouvrent à la piété chrétienne de si larges et si lumineux hori-

¹ Ce propriétaire était M. le baron de N..., homme très honorable et chrétien pratiquant. M. Alleron, qui était son conseil et son confesseur, n'avait rien pu obtenir. Il se décida de lui-même, et l'acte fut passé immédiatement, trois jours avant sa mort, qu'il ne pouvait naturellement prévoir.

zons, la sœur Saint-Pierre eut, le lendemain (30 octobre), sur le même sujet, une vue intérieure qu'elle a exprimée par l'élévation suivante :

« Souviens-toi, ô mon âme, de l'instruction que t'a donnée aujourd'hui ton céleste Époux sur sa Face adorable. Souviens-toi que ce divin chef représente le Père éternel, qui n'est pas engendré; que la bouche de cette sainte Face représente le Verbe divin, engendré par le Père, et que les deux yeux de cette Face mystérieuse représentent l'amour réciproque du Père et du Fils; car ces yeux n'ont tous les deux qu'une même lumière, une même connaissance, et ne produisent qu'un même amour, qui représente le Saint-Esprit. Contemple, en sa chevelure, l'infinité des perfections adorables de la très sainte Trinité; vois dans cette tête majestueuse, portion précieuse de la sainte humanité du Sauveur, l'image de l'unité de Dieu.

« C'est donc cette Face adorable et mystérieuse du Sauveur que les blasphémateurs couvrent d'opprobres; c'est ainsi qu'ils renouvellent les souffrances de la Passion, en attaquant par leurs blasphèmes la divinité dont elle est l'image¹! »

Une série de communications spéciales, qui se succèdent rapidement, vont éclaircir et développer ces vérités consolantes. Le 3 novembre, afin de montrer avec une précision plus intime la convenance du choix qu'il a fait de sa sainte Face, comme principal objet des adorations réparatrices, Notre-Seigneur déclare à Marie de Saint-Pierre qu'il la

¹ Document B, p. 58.

lui donne « pour l'essuyer par ses hommages et la parfumer de ses louanges »; puis il ajoute : « Selon le soin que vous aurez de réparer mon « portrait défiguré par les blasphémateurs, j'aurai « soin de réparer le vôtre, qui a été défiguré par « le péché. J'y réimprimerai mon image, et je le « rendrai aussi beau qu'il était en sortant des fonts « du baptême. Abandonnez-vous donc entre mes « mains, et soyez disposée à souffrir toutes les opérations nécessaires pour la restauration de cette « image. Ne soyez pas troublée si vous éprouvez « des tristesses et des ténèbres, car vous savez que, « dans une image, les couleurs sombres servent à « faire ressortir celles qui sont plus vives. Il y a « des hommes qui ont l'art de restaurer les corps; « mais il n'y a que moi qu'on puisse appeler le « restaurateur des âmes, et qui les rétablisse à « l'image de Dieu. Je vous ai fait connaître cette « œuvre de réparation, je vous en ai montré l'excellence, et maintenant, je vous promets la récompense. Oh! si vous pouviez voir la beauté de « ma Face! Vos yeux sont encore trop faibles! »

Le 6 novembre, nouvelle communication, toujours au sujet de la sainte Face et par rapport à l'œuvre de la Réparation. Le Sauveur prend l'âme de sa servante comme un point de départ, pour arriver à tant d'autres âmes qu'il a rachetées de son sang. Il lui déclare qu'il veut faire connaître la vertu de sa Face adorable, afin de réimprimer dans ces âmes l'image de Dieu, qu'elles ont, pour la plupart, effacée par le péché. « Ensuite, il m'a montré, dit-elle, dans l'apôtre saint Pierre, un exemple

de la vertu que sa sainte Face exerça sur cet apôtre infidèle, et qui le rendit pénitent. Jésus regarda Pierre, et Pierre pleura amèrement. Dans la lumière d'en haut, je vois que cette Face adorable est comme le cachet de la Divinité, qui a la vertu de réimprimer dans les âmes qui s'appliquent à elles l'image de Dieu; c'est cette vue qui me porte à saluer cette très sainte Face par ces paroles :

« Je vous salue, je vous adore et je vous aime,
« ô Face adorable de Jésus, mon bien-aimé; noble
« cachet de la Divinité, je m'applique à vous de
« toutes les forces et puissances de mon âme, et
« vous prie très humblement de réimprimer en nous
« l'image de Dieu. »

« Ma révérende Mère, si ces lumières viennent du ciel, — cette œuvre est vraiment l'œuvre de la Réparation; ici, l'homme est invité à réparer les outrages faits à son Dieu, et, par un retour d'amour, Dieu nous promet de réparer son image dans nos âmes, en y appliquant la vertu de sa Face adorable. Quel mystère d'amour! Essayons donc cette auguste Face du Sauveur, salie par les crachats des blasphémateurs, et ce divin Maître essuiera la nôtre, salie par les crachats du péché...

« Voilà les sentiments et les lumières que Notre-Seigneur me donne; il me semble qu'il a de grands desseins de miséricorde sur les âmes, en nous découvrant la vertu de sa Face adorable. Nous avons, en ce précieux don, un moyen infailible pour apaiser la colère du Père éternel, irrité contre les blasphémateurs; nous le priérons de jeter un regard sur la Face de son divin Fils, et la foudre lui tom-

bera des mains. *O Dieu, notre protecteur, regardez-nous, et jetez les yeux sur la Face de votre Christ¹.* »

L'humble carmélite ne se trompait pas en appréciant ainsi le moyen offert aux hommes, par son entremise, pour écarter les fléaux de la divine justice. Le Seigneur, dès le commencement de l'année suivante, en lui donnant de nouvelles lumières, la confirme dans la mission de miséricorde qu'il lui avait déjà confiée. Le 5 janvier 1846, elle écrivait : « Notre-Seigneur m'a fait connaître que la terre que nous avions achetée à son Père céleste, par l'offrande de sa sainte Face, était une figure sensible de la terre des vivants que nous devons acheter, pour un grand nombre d'âmes, avec la pièce mystérieuse de cette Face adorable. Ensuite, ce divin Pasteur m'a présenté un troupeau, en me disant qu'il m'en constituait la bergère ; il m'a fait entendre que ces pauvres brebis étaient mordues par le serpent, et qu'elles avaient la rage du blasphème ; il faut que je les mène paître sur les terres de ses divins mystères, afin qu'elles y trouvent leur guérison, et que je les loge dans les plaies adorables de son corps sacré, en les marquant à l'effigie de sa sainte Face. Il m'a dit que j'aurais beaucoup à souffrir, parce que ce troupeau de blasphémateurs était, d'une manière toute spéciale, sous la conduite du prince des ténèbres. Notre-Seigneur me faisait connaître que Lucifer laissait volontiers aux autres démons le soin de conduire les autres troupeaux de pécheurs, comme par exemple : les

¹ Ps. LXXXVIII, 9.

impudiques, les ivrognes, les avares...; mais les blasphémateurs forment son troupeau préféré. « C'est
« lui, me fit entendre ce divin Sauveur, qui vous
« donne tant de répugnance pour cette œuvre de
« Réparation; mais ne le craignez point, saint Mi-
« chel et les saints anges vous protégeront; avec
« ma croix, que je vous donne pour vous servir de
« houlette, vous deviendrez, par cette arme, ter-
« rible à Satan. » Il m'a fait comprendre que c'était
pour cette mission qu'il m'avait retirée du monde
et appelée dans sa sainte maison; et, comme j'éprou-
vais une certaine inquiétude sur la vérité de ce que
je ressentais, craignant toujours l'illusion, il m'a
dit : *Soyez tranquille, Satan a trop grand'peur
de la croix pour en marquer ses opérations.*

« Dans une de mes oraisons, dont j'ai oublié la
date, Notre-Seigneur m'a reprise de ce que j'avais
omis de prier pour la conversion des blasphéma-
teurs, en me faisant voir que j'avais laissé le démon
me tenter de défiance en sa miséricorde, et il sem-
blait me dire : « Ne vous ai-je pas donné l'exemple
« de prier pour eux lorsque j'étais sur la croix? » Et
il me déclara qu'il avait de grands desseins de mi-
séricorde sur cette classe de pécheurs, et qu'il vou-
lait se servir de moi, comme d'un instrument, pour
l'accomplissement de ses desseins. Il m'a fait con-
naître que cette œuvre réparatrice n'embrasse pas
seulement la réparation du blasphème proprement
dit, mais aussi celle de tous les autres blasphèmes
proférés contre la religion et contre l'Église; cepen-
dant elle s'applique spécialement aux blasphèmes
du saint Nom de Dieu. »

Ainsi se trouve justifié ce que nous avons dit précédemment du genre de blasphème prétendu doctrinal qui attaque la religion et l'Église. Il est l'objet implicite de la Réparation, parce que, au fond, tout ce qui est une atteinte contre l'Église ou le culte religieux, outrage par là même le Nom du Dieu trois fois saint.

L'année 1846 était commencée, et rien dans les faits extérieurs n'annonçait que les désirs de la sœur Saint-Pierre dussent prochainement recevoir une exécution quelconque. Le 23 janvier, elle eut une communication qu'elle rapporte en ces termes : « Je ne puis retenir mes larmes à la pensée de ce que Notre-Seigneur vient de me dire après la sainte communion. Voici les terribles paroles de ce divin Sauveur : « La face de la France est devenue hideuse aux yeux de mon Père, elle provoque sa justice ; offrez-lui donc la Face de son Fils, en qui il met ses complaisances, afin d'attirer sur cette France la miséricorde ; sans quoi, elle sera châtiée. Là est son salut, c'est-à-dire, en la Face du Sauveur. — Voyez, ajouta-t-il, quelle preuve de ma bonté pour la France, qui me paye d'ingratitude ! » Comme effrayée, la pieuse sœur repartit : « Est-ce bien vous, Seigneur, qui me donnez ces lumières ? » Le Seigneur répondit : « Auriez-vous pu vous les procurer vous-même dans votre dernière communion ? C'est à dessein que je vous ai laissée depuis huit jours dans des ténèbres si profondes, afin de vous faire discerner mon opération. » Docile et convaincue, elle se mit alors à dire cette prière qu'elle répétait continuellement :

« Père éternel, nous vous offrons la Face adorable de votre Fils bien-aimé, pour l'honneur et la gloire de votre saint Nom, et pour le salut de la France. »

Ce n'était plus qu'avec angoisse qu'elle recevait des lumières; les menaces de Dieu d'une part, de l'autre les souffrances intérieures jointes à l'impossibilité où elle se voyait réduite de faire exécuter ce qui lui était commandé, la navraient de tristesse et d'amertume.

« Mon pauvre cœur, dit-elle (8 mars 1846), est blessé par un glaive de douleur. Notre-Seigneur a ce matin fixé de nouveau mon attention sur son précieux chef couronné d'épines et sur sa Face adorable, qui est en butte à l'outrage des ennemis de Dieu et de l'Église. Il m'a fait entendre encore une fois ses douloureuses plaintes. Et cet aimable Sauveur me disait qu'il cherchait dans notre maison des âmes pour réparer les outrages qu'on lui inflige, et cicatriser ses blessures en appliquant sur ses divines plaies le vin de la compassion et l'huile de la charité. Il m'avertissait que, si la communauté se livrait à cet exercice de réparation, *il lui donnerait un baiser d'amour qui serait le gage du baiser éternel.* » — Nouvelle et consolante promesse, bien digne de la très pure et très miséricordieuse Face du Sauveur! Une telle faveur répond parfaitement au désir de toute âme chrétienne, aux aspirations de l'humanité entière exprimées par l'Épouse des cantiques, lorsqu'elle demande au Verbe divin qu'il « sorte » par l'Incarnation du sein de son Père, afin qu'elle puisse « entendre sa

voix, voir son visage et être admise au baiser de ses lèvres », en attendant qu'elle le contemple face à face et tel qu'il est dans les splendeurs de la gloire ¹.

Après ce trait ravissant, la sœur continue : « Il me semble aussi, ma révérende Mère, que Notre-Seigneur m'ordonnait de vous remercier de ce que vous avez déjà fait pour lui en cette œuvre de Réparation des blasphèmes et de vous engager à continuer. J'avais peine à prendre la résolution de parler de ces choses, parce que je craignais l'illusion, et je lui disais que, malgré mon désir de le voir glorifié, je n'aurais pourtant jamais voulu préférer aucune parole qui fût seulement un simple effet de mon imagination; mais il me pressait de plaider sa cause et de demander pour lui du soulagement à ses cruelles douleurs. J'ai senti pendant près de deux heures la présence de ce divin Sauveur dans mon âme. « Mon Sauveur, lui ai-je dit, ah! « veuillez vous choisir un plus digne instrument; « cherchez une Thérèse ou une Gertrude. » Et les sanglots et les larmes ont un peu soulagé mon pauvre cœur. Cette journée a été pour moi pleine d'angoisses; mais heureuses souffrances, puisqu'il me semblait que Notre-Seigneur me faisait connaître qu'en me voyant prendre part à ses peines et les partager avec lui, il en était consolé!

« O ma bonne Mère, je vous demande en grâce, pour l'amour et la consolation de Notre-Seigneur, que vous vouliez envoyer dans quelques-unes de

¹ Cant., I, 1; IV, 1.

nos maisons ces prières de la Réparation qui lui sont si agréables. Aussi je les ai dites deux fois dans cette journée, en priant ce divin Sauveur de les recevoir comme le précieux parfum que sainte Madeleine lui versa sur la tête quelques jours avant sa Passion.

« Voilà à peu près, ma révérende Mère, ce qui s'est passé dans mon âme. Il y avait cinq semaines que Notre-Seigneur n'avait rien opéré en moi d'extraordinaire : seulement j'étais toujours appliquée à la Réparation des blasphèmes, en soupirant après la naissance de cette œuvre, toutefois dans une grande paix, m'occupant du troupeau dont la garde m'a été remise ; tous les jours je le mène paître dans les divines prairies des mystères de la vie et de la Passion du bon Pasteur qui a donné sa vie pour ses brebis, afin qu'aucune d'elles ne périsse. »

On voit ici quelles sont ces « divines prairies » où la sœur « mène paître le troupeau » qui lui est confié : ce sont « les mystères de la vie et de la Passion du Sauveur », tels, par exemple, que saint Dominique les a énumérés et distribués dans la dévotion du Rosaire : les mystères joyeux, les mystères douloureux, les mystères glorieux. Par eux, en effet, Notre-Seigneur nous a mérité des grâces qui nourrissent et font vivre les âmes ; les fruits en sont déposés dans les sacrements de l'Église, surtout dans la Pénitence et dans l'Eucharistie, deux sources fécondes, où les pécheurs trouvent, selon leurs besoins, à se purifier et à se nourrir. La pieuse carmélite a été choisie pour être la « bergère » de

ces célestes « pâturages », non pas, sans doute, qu'elle doive annoncer les « mystères », ou administrer les « sacrements », ce qui est la propre fonction de l'apostolat et du sacerdoce; mais sa mission à elle, fille de sainte Thérèse, est, ainsi que le veut et l'entend sa séraphique Mère, de venir en aide aux apôtres et aux prêtres par la prière, la contemplation et les exercices de la vie intérieure en usage au Carmel, et par là d'obtenir la lumière et l'onction nécessaires aux ministres des sacrements pour instruire et toucher les âmes, afin que celles-ci, attirées à Jésus-Christ et revêtues de ses mérites, trouvent dans la grâce de ses mystères de quoi être sanctifiées, nourries et sauvées.

Cette mission de charité spirituelle fut, quatre jours après (12 mars), expliquée par le Sauveur lui-même. Il apprit à la sœur que deux personnes lui avaient rendu un signalé service pendant sa Passion : la première dont il a déjà parlé, est la pieuse Véronique, qui a glorifié son humanité sainte en essuyant sa Face adorable dans la route du Calvaire; la seconde est le bon larron, qui, de la croix comme d'une chaire, prit la parole pour défendre sa cause et confesser sa divinité tandis qu'elle était blasphémée par l'autre larron et par les Juifs.

« Notre-Seigneur m'a fait entendre que l'une et l'autre sont deux modèles donnés à l'œuvre de la Réparation. Véronique est le modèle des personnes de son sexe qui ne sont pas préposées pour servir sa cause à haute voix, mais pour essuyer sa sainte Face en réparant les blasphèmes des pécheurs par la prière, la louange et l'adoration; le bon larron

est le modèle de ses ministres qui, dans l'œuvre réparatrice, doivent le défendre hautement et publiquement.

« Cet aimable Sauveur m'a fait remarquer les magnifiques récompenses dont il avait gratifié ces deux personnes, l'une en lui laissant son divin portrait, l'autre en lui donnant son céleste royaume : tant il avait eu pour agréables les services qu'elles lui avaient rendus. Ensuite il m'a promis pour tous ceux qui, dans la Réparation des blasphèmes, défendraient sa cause par prières, par paroles ou par écrit, qu'il défendrait aussi leur cause devant son Père et leur donnerait son royaume ; il me semblait qu'il me disait de le promettre de sa part, en toute assurance, à ses ministres qui plaideront sa cause en cette œuvre ; à ses épouses qui s'efforceront d'essuyer et d'honorer sa sainte Face en réparant les blasphèmes des pécheurs, il promet qu'à leur mort il essuiera la face de leurs âmes en effaçant les taches du péché, et leur rendra leur beauté première.

« Il me semblait aussi que Notre-Seigneur me disait : « Écrivez ces promesses, car elles feront
« plus d'impression sur les esprits que tout ce que
« je vous ai déjà dit par rapport à cette œuvre, en
« raison de l'intérêt éternel qui s'y trouve engagé,
« intérêt que je ne condamne pas, puisque j'ai
« donné ma vie pour mériter aux pécheurs ce
« royaume du ciel. » Il ajouta : « Si vous gardez
« ces choses secrètes, sans vouloir en parler, vous
« commettrez une injustice. » Le divin Maître me parlait ainsi parce que j'hésitais à croire à cette

communication, car je crains toujours de me tromper.

« Voilà à peu près, ma révérende Mère, ce qui s'est passé dans mon âme. Ces dernières lumières que j'ai reçues m'ont toute bouleversée. J'éprouve une douleur intérieure et un feu qui me dévore; je n'ai qu'à m'anéantir devant Dieu, adorant ses divines opérations sur un chétif néant. »

Si le lecteur s'étonne de la place importante donnée ici au « bon larron » dans l'œuvre réparatrice, qu'il se rappelle ce qui est écrit dans l'Évangile. Tandis que le Christ était en croix, des blasphèmes sans nombre s'élevaient de toutes parts contre lui. « Le peuple et les chefs du peuple, les princes des prêtres, les scribes et les anciens répétaient à l'envi avec dérision et secouant la tête : « Il « a sauvé les autres, et il ne peut se sauver lui-même... Si tu es le Fils de Dieu, descends de la « croix... » Un des voleurs qui étaient suspendus à ses côtés le blasphémait aussi, disant : « Si tu « es le Christ, sauve-toi toi-même et nous avec « toi. » — Ces paroles du mauvais larron constituent réellement un « blasphème », car elles équivalent à celles-ci : Si tu ne descends pas de ton gibet et si tu ne fais pas que nous descendions du nôtre, tu n'es pas le Christ comme tu le prétends; tu te trahis par une véritable impuissance... Quelle plus sanglante injure était-il possible d'adresser au Fils de Dieu? — « Mais l'autre, répondant, le blâmait en disant : « Toi aussi, ne crains-tu pas Dieu « quand tu subis la même condamnation? Encore « pour nous c'est justice, car nous recevons ce que

« nos actions méritent, mais celui-ci n'a rien fait
« de mal ¹. » — Voilà bien le type du vrai zèle, également courageux, charitable et éclairé. Ce fervent converti ne peut souffrir que le compagnon de son supplice, au moment de paraître devant le souverain Juge, soit assez dépourvu de la crainte de Dieu pour unir sa voix à la voix de ceux qui outragent le Messie, comme si la royauté du Christ devait s'éteindre dans la mort; il lui reproche sa perversité et son audace. Pour lui, plein de foi, d'humilité et de contrition, il confesse ses péchés, il accepte avec résignation le châtiment qui leur est dû. Du haut de son gibet il rend publiquement témoignage à l'innocence et à la sainteté de Jésus. Il s'efforce d'arrêter ses blasphémateurs et publie ses gloires tandis que toutes les classes l'anathématisent. La croix du Sauveur n'est à ses yeux « ni un scandale ni une folie, mais la vertu et la sagesse de Dieu »; dans ce patient couronné d'épines, il adore le souverain Seigneur et le Roi des rois. Tournant donc vers cette Face douloureuse et meurtrie un visage respectueux et suppliant : « Seigneur, dit-il, souvenez-vous de moi quand vous serez arrivé dans votre royaume. » Une telle prière à l'instant même devait être exaucée. La divine Face du Christ dirige vers lui son regard et lui fait entendre ces ineffables paroles, qui assurent à ce modèle des réparateurs comme récompense suprême la vue immédiate de sa Face glorieuse : « En vérité, je te le dis, aujourd'hui tu seras avec moi dans mon Paradis. »

¹ Luc. xxiii, 40-43.

Les saints Pères et les docteurs de l'Église ne tarissent pas d'éloges sur le bon larron. Saint Jean Chrysostome, considérant sa foi, l'élève au-dessus de celle d'Abraham, de Moïse et d'Isaïe. « Ceux-ci, dit-il, ont vu le Christ sur le trône et au sein de la gloire, et ils ont cru ; lui, il le voit dans les tourments, et il l'adore comme s'il était dans sa gloire ; il le voit sur la croix, et il le prie comme s'il était assis au plus haut des cieux ; il voit un condamné, et il invoque un Roi... » Selon le même Père, il est devenu tout à coup un « évangéliste » et un « prophète » ; il prêche le divin Crucifié, il annonce sa royauté éternelle.

La tradition le connaît sous le nom de Dysmas. Le martyrologe romain l'inscrit au rang des saints martyrs le 25 mars, et le Bréviaire, au « propre particulier à quelques lieux », indique sa fête du rit double le 24 avril. L'oraison de son office a un mot significatif : l'Église demande au « Dieu tout-puissant et miséricordieux, qui justifie les impies, de nous provoquer au repentir par *ce bienveillant regard du Fils unique qui attira le bienheureux larron*, et de nous accorder la même gloire éternelle ». On ne pouvait offrir aux catholiques de nos jours, zélateurs et apôtres de la Réparation, un modèle plus digne et mieux autorisé.

Quant à Véronique, son histoire, quoique non écrite dans l'Évangile, est constatée par la tradition et suffisamment connue. Le trait héroïque auquel fait allusion la sœur Saint-Pierre forme le sixième mystère dans les stations du Chemin de la Croix. Son voile est à Rome dans la basilique de Saint-

Pierre du Vatican; de temps immémorial on le considère comme une des plus précieuses reliques de la Passion, et on l'entoure des plus grands honneurs. Depuis les communications faites à la carmélite de Tours et grâce au zèle de M. Dupont, les représentations authentiques de cette vénérable image sont, en France et sur une foule de points dans le monde catholique, l'objet d'un culte spécial et le signe extérieur de la Réparation des blasphèmes. La pieuse Véronique elle-même est devenue la patronne et la protectrice de l'œuvre. Son exemple s'offre naturellement à toutes les âmes généreuses qui s'y dévouent.

CHAPITRE XIV

LA SALETTE

« Ma mère a parlé aux hommes
de ma colère. Elle veut la fléchir. »

(Paroles de Notre-Seigneur.)

Les lumières reçues par Marie de Saint-Pierre sur le culte de la sainte Face semblent, telles qu'on les a précédemment exposées, inaugurer une seconde phase dans l'histoire des communications faites à la sœur. Elles ont un caractère d'ensemble qui, dans la suite, nous le verrons, sera plus déterminé et plus restreint. Mais, dès maintenant, il nous est facile d'embrasser et de suivre la marche régulière, et, en quelque sorte, la méthode que Notre-Seigneur a voulu adopter vis-à-vis de son humble servante.

Il établit d'abord dans son esprit, et, peu à peu, lui démontre la nécessité de la Réparation; il la laisse, pendant quelque temps, s'en convaincre et s'en bien pénétrer, puis viennent des instructions spéciales, qui indiquent le culte de la sainte Face

comme le moyen d'accomplir l'œuvre, et en font ressortir la convenance et les propriétés avec autant de justesse que de profondeur. La sœur ne verra pas l'application de ce moyen réparateur, mais les instruments qui doivent lui être adjoints ne sont pas éloignés; il en est un, surtout, que nous avons déjà mentionné plusieurs fois : bien que simple laïque et homme du monde, il va devenir l'auxiliaire principal de la vierge du cloître : c'est M. Dupont. Il était établi à Tours depuis plus de dix ans; son nom et sa réputation de sainteté remplissaient la ville, et il avait contracté peu à peu, avec les filles de sainte Thérèse et surtout avec la sœur Saint-Pierre, d'intimes et pieuses relations. Ainsi, l'année qu'Henriette, sa fille chérie, devait faire sa première communion, ce vertueux père se préoccupait beaucoup pour elle de la préparation nécessaire à une action si sainte¹. Il la recommanda aux prières de la bonne carmélite. La sœur lui écrivit (4 juin 1844), à ce sujet, une lettre qui mérite d'être citée, du moins en partie :

« J'accepte avec un grand plaisir, lui dit-elle, la proposition d'adresser tous les jours, au très saint enfant Jésus, la touchante prière que vous nous avez envoyée pour votre chère fille, afin que le divin Enfant prépare ce jeune cœur à le recevoir avec les dispositions les plus parfaites. Je suis bien indigne de ce message auprès de l'Enfant-Dieu; mais je prierai Marie et Joseph de présenter ma prière, et d'offrir cette bien chère enfant au saint

¹ *Vie de M. Dupont*, t. I, p. 155.

enfant Jésus, afin que le jour de sa première communion soit comme le jour de ses fiançailles avec lui. Monsieur, permettez-moi de vous faire aussi une demande au nom de l'enfant Jésus, c'est de vouloir bien lui offrir trois bougies, que je ferai brûler en l'honneur de la sainte Famille, afin d'obtenir l'accomplissement de vos désirs. Ce divin Enfant aime beaucoup les illuminations; il accorda, pour une si simple et si innocente pratique, une très grande grâce à la sœur Marguerite du Saint-Sacrement. Notre bonne et révérende Mère nous a déjà donné plusieurs fois le moyen de faire cette petite dévotion, mais dans ce moment je suis très pauvre. »

Le père d'Henriette ne manqua pas de satisfaire ce pieux désir, qui s'accommodait si bien avec les intentions de son cœur.

Citons encore une lettre que, à la date du 26 juillet 1845, la vierge du Carmel écrivait au saint homme, pour lui demander un livre de piété sur la divine Eucharistie : « Notre révérende Mère vous prie de vouloir bien me procurer un livre, dont elle croit que l'intitulé est : *Triomphe de Jésus au très saint Sacrement*. Elle ne sait en quel endroit, durant notre délogement, a été mis celui qu'elle avait. Comme je n'ai pas assez de ferveur, je désire en obtenir à quelque prix que ce soit; j'espère trouver, dans la lecture de ce livre, de quoi m'enflammer d'amour pour Jésus au très saint Sacrement. »

M^{gr} Morlot n'ignorait pas ces relations établies entre le pieux laïque et le Carmel. Aussi, lorsque, dès le mois de mars 1844, il avait autorisé l'im-

pression des prières de la Réparation, M. Dupont, avec son consentement, s'en était fait aussitôt le zélé propagateur. Au mois d'octobre suivant, Monseigneur lui écrivit, en lui communiquant une lettre qu'il venait de recevoir à ce sujet :

« Je prends la liberté d'adresser cette lettre à M. Dupont, en le priant de vouloir bien y répondre de ma part. J'y joins deux pièces venues de Rome, qui me font désirer qu'il y ait une nouvelle édition des imprimés (feuilles de prières pour l'association sous le patronage de saint Louis), à laquelle on ajoutera la note plus expresse relative aux indulgences.

« Son très humble et dévoué en Notre-Seigneur,

« † F.-N., archevêque de Tours. »

Ces rapports d'intimité et de confiance, soit de la part du Carmel, soit de la part du vénérable archevêque, montrent la place que M. Dupont occupait dans toute cette affaire. La Providence le disposait ainsi, sans qu'il le soupçonnât, à la mission délicate qu'il devait y remplir.

Mais nous sommes à l'année 1846. Après ce que nous avons rapporté au chapitre précédent, il se fit durant l'espace de six mois, du 23 mars au 4 octobre, un long silence sur l'œuvre de la Réparation et le culte de la sainte Face. Aucune communication ne fut accordée à la sœur sur ces deux importants sujets, désormais liés si étroitement. C'était comme pour donner aux âmes le temps

de se recueillir, et les préparer à la grâce insigne que la France allait recevoir. Voici qu'en effet, durant cet intervalle, un grand événement, de l'ordre le plus miraculeux, devait éclater et émouvoir profondément les cœurs catholiques. Nous voulons parler de l'apparition de la sainte Vierge à la Salette, le 19 septembre 1846. Entre ce fait à jamais mémorable et les communications de la sœur Saint-Pierre existent de merveilleux rapports qu'il convient de constater. L'autorité de M. Dupont, en pareille matière, est du plus grand poids. Un récit circonstancié, que nous avons de lui, va nous servir de guide. Avant de commencer, le pieux narrateur certifie la « vérité » de son récit, dans « lequel, ajoute-t-il, selon mes petites idées, on peut voir une annonce prophétique du glorieux événement de la Salette ».

« En 1846, vers les premiers jours du mois de septembre, à la veille de partir avec ma famille pour Saint-Servan, en Bretagne, j'allai prendre les commissions de la révérende Mère, dont quelques parents demeuraient à Saint-Malo. Je fus obligé d'écrire la liste, assez longue, des commissions qui m'étaient données. Nous nous entretînmes ensuite de la sœur Marie de Saint-Pierre. « Voici ce qu'elle vient de me « dire, » ajouta la révérende Mère. Et comme au même instant je me trouvais un crayon à la main, j'écrivis ce qui suit : « Notre-Seigneur s'adressant à « la sœur lui dit : Ma Mère a parlé aux hommes de « ma colère; elle veut la fléchir; elle m'a montré « son sein et m'a dit : Voilà le sein qui vous a « nourri, laissez-lui répandre des bénédictions sur

« mes autres enfants. Alors elle est descendue, pleine
« de miséricorde, sur la terre; ayez donc confiance
« en elle. » Je mis ces lignes dans mon livre de
prières, et je n'y pensai plus. Ne me trouvais-je
pas devant un langage mystérieux, où le passé se
confondait avec le présent et le futur? Je me con-
tentai donc de me maintenir, d'une manière un
peu vague, dans la conviction où j'étais depuis
longtemps, que la sœur était la confidente de Notre-
Seigneur. Cette conviction prit un nouvel essor
lorsque, le 22 octobre de la même année, je reçus
copie de la première lettre de M. le curé de Corps,
relative à l'apparition de la sainte Vierge à la Sa-
lette, le 19 septembre. C'était l'accomplissement de
la prédiction des premiers jours de septembre. J'en
fis une copie et me hâtai de l'expédier à M. le
curé de Corps, qui ne tarda pas à m'écrire : « Dès
« le premier jour j'ai cru; aujourd'hui, si on peut
« parler ainsi, je crois double¹. »

M. Dupont termine par une observation qui ex-
plique pourquoi cette communication ne se trouve
pas dans les lettres de la sœur, et qui jette, en
même temps, une lumière de plus sur le procédé
dont la Mère prieure usait familièrement à l'égard
de sa fille spirituelle.

« Je m'étais fait une loi, dit-il, de ne rien écrire
de ce qui m'était révélé, en secret, des communi-
cations de la sœur Saint-Pierre. Mais il est évident
que, dans le cas dont je viens de parler, j'obéissais
à un bon mouvement, puisque la phrase que j'ai

¹ *Vie de M. Dupont*, t. I, p. 161. — Document T, p. 9.

transcrite ne se trouve pas dans le recueil des Révélations. A ce propos, la révérende Mère me dit : « J'ordonnais toujours à la sœur de mettre par écrit « ce qu'elle voulait me rapporter ; mais il est probable que, dans la circonstance actuelle, je l'aurai écoutée, et, par mégarde, j'aurai oublié ma formule ordinaire, qui tendait à la tenir dans l'humilité : Ma fille, par obéissance, allez écrire ce que vous voulez dire, je n'ai pas le temps de vous écouter. Or, j'ai bien pu, dans l'espace de cinq ans, faire plusieurs fois le même oubli, surtout lorsque la communication était courte et débitée avec la volubilité ordinaire de la sœur. Et dans ces cas-là, elle se serait bien gardée de prendre la plume. » Cette explication est bien simple, bien naturelle, ce semble, et tout à fait concluante¹. »

Ce que M. Dupont « conclut », c'est que la servante de Dieu avait, quelques semaines auparavant, annoncé l'apparition de la Salette, et la miséricordieuse intervention de Marie envers la France.

Il ajoute : « Il est touchant, plus qu'on ne peut penser et dire, de voir notre auguste Mère confier à de pauvres petits enfants les amertumes de son cœur maternel. N'est-il pas suffisant qu'elle ait été arrosée du sang de son divin Fils sur le Calvaire ? Faut-il aujourd'hui qu'une génération impie, le blasphème à la bouche, rappelle les affreuses stations des rues de Jérusalem ? Et que deviendrons-nous, si Marie ne peut plus retenir le bras de Jésus ? »

¹ Document T, p. 9.

Pourtant, il se réjouit et il espère, en considérant ce « témoignage d'amour de la bonne Mère des cieux. La belle couronne qu'elle a prise, avant de parler à son peuple, annonce que les manifestations auxquelles nous devons nous attendre seront glorieuses. La très sainte et immaculée Mère de Jésus n'aurait pas accepté ce message, si ses pauvres enfants de la terre n'avaient dû le recevoir que pour s'enfoncer de plus en plus dans le crime, et s'attirer une masse de fléaux destructeurs. Je me prends, en conséquence, à espérer, et beaucoup¹ ».

Le récit de la miraculeuse apparition, communiqué de première main par M. Dupont aux Carmélites de Tours, fit sensation parmi elles, on le comprend. Avec son saint ami, la Mère prieure regarda ce fait comme une confirmation éclatante donnée à l'œuvre réparatrice que la sœur Saint-Pierre réclamait. La mission confiée aux bergers de la montagne était évidemment identique à celle de la fille du cloître².

Ce que M. Dupont sut plus tard et ce qui n'est pas moins digne de remarque, c'est que, bien auparavant, la pieuse vierge avait elle-même ardemment sollicité cette faveur. Laissons-la nous raconter ce qu'elle fit alors : « Monseigneur ne voulait point se décider en faveur de l'œuvre ; sa prudence l'empêchait de prendre l'initiative. Je vis bien qu'il n'y avait d'espérance et de consolation pour moi que dans la prière, par l'entremise de Marie, notre puis-

¹ *Vie de M. Dupont*, t. I, p. 178.

² *Ibid.*, t. I, p. 162.

sainte avocate, et je récitai tous les jours le chapelet afin d'obtenir le salut de la France et l'établissement de la Réparation dans toutes les villes du royaume; toutes mes prières et mes communions, tous mes désirs, toutes mes pensées se dirigeaient vers cette œuvre si chère à mon cœur. J'aurais voulu, si cela eût été possible, la proclamer par toute la France en faisant connaître à ma patrie les malheurs qui la menaçaient. Ah! que je souffre d'être seule dépositaire d'une chose qui est si importante, et que je suis obligée de garder dans le silence du cloître! Vierge sainte, apparaissez dans le monde à quelqu'un et faites-lui part de ce qui m'est communiqué au sujet de la France¹. »

On sait comment la sainte Vierge entendit cette prière. Marie montra encore une fois qu'elle est « le refuge des pécheurs »; elle s'interposa entre le courroux du Ciel et la France coupable; elle présenta à son Fils « ce sein qui l'a nourri », demandant qu'on lui « laissât répandre sa miséricorde sur ses autres enfants ». Et, afin que les hommes ne pussent pas l'ignorer, « elle est descendue sur la terre. » De son pied, elle a foulé notre sol; elle s'est choisi d'humbles messagers devenus célèbres depuis, Maximin et Mélanie, deux pauvres petits pâtres d'une montagne des Alpes appelée la Salette. Par leur bouche, la Vierge a reproché « à son peuple », — ainsi appelait-elle la France, son royaume chéri, — l'impiété qui s'exerce librement par le mépris des commandements de Dieu, notamment par la

¹ Document C, p. 57.

profanation du dimanche et par le blasphème. « Si mon peuple ne veut pas se soumettre, disait-elle, je suis forcée de laisser aller le bras de mon Fils; il est si lourd, que je ne puis plus le retenir. Oh! si vous saviez combien je souffre pour vous!... » Et les larmes coulaient de ses yeux; l'image du crucifix était sur son cœur; les instruments de la Passion, le marteau et les tenailles, de chaque côté, ornaient sa poitrine¹. — Les deux bergers racontèrent ce qu'ils avaient vu et entendu. Ils subirent des con-

¹ On nous communique sur la Salette un récit manuscrit portant tous les caractères de la vérité, et daté du 25 novembre 1846, cinq semaines seulement après l'apparition. Nous y lisons un fait curieux, que nous ne voyons mentionné nulle part, et qui nous intéresse comme reliant entre elles les deux dévotions de la Salette et de la sainte Face. « Un lieutenant, allant conduire des recrues en Corse, passait par Corps. Il voulut voir cet enfant (Maximin), et le fit appeler à l'hôtel. Après lui avoir entendu raconter les faits, cet officier lui demanda s'il ne lui vendrait pas un morceau de la pierre sur laquelle la sainte Vierge s'était assise. « Oh! Monsieur, dit l'enfant, je vous en donnerai bien volontiers; mais je ne la vends pas. » Et il lui donna un fragment de cette pierre. L'officier le cassa pour en prendre la moitié; mais quel fut son étonnement quand, dans la brisure, il vit une figure qui peut représenter la Face de Notre-Seigneur Jésus-Christ, une couronne en tête et une grande barbe? Il fit une copie de cette tête, donna l'esquisse à la mère de l'enfant, et la signa, ainsi qu'un autre officier qui était avec lui; mais il emporta cette précieuse pierre, et ne voulut pas absolument s'en désaisir. » Le narrateur a lui-même reproduit sur sa lettre la ressemblance de cette figure : c'est une esquisse tracée par des lignes sans ombres, mais représentant d'une manière sensible les traits de la Face et de la couronne de Notre-Seigneur. — Sans attacher à la chose plus d'importance qu'il ne faut, nous ferons toutefois remarquer qu'à cette époque (1846), excepté dans l'intimité de la sœur Saint-Pierre, il n'était nulle part question du culte de la sainte Face.

traditions, mais leur message eut du retentissement; il donna au monde chrétien une impulsion qui depuis n'a pas cessé. En vain les puissants de la terre voulurent y mettre des entraves; elles ne firent qu'ajouter au témoignage des enfants. La France catholique connut son crime et craignit les châtements : elle commença d'entrer dans la voie de la Réparation.

Écoutons la sœur Saint-Pierre entonner à ce sujet un hymne de reconnaissance et d'allégresse : « Je vous rends grâces, ô divine Marie, de m'avoir donné ces deux petits bergers, comme des trompettes éclatantes pour faire retentir sur la montagne, aux oreilles de la France, ce qui m'a été communiqué dans la solitude. La voix de mes chers petits associés fut bientôt entendue de toute la terre; leurs publications produisirent une grande impression sur les âmes; le rapport si frappant de leur communication avec les miennes, fit penser à mes dignes supérieurs qu'il serait utile d'en donner connaissance pour la gloire de Dieu et l'avancement de son œuvre.

« Notre-Seigneur dans l'Évangile a dit : « Je
« vous bénis, mon Père, de ce que vous avez ca-
« ché ces choses aux sages et aux grands du siècle
« et vous les avez révélées aux petits; oui, ô Père,
« parce qu'il vous a plu d'en agir ainsi. » Il me
semble que nous pouvons appliquer ces paroles à
l'œuvre admirable de la Réparation et aux pauvres
petits instruments dont Dieu s'est servi pour l'établir
dans l'Église. O mon Dieu, que vos voies sont in-
compréhensibles et cachées aux yeux des hommes !

Qui ne sera dans l'étonnement en voyant ce que Notre-Seigneur et la sainte Vierge ont accompli pour faire naître une si grande œuvre? Ils ont choisi sur la terre une petite trinité de personnes, les plus ignorantes, les plus méprisables, dans l'âme desquelles ils ont opéré des prodiges de grâce, afin de les rendre propres à concourir ensemble à l'accomplissement des desseins de l'adorable Trinité pour la gloire de son très saint Nom. La première est une petite bergère qui s'était consacrée au saint enfant Jésus pour garder ses brebis sur la montagne du Carmel; les deux autres sont deux petits bergers qui gardaient leurs troupeaux sur la montagne de la Salette. Ces trois petits missionnaires sont chargés d'annoncer à la France les malheurs dont elle est menacée, à cause de la transgression des commandements du Seigneur; tous les trois ont aussi mission d'annoncer pardon et miséricorde, si l'on revient à Dieu par la pénitence.

« Ces trois messagers travaillent ensemble à la même œuvre; chacun fait sa partie selon sa profession; la petite bergère du Carmel est chargée de prier, d'écrire, de garder le silence dans sa solitude; les petits bergers de la Salette, au contraire, doivent parler à haute voix sur le sommet de la montagne, et paraître en public aux yeux d'innombrables pèlerins qui viennent entendre leurs prédications. Bientôt tous sont instruits des crimes que le ciel leur reproche et de la colère divine allumée contre eux; ils sont consternés, et se demandent ce qu'ils feront pour la désarmer. Consolez-vous : la bergère du Carmel sait le secret d'apaiser

la justice, allez la visiter. Comme les bergers de la Salette, elle vous le dira : Dieu est extrêmement irrité contre son peuple à cause de la violation du dimanche et des blasphèmes. Depuis quatre ans, elle entend gronder l'orage qui menace la France ; mais votre sort est entre vos mains. Offrez pour vos crimes une œuvre réparatrice, et vous obtiendrez miséricorde ; vous verrez alors couler « le lait et le miel » du sein de « la montagne de Dieu ». Marie est cette montagne mystérieuse qui, par l'excellence de son élection, est élevée au-dessus des anges et des saints !

« Cependant n'ayez pas une confiance présomptueuse. Prions, prions, et pleurons nos péchés ; car il viendra un temps qui n'est pas fort éloigné, où la France sera ébranlée jusque dans ses fondements. Alors elle tremblera ; mais elle ne sera pas engloutie, si aux yeux du Seigneur apparaît l'œuvre réparatrice dans les villes de ce royaume : celle qui devait être réduite en cendres ne sera que légèrement blessée ¹. »

¹ Document C, p. 63.

CHAPITRE XV

LES PÉCHÉS DE LA FRANCE

« Si vous saviez combien la vue de
ma Face est agréable à mon Père ! »

(*Paroles de Notre-Seigneur.*)

Quinze jours après l'événement de la Salette et les menaces faites à la France par la Vierge de l'apparition, la sœur Saint-Pierre, qui, au dedans du Carmel, ignorait encore ce grave événement, écrivait (4 octobre 1846) à la Mère prieure :

« Permettez-moi de vous rendre compte des tristes pressentiments que j'éprouve, depuis ce matin, d'après une communication que j'ai reçue à la sainte communion.

« Vous savez, ma bonne Mère, qu'il y a plusieurs mois que je n'avais rien éprouvé d'extraordinaire. Notre-Seigneur, pendant ce temps d'épreuve, a daigné purifier mon âme par de grandes souffrances intérieures, et je ne sentais plus sa présence. Mais aujourd'hui, aussitôt que j'ai reçu la sainte com-

munion, ce divin Sauveur m'a fait sentir qu'il voulait que je me tienne à ses pieds; j'ai obéi; alors il m'a fait entendre ces tristes et effrayantes paroles : « Ma justice est irritée à cause des profanations du saint jour du dimanche; je cherche une victime. » J'ai répondu : « Seigneur, vous savez que mes supérieurs m'ont donné la permission de m'abandonner entre vos divines mains; faites de moi ce qu'il vous plaira; mais qui suis-je, Seigneur? est-ce bien vous qui parlez ainsi à mon âme? » Il m'a répondu : « Vous ne serez pas longtemps dans le doute. » D'abord il me semblait que Notre-Seigneur agréait l'acte d'abandon que je venais de lui faire, et je vis qu'il allait prendre une nouvelle possession de tout mon être, afin, en quelque sorte, de souffrir lui-même en moi, pour apaiser sa justice. Ensuite il m'a ordonné de recevoir la sainte communion tous les dimanches : 1° en esprit d'amende honorable et de réparation, pour tous les travaux qui se font en ce saint jour; 2° dans le but d'apaiser la justice divine, prête à frapper, et de demander la conversion des pécheurs; 3° enfin pour obtenir qu'on empêche les travaux du dimanche. Puis il m'a semblé que Notre-Seigneur m'invitait à offrir sa sainte Face à son Père céleste, afin d'attirer la miséricorde.

« Voilà à peu près, ma très révérende Mère, ce qui s'est passé dans mon âme. Hâtons-nous d'apaiser notre Dieu; car je vois sa justice prête à déborder sur nous; le bras du Seigneur est levé! J'abandonne ces choses à votre jugement; mais je vous prie de remarquer une chose qui me touche

sensiblement, et qui me fait désirer de plus en plus l'établissement de la Réparation, c'est que toutes les communications que je reçois, depuis plus de trois ans, tendent toujours au même but. Notre divin Sauveur se plaint à chaque fois de ces deux choses : les profanations du saint jour du dimanche, et les blasphèmes du très saint Nom de Dieu.

« Oh ! que je désire la naissance de cette œuvre, que Notre-Seigneur m'a si souvent demandée, afin d'apaiser la colère de Dieu et de prévenir les châtiments qui nous menacent ¹. »

Jésus avait dit à la sœur qu'elle ne serait pas longtemps dans le doute si c'était bien lui qui annonçait les châtiments de sa justice. Elle en fut bientôt convaincue par l'inondation de la Loire, qui mit la ville de Tours dans le plus grand péril, et causa de si effroyables ravages qu'on n'en avait point vu de pareils depuis des siècles. Tout le monde était dans la consternation, et l'on sentait l'action d'une main toute-puissante, qui dispose des éléments à sa volonté, et à laquelle rien ne résiste. « On dut reconnaître, observe la pieuse carmélite, que Tours n'avait été sauvé que par un miracle. Mais, hélas ! ajoute-t-elle, on ignorait la principale cause d'un si terrible fléau : la profanation du dimanche. »

M. Dupont, dans ses lettres, parle aussi de ce fléau désastreux, et l'attribue à la même cause. Il y voit la réalisation des menaces faites par la Vierge de la Salette. « Les chers petits enfants, dit-il, n'ont

¹ Document B, p. 68.

prophétisé que trop juste, en annonçant que nous étions à la veille d'éprouver de grands sinistres, s'il n'y avait pas de retour à Dieu. La famine se fait déjà sentir pour tous ceux qui n'ont pas le moyen de payer le pain à un haut prix. Tous les politiques sont en émoi, ils craignent une révolution; et, de fait, on en dit assez au peuple pour l'affriander et lui donner le goût du sang et du pillage. On lui a assez dit que tout finissait à la mort, que les richesses étaient seules capables de rendre l'homme heureux¹. »

Et le Seigneur fit connaître à sa servante que sa justice, en effet, préparait d'autres châtiments : on ne verrait pas, cette fois, les éléments servir « d'instruments à la colère de Dieu », mais « la malice des hommes révoltés ».

Quelques jours après (25 octobre), une autre communication eut lieu sur ce sujet. Dans son rapport à la Mère prieure, Marie de Saint-Pierre commence par s'écrier : « Oh ! si vous saviez tout ce que mon cœur éprouve en ce moment !... Je ne peux retenir les sentiments qui le pressent ; je pleure, mais ce sont des larmes de reconnaissance et d'amour, à cause des paroles de miséricorde et de paix que ce tout aimable Sauveur vient de me faire entendre. Oh ! doux Jésus, si l'on vous connaissait ! Vous ne pouvez voir la justice divine nous frapper sans être touché, plus vivement que nous-mêmes, de ces châtiments que nous avons mérités par nos péchés. »

¹ *Vie de M. Dupont*, t. I, p. 180.

Elle raconte alors que Jésus-Christ lui fit comprendre que la coupe du vin de la justice divine n'était pas encore entièrement versée sur nous. « J'ai vu, dit-elle, d'autres châtiments préparés pour satisfaire cette justice. A cet aspect, je dis à Notre-Seigneur :

« O doux Jésus ! si je pouvais boire le reste de
« cette coupe, afin que mes frères soient épargnés ! »
Il m'a répondu qu'il agréait ma bonne volonté, mais que je n'étais pas capable de vider cette coupe, et que lui seul pouvait la boire. Le Sauveur, voyant ma peine, m'a fait signe d'entrer dans son divin Cœur ; dans son excessive miséricorde, il me l'a donné comme un vase digne d'être présenté au Père éternel pour recevoir ce vin de sa colère, me faisant entendre que, passant par ce canal, il se changerait pour nous en vin de miséricorde. Mais il ne veut pas léser entièrement les droits de la justice ; si je peux m'exprimer ainsi, il veut faire une alliance entre sa justice et sa miséricorde, et, pour cette fin, il demande l'établissement de l'œuvre de la Réparation à la gloire de son Nom. Oui, il désarmera la colère de Dieu, son Père, s'il lui offre pour nous une œuvre réparatrice ! N'est-ce pas la moindre chose, ô doux Jésus, que nous réparions par nos prières, par nos gémissements et par nos adorations, les énormes péchés dont nous sommes coupables envers la majesté de Dieu ? Voilà, ma Mère, la prière que Notre-Seigneur m'a mise dans la bouche, et que je veux répéter sans cesse : « Père
« éternel, regardez le divin Cœur de Jésus que je
« vous offre pour recevoir le vin de votre justice,

« afin qu'il se change pour nous en vin de miséricorde. » Il me faisait entendre que, chaque fois que je ferais cette offrande, j'obtiendrais une goutte de ce vin de la colère divine, qui, tombant, comme je l'ai dit plus haut, dans le vase du sacré Cœur de Jésus, se changerait en liqueur de miséricorde. Veuillez, ma bonne Mère, engager mes sœurs à faire souvent cette offrande; car, hélas! qui suis-je, moi, vil néant, pour être une digue capable d'arrêter la colère de Dieu. »

M^{gr} Morlot avait demandé qu'on lui fît part de tout ce qui serait manifesté à la sœur. La Mère prieure se hâta donc de lui transmettre le rapport qu'on vient de lire. Le même jour, 25 octobre 1846, le prélat répondait par la lettre suivante :

« Je vous remercie de cette intéressante et précieuse communication. Nul doute que ces maux ne soient le châtiment de nos infidélités, et de tant de crimes qui inondent la terre. Que cette âme choisie s'efforce de détourner les fléaux! Que toutes celles qui ont la crainte du Seigneur redoublent de zèle et de ferveur! On ne saurait trop le désirer, et chercher à augmenter, par tous les moyens possibles, la foi et la piété dans les cœurs. Priez pour qu'il me soit donné d'accomplir fidèlement ma tâche à tous ces égards, et veuillez être assurée, ma révérende Mère, de mes sentiments les plus dévoués en Notre-Seigneur.

« † F.-N., archevêque de Tours. »

Dans les entretiens qui suivirent, le Fils de Dieu

se montra particulièrement préoccupé de la France, engageant sa petite épouse à « souffrir et à prier » pour elle. « De même, lui disait-il, que je me suis chargé de tous les péchés du monde, je veux que vous vous chargiez de tous les péchés de la France. » Il la rassura en ajoutant : « Je souffrirai en vous pour apaiser la colère de mon Père, et je vous donnerai tous mes mérites pour acquitter vos dettes. »

La fille du Carmel, malgré le vif sentiment qu'elle avait de son indignité, s'empressa d'entrer dans les intentions du Sauveur. « Alors, dit-elle, je me suis vue comme couverte de crimes ; je lui en ai demandé pardon avec la même confusion que si je les eusse commis moi-même. » Un autre jour, Notre-Seigneur, insistant sur cette mission spéciale qu'il confiait à sa servante, lui parla avec l'autorité qui convient au souverain Maître des rois et des peuples. Il assigne à chacun un rôle en ce monde, aussi bien dans l'ordre spirituel de la grâce et de la prière, que dans celui des choses temporelles et civiles. La sœur avait peine à croire qu'il voulût « se servir d'un si vil instrument pour une si grande mission ». Mais il lui dit : « De même que, dans l'ordre de ma providence, je donne tel roi à tel pays pour le gouverner, ne puis-je pas, dans l'ordre de la grâce, assigner telle nation à telle personne, afin qu'elle s'occupe de ses besoins spirituels ? C'est pour cela que je vous adjuge la France ; priez pour elle, immolez-vous pour elle. Je vous donne de nouveau mon chef, pour être offert à mon Père et apaiser la divine justice. Oh ! si

vous saviez quelle est sa puissante vertu? En voici la cause : c'est que j'ai pris sur ma tête tous les péchés des hommes, afin que mes membres soient épargnés. Ainsi, offrez ma Face à mon Père, c'est le moyen de l'apaiser. » Il ajouta : « Je désire l'œuvre de Réparation ; soyez sûre qu'elle s'établira ; mais ce fruit que vous portez n'est pas encore à sa maturité. »

La généreuse carmélite suivit, en tout cela, le conseil que lui donnaient ses supérieurs, de s'abandonner entre les mains du divin Sauveur, prête à faire ce qu'il lui plairait. — « Alors, dit-elle, Notre-Seigneur m'a de nouveau chargée de la France. J'ai répondu : « Je le veux bien, mon adorable « Maître ; mais, permettez-moi de vous le dire, c'est « à condition que vous en soyez le Souverain, car « si votre Père vous voit assis sur le trône de la « France, assurément il ne la frappera pas. » Maintenant, je reçois Notre-Seigneur dans chacune de mes communions au nom de toute la France, et je lui donne mon cœur pour lui servir de trône ; ensuite, je le salue et l'adore comme Souverain, le suppliant de ne pas abandonner une nation qui multiplie ses aumônes pour faire connaître son Nom dans les pays idolâtres. Dans tout ce que je souffre, je prie Jésus de le souffrir en moi pour apaiser son Père ; je le prie également de faire en moi toutes mes actions : ainsi, je m'unis à lui et je souffre avec lui, en attendant les moments marqués pour l'établissement de l'œuvre de la Réparation. *Sit Nomen Domini benedictum!* »

On voit comment, dans la mission assignée à la

vierge carmélite, le salut de la France se trouve étroitement lié à l'œuvre de la Réparation. Par suite, pour l'un et pour l'autre, Notre-Seigneur se hâte de lui offrir le même signe extérieur et le même moyen efficace, à savoir le culte de sa Face adorable. Tel est le sujet d'une lettre de la sœur, en date du 22 novembre : « J'ai reçu, dit-elle, malgré mon indignité, une nouvelle communication sur la sainte Face de Notre-Seigneur. Voici en substance ce que le divin Maître m'a fait entendre :

« Ma fille, je vous prends aujourd'hui pour mon
« économe, et je remets de nouveau ma sainte
« Face entre vos mains, afin que vous l'offriez sans
« cesse à mon Père pour le salut de la France.
« Faites valoir ce divin talent, vous avez en lui de
« quoi faire toutes les affaires de ma maison; vous
« obtiendrez, par cette sainte Face, le salut de
« beaucoup de pécheurs; avec cette offrande, rien
« ne vous sera refusé. Si vous saviez combien la
« vue de ma Face est agréable à mon Père! »

On comprend la joie qu'elle éprouva. Aussi s'écrie-t-elle avec transport : « Ces lumières me portent à redoubler de zèle pour notre patrie, et je me sers du moyen que Notre-Seigneur m'a fait connaître, j'offre sans cesse au Père éternel la Face adorable de notre divin Sauveur pour le salut de la France, et aussi afin d'obtenir par elle l'établissement de l'œuvre de la Réparation. » Ces trois objets ne se séparent point dans son esprit : la Réparation, le salut de la France et la sainte Face. « Je m'occupe de tout cela, dit-elle, en paix et suivant l'impression de la grâce. »

Ces « impressions de la grâce » étaient actives et fécondes. L'Époux céleste ne ménageait pas à la Vierge du cloître les lumières et les instructions. « Comment vous dire, écrit-elle à la Mère prieure le 21 décembre, tout ce qui s'est passé dans mon âme depuis quinze jours, que Notre-Seigneur répand sur cette misérable pécheresse les torrents des grâces les plus précieuses? Non, cela n'est pas en mon pouvoir, un tel langage ne peut être rendu par une pauvre idiote... Je vais vous dire, cependant, à peu près comme je le pourrai, ce que Jésus m'a fait entendre :

« Ce divin Directeur de mon âme m'a dit : « Ma
« fille, ayez plus d'abandon à ma conduite et plus
« de simplicité; car je veux vous nourrir moi-
« même du lait de mes consolations. Ces retours
« inquiets, ces craintes d'illusion m'empêchent d'a-
« gir pleinement sur vous. » Alors j'ai confessé ma
faute; il a pris une nouvelle puissance sur moi et
m'a découvert plusieurs secrets admirables de son
infinie miséricorde. Il a commencé à m'appliquer à
sa souveraine justice, me faisant voir les eaux de sa
colère; mais en même temps il m'a commandé de
les épuiser avec son divin Cœur, afin qu'elles s'é-
coulent dans cet abîme de miséricorde.

« Un autre jour il m'a montré la multitude de
ceux qui tombent continuellement dans l'enfer,
m'invitant de la manière la plus touchante à se-
courir ces pauvres pécheurs, et me faisant com-
prendre l'étroite obligation de l'âme chrétienne envers
ces malheureux aveugles qui se précipitent dans
l'abîme éternel et à qui sa miséricorde ouvrirait les

yeux, si des cœurs charitables intercédèrent pour eux. Il me disait que, s'il demanderait compte aux riches des biens temporels qu'il leur a confiés pour secourir les indigents, combien plus demanderait-il à une carmélite, à une âme religieuse, riche de tous les biens du céleste Époux, un compte rigoureux de l'usage qu'elle en a fait pour secourir les infortunés pécheurs? Alors cet aimable Sauveur, m'ouvrant ses trésors immenses composés des mérites infinis de sa vie et de sa passion, ajoutait : « Ma fille, je
« vous donne ma Face et mon Cœur, je vous donne
« mon sang, je vous donne mes plaies : puisez et
« versez ! puisez et versez ! achetez sans argent,
« mon sang est le prix des âmes. Oh ! quelle peine
« pour mon cœur de voir que des remèdes qui
« m'ont coûté si cher soient méprisés ! Demandez à
« mon Père autant d'âmes que j'ai versé de gouttes
« de sang dans ma passion. »

« Un autre jour il me présenta sa sainte croix, en me disant qu'il avait enfanté tous ses enfants sur ce lit de douleur, me faisant entendre que c'était par la croix portée pour son amour et par la prière que j'obtiendrai la vie éternelle en faveur des morts à la grâce dont il désire si ardemment la résurrection. Oh ! quel désir je vois dans le cœur de Jésus pour le salut des pécheurs ! Quelle vive connaissance j'ai reçue de lui sur l'efficacité de la prière offerte pour ces égarés ! Mais que dirai-je de cette vue que Notre-Seigneur m'a donnée sur ses plaies et sur son sang ! Ah ! pressons ces divines plaies par une ardente prière, et ce sang précieux coulera en abondance sur les pauvres pécheurs !

« Une autre fois Jésus a placé mon âme à la porte de l'éternité, ou du moins à la porte du temps, pour aider les pécheurs agonisants à se préparer au voyage si important du temps à l'éternité. Oh! quand on pense que la justice de Dieu est toujours en exécution sur les coupables et qu'on peut plaider leur cause et fléchir le souverain Juge, avec quel zèle on doit voler au secours de ces condamnés à une mort éternelle et qui ont encore peut-être une heure de vie dans laquelle la divine Miséricorde implorée pour eux peut toucher leurs cœurs! Je me sens bien pressée de prier pour ces infortunés.

« Maintenant, ma révérende Mère, je vous parlerai d'un mur de protection que Notre-Seigneur m'a fait voir, mur mystérieux qui protège la France contre les traits de la justice divine. Oh! que cette vision m'a remplie de reconnaissance envers l'excessive miséricorde de Dieu! Il m'a fait entendre que ce mur qui montait jusqu'au ciel était l'exercice que je pratiquais tous les jours (joint sans doute aux prières et mérites offerts à Dieu par tant d'âmes saintes pour le salut de la France) : cet exercice consiste à présenter cent fois la Face de Jésus à son Père en l'honneur de tous les mystères de la vie et de la mort de ce divin Sauveur, et à lui offrir en particulier les mérites de chacun de ces mystères pour le salut de cette même France; il me dit qu'il me donnait cette vue pour m'engager à la persévérance. »

La situation critique des agonisants avait vivement ému la servante de Dieu : elle est ramenée quelque temps après à cette œuvre de miséricorde

et de charité spirituelles, et placée de nouveau à ce qu'elle appelle « la porte du temps et de l'éternité ».

Le 10 janvier 1847, elle écrit : « Depuis trois semaines Notre-Seigneur m'a un peu désappliquée des grandes affaires de la France pour m'occuper continuellement au service des pauvres agonisants ; j'accompagne la très sainte Vierge comme sa petite servante auprès de ces voyageurs du temps à l'éternité. Jésus m'a fait connaître qu'il m'avait donnée à son auguste Mère pour cette mission. Oh ! quelle belle œuvre à laquelle je n'avais jamais bien pensé, mais le moment est venu où je dois plus que jamais travailler au salut des âmes. Il me semble que Notre-Seigneur m'a annoncé que je n'avais plus que trois ans à vivre ; ainsi j'ai trente ans¹, je vais les employer à imiter le Sauveur, qui, à cet âge, travaillait sans cesse à la recherche des brebis égarées. Une de ses paroles me fortifie et m'éclaire ; la voici : *Si vous connaissiez le don de Dieu !* Il m'a donné lumière sur ces divines paroles et je commence à le connaître, ce don précieux du Père. Oh ! que ne puis-je pas obtenir pour moi et pour mes frères, si je sais me prévaloir de ces mérites infinis, inconnus à la plupart des hommes ! *Je me sanctifie pour eux*, a dit Jésus à son Père ; offrons donc à ce divin Père, en vue du salut de nos âmes,

¹ La sœur Saint-Pierre est morte dans sa trente-deuxième année, dix-huit mois après cette révélation, à trente et un ans neuf mois. — Il y a là une petite contradiction facile à expliquer en remarquant les mots *il me semble*, qui laissent une certaine latitude pour le compte des années. Plus tard, elle annonça d'une manière précise l'époque de sa mort.

tout ce que notre Rédempteur a fait pour nous ; cherchons dans ce céleste trésor de quoi enrichir notre indigence. O aveuglement des hommes ! on court avec ardeur après les trésors de la terre, qui tous ensemble ne peuvent par leur valeur acheter une seule âme ; et on ignore et on méprise le don de Dieu, le grand trésor des chrétiens, avec lequel on peut acheter des millions d'âmes en faisant valoir ses mérites infinis à la banque de la divine Miséricorde. Il me semble qu'on ne devrait prier et ne se présenter jamais devant le Père éternel qu'avec quelque mérite de son Fils dans les mains, pour lui en faire l'offrande et l'obliger ainsi d'accomplir l'admirable promesse de Notre-Seigneur : *En vérité, je vous le dis, tout ce que vous demanderez à mon Père en mon Nom il vous l'accordera*. Si nous n'avons point de vertus à offrir à Dieu, présentons-lui toutes celles de Jésus notre Sauveur, qui s'est sanctifié pour nous. Offrons sa douceur, son humilité, sa patience, son obéissance, sa pauvreté, ses jeûnes, ses veilles, son zèle pour la gloire de son Père et le salut des âmes ! Offrons aussi ses divines et efficaces prières ; il a prié pendant sa vie mortelle ; l'Évangile dit qu'il se retirait la nuit pour prier ; il prie au ciel, il montre pour nous ses plaies à son Père ; enfin il prie au très saint Sacrement de l'autel. O quel mystère ineffable ! Un Dieu Sauveur priant pour ses créatures et prié par ces mêmes créatures ! Unissons donc nos prières à celles du Verbe incarné et elles seront exaucées ; offrons encore au Père éternel le sacré Cœur de Jésus, sa Face adorable et ses divines plaies ; offrons ses larmes, son sang et

ses sueurs; offrons ses voyages, ses travaux, ses paroles et son silence, tout ce qu'il a souffert dans chacun de ses mystères; enfin ayons toujours les yeux fixés sur le Don de Dieu; fouillons dans ce trésor inconnu au monde; faisons, si nous le pouvons, l'énumération de tous les biens que nous possédons en lui, et nous serons bientôt riches et nous enrichirons les pauvres pécheurs : car nous pouvons offrir l'humilité de Jésus pour la conversion des orgueilleux, sa pauvreté pour les avares, ses mortifications pour les sensuels, son zèle à glorifier son Père pour les blasphémateurs, enfin toutes les accusations qu'il a souffertes de la part des Juifs disant qu'il violait la loi du Sabbat, pour la conversion des véritables violateurs du saint jour du dimanche.

« O don de Dieu que j'ai trop longtemps méconnu, vous serez désormais mon unique trésor, je découvre tous les jours en vous de nouvelles richesses. »

On ne peut qu'admirer les élans d'amour et les transports de zèle qui font jaillir du cœur charitable de la sœur ces ravissantes paroles. Elle avait raison de dire à la Mère prieure, en finissant sa lettre : « Vous voyez que Notre-Seigneur, s'il me charge souvent du salut des âmes, m'apprend en même temps le moyen de les sauver. »

CHAPITRE XVI

LES OBSTACLES

« Je ne suis pas connu, je ne suis pas aimé; on méprise mes commandements. »

(*Paroles de Notre-Seigneur.*)

Il y avait déjà trois ans que Marie de Saint-Pierre réclamait l'œuvre réparatrice : de la part de Notre-Seigneur elle en demandait avec instance l'établissement. La pieuse carmélite avait déclaré que le signe extérieur de l'œuvre était la Face outragée du Christ, et, dans cette pensée, elle avait composé les litanies de la sainte Face, des cantiques, et d'autres prières sur cet adorable objet. Après de longues épreuves, ses supérieurs, de plus en plus persuadés que les communications qui lui étaient faites venaient de l'esprit de Dieu, essayèrent de donner quelque suite au projet; mais personne n'osait en prendre l'initiative. On finit par rédiger une feuille qui résumait ces communications di-

vines, et qui portait le titre d'*Abrégé des faits concernant l'établissement de l'œuvre pour la Réparation des blasphèmes*. Cette feuille, destinée à quelques maisons du Carmel et à un petit nombre d'âmes pieuses, fut soumise en manuscrit à l'archevêque, qui la renvoya à la Mère prieure avec ces mots :

« Ma révérende Mère, non seulement je ne désapprouve pas, mais j'adopte pleinement cette pensée; je crois qu'il est bon, nécessaire, et même urgent, de donner la suite que vous indiquez à ces inspirations. Le soin de joindre, aux réparations touchant le blasphème, celles qui sont relatives aux profanations des saints jours, me satisfait entièrement. Il m'a toujours paru que l'idée primitive, qui n'allait qu'au blasphème, et pas au delà, était incomplète et pas suffisamment en rapport avec les besoins et les circonstances. Dans l'écrit se trouve compris tout ce que je voulais y voir. »

Sur la même lettre, le vénérable prélat permettait d'imprimer le petit livre de l'*Association contre le blasphème*. Il accordait aussi une autorisation spéciale en faveur des belles et pieuses litanies de la sainte Face, si divinément inspirées à la sœur Saint-Pierre, qui dès lors purent être communiquées et se répandirent de toutes parts.

Pour l'*Abrégé des faits*, afin d'agir plus discrètement, on en fit simplement autographier cinquante exemplaires. On ne voulait faire connaître ni la sœur, qui vivait encore, ni le cloître qui l'abritait. M. Dupont, continuant sa fonction d'intermédiaire dévoué, prit plusieurs de ces feuilles et les envoya

à quelques amis intimes. La Mère prieure, de son côté, l'adressa aux maisons de son Ordre avec lesquelles elle avait des relations plus particulières¹, notamment aux Carmélites de Rouen et aux Carmélites de la rue d'Enfer, à Paris.

La bonne sœur Saint-Pierre, sachant ce qui se passait, s'en réjouit vivement, et crut voir la réalisation de ses désirs. Elle se persuada volontiers que sa mission était terminée. L'humble vierge se trompait.

« J'espérais, dit-elle, que Notre-Seigneur avait exaucé mes vœux, et que je ne serais plus obligée d'écrire, mais il n'en est pas ainsi; car il m'a communiqué certaines choses qu'il veut que je fasse connaître, ainsi je me sou mets à son bon plaisir : *Fiat!* »

Cette communication, on va le voir, a son importance : elle relie entre elles deux belles et saintes dévotions, également chères au cœur de la sœur, et qui occupent l'une et l'autre une place essentielle dans l'œuvre de la Réparation. Voici comment s'exprime la pieuse fille du Carmel :

« Notre aimable et divin Sauveur, dit-elle, m'a fait entendre des plaintes sur son amour méconnu dans le très saint Sacrement de l'autel, par le manque de foi des chrétiens, et il a heureusement lié mon cœur et mon esprit à ses pieds, afin que je lui tienne compagnie dans cet abandon, en adorant sa très sainte Face, cachée sous le voile de l'Eucharistie. Oui, c'est par cet auguste sacrement que

¹ *Vie de M. Dupont*, t. I, p. 151.

Jésus, notre Sauveur, veut communiquer aux âmes la vertu de sa très sainte Face. Elle est là, plus éclatante que le soleil, et il m'a promis de nouveau d'imprimer dans les âmes de ceux qui l'honoreraient les traits de sa divine ressemblance. »

En présentant ici de nouveau à la sœur le mystère de sa sainte Face, Notre-Seigneur lui met tout à coup dans l'esprit un point de vue, un aperçu, qui, comme elle le dit, jette un grand jour, ouvre un bel horizon sur la Réparation du blasphème, en montrant le rapport qui, en Notre-Seigneur, unit son très saint Nom à sa Face adorable. « Notre-Seigneur, dit-elle, m'a fait voir, à l'aide d'une comparaison aussi simple que juste, que les impies par leurs blasphèmes attaquaient son adorable Face, et que les fidèles la glorifiaient par les hommages de louange rendus à son Nom et à sa personne.

« Le mérite est dans les personnes, mais la gloire qui les accompagne est dans leur nom; il la fait éclater lorsqu'on le prononce; le mérite ou le démerite d'une personne passe en son nom. Le très saint Nom de Dieu exprime la divinité, et renferme en lui toutes les perfections du Créateur; il suit de là que les blasphémateurs de ce Nom sacré attaquent Dieu lui-même. Maintenant, rappelons-nous ces paroles de Jésus : *Je suis en mon Père, et mon Père est en moi*¹. Jésus s'est rendu passible par l'Incarnation, et c'est lui qui a souffert, en sa Face adorable, les outrages faits par les blasphémateurs au Nom de Dieu, son Père. Notre-Seigneur m'a fait

¹ Joan. xiv, 11.

voir qu'il y avait quelque chose de mystérieux sur la face d'un homme d'honneur méprisé; oui, je vois que son nom et sa face ont une liaison particulière. Voyez un homme distingué par son nom et ses mérites, en présence de ses ennemis; ceux-ci ne portent pas la main sur lui, mais ils l'accablent d'injures, ils ajoutent à son nom d'amères dérisions, au lieu des titres qui lui sont dus. Remarquez alors ce qui se passe sur la face de cet homme injurié; ne diriez-vous pas que toutes les paroles outrageantes qui sortent de la bouche de ses ennemis viennent se reposer sur sa face et lui font souffrir un véritable tourment? On voit cette figure se couvrir de rougeur, de honte et de confusion; l'opprobre et l'ignominie qu'elle souffre lui sont plus cruels à supporter que des tourments réels dans les autres parties de son corps. Eh bien, voilà un faible portrait de la Face de Notre-Seigneur outragée par les blasphèmes des impies! Représentons-nous ce même homme en présence de ses amis, qui, ayant appris les insultes qu'il a reçues, s'empressent de le consoler, de le traiter selon sa dignité, font hommage à la grandeur de son nom en le qualifiant de tous ses titres d'honneur; ne voyez-vous pas alors la face de cet homme ressentir la douceur de ces louanges? la gloire se repose sur son front, et, rejaillissant sur son visage, elle le rend tout resplendissant : la joie brille dans ses yeux, le sourire est sur ses lèvres; en un mot, ses fidèles amis ont guéri les douleurs cuisantes de cette face outragée par ses ennemis, la gloire a passé l'opprobre. Voilà ce que font les amis de Jésus par l'œuvre répara-

trice; la gloire qu'ils rendent à son Nom se repose sur cet auguste front, et réjouit sa très sainte Face, d'une manière toute spéciale, au très saint Sacrement de l'autel. — Ma révérende Mère, cette comparaison que Notre-Seigneur m'a mise devant les yeux m'a donné un grand jour dans l'esprit; je vois bien clairement, maintenant, que les blasphémateurs font souffrir la Face du Sauveur, et que les réparateurs la réjouissent et la glorifient. Je n'avais jamais fait cette remarque si juste, que la face de l'homme est le siège où viennent se reposer la gloire et l'ignominie. Je vais donc m'appliquer, tout de nouveau, à honorer le Nom et la très sainte Face de notre divin Sauveur, qui m'y invite d'une manière si touchante. »

Au milieu de ces faveurs nouvelles, et malgré l'importance que les supérieurs y attachaient, la sœur était toujours retenue dans les pénibles et distrayantes fonctions de portière. Au mois de février 1847, quelques jours après les encouragements donnés par M^{gr} l'archevêque, elle se trouva très fatiguée. Sentant l'affaiblissement de ses forces et le mauvais état de sa santé, elle profita, en toute simplicité, de cette circonstance pour demander une auxiliaire, qui, sous le titre de seconde portière, pût l'aider dans son office. La Mère prieure lui répondit sèchement qu'elle n'était pas en mesure de la satisfaire, ajoutant qu'il pouvait bien y avoir, dans son désir, un peu de paresse et d'amour-propre, et elle lui ordonna de prier pour le rétablissement de sa santé, de manière à reprendre, après quinze jours, ses exercices réguliers.

Écoutons-la raconter à sa prieure l'impression qu'elle ressentit de ce refus mortifiant : « Je reçus cet ordre avec respect, dit-elle, mais je vous confesse ma faiblesse, je fus affligée de ne point trouver en vous cette tendresse qui vous est si ordinaire, et le démon commença de me tenter. Heureusement, je courus exposer mes peines à Notre-Seigneur, en versant des larmes, lui disant que cet office de portière était pour moi un continuél martyre, parce qu'il m'arrachait continuellement de sa présence. Après avoir expliqué à ce bon Maître tout ce qui me faisait de la peine en cet emploi, j'ajoutai : « Je ne veux pourtant, mon « Seigneur, que ce qui vous glorifiera davantage « et ce qui sauvera plus d'âmes. Vous n'êtes pas « descendu de la croix, je n'en descendrai pas non « plus!... » Et aussitôt j'ai fait acte d'obéissance en lui demandant ma guérison. »

Le lendemain, à la sainte communion, Notre-Seigneur lui dit : « Ma fille, la solitude ne fait-elle pas vos délices? Durant les premières années que vous avez passées en religion, sans emplois extérieurs, tous vos jours n'étaient-ils pas des jours de fête? — Oui, Seigneur. — Eh bien, sachez, ma fille, qu'une religieuse doit être un crucifix vivant. Si vous n'aviez pas ces peines, avec quoi sauveriez-vous les âmes que je remets entre vos mains? Comme preuve que je vous veux dans cette charge et que c'est moi-même qui, par la bouche de votre supérieure, vous ai refusé une seconde portière, je veux que vous soyez guérie à l'instant. Consolez-vous; pour tous ces travaux, je vous donnerai des

âmes. » L'entretien allait continuer, l'action de grâces n'était pas finie; mais voici qu'un bruyant coup de cloche retentit au tour, et appelle à sa fonction la vertueuse portière. Ce fut comme le signal du sacrifice : « Ah! mon Jésus, dit-elle, je reprends ma petite barque ! »

De fait, la grâce demandée avait été obtenue : la sœur était parfaitement rétablie; elle put, comme auparavant, suivre tous les exercices de la règle. Dans une autre communication, Notre-Seigneur lui dit : « Je veux que vous honoriez ma servitude : je ne suis point venu pour être servi, mais pour servir ! » Puis il ajouta : « Dans un temps de disette, où le pain est très cher, un père de famille ne mériterait-il pas les reproches de sa femme et de ses enfants, si, ayant une bonne maison où il fût à même de travailler toute la journée, il ne voulait travailler que la moitié du jour, et se mettre, par cette conduite, dans le cas de ne point gagner le pain nécessaire à la vie de ses enfants? Eh bien! ma fille, voilà votre portrait. Vous avez des enfants à nourrir, je vous l'ai dit : il faut leur gagner du pain; ils ont besoin de toute votre journée de travail; ne vous exposez pas, par votre paresse, à les entendre vous accuser au jour du jugement. »

Une autre fois il lui donna cette instruction au sujet de son office : « Ma fille, vous vous plaignez que votre vie ne peut être solitaire à cause de vos occupations; mais savez-vous bien quelle est l'âme solitaire? C'est l'âme maîtresse de ses passions : ainsi, une âme qui immole continuellement sa propre volonté par le sacrifice de l'obéissance de-

vient véritablement une âme solitaire; elle participe en quelque sorte à la solitude de Dieu, en vivant dans sa sainte volonté. Et, au contraire, une âme, dans le silence de la retraite, n'est point solitaire lorsque le bruit de ses passions l'agite, et qu'elle se plaît dans sa volonté propre. Or, sachez que la propre volonté est la nourrice des passions. »

« Voilà, ma révérende Mère, écrit-elle à la digne prieure, les instructions que Notre-Seigneur a eu la bonté de me donner; maintenant, je ne veux plus avoir d'autre volonté que la sienne; je serai portière toute ma vie, s'il plaît à Dieu et à mes supérieurs¹. » Elle le fut, en effet, jusqu'à sa dernière maladie.

Ces « enfants », qu'on lui avait donnés « à nourrir », c'étaient les pécheurs dont le salut lui était confié. Le divin Maître la ramenait fréquemment à cette œuvre de charité : « Depuis une quinzaine de jours, dit-elle (2 mars), Notre-Seigneur m'avait mise en retraite; il ne s'était point communiqué à mon âme d'une manière extraordinaire; j'étais tout occupée à me renouveler dans mon intérieur, et à m'humilier à la vue de mes nombreuses infidélités. Ayant fait hier la confession de toutes ces fautes, je me suis ce matin approchée de la sainte communion, avec la ferme résolution d'être plus fidèle. Comme l'enfant prodigue, je me suis humiliée en disant : « J'ai péché. » Puis, comme je voulais m'anéantir à la vue de la majesté de Notre-Seigneur, et le considérer couvert de gloire, il a pro-

¹ Document B, lettre xx.

noncé ces paroles : « Ah ! ma fille , considérez-moi
« plutôt couvert des plaies que me font les pé-
« cheurs. » Et à l'instant il m'a semblé le voir en
cet état ; alors il m'a dit : « Ma fille , approchez et
« prêtez l'oreille , » et ce divin Sauveur m'a fait
entendre ces lamentables plaintes , qui m'ont brisé
le cœur et fait verser un torrent de larmes : « Je
« ne suis point connu , je ne suis point aimé , on
« méprise mes commandements. » Et il a ajouté
ces mots , qui me font frémir : « Les pécheurs sont
« enlevés de ce monde comme des tourbillons de
« poussière que le vent emporte , et sont précipités
« dans l'enfer ; ayez pitié de vos frères , priez pour
« eux ; essuyez , par votre amour , le sang qui coule
« de mes plaies ; aimez-moi et ne craignez point ;
« quand vous élevez votre cœur vers moi par l'a-
« mour , je le reçois dans mes mains , alors il est en
« sûreté. »

« Ensuite il m'a insinué qu'il était content de
ma petite retraite , et il a ajouté : « Si les médi-
« tations que vous avez faites vous ont fait trouver
« en vous tant de défauts , pensez à une foule de
« malheureux qui ne méditent jamais ces grandes
« vérités. Ainsi , travaillez pour vous et pour eux ;
« faites comme une mère qui ne saurait prendre de
« nourriture sans partager avec son enfant. »

L'humble et généreuse vierge termine sa lettre
en ces termes : « Voilà ce que Notre-Seigneur m'a
fait entendre. Oh ! que cette perte éternelle des pé-
cheurs me touche vivement ! Que je désire ardement
devenir une bonne carmélite pour en gagner
beaucoup à Dieu ! Aidez-moi , s'il vous plaît , ma

révérende Mère, n'épargnez point mon orgueil et mon amour-propre; il est grand temps que j'immole toute cette méchante nature pour me revêtir de Notre-Seigneur Jésus-Christ¹. »

Ainsi ce divin Maître appliquait en diverses manières sa servante au grand objet qui a été le but de la Réparation universelle opérée par sa venue en ce monde et par sa mort sur la croix : le salut des âmes ! — « Il me fait travailler, dit-elle, tantôt dans un champ, tantôt dans un autre, selon son bon plaisir. Il m'a mise quinze jours en retraite, et m'a défendu d'en sortir jusqu'à ce qu'il m'appelât. Durant ces jours, il m'a montré toute l'ivraie que j'avais moi-même dans le champ de mon âme, et j'ai fait la confession de mes fautes. » — Notre-Seigneur la préparait de plus en plus à l'œuvre spéciale et déterminée dont l'établissement lui avait été annoncé. Ce projet paraissait alors sommeiller; il n'en était plus même question à Tours depuis l'envoi des notices dont nous avons parlé. Mais au commencement de mars 1847, « Voilà, dit la sœur, que la voix de Notre-Seigneur s'est fait entendre et m'a rappelée, me donnant de nouveau mission pour la Réparation des blasphèmes. Voilà trois fois qu'il m'y invite. Il y a quelque temps, il m'assura que cette œuvre s'établirait : cela a mis dans mon âme une si grande confiance que, si je voyais la terre et l'enfer traverser ce projet, je ne laisserais pas d'espérer dans Celui dont le bras est tout-puissant. D'ailleurs, Jésus m'a déclaré qu'il permettait au

¹ Document B, lettre xxi.

démon de traverser ses œuvres pour éprouver la confiance de ses serviteurs. Aujourd'hui il m'a dit :
« Réjouissez-vous, ma fille, *l'heure approche de*
« *la naissance de la plus belle œuvre qui soit*
« *sous le soleil*; offrez mon cœur à mon Père pour
« l'obtenir. »

Le Seigneur parle ici de l'œuvre réparatrice des blasphèmes par les mérites de sa Face douloureuse. Sans doute la Rédemption, opérée par Jésus-Christ sur la croix, est par excellence le chef-d'œuvre de la sagesse et de l'amour divin; l'esprit de l'homme ne peut concevoir rien de plus étonnant en ce monde que l'acte du Verbe qui s'incarne dans le sein d'une vierge et qui meurt crucifié pour le salut des pécheurs; c'est assurément « la plus belle œuvre » qui ait été une fois accomplie sur la terre et qui, par l'Église, se continue encore « sous le soleil ». Mais depuis le grand sacrifice de la croix les générations se succèdent et se renouvellent; et de nos jours l'esprit du mal, par l'orgueil et le sensualisme, a développé dans la société contemporaine deux plaies d'une étendue et d'une profondeur inouïes jusqu'alors : l'impiété radicale et l'incrédulité absolue, qui se traduisent par le blasphème sous toutes ses formes et par la profanation de tout ce qui est saint, spécialement du dimanche et des jours de fête. Pour combattre ce fléau étrange et satanique, particulier à notre époque, pour expier les abominations qui en sont la suite, le Verbe Incarné, unique médiateur et souverain réparateur des sociétés et des âmes, nous offre sa divine Face, cette partie de sa sainte humanité où se reflètent le plus vivement les pensées

de son esprit et les affections de son cœur, par laquelle il a paru le plus semblable extérieurement à l'homme et qui a souffert le plus d'ignominies et de douleurs dans la Passion. Il demande ainsi une œuvre nouvelle dans le but de réparer des crimes nouveaux; cette œuvre réparatrice a des rapports si intimes avec la Rédemption, est tellement identifiée avec l'expiation du Calvaire qu'on peut dire qu'elle la renouvelle et la continue, et de la sorte, malgré la faiblesse et l'indignité des instruments, elle est en réalité « la plus belle des œuvres », la plus nécessaire pour les temps où nous vivons.

Comme la sœur était mentalement préoccupée des obstacles, le Sauveur lui dit : « C'est le brouillard d'un beau jour qui tombe ! » Et il l'engagea à s'abandonner de nouveau entre ses mains pour souffrir intérieurement et extérieurement tout ce qu'il voudrait. « Il m'a fait remarquer, dit-elle, comme je ne suis entre ses mains qu'un faible instrument qu'il manie à son gré : ce qui est bien vrai, car je ne peux travailler à cette œuvre que par une grâce spéciale, quand il veut et comme il veut; maintenant je sens que j'ai reçu cette grâce en mon âme, c'est pourquoi, avec la conduite de Notre-Seigneur qui va me diriger, je ne ferai rien par mon propre esprit. *Sit nomen Domini benedictum!* »

Cependant l'*Abrégé des faits*, envoyé à quelques monastères du Carmel ou distribué à des amis dans la ville de Tours, avait porté son fruit : un vif désir de voir l'établissement de l'œuvre réparatrice. C'était le petit grain de senevé jeté en terre qui ne devait pas tarder à croître et à s'épanouir. Toutefois la dis-

tribution des « feuilles » et des « prières », malgré les recommandations de discrétion dont elle fut accompagnée, eut, par suite des événements politiques du jour, un certain retentissement qui inquiéta et mécontenta l'autorité diocésaine. M^{gr} Morlot écrivit à la Mère prieure pour dire qu'on était allé trop loin, qu'on avait outrepassé ses intentions, et finalement il imposait silence tant au Carmel qu'à M. Dupont. L'un et l'autre se soumirent aussitôt; les intentions de l'archevêque furent respectées : on arrêta court l'envoi des notices. Mais l'impulsion première et légitime avait été donnée; conformément à la volonté de Dieu, le but allait être atteint. Il en devait sortir deux grandes œuvres de réparation dont nous parlerons bientôt : celle de Langres et celle de M^{lle} Dubouché.

Malgré cet éclat, « l'instrument de Dieu » resta ignoré comme auparavant. Son nom n'avait été révélé au dehors qu'à M. Dupont et à quelques autres personnes intimes et de haute piété. Au dedans du monastère, le secret continua d'être aussi inviolablement gardé. La religieuse qui servait de secrétaire à la Prieure en avait seule connaissance : c'était la sœur Marie-Thérèse de Saint-Joseph, qui succéda dans la suite à la mère Marie de l'Incarnation. Cette confidente nécessaire était intimement liée à Marie de Saint-Pierre. Entrées toutes les deux au cloître presque en même temps, elles firent ensemble une partie de leur noviciat. La conduite particulière de Notre-Seigneur sur sa servante ne pouvait échapper longtemps à l'œil clairvoyant d'une amie qui ne la quittait guère; mais celle-ci n'en

fut pas étonnée, et, mise plus tard au courant de tout ce qui se passait, elle rendit à notre sœur plusieurs petits services qui étaient payés d'une affectueuse reconnaissance. D'autres services plus importants signalèrent encore cette amitié jusqu'au jour où, devenue Prieure, la mère Thérèse de Saint-Joseph reçut mission de tirer de l'obscurité les écrits de son ancienne compagne, précieux dépôt mis sous les scellés trente ans auparavant, et d'en porter les richesses, trop longtemps cachées, aux âmes pieuses capables de les recueillir et d'en profiter.

Les hésitations et les désirs de l'archevêque de Tours avaient arrêté au Carmel toute démarche extérieure. Mais à l'intérieur, l'humble confidente de Jésus n'en recevait pas moins de nouvelles lumières. Rendant compte des « tristes impressions que son âme éprouve », la servante de Dieu écrit le 14 mars : « Notre-Seigneur aujourd'hui, après la sainte communion, m'a fait entendre que les fléaux dont nous avons été frappés n'étaient que les avant-coureurs de ceux que sa justice nous prépare si on n'apaise sa colère, et il m'a montré les péchés de blasphèmes et les profanations du dimanche sous l'emblème de deux pompes, avec lesquelles les hommes qui se rendent coupables de ces crimes attirent les eaux de sa colère sur la France et s'exposent à en être submergés, si on n'établit pas cette œuvre de la Réparation qu'il lui donne dans sa miséricorde comme un moyen de salut. Ensuite il m'a dit que les sectaires appelés communistes n'avaient fait qu'une excursion : « Oh ! a-t-il ajouté,

« si vous connaissiez leurs machinations secrètes et
« diaboliques, et leurs principes antichrétiens ! Ils
« n'attendent qu'un jour favorable pour incendier
« la France. Demandez donc l'œuvre de la Répa-
« ration à qui revient le droit de l'établir, pour
« obtenir miséricorde. — Mais, mon divin Maître,
« ai-je répondu, mes supérieurs l'ont déjà deman-
« dée. — Cela ne suffit pas, m'a dit Notre-Seigneur,
« c'est vous qui êtes l'instrument que j'ai choisi et
« qui devez la demander en mon nom et de ma
« part. »

La pieuse carmélite, ayant reçu jusqu'à deux fois l'ordre d'écrire à l'archevêque, avait consulté la Mère prieure pour savoir si elle devait le faire ; celle-ci l'en avait dissuadée sous prétexte qu'il ne fallait pas importuner Monseigneur au milieu de ses grandes occupations. « Après la sainte communion, ce matin, dit la sœur (19 mars), j'ai exposé à Jésus le conseil que vous m'aviez donné de ne pas écrire à M^{gr} l'archevêque. Voici à peu près ce que le divin Maître m'a répondu : « Ma fille, j'aime tant l'obéis-
« sance ! Soyez soumise, afin qu'on puisse recon-
« naître l'esprit qui vous conduit. Je désire cepen-
« dant que les lumières que je vous donne soient
« communiquées à votre premier supérieur. » Alors j'ai repris : « Mon divin Maître, permettez-moi de
« vous demander, avec la simplicité d'un enfant,
« ce que vous voulez dire en m'ordonnant de prier
« Monseigneur d'établir l'œuvre de la Réparation ;
« car vous savez qu'il y a déjà travaillé en l'approu-
« vant... » Il m'a répondu : « Si cette œuvre n'est
« point posée sur la pierre ferme, elle n'aura jamais

« de solidité; si elle n'a un bref qui lui soit propre,
« elle ne fera que languir et finirait par périr. Mais,
« si on l'exécute par la demande d'un bref, on la
« verra bientôt s'établir dans les villes de France,
« et il convient que ce soit celui qui le premier a
« mis la main à l'œuvre qui l'achève. » Comme
j'exprimais la crainte de me tromper en demandant
cette œuvre de sa part, il m'a fait remarquer que
je n'en étais occupée que quand il m'en mettait la
pensée dans l'esprit, et que je devais être en toute
sûreté. Puis il m'a dit qu'il allait m'expliquer sa
conduite à mon égard à l'aide d'une comparaison,
et il m'a montré un arc et une flèche qu'il m'a dit
être l'emblème de mon âme entre ses mains. Il m'a
fait voir comme il dirigeait son arc et sa flèche du
côté qu'il voulait pour l'accomplissement de ses des-
seins. « C'est, a-t-il ajouté, pour me servir d'instru-
« ment dans le dessein de cette œuvre de Répara-
« tion que je vous ai créée; aussi consolez-vous;
« quand cette œuvre sera faite, je ne vous laisserai
« pas longtemps sur la terre, et ma miséricorde ré-
« compensera vos petits travaux. »

Ici, épanchant son cœur dans celui de sa Mère
prieure, l'admirable et courageuse vierge s'écrie :
« Permettez-moi de solliciter très humblement le
secours de vos prières; car je vous assure que j'en
ai grand besoin. Je n'enfante cette œuvre que par
les prières et les souffrances. Quand Notre-Seigneur
m'a chargée de nouveau de cette œuvre, il m'a dit :
« *Priez sans cesse pour son établissement, et offrez-*
« *vous toute à moi, prête à souffrir dans votre*
« *corps et dans votre âme tout ce que je voudrai*

« *pour l'accomplissement de mes desseins.* » L'effet a suivi de près ces paroles, car depuis ce moment je suis sur la croix; mais oserai-je me plaindre, moi qui ai dit tant de fois à Jésus que je voudrais donner jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour l'accomplissement de ses desseins en cette œuvre de Réparation? Oh! que je suis indigne de souffrir pour une si noble fin : la gloire de Dieu et le salut des âmes! Je vous confesse cependant, ma très révérende Mère, que j'ai la faiblesse de répandre souvent des larmes, mais je prie Notre-Seigneur de ne pas faire attention à cette pauvre nature. »

CHAPITRE XVII

LES COMMUNISTES

« Cachez la France dans le secret
de votre Face, et faites - lui miséri-
corde pour la gloire de votre Nom. »

(*Prière de la Sœur.*)

Les sociétés secrètes, qui sont en ce moment le fléau de la France, et qui s'acharnent si ostensiblement contre l'Église de Dieu, avaient depuis longtemps tramé dans l'ombre leurs funestes projets. Elles donnèrent successivement naissance à des sectes politiques et religieuses, adversaires de tout bien, dont le monde entier a, sans presque s'en apercevoir, subi la pernicieuse influence. La France en a été, malheureusement, le centre principal et le foyer le plus actif. C'est du milieu d'elle, de Paris surtout, que l'esprit révolutionnaire et antisocial s'est répandu d'abord dans notre Europe. Il a pris des noms divers, selon les pays et selon les temps, tels que ceux de socialisme, de libéralisme, de nihilisme. Vers la fin du règne de Louis-Philippe, à

l'époque où nous en sommes de la vie et des communications de la sœur Saint-Pierre, on le nommait le communisme. Les communistes avaient, peu à peu, envahi la presse irréligieuse. Ils comptaient des organes et des écrivains d'une certaine célébrité dans les écoles philosophiques et dans la littérature du jour. Plusieurs même, sur différents points, avaient essayé de réaliser leurs dangereuses utopies. La secte grandissait surtout par ses manœuvres occultes; elle avait habilement préparé ses mines souterraines; le moment de l'explosion approchait, et dans le gouvernement, comme parmi les plus intéressés, personne ne s'en doutait. La France, sans le savoir, dormait sur un volcan. Du fond de sa retraite et dans la lumière d'en haut, l'humble fille du Carmel, attentive aux besoins de sa patrie et au salut des âmes, donnait l'alarme aux sentinelles sacrées, et elle indiquait clairement les mesures capables de conjurer le péril si on voulait les appliquer. Les communications qu'elle reçut au sujet du communisme forment une série à part. Nous en donnerons une idée suffisante au lecteur par les extraits suivants. Le 29 mars 1847, elle écrit :

« Notre-Seigneur m'a chargée d'une nouvelle mission dont je serais effrayée si j'étais quelque chose; mais comme je ne suis rien qu'un faible instrument dans sa main puissante, je suis parfaitement en paix.

« Il m'a commandé de faire la guerre aux *communistes*, qu'il m'a dit être les ennemis de l'Église et de son Christ, me faisant entendre que ces lion-

ceux étaient, pour la plupart, nés dans l'Église dont ils se déclaraient maintenant les cruels ennemis. Alors il a ajouté : « Je vous ai fait connaître
« que je vous tenais entre mes mains comme une
« flèche. Je veux maintenant lancer cette flèche sur
« mes ennemis. Je vous donne, pour les combattre,
« les armes de ma Passion : ma croix, dont ils sont
« les ennemis, et les autres instruments de mon
« supplice. Allez vers eux avec la simplicité d'un
« enfant et le courage d'un vaillant soldat. Rece-
« vez, pour cette mission, la bénédiction du Père,
« et du Fils, et du Saint-Esprit. » Alors j'ai prié la très sainte Vierge de vouloir bien être la dépositaire de ces divines armes, que me donnait son très cher Fils, elle qui est comparée à la Tour de David, d'où pendent mille boucliers. Notre-Seigneur m'a donné, à ce sujet, plusieurs autres lumières qu'il ne me serait pas facile de rapporter. « Sei-
« gneur, ai-je dit, formez mes mains aux combats,
« et apprenez-moi à me servir de vos instruments. » Il m'a repris : « Les armes de mes ennemis donnent
« la mort ; mais les miennes donnent la vie. » Voilà la prière que je récite souvent à cet effet : « Père
« éternel, je vous offre, contre le camp de vos
« ennemis, la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ
« et tous les instruments de sa sainte Passion, afin
« que vous mettiez entre eux la division ; car, ainsi
« que l'a dit votre Fils bien-aimé, tout royaume
« divisé contre lui-même sera détruit¹. »

Voilà donc notre petite sœur entrée en lice ; elle

¹ Document D, lettre du 29 mars 1847.

prie, elle oppose la croix et « les instruments de la Passion » aux attaques des « ennemis de Dieu ». Pour l'animer à ce combat mystique, le Sauveur révèle à sa servante les desseins des sectaires et leurs principes antichrétiens. Le jeudi saint, 1^{er} avril, il lui disait :

« Le soldat qui sait le motif de la guerre à laquelle il est appelé, et qui sait l'injure faite à son prince, s'arme alors d'intrépidité pour venger cet affront. Eh bien ! ma fille, c'est cette société de communistes qui m'ont arraché de mes tabernacles et qui profanent mes sanctuaires ; ils ont porté la main sur l'oint du Seigneur ; ils ne réussiront point en leurs desseins. N'ont-ils pas commis le crime de Judas ? Ils m'ont vendu pour de l'argent ! Cette connaissance ne doit pas être stérile en vous, car je ne vous la donne que pour vous animer au combat ; agissez avec un esprit de simplicité, car si vous voulez trop raisonner, vous ne serez point un instrument convenable entre mes mains. Pensez plutôt à la gloire que la cour céleste me rendra d'avoir combattu de tels ennemis avec un si chétif instrument. »

« Voilà, à peu près, ma révérende Mère, ce que Notre-Seigneur m'a fait entendre hier et aujourd'hui, jour remarquable. C'est en ce jour du jeudi saint qu'il institua le sacrement ineffable où il devait être exposé aux outrages et aux profanations de ses ennemis. Je vais donc de nouveau faire amende honorable à ce divin Sauveur, dans le sacrement de son amour, pour ces profanations et ces vols sacrilèges dont il m'a rappelé le triste souvenir, que j'avais, hélas ! trop tôt oublié. »

Quelques jours après :

« Je suis, dit-elle, entrée dans la lice pour combattre les ennemis de Dieu; le calme est revenu dans mon âme depuis que j'ai reçu, si je puis m'exprimer ainsi, le drapeau de l'obéissance. Je suis en sûreté sous cette enseigne, et je ne crains plus le démon. Jésus me donne grâce pour dresser mes batteries; aujourd'hui, après la sainte communion, il m'a encouragée au combat, et il m'a promis de me donner une croix d'honneur, qui, m'a-t-il dit, m'ouvrirait le ciel, si j'étais fidèle; il m'a aussi promis l'or de la charité. J'ai compris que c'étaient quelques tribulations qu'il me réservait dans sa miséricorde, et qu'il me ferait la grâce de souffrir avec patience et amour. Que son saint Nom en soit béni! Mais, ma révérende Mère, après avoir combattu de toutes mes forces les ennemis de Dieu, pendant ces trois jours de fête, j'en ai maintenant presque de la contrition. Je m'explique : c'est que je crains d'avoir fait des imprécations contre eux. Je sais bien que le saint roi David en fait autant dans ses Psaumes (108, par exemple); mais je ne sais pas si cela m'est permis. Enfin, j'ai dit tout ce que Notre-Seigneur, il me semble, m'a inspiré; si c'est mal, et que je me trompe, je ne le ferai plus. Je vais vous dire que je commence par mettre mon âme entre les mains de Notre-Seigneur; ensuite, je le prie de bander son arc et de décocher ses flèches vers ses ennemis; puis, je les combats d'abord par sa croix et par les instruments de sa Passion, ainsi qu'il me l'a enseigné; ensuite, par la vertu du très saint Nom de Dieu. Et c'est ici mon inquiétude pour

les imprécations, car si c'est mal, j'ai répété ces paroles des centaines de fois; mais je n'avais point intention de vouloir du mal à ces gens criminels; je n'en veux qu'à leur malice et à leurs passions; je ne veux tuer en eux que le vieil homme. Voici donc ce que je dis :

« Que Dieu se lève, que ses ennemis soient dissipés, et que tous ceux qui le haïssent s'enfuient de devant sa Face.

« Que le Nom du Dieu trois fois saint renverse tous leurs desseins.

« Que le Nom sacré du Dieu vivant divise tous leurs sentiments.

« Que le Nom terrible du Dieu de l'éternité anéantisse leur impiété. »

« J'en dis encore d'autres, et quand je les ai ainsi bien battus, j'ajoute :

« Je ne veux point la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

« Je fais ces exercices sans contention d'esprit et avec une grande facilité, parce que je me laisse conduire par la grâce qui me guide. »

Au milieu de ces généreuses préoccupations qui agitaient si fortement la bonne sœur au sujet de la France et du salut des âmes, il n'est pas sans intérêt de savoir l'état de son intérieur et les dispositions spirituelles de son âme. Elle dut en rendre compte à ses supérieurs. Nous en donnerons l'extrait suivant :

« La voie par laquelle Notre-Seigneur me conduit est très pénible à la nature, car ce divin Sauveur

exige de moi une mortification continuelle et intérieure; j'ai rarement des consolations spirituelles; les communications que je reçois sont plutôt propres à me faire beaucoup souffrir, puisqu'elles me montrent si souvent la justice de Dieu irritée, la perte éternelle de tant de pécheurs, et la France sur le bord d'un abîme. Cette œuvre de Réparation, que je porte depuis près de quatre ans, avec des peines que Dieu seul connaît, parce qu'il en est lui-même l'auteur, ne paraît pas, et cependant des époques terribles approchent. O mon Dieu, levez-vous, c'est votre cause aussi bien que la nôtre que nous vous prions de défendre; cachez la France dans le secret de votre sainte Face, et faites-lui miséricorde pour la gloire de votre Nom. Oui, dans la lumière d'en haut, je crois fermement que de cette œuvre dépend l'avenir de la France. Je la vois toujours liée à la France, comme un moyen de salut que Dieu a choisi dans son infinie miséricorde; aussi je voudrais donner jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour l'obtenir, car alors le Seigneur s'apaiserait, et bien des âmes seraient sauvées. Voilà les sentiments qu'il m'inspire, et que je fais connaître pour l'acquit de ma conscience. Je déclare que nul autre que Dieu ne m'en a donné l'idée, et que j'ignorais parfaitement qu'il y eût à Rome une œuvre semblable; je ne l'ai su que longtemps après, par une disposition spéciale de la Providence. Je déclare aussi que je n'ai jamais été influencée par personne pour en demander l'établissement; mais, au contraire, et grâce au Ciel, j'ai eu le bonheur de recevoir, à ce sujet, de nos dignes et sages supérieurs, des répri-

mandes et des humiliations. Je déclare encore que la liaison qu'on trouvera dans la succession de ces communications est de la grâce et non de mon imagination; car à chaque lumière que je recevais, j'en faisais bien vite un petit extrait, que je remettais à notre Mère, afin d'être soulagée, et je n'y pensais plus que pour prier Dieu d'accomplir ses desseins; je n'osais même pas m'en entretenir avec notre révérende Mère, car j'éprouvais une grande confusion à faire connaître ces lumières. Lorsque Notre-Seigneur me chargea de cette mission, je lui demandai deux grâces qu'il a eu la miséricorde de m'accorder : 1° celle de ne jamais avoir de sentiments de vanité à cause de ces communications; et 2° celle de n'être point connue comme instrument de Dieu. Notre-Seigneur, qui dirige lui-même mon âme en cette voie, s'applique si bien à me découvrir ma misère et mon néant, qu'il n'est pas possible que je ne sois couverte de confusion à la vue de ces grâces singulières et de mes continuelles ingrattitudes. Je laisse à mes dignes supérieurs le soin de procurer l'établissement de cette œuvre; pour moi, ma mission est de leur soumettre toutes les lumières que je reçois de Dieu, et de prier pour l'accomplissement de ses grands desseins à la gloire de son Nom. C'est ce que j'ai fait en copiant les lettres écrites dans cette relation. *Sit Nomen Domini benedictum.* »

Un peu après, elle ajoute : « Cette œuvre a deux buts : la Réparation des blasphèmes, et la Réparation du saint jour du dimanche, profané par les travaux; en conséquence, elle embrasse la réparation

des outrages faits à Dieu et la sanctification de son *saint Nom*. Maintenant, on demandera peut-être si la dévotion à la sainte Face doit être unie à l'œuvre? Oui, elle en fait la richesse et le plus précieux ornement, puisque Notre-Seigneur lui a donné sa très sainte Face pour être l'objet de la dévotion des associés, afin que cette Face adorable, qui est en quelque sorte de nouveau méprisée et outragée par les blasphèmes des pécheurs, comme il s'en plaint lui-même, soit honorée et révérée, avec un très profond respect, par un culte particulier. En second lieu, Notre-Seigneur fait présent de sa très sainte Face, afin que les associés deviennent tout-puissants auprès de Dieu, par l'offrande qu'ils doivent lui faire de cette Face auguste et sacrée, dont la présence lui est si agréable qu'elle apaise infailliblement sa colère, et attire sur les pauvres pécheurs sa miséricorde infinie. Oui, quand le Père éternel regarde la Face de son Fils bien-aimé, qui a été meurtrie par les soufflets et couverte d'ignominie; quand il regarde ce chef sacré, qui a été couronné d'épines, emblèmes des péchés des hommes que Jésus a pris sur sa tête afin de sauver ses membres, comme il me le dit un jour, cette vue émeut les entrailles de sa miséricorde. Tâchons de profiter d'un si précieux don, et prions ce divin Sauveur de nous cacher dans le secret de sa sainte Face pendant les jours mauvais. *O Dieu, notre protecteur, regardez-nous et jetez les yeux sur la Face de votre Christ.* »

L'esprit de Dieu ne cessait pas d'éclairer l'humble carmélite sur l'objet principal de sa mission. La

voix du divin Maître était toujours pressante, et lui suggérait de temps en temps de nouveaux motifs d'encouragement.

Un jour (5 mai 1847) qu'elle lui demandait l'établissement de la Réparation, il lui répondit que ce serait par les mains de la très sainte Vierge qu'il accorderait cette grâce.

« Le Sauveur, dit-elle, me fit entendre qu'il avait remis toutes choses entre ses mains, et qu'elle nous obtiendrait le bref du souverain pontife. Cette œuvre réparatrice est si nécessaire à la France et si glorieuse à Dieu, qu'il veut que sa très sainte Mère ait l'honneur de la donner à ce royaume, comme un gage nouveau de sa miséricorde. Allons donc à la très sainte Vierge, qui est la trésorière des grâces de Dieu; disons-lui sans cesse que la France lui est consacrée et qu'elle lui appartient. Redoublons de zèle pour cette œuvre; que les difficultés ne nous abattent point; pour moi, Notre-Seigneur me donne une confiance sans bornes. *Sit Nomen Domini benedictum.* »

Le jour de la Pentecôte (23 mai), étant devant le saint Sacrement, la sœur demandait ce qu'elle avait à faire, se montrant disposée à tous les sacrifices possibles, même à celui de son sang.

« Notre-Seigneur m'a fait entendre, dit-elle, qu'il ne voulait que mon cœur et ma volonté, et que, plus je l'aimerais, plus aussi j'obtiendrais de grâces de sa libéralité pour l'accomplissement de son dessein. Bientôt ce divin Sauveur, s'emparant de plus en plus des puissances de mon âme, l'a favorisée d'une lumière admirable sur la beauté et l'excel-

lence de cette œuvre réparatrice. Je l'ai vue sous l'emblème d'une mine d'or, et Notre-Seigneur m'a dit qu'il fallait travailler pour l'exploiter, et que ce n'était qu'à force de travail qu'on réussirait. Le divin Maître m'a dit encore : « Oh ! si l'on savait
« les biens immenses que je réserve à ceux qui tra-
« vaillent à ma mine, je ne manquerais pas d'ou-
« vriers. Faites connaître cette communication. »
Ensuite, ce bon Sauveur m'a montré, pour ma consolation, que le travail fait à cette mine depuis quatre ans n'avait pas été infructueux. J'ai vu, en effet, que les nombreuses prières de Réparation déjà répandues, ainsi que le petit Manuel et les autres objets concernant l'œuvre, étaient comme de l'or exploité de cette mine précieuse, et Notre-Seigneur m'a adressé ces mots consolants, à propos des prières réparatrices : « Cette nouvelle harmonie a
« charmé mes oreilles, ravi les anges et apaisé mon
« courroux ; mais je ne reviens pas sur ce que j'ai
« dit primitivement, *je veux l'œuvre achevée.* »
Cette déclaration si encourageante a rempli mon cœur de joie ; les larmes cependant inondaient mon visage, mais c'était avec une extrême douceur ; alors j'ai repris : « Mon doux Sauveur, si je vais
« dire à présent que vous n'êtes plus fâché, j'ai
« grand'peur que cela ne nuise au projet, en re-
« froidissant le zèle de ceux qui n'y sont pas trop
« portés par eux-mêmes. » Notre-Seigneur m'a répondu : « Ah ! ma fille, que dites-vous là ? Il faut
« avoir bien peu d'amour envers moi pour ne
« pas s'enflammer, au contraire, d'une nouvelle
« ardeur à perfectionner une chose qui m'est si

« agréable qu'elle calme mon courroux. » Ensuite il m'a donné une grande lumière touchant la sublimité de cette association, et la préférence qu'il lui attribuait sur les autres déjà établies dans l'Église, à cause que sa fin est de réparer les outrages faits à la Divinité par les blasphèmes et la violation du dimanche, comparant les premières au vin commun des noces de l'Époux, et cette dernière au vin miraculeux qui fut servi à la fin du souper aux noces de Cana. Je lui ai dit que nous avions de grands obstacles qui s'opposaient à son dessein. Il m'a consolée, en m'assurant que toutes ces oppositions ne feraient que lui donner une lumière plus éclatante, et que je devais dire à ma Mère prieure de continuer d'y travailler quand elle trouverait des occasions favorables; il m'a fait entendre qu'il fallait prier, désirer et souffrir.

« Voilà à peu près, ma très révérende Mère, ce qui s'est passé dans mon âme. En finissant, ce divin Sauveur m'a dit : « C'est à ma sainte Mère
« que vous êtes redevable de la communication
« que vous venez de recevoir; c'est elle qui vous l'a
« obtenue; continuez de l'honorer. » Vivent Jésus et Marie! »

Le lendemain la sœur écrivait : « La lettre que je vous remis hier au sujet de la grâce que j'ai reçue de Notre-Seigneur par rapport à l'œuvre par excellence consacrée à la gloire de son Nom, ne suffit pas à mon cœur, qui éprouve un besoin de s'épancher et de se dilater, car les effets de cette communication sont si grands en mon âme et l'ont tellement fortifiée que tout l'enfer armé contre l'œuvre, et tous les

hommes réunis, si cela était possible, n'ébranleraient pas ma confiance. *Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?* Quand le moment de Dieu sera arrivé, tout cédera à sa souveraine puissance. Oh! que cette œuvre est excellente! qu'elle est sublime! quels biens immenses sont réservés aux défenseurs du saint Nom de Dieu! Je voudrais publier par toute la terre les vérités que mon âme a apprises en ce jour mémorable de la Pentecôte, dans cette haute lumière qui ne se peut exprimer par des paroles. Que n'ai-je l'éloquence d'un saint Bernard pour engager tous les hommes à s'enrôler en cette sainte croisade! Dans un des siècles passés le Seigneur a levé une armée de soldats courageux, pour aller combattre les ennemis de la terre sainte, et son fidèle serviteur, saint Bernard, a prêché cette guerre avec un succès merveilleux; mais, dans le siècle actuel, ce même Seigneur demande des soldats courageux, des défenseurs de la gloire de son Nom, blasphémé et méprisé par ses ennemis. Hélas! n'en trouvera-t-il point? Il n'est pas nécessaire cependant en cette nouvelle croisade de quitter ses foyers comme en la première, ni de s'armer de cuirasse et de bouclier, ni d'exposer sa vie. En notre milice sacrée, la croix de Jésus-Christ sera notre arme offensive et défensive pour attaquer et combattre les ennemis de son Nom, et ce Nom sacré, plein de vertu et de force, sera lui-même notre divin rempart. Mais pour réussir en cette pieuse entreprise, adressons-nous avec une confiance sans bornes à la glorieuse Vierge Marie; prions-la de vouloir bien se mettre à la tête de cette sainte milice, elle qui est la générale des

armées de Dieu et qui est plus terrible aux démons qu'une « armée rangée en bataille ». C'est cette aimable Mère qui m'a obtenu, malgré mon indignité, l'insigne faveur que j'ai reçue hier de son très cher Fils; qu'elle en soit à jamais bénie! Étant ces jours derniers aux pieds de cette Mère auguste, je me sentis inspirée de l'invoquer sous le titre de *Notre-Dame du Saint-Nom-de-Dieu*; alors je lui fis une couronne composée de soixante-douze invocations, pour honorer les précieuses années de sa très sainte vie. A la suite de chaque dizaine je lui ai rappelé les paroles qu'elle a prononcées elle-même en son divin cantique : *Il a fait en moi de grandes choses celui de qui le Nom est saint!* Après ces paroles, j'ai ajouté : « O très sainte et très digne Mère de
« Dieu, puissante avocate des chrétiens, je remets
« la cause du saint Nom de Dieu entre vos mains. » Cette petite dévotion toucha, je crois, le sensible cœur de ma tendre mère, car j'éprouvai en la faisant une grâce toute particulière en mon âme.
« O Vierge sainte, dis-je, daignez recevoir ce nou-
« veau titre, car vous êtes véritablement Notre-
« Dame du Saint-Nom-de-Dieu, puisque vous êtes
« la Fille du Père, la Mère du Fils, et l'Épouse du
« Saint-Esprit, et que vous proclamez vous-même
« qu'il a fait en vous de grandes choses, celui de
« qui le *Nom est saint!* Oui, ô divine Vierge, vous
« êtes l'honneur et la gloire du saint Nom de Dieu,
« parce que vous êtes le chef-d'œuvre de ses mains,
« qui ont opéré en vous des merveilles. Je vous ap-
« pellerai donc Notre-Dame du Saint-Nom-de-Dieu. »
« C'est ainsi, ma révérende Mère, que je dis

tout ce que je pense à la très sainte Vierge pour l'intéresser, si je peux m'exprimer ainsi, à l'œuvre de la Réparation, lui rappelant respectueusement qu'elle est obligée plus que toute autre de travailler à la gloire du saint Nom de Dieu, qui l'a favorisée plus que toutes les autres créatures, et je ne doute point qu'elle ne nous obtienne l'établissement de cette œuvre, que Notre-Seigneur a comparée au festin délicieux des noces de Cana, et remarquons bien que c'est la très sainte Vierge qui obtint de son Fils ce vin miraculeux. En attendant, je vous prie très humblement d'inviter les personnes qui ont à cœur cette œuvre à vouloir bien saluer avec moi la sainte Vierge sous le titre de Notre-Dame du Saint-Nom-de-Dieu. »

En forme de « remarque à la gloire de la très sainte Vierge », la pieuse sœur ajoute :

« Notre-Seigneur m'avait envoyée vers sa sainte Mère afin de recevoir de ses mains bénies la grâce que je sollicitais depuis si longtemps pour la gloire du saint Nom de Dieu. Je me jetai donc en toute confiance dans le cœur de cette Mère de miséricorde, la priant d'être mon avocate en la cause de Dieu, lui recommandant avec instance cette grande affaire, pendant le beau mois de mai qui est tout consacré à sa gloire. Je ne l'invoquai point en vain : elle regarda les larmes de sa petite servante, elle entendit ses soupirs et ses vœux. Bientôt elle inspira à un de ses serviteurs, M^{gr} l'évêque de Langres, qui entendit parler du projet, d'y prendre le plus vif intérêt. Son zèle pour le saint Nom de Dieu le fit travailler avec une pieuse ardeur à l'établissement de l'association.

Le règlement fut donné le 28 juin 1847 en la vigile de la fête des bienheureux apôtres, saint Pierre et saint Paul, et, ce qui est bien remarquable pour la gloire de la sainte Vierge, l'association fut canoniquement et solennellement érigée, le 16 juillet, jour de la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel¹. O mains puissantes de Marie, c'est vous qui avez tout fait, les hommes n'ont été que vos instruments. Je vous remercie un million de fois, soyez bénie en tout temps et en tous lieux ! Mais admirons un autre trait de la divine Providence et de la miséricorde de Marie : cette œuvre réparatrice des blasphèmes et de la violation du dimanche est portée par M^{gr} l'évêque de Langres aux pieds du souverain Pontife pour obtenir un bref qui enrichisse cette association des indulgences et des bénédictions de la sainte Église. Le Saint-Père donne ce bref pour la confrérie, en date du 27 juillet 1847 ; le 30, il en donne un second qui érige l'association réparatrice en archiconfrérie. Je regarde avec admiration l'Église enfanter cette œuvre dans ces trois jours de douloureuse mémoire² ; je vois la miséricorde de

¹ Ce qui n'est pas moins remarquable, c'est que, si le règlement de Saint-Dizier porte la date du 28 juin (1847), l'érection de la confrérie de la Sainte-Face à Tours porte celle du 29 juin (1876) : l'une complète l'autre, toujours sous la protection de saint Pierre, chef de l'Église. — De même Notre-Dame du Mont-Carmel a voulu, le 16 juillet, jour de sa fête, commencer l'œuvre par M. Dupont au moyen de la quarantaine en 1843, la sanctionner par Pie IX en 1847, et la faire adopter définitivement en se servant de son Ordre en 1876. — Belles et consolantes coïncidences : Marie et l'Église !

² Allusion aux trois journées de juillet.

Dieu « surabonder où le péché abondait » : soyez-en béni à jamais, ô mon Dieu ! Cela ne s'est point fait par hasard ; votre providence a tout conduit et dirigé pour la gloire de votre saint Nom et pour le salut de la France. Protégez donc cette œuvre, qui est votre ouvrage, et défendez-la contre ses ennemis ; propagez-la dans ce royaume, qui est consacré à la glorieuse Vierge Marie. »

Nous n'avons voulu ni interrompre ni abrégér le pieux et simple récit de la sœur, touchant un fait qui a si heureusement mis le comble à ses vœux ; il nous reste à en exposer avec quelques détails les principales circonstances.

CHAPITRE XVIII

L'ARCHICONFRÉRIE

Sit Nomen Domini benedictum !

Que le Nom du Seigneur soit béni !

(*Archiconfrérie réparatrice.*)

La confrérie réparatrice est née comme d'elle-même par la seule volonté de Dieu et sans calcul humain. Voici le fait tel qu'il s'est passé; nous suivons exactement les notes fournies par les Annales du Carmel, et même, en partie, le récit de M. Dupont.

Une des notices intitulées *Abrégé des faits* était venue entre les mains d'un fervent chrétien de Rouen, M. le Brument-Jeulin, qui connaissait peu M. Dupont, mais lui ressemblait beaucoup par le zèle de la vertu et des bonnes œuvres. C'est par un de ses amis, le R. P. Vieillecazes, autrefois directeur au grand séminaire de Tours, et alors supérieur du grand séminaire et des Carmélites de Rouen, qu'il avait eu connaissance de la susdite

feuille. Profitant d'un voyage qui l'avait conduit à Paris pour ses affaires, il vint exprès jusqu'à Tours, afin de constater la réalité et l'importance des faits. D'après ce qu'il apprit, il n'hésita point à se constituer le courrier, et, pour ainsi dire, le commis-voyageur de l'œuvre, résolu d'y travailler autant que la Providence lui en fournirait les occasions. Elles ne tardèrent pas : le plan de Dieu touchait à son exécution.

En repassant à Paris, M. le Brument rencontre dans l'escalier de l'hôtel M. l'abbé Favrel, vicaire général de Langres, avec lequel il avait eu quelques relations : celui-ci lui apprend que son évêque, M^{gr} Parisis, est là, logeant dans la même maison, et l'invite à se présenter devant l'illustre prélat, ce qui eut lieu le jour même. Dans la conversation, le pieux laïque parle de son voyage en Touraine, raconte ce qu'il a appris par M. Dupont, et insiste sur la nécessité d'une œuvre de réparation. L'évêque de Langres parut vivement frappé. Il avoua que, préoccupé lui-même de cet ordre d'idées, il désirait depuis un certain temps établir dans son diocèse quelque confrérie semblable. Il en écrivit aussitôt à l'archevêque de Tours, qui, par mesure de précaution, à cause des révélations faites à la sœur carmélite, et sur lesquelles il ne jugeait pas opportun de se prononcer d'une manière ostensible, lui laissa l'initiative : ce qui se fit d'autant plus facilement de la part de M^{gr} Morlot, que Langres était sa ville natale. Alors M^{gr} Parisis, par une ordonnance du 28 juin 1847, vigile de la fête des saints apôtres Pierre et Paul, érigea la confrérie réparatrice du

blasphème et de la profanation du dimanche, dans une église paroissiale de Saint-Dizier dédiée à saint Martin, et il députa vers Rome M. l'abbé Marche, curé de ladite paroisse, pour solliciter en faveur de l'association le titre d'archiconfrérie et des indulgences spéciales. Pie IX, élevé depuis deux ans sur le siège de saint Pierre, accueillit cette supplique avec une sorte d'enthousiasme, et dit à ce sujet une parole célèbre et bien des fois citée : « La Réparation est une œuvre destinée à sauver la société. » Il accorda les indulgences demandées, éleva, par un bref du 30 juillet 1847, l'association réparatrice de Saint-Dizier à la dignité d'archiconfrérie, et voulut que son nom fût inscrit le premier sur le registre des associés, privilège insigne et unique qui allait être pour l'œuvre une semence de bénédictions.

La pensée de notre chère sœur se trouva ainsi réalisée en grande partie, conformément à l'inspiration qu'elle avait reçue du ciel. Car, avant d'aller à Rome, M. le curé de Saint-Dizier, par les ordres de M^{gr} de Langres, s'était mis en rapport avec le Carmel de Tours. La rédaction du règlement de la confrérie, tel qu'il fut promulgué par l'ordonnance épiscopale, avait d'abord été l'objet de longues négociations et de minutieuses discussions. On put à la fin s'entendre, sinon sur tous les détails secondaires, au moins sur le but principal de la Réparation. Ladite association était consacrée à l'adorable Trinité et au saint Nom de Jésus et placée sous le patronage de saint Michel, de saint Louis et de saint Martin, protecteurs de la France. Elle avait pour

signes une croix portant d'un côté ces mots : *Sit nomen Domini benedictum*, et de l'autre ceux-ci : *Vade retro, Satana*; et une médaille portant d'un côté le triangle rayonnant, symbole de l'adorable Trinité, et de l'autre la sainte Face de Jésus. Les paroles de l'inscription devaient être dites par les associés chaque fois qu'ils entendraient prononcer un blasphème ou qu'ils verraient profaner les saints jours.

Érigée en archiconfrérie, elle avait le droit d'agréger dans tout le monde catholique d'autres associations qui seraient formées dans le même but, et qui adopteraient le même règlement. Une clause expresse réservait aux évêques la faculté de modifier ce règlement pour leurs diocèses respectifs, pourvu qu'on en conservât les dispositions fondamentales.

Le but poursuivi par Marie de Saint-Pierre était donc atteint dans son ensemble; tout ce qu'elle pouvait regretter, c'était que l'association ne fût pas établie à Tours, et que la seconde paroisse d'une petite ville, dans un diocèse éloigné, eût ce glorieux privilège d'être le centre d'unité pour une œuvre appelée à s'étendre sur toute la France. On regretta de plus, ce qu'on regrette encore aujourd'hui, que le silence ait été complètement gardé dans l'ordonnance épiscopale sur la dévotion à la douloureuse Face de Notre-Seigneur Jésus-Christ, indiquée par la sœur comme objet sensible de la Réparation. Il faut sans doute l'attribuer à l'ignorance où l'on était à Langres des lumières spéciales accordées sur ce point à l'humble vierge du Carmel, et peut-être aussi à la nécessité qu'il y avait, pour obtenir l'ap-

probation du saint-siège, de ne pas paraître agir en vertu d'une révélation non encore sanctionnée par quelque jugement ecclésiastique. On se contenta de graver sur un des revers de la croix de l'archiconfrérie la sainte Face de l'*Ecce homo*, et d'insérer dans le manuel les litanies de la sainte Face, composées par la sœur Saint-Pierre. Évidemment, d'après les révélations faites à la carmélite de Tours, il y avait beaucoup plus à faire. Mais il faut dire qu'alors la dévotion à la sainte Face de Notre-Seigneur n'avait pas tout l'éclat et l'extension qu'elle a reçus depuis. La sœur se montra satisfaite et ce fut aussi le sujet d'une grande joie pour M. Dupont, qui, depuis bien des années déjà, se préoccupait si activement de la glorification du très saint Nom de Dieu et de la Réparation des blasphèmes. Du reste l'archiconfrérie réparatrice répondait tellement à un besoin de notre époque, et, pour cette cause, était si formellement voulue de Dieu, qu'elle se répandit dès sa naissance comme le feu dans les roseaux. L'idée de réparer le blasphème et la profanation du dimanche, jusque-là cachée au fond de quelques âmes, devint l'objet de l'attention générale : on inscrivit par milliers les paroisses et les fidèles qui, sur tous les points du globe, voulurent s'y associer, et l'on peut dire que cette pensée, communiquée à l'humble carmélite et par elle à toute l'Église, fut comme la source de toutes les œuvres réparatrices de notre temps¹.

Une de ces œuvres mérite surtout d'être signalée,

¹ *Vie de M. Dupont*, t. I, p. 150.

parce qu'elle tient tout à la fois à l'esprit de la Réparation et au culte de la sainte Face : c'est la congrégation réparatrice avec adoration perpétuelle, fondée à Paris par M^{lle} Dubouché, en religion sœur Marie-Thérèse. Cette pieuse demoiselle, artiste distinguée et peintre en portraits, en même temps que femme de grand caractère et de hautes vertus, avait eu, par l'entremise de la mère Isabelle de Saint-Paul, prieure des Carmélites de la rue d'Enfer, connaissance de la feuille intitulée : *Abrégé des faits*. Frappée de ce que ce petit document lui apprenait, pleine d'admiration pour les belles litanies de la sainte Face qu'elle venait de recevoir, elle se mit à les réciter avec une grande dévotion. « La nuit suivante, dit M. Dupont, Notre-Seigneur lui apparut sous les traits de son divin martyr. C'était dans la nuit du jeudi au vendredi. Le lendemain matin, M^{lle} Dubouché, sous la plus ineffable émotion, se mit en devoir de reproduire sur la toile la Face ensanglantée du Sauveur. Il lui fut inspiré de ne se livrer à ce travail que les jours de vendredi et à genoux. Il lui en fallut quatre, au bout desquels apparut aux yeux un tableau que la pensée humaine ne saurait imaginer. M^{lle} Dubouché, chargée de son précieux fardeau à peine achevé, vient à Tours, se présente à l'improviste au Carmel, où elle trouve des cœurs qui peuvent d'autant mieux comprendre sa démarche que Notre-Seigneur avait dit précédemment à la sœur Saint-Pierre : « Je te donnerai ma Face, et quand tu la présenteras à mon Père, ma bouche s'ouvrira pour plaider ta cause¹. »

¹ *Vie de M. Dupont*, t. I, p. 282.

La Mère prieure la reçut au parloir. Aidée de sa secrétaire, la sœur Thérèse de Saint-Joseph, en présence de la sœur Saint-Pierre remplissant alors les fonctions de portière, elle ouvrit la caisse qui renfermait le tableau. M^{lle} Dubouché se tenait devant la grille; la peinture était entourée d'un cadre noir avec une étoile dorée à chaque angle. Interpellée par l'auteur pour savoir si cette image répondait à ce qu'elle avait vu, la sœur Saint-Pierre répondit humblement que jamais la Face de Notre-Seigneur ne lui avait été montrée d'une manière sensible; mais que le tableau exprimait bien l'idée qu'elle se formait du visage souffrant de notre divin Maître.

Pour en faire jouir la communauté, le tableau fut exposé sur l'autel du noviciat, et, pendant qu'on le contemplait avec dévotion, la sœur Saint-Pierre s'approcha, et sa figure, alors, prit une telle expression de douleur et d'amour, que plusieurs religieuses en restèrent profondément frappées.

M. Dupont désira voir ce merveilleux tableau. La pieuse artiste le fit porter chez lui, le lui présenta elle-même; elle accorda volontiers l'autorisation de le faire copier. Le fervent laïque en profita immédiatement, et il donna cette première copie, faite à la hâte, mais bien fidèle, au monastère des Carmélites, où elle est précieusement conservée dans la salle du chapitre, au-dessus de l'endroit où repose la sœur Saint-Pierre. M^{lle} Dubouché en fit aussi elle-même des copies, et l'une d'elles se trouve à Tours, dans la chapelle de Sainte-Ursule.

Dès lors, naturellement, des rapports de charité s'établirent entre elle et les vierges carmélites.

Aussi ne fut-elle pas oubliée lorsqu'on envoya la lettre circulaire annonçant la mort de la sœur Saint-Pierre. Au moment où cette lettre lui fut remise, M^{lle} Dubouché était couchée, fort gravement malade. Aussitôt la pensée lui vint de faire une neuvaine de prières en union avec la chère défunte, promettant d'aller en pèlerinage d'action de grâces sur sa tombe, si la santé lui était rendue. Or, dix jours après, elle venait toute joyeuse accomplir son vœu, et « nous l'avons entendue, continue M. Dupont, à son retour du cimetière, s'écrier avec enthousiasme . « J'étais malade, condamnée par les « médecins; mais voilà ce que peut la vénérable « confidente de Jésus ! Je me porte tout à fait bien ; « le voyage ne m'a pas fatiguée. »

Rentrée à Paris, M^{lle} Dubouché mit à exécution le projet que Dieu lui avait inspiré. Le 6 août, un mois après la mort de la sœur Saint-Pierre, elle quitta le monde, et, faisant appel à quelques âmes d'élite, elle fonda la « congrégation réparatrice avec adoration perpétuelle du très saint Sacrement ». Au bout de trois mois la communauté naissante, quoique peu nombreuse, pouvait faire le service de nuit, une ou deux fois par semaine, dans la chapelle des Carmélites, rue d'Enfer. Ce fut à une de ces occasions que le célèbre Hermann, nouvellement converti du judaïsme, et nommé plus tard le Père Marie-Augustin, eut la pensée d'appeler également les hommes à s'honorer, en rendant la nuit hommage à Notre-Seigneur dans le sacrement de son amour.

« Un jour, un après-midi, le pieux néophyte, qui

visitait volontiers les sanctuaires où le saint Sacrement était exposé, étant entré dans la chapelle des Carmélites, se mit à adorer Notre-Seigneur, exposé dans l'ostensoir, sans compter les heures et sans voir que la nuit approchait. C'était en novembre. Une sœur tourière arrive, et donne le signal de la retraite; un second avis devient obligatoire. Alors Hermann dit à la sœur : « Je sortirai en même temps que ces personnes qui sont au fond de la chapelle. — Mais celles-ci ne sortiront pas de toute la nuit. » Cette réponse était plus que suffisante, et déposait un germe précieux dans un cœur bien disposé à ne pas le laisser s'évanouir en fumée. Celui-ci, qu'on appellera bientôt l'ange du tabernacle, quitte le lieu saint, se rend précipitamment chez M^{gr} de la Boullerie, alors vicaire général : « On vient, s'écrie-t-il, de me faire sortir d'une chapelle où des femmes sont devant le saint Sacrement toute la nuit!... » M^{gr} de la Boullerie, qui a contribué à la fondation de la communauté réparatrice de M^{lle} Dubouché, répond : « Eh bien ! trouvez des hommes, et nous vous autoriserons à imiter les pieuses femmes dont vous enviez le sort aux pieds de Notre-Seigneur. » Dès le lendemain, les bons anges aidant, Hermann trouvait de l'écho dans plusieurs âmes. Bientôt il put réunir une vingtaine d'adorateurs de bonne volonté, et, avant la fin de l'année, une première nuit s'organisa pour les hommes à Notre-Dame-des-Victoires ¹. »

Cette première adoration eut lieu le 6 décembre

¹ Récit de M. Dupont. — Voir sa *Vie*, t. I, p. 284.

1848, sur la nouvelle, arrivée brusquement à Paris, que Pie IX venait de quitter Rome, pour échapper à la révolution qui avait mis la France en république et ébranlé tous les trônes de l'Europe. Ainsi, dès le début et par son premier acte, l'œuvre de l'adoration nocturne des hommes, en France, marquait les deux principales intentions qui sont l'objet constant de ses hommages et de ses prières : l'expiation des outrages commis contre Notre-Seigneur, et le salut de la France par le triomphe de l'Église.

On le voit, l'œuvre réparatrice par l'adoration de l'Eucharistie, encore au berceau dans une congrégation de femmes, avait engendré l'adoration nocturne pour les hommes. L'une et l'autre, évidemment, venaient en première ligne comme suite des communications faites à la sœur Saint-Pierre : on ne pouvait mieux entrer dans les intentions du divin Maître, manifestées à sa servante, que d'allier ensemble, pour un motif de réparation, l'adoration perpétuelle du saint Sacrement et la dévotion à la sainte Face. On se rappelle comment, dès l'année 1844 (27 février), Notre-Seigneur, ayant établi la petite carmélite de Tours pour être son ambassadeur au nom de la France, l'avait chargée en cette qualité de se tenir perpétuellement, du moins en esprit, aux pieds du très saint Sacrement, priant pour la fille aînée de l'Église et pour l'établissement de l'œuvre réparatrice. Depuis ce jour, elle s'était sentie appliquée par le divin Maître à l'adorer dans le saint Sacrement, et à ne jamais perdre de vue sa présence eucharistique. Plus tard, au commence-

ment de 1847, lorsque les rapports entre la Majesté divine blasphémée et la sainte Face outragée venaient de lui être manifestés de la manière saisissante que nous avons vue, Notre-Seigneur lui avait fait entendre des plaintes sur son amour méconnu dans le très saint Sacrement, et alors, comme elle dit, il avait « lié heureusement à ses pieds le cœur et l'esprit » de sa servante, afin qu'elle « lui tînt compagnie dans son abandon, adorant sa très sainte Face cachée sous le voile de l'Eucharistie ».

En fondant sa congrégation réparatrice avec adoration perpétuelle, M^{lle} Dubouché entraînait donc dans les idées précédemment communiquées à la sœur. Aussi la mère Isabelle de Saint-Paul, qui se réjouissait d'un succès auquel elle avait elle-même contribué, n'hésitait point à en rapporter, après Dieu, tout l'honneur à la carmélite de Tours, et, en écrivant à M^{lle} Dubouché, elle lui disait : « Ma sœur Saint-Pierre est certainement la principale fondatrice de l'œuvre, et je crois que, du haut du ciel, elle nous aide bien puissamment, et inspire une grande ferveur à celles qui sont les premières pierres de cet édifice. » De son côté, M. Dupont, parfaitement initié à l'origine de toutes les œuvres réparatrices dont il faisait son occupation habituelle, n'a pas craint de dire que M^{lle} Dubouché s'était inspirée, dans le projet de sa congrégation, sur la tombe de la sœur Saint-Pierre, lors de son pèlerinage d'action de grâces. Et lui-même, aussitôt après la fondation à Paris de l'adoration nocturne des hommes, n'eut rien de plus pressé que de l'établir à Tours (février 1849), comme si ce grand serviteur

de Dieu eût accepté pour mission en toutes choses de réaliser, d'une manière publique et ostensible, les plus secrets desseins communiqués par Notre-Seigneur à la vierge du Carmel¹.

¹ *Vie de M. Dupont*, t. I, p. 286.

CHAPITRE XIX

LA MATERNITÉ DIVINE

« Mère de Dieu, souvenez-vous que vous êtes ma mère, et que je suis la petite sœur du saint enfant Jésus. »

(*Paroles de la Sœur.*)

L'œuvre réparatrice est canoniquement instituée ; les désirs de Marie de Saint-Pierre sont réalisés, du moins en partie et pour ce qu'ils ont d'essentiel. Notre-Seigneur va maintenant lui ouvrir de nouveaux horizons et la faire entrer dans un ordre de communications si extraordinaires et si mystérieuses, qu'il est nécessaire, avant de les exposer, d'en bien préciser le caractère et l'importance. Elles forment dans l'histoire de notre chère sœur une série de révélations à part, du plus haut intérêt et qu'on ne saurait détacher des précédentes, surtout de celles qui ont plus directement rapport à la Réparation, sans laisser dans l'ombre le côté le plus lumineux et le plus consolant de cette grande œuvre. Le Seigneur les accorda à la vierge du Carmel pour

deux motifs qui ressortent clairement du récit même qu'elle en fait. L'un, tout particulier, fut de la récompenser dès ici-bas, par de très douces joies spirituelles, des sacrifices que l'accomplissement de sa mission lui avait coûtés : ainsi le bon Maître en agit-il souvent à l'égard des âmes qui le servent avec fidélité. L'autre, plus général, relatif à l'œuvre même de la Réparation, fut de figurer et de faire pressentir les grâces de miséricorde et de salut dont la réalisation de cette œuvre devait être accompagnée et suivie. Cette future effusion de grâces, promise au monde, sera l'effet des mérites et de l'intercession de la très sainte Vierge ; l'auguste Mère de Jésus, qui est en même temps la mère des chrétiens, en donne comme un avant-goût à la pieuse servante de son Fils, en la faisant participer d'une manière spirituelle et céleste à la nourriture virginale qu'il a reçue lui-même sur le sein de sa Mère dans sa première enfance.

Une faveur si étonnante n'est pas une exception ni une nouveauté dans l'histoire des saints. Personne n'ignore le fait miraculeux arrivé à saint Bernard, abbé de Clairvaux. Dans une vision célèbre, la reine du ciel, pour le récompenser de ce qu'il venait d'écrire avec tant de science et de piété des pages admirables en son honneur, fit couler sur ses lèvres un filet de lait. Ce prodige a été souvent raconté, il a même été reproduit par la peinture¹.

¹ On trouve, d'après M. l'abbé Bourassé, de très curieux détails sur ce fait dans l'ouvrage du P. Hipp. Marracci, *Fundatores Mariani*. (*Hist. de la Vierge Marie*, par M. Bourassé, p. 364.)

Selon le savant Baronius, en 1028, saint Fulbert, évêque de Chartres, un autre dévot serviteur de Marie, fut favorisé du même privilège dans une maladie où il était réduit à l'extrémité. Par la vertu du lait divin auquel le fit participer la sainte Vierge, il recouvra instantanément la santé et en même temps fut gratifié du don de prophétie.

D'ailleurs, nul ne le conteste, les principes sur lesquels ces faits extraordinaires reposent sont parfaitement conformes à l'enseignement de la foi et à la doctrine de l'Église. La maternité divine est un dogme catholique essentiellement lié à l'Incarnation du Verbe ; de tout temps elle a fourni aux auteurs ascétiques et aux saints Pères eux-mêmes de hautes et ravissantes considérations sur le mystère de l'Enfance de Jésus et sur ses premières relations avec sa très sainte Mère. Qu'on lise, par exemple, les écrits de saint Athanase, de saint Augustin, de saint Bernard, de saint Vincent Ferrier : ces illustres docteurs préconisent la maternité de Marie en termes admirables, avec des expressions singulières de foi et de piété, et dans le sens même qui a occupé l'esprit et le cœur de la sœur Saint-Pierre.

Il importe aussi de ne pas se méprendre sur la nature et le mode de l'opération divine dans la fille du Carmel. Nous l'avons déjà dit et nous devons ici l'affirmer de nouveau, il n'y a eu en elle, pour cela, rien d'extérieur ni de sensible. Pour s'expliquer et rendre compte de son état à sa Mère prieure, elle a été obligée, et nous y sommes obligés comme elle, d'employer des expressions et des images qui parlent forcément aux sens ; mais en

réalité tout se passait dans une sphère purement intellectuelle. On sait que les théologiens mystiques distinguent trois sortes de communications divines : celles qui frappent les sens physiques, telles que les visions et autres apparitions extérieures sous forme sensible et palpable ; celles qui ont lieu dans la puissance imaginative, à l'aide de représentations et d'images intérieures et invisibles ; enfin celles qui se passent dans l'entendement, dans la partie supérieure de l'âme, sans image aucune, soit visible, soit invisible. Ces dernières, disent les maîtres de la vie spirituelle, sont les plus élevées et les plus parfaites. Or, ce sont précisément celles dont Marie de Saint-Pierre fut favorisée. Par conséquent, dans tout ce qu'elle décrit d'une manière si délicate et si naïve, elle n'a rien vu de ses yeux, rien entendu de ses oreilles, rien palpé ni goûté, pas même par l'imagination. « Notre-Seigneur m'a fait entendre, » tel est le mot dont elle se sert ordinairement ; elle voyait, elle entendait, elle sentait, elle goûtait, mais, à la manière des purs esprits, par un mode intellectuel, angélique, expliqué d'une manière satisfaisante par la théologie, mais bien compris seulement par les âmes d'élite qui en ont fait l'expérience.

Nous citerons ici le témoignage de sainte Thérèse, si versée dans ces sortes de matières. Voici ses propres expressions : « La vision intellectuelle est de l'ordre le plus élevé, celle où le démon peut avoir le moins d'accès. On ne voit ni des yeux du corps, ni de ceux de l'âme, attendu que la vision n'est point imaginaire. C'est une lumière qui, sans qu'aucune lumière frappe nos regards, illumine l'entendement

afin que l'âme jouisse d'un si grand bien. La vérité s'y imprime par une connaissance souverainement claire qui exclut le doute, qui produit même une certitude plus grande que le témoignage des yeux; car, en ce qui frappe notre vue, il nous arrive quelquefois de douter si ce n'est point une illusion. Ici le doute peut bien se présenter au premier instant; mais il reste d'autre part une ferme certitude que ce doute est sans fondement... Ce langage est tellement du ciel que nul effort humain ne peut le faire comprendre si le divin Maître ne nous l'enseigne par expérience. Il met bien avant dans l'intime de l'âme ce qu'il lui veut faire entendre, et en lui parlant il la rend malgré elle attentive à ce qu'il lui dit; il la force de l'écouter et l'empêche de se distraire. Elle est à peu près comme une personne d'une ouïe excellente à laquelle on parlerait de très près et à haute voix, sans lui permettre de se boucher les oreilles; bon gré, mal gré, il faudrait qu'elle entendît... Par ce genre de langage, le Seigneur veut donner à l'âme une certaine idée de ce qui se passe au ciel. Il l'initie à ce parler sans paroles qui est la langue de la patrie. Qu'une telle langue existât, je l'avais toujours complètement ignoré jusqu'à ce qu'il plût au Seigneur de m'en rendre témoin et de me le montrer dans un ravissement. Oui, dès l'exil, Dieu et l'âme s'entendent par cela seul qu'il veut être entendu d'elle; ils n'ont besoin d'aucun autre artifice pour s'exprimer leurs mutuelles pensées. Ici-bas, deux personnes qui ont de l'esprit et qui s'aiment beaucoup, s'entendent même sans signes, seulement en se regardant. C'est apparemment ce

qui se passe entre Dieu et l'âme ; mais il ne nous est pas donné de voir de quelle manière ils portent l'un sur l'autre ce regard où se lit tout leur amour. » Et ailleurs : « Dieu fait entendre ainsi à l'âme tantôt de grandes vérités, tantôt de profonds mystères. Par ce langage divin, la vérité nous est infuse de la même manière que se trouverait en nous un aliment que nous n'aurions pas mangé, ignorant par quelle voie il nous a été incorporé, mais bien certains du fait. Il y a néanmoins cette différence : ici, la nature de l'aliment nous resterait inconnue, tandis que, pour cette vérité infuse, je sais ce qu'elle est et qu'elle me vient de Dieu ; seulement j'ignore comment il l'a mise en moi, car je ne l'ai point vu, je ne puis le comprendre ¹... » Ainsi s'exprime l'illustre réformatrice du Carmel : ce qu'elle a ressenti, ce qu'elle a si admirablement expliqué, s'est réalisé dans une de ses dignes filles, la carmélite de Tours. En lisant ce qui va suivre, qu'on veuille bien ne pas perdre de vue ces réflexions préliminaires, et, au lieu d'être scandalisé ou surpris, on sera plutôt porté à se réjouir et à s'édifier, en voyant de si rares faveurs accordées à une âme comme récompense de sa fidélité et de ses généreux sacrifices.

N'oublions pas, en outre, que notre chère sœur avait depuis longtemps été préparée à ces dons célestes par une précoce et tendre dévotion filiale envers la très sainte Vierge, et aussi par cet attrait particulier que nous avons, dès son entrée au cloître, remarqué en elle vers la sainte enfance du Verbe

¹ *Vie de sainte Thérèse écrite par elle-même*, chap. xxvii.

incarné. Ce doux mystère fut en réalité le principe de ses rapides progrès dans la perfection religieuse et la source première des lumières étonnantes qui lui furent prodiguées.

Suivant notre habitude, nous la laisserons, le plus possible, raconter elle-même dans son simple et candide langage les merveilles de grâce dont elle a été l'objet. Ses lettres sur la Maternité divine sont précédées du préambule suivant :

« Une femme, dans l'Évangile, parlant à notre divin Sauveur, s'écria : *Bienheureux le sein qui vous a porté, et bienheureuses les mamelles qui vous ont nourri!* Cette femme, pleine de foi et de piété, disent les saints Pères, représentait l'Église; elle reconnaissait et confessait hautement la divinité et l'humanité en Jésus-Christ; elle adorait en lui un Homme-Dieu!

« Ce mystère d'un Dieu enfant, nourri du lait sacré de la Vierge Marie, sa très sainte Mère, est un mystère caché, inconnu, que le divin enfant Jésus découvre à qui il lui plaît pour le lui faire honorer. Il a daigné, malgré mon indignité, m'y appliquer pendant cinq mois, en me donnant des lumières et des consolations ineffables pour réjouir et délasser mon âme à la suite de mes petits travaux et des amertumes dont j'ai été abreuvée en m'occupant à glorifier son Nom. Oui, très aimable enfant Jésus, à la naissance de votre œuvre réparatrice, vous avez fait à mon âme un grand festin où elle a savouré des mets délicieux. Je ne méritais à cause de mes péchés que d'éprouver la rigueur de votre justice; mais votre miséricorde est supérieure à toutes vos

œuvres, et les familiarités admirables dont vous usez envers les âmes surpassent l'entendement humain. »

En parlant d'un « mystère caché et inconnu », la sœur ne veut pas dire sans doute qu'il n'ait jamais été révélé à d'autres qu'à elle ; mais il renferme des lumières réservées, des trésors qui restent en dehors de la connaissance et de la portée du plus grand nombre ; puis, aux yeux du monde ce sera toujours un « mystère caché ». — Dans un premier compte rendu remis à la Mère prieure (24 juin 1847), la servante de Dieu entre ainsi en matière :

« C'est avec la plus grande confusion que je me vois obligée de vous dire quelque chose des faveurs que je reçois ces jours-ci du divin Jésus et de sa très sainte Mère. J'ai bien hésité avant de me mettre à écrire cette lettre, car j'aimerais beaucoup mieux écrire mes péchés, cependant je dois coopérer à la sainte volonté de l'enfant Jésus, qui veut graver en moi sa simplicité, et vous dire naïvement ce qui s'est passé dans mon âme ; le voici à peu près :

« Il y a quelques jours, après la sainte communion, l'enfant Jésus m'a fortement appliquée à considérer l'honneur et l'hommage de louange parfaite qu'il a rendus à son Père céleste pendant le temps où il a été nourri du lait virginal de sa très sainte Mère ; et il m'a fait connaître qu'il veut que je l'adore dans cet humble état, en union avec les saints anges, afin que sa miséricorde me remplisse d'innocence, de pureté et de simplicité, et que je puisse recueillir les grâces précieuses qui découlent du mystère ineffable d'un Dieu enfant. Alors ce divin Sauveur a ravi mon âme à un sublime état,

et, dans une grande élévation d'esprit, j'ai contemplé ce prodige d'amour et d'humilité : Celui qui est engendré éternellement dans le sein du Père, dans les splendeurs de sa gloire, se nourrit en même temps du lait de son auguste Mère ! Le Saint-Esprit m'a fait entrer dans la profondeur de ce mystère, qui jusque-là m'était inconnu. — O esprits angéliques qui êtes appliqués à l'adorer, dites-moi ce que vous ressentez : lequel vous semble le plus charmant, ou de voir une vierge tenant son Créateur et son Dieu entre ses bras pour le nourrir de son lait virginal, ou de voir un Dieu devenu enfant, le Verbe divin réduit au silence, le Tout-Puissant enveloppé de langes sur le sein de cette mère vierge ? Ah ! je crois vous entendre me répondre que les humiliations de l'Enfant-Dieu en ce profond mystère font la grandeur et la gloire de Marie, dont les deux augustes privilèges sont d'être en même temps la mère et la nourrice d'un Homme-Dieu.

« Aujourd'hui, fête du saint précurseur Jean-Baptiste, jour de joie par l'heureuse naissance de cet ami du Verbe incarné, le divin enfant Jésus a préparé un festin à mon âme.

« Je le dis avec la plus grande confusion, car une telle faveur n'était due qu'à un saint Bernard et non à une misérable pécheresse comme moi : cependant je suis obligée de l'avouer dans la simplicité de mon cœur, et ce n'est point ici une pure imagination, mais une grâce que je ne puis exprimer, n'ayant point de paroles propres à cela. Ah ! s'il m'était donné de faire connaître les lumières que j'ai reçues !... Quel trésor j'ai trouvé !... L'enfant Jésus,

si je puis m'exprimer ainsi, a fait, des vertus de sa sainte Enfance, un bouquet dont il a orné le sein de sa Mère, vertus de douceur, d'humilité, d'innocence, de pureté, de simplicité, que les frères de Jésus, enfantés par Marie au pied de la croix, doivent venir chercher auprès de leur Mère adoptive. Oh ! j'aperçois un grand mystère ! Oui, Marie est nourrice d'un Dieu ! mais elle est aussi nourrice de l'homme ! Que mon esprit a conçu de grandes choses entre les bras de Marie, pendant cette haute contemplation qui a ravi mon âme ! Il m'a fallu l'heure de la récréation pour revenir un peu à moi.

« Ceci est un petit abrégé des opérations du divin Sauveur dans une indigne pécheresse. Il veut me parer des vertus de sa sainte enfance avant que je paraisse au tribunal de Dieu. Je dois devenir un petit enfant, afin d'entrer dans le royaume du ciel ; ainsi, le peu de temps que j'ai à passer sur cette terre doit être consacré à honorer et à imiter son enfance pour en recevoir la divine impression.

« Voilà, ma révérende Mère, les dispositions de mon âme ; elle est tout appliquée, comme vous le voyez, à l'Enfant-Dieu et à la Vierge-Mère ; je sens une pluie de grâces tomber sur moi. Je n'oublie pas néanmoins l'œuvre de la Réparation ; car c'est de la bouche du Verbe-Enfant à la mamelle que Dieu reçoit véritablement une louange parfaite à la gloire de son Nom, et je l'offre au Père éternel, en cet état de faiblesse et d'humiliation, pour le glorifier dignement. »

Remarquons ici la liaison qui s'établit, dans l'esprit de la sœur, entre la « Réparation » des ou-

trages faits au Nom divin par le blasphème, et le mystère du « Verbe-Enfant ». Ce rapprochement semble lui être suggéré par le passage du psaume où le prophète voit « la louange parfaite sortir de la bouche des petits et des enfants à la mamelle, pour s'opposer aux ennemis de Dieu et détruire l'effet de leurs scandales ».

Les premières fois que la pieuse carmélite fut amenée par Notre-Seigneur à contempler sa divine enfance sous ce mystérieux aspect, elle en eut de la surprise, et voulut savoir si quelques saints n'avaient pas traité ce sujet dans leurs écrits.

« J'avais déjà, dit-elle, consulté sur ces opérations intérieures deux ecclésiastiques distingués par leur science et leur piété; on m'avait répondu que l'esprit de Dieu agissait en mon âme, et qu'il fallait suivre l'attrait de la grâce et y correspondre avec fidélité, que Dieu en tirerait sa gloire, et que je devais mépriser le démon dans les frayeurs extrêmes qu'il m'inspirait pour m'éloigner d'une voie en apparence si extraordinaire. Je me soumis à leurs sages conseils, qui s'accordaient avec ceux de mes supérieurs; toutefois je désirais connaître les sentiments de l'Église.

« On me disait qu'il n'y avait nul danger pour mon âme, et qu'il fallait continuer en paix mes exercices; cela ne me satisfaisait pas entièrement; j'aurais voulu trouver la doctrine de quelques saints en rapport avec ces communications, pour leur servir d'appui et pour m'éclairer de plus en plus, mais j'étais bien en peine où la rencontrer. J'eus recours à Celui qui peut tout, et je priai notre divin Sauveur

avec grande instance d'exaucer mon désir. Ma pauvre petite prière ne fut pas vaine, car bientôt je me sentis vivement pressée de demander un livre à notre révérende Mère : c'était le Père d'Argentan. Elle me l'accorda. Quelles furent ma surprise et ma reconnaissance envers Dieu lorsqu'en l'ouvrant je trouvais une conférence sur la Maternité divine de la très sainte Vierge, nourrice du Verbe incarné ! Mon admiration augmenta encore, lorsque, lisant cette conférence, je vis l'estime que les Pères de l'Église faisaient de ce grand privilège de Marie. Tout ce que je lisais était comme l'écho qui répétait, à la lettre, ce qui s'était imprimé dans mon âme pendant les opérations de l'Esprit-Saint touchant ce mystère. Oh ! avec quel respect et quelle joie je baisai ces pages sacrées que Notre-Seigneur et son auguste Mère me mettaient sous les yeux, comme une lumière divine, pour éclairer mon âme et la rassurer sur ses inquiétudes ! Convaincue que cette dévotion n'était ni nouvelle ni illusoire, puisque saint Augustin, saint Athanase et saint Bernard en parlaient avec tant d'éloge et de piété, je suis rentrée dans un calme parfait, m'abandonnant entre les mains de l'enfant Jésus, afin qu'il fasse en moi son adorable volonté. »

Pour expliquer le pieux transport de notre chère sœur, il est à propos de remarquer que le livre spirituel dont elle parle jouit, en effet, auprès des hommes compétents, sous le rapport théologique et ascétique, d'une grande et juste réputation. Le Père d'Argentan, des frères mineurs capucins, est un écrivain de la fin du ^{xvii}^e siècle. A part quelques

expressions surannées ou trop naïves, et certaines excentricités de forme oratoire qui lui sont propres, son style n'est pas indigne de la belle époque littéraire à laquelle il écrivait. Ses conférences sur les grandeurs de Jésus-Christ et de Marie sont très connues, et vivement appréciées dans les monastères de son ordre. Chez les capucins, par exemple, les Pères qui s'adonnent à la prédication y recourent volontiers, comme à une mine féconde et à un riche répertoire, toutes les fois qu'ils ont à parler sur quelque mystère de Jésus-Christ ou de la sainte Vierge. La carmélite de Tours a donc eu raison de s'appuyer sur le témoignage d'un pareil auteur; elle a fait plus, et l'on n'a pas lieu de s'en étonner; elle s'est tellement pénétrée de la doctrine et des paroles même du livre qu'elle avait entre les mains, qu'elle en a recueilli les passages les plus frappants pour les insérer dans son propre récit; elle-même l'avoue ingénument.

« Ces sentiments des Pères m'ayant été si utiles, j'ai pensé à les produire en cette relation, afin d'éclairer ceux qui, par la suite, pourront la lire; je l'écris en esprit d'obéissance et de charité, selon les lumières que Notre-Seigneur me donne pour faire ce petit travail, tout consacré à l'incarnation du Verbe et à la Maternité divine. Je parlerai en toute simplicité; car Notre-Seigneur a réduit mon âme à l'état d'un petit enfant, faisant en moi des opérations qui surpassent mon entendement. « Si vous
« ne devenez de petits enfants, disait-il à ses
« apôtres, vous n'entrerez point dans le royaume
« des cieux. »

Ces « opérations » commencèrent le lendemain de la fête de saint Jean-Baptiste (25 juin).

« Ayant, dit la sœur, reçu dans mon cœur par la communion le très saint enfant Jésus, et l'adorant dans le mystère de sa naissance, dont je faisais mémoire aujourd'hui, j'ai vu la très sainte Vierge prendre dans ses bras ce divin Fils et lui présenter son sein virginal; bientôt, je me suis trouvée renfermée dans le cœur du saint enfant Jésus. Il m'a fait entendre qu'il fallait me tenir là en silence, pour ne point troubler son opération par les actes que je voulais faire; j'ai obéi à sa voix. Bientôt après, la très sainte Vierge a laissé son divin Enfant, si je peux m'exprimer ainsi, pour s'occuper de moi, afin de me faire connaître le dessein de miséricorde que son cher Fils avait sur mon âme. »

Voici donc ce que lui dit cette très sainte Mère :

« Ma fille, mon divin Fils veut contracter avec vous une intime union. Reconnaissez-vous bien indigne d'une telle faveur : c'est un prodige de son amour; cependant il m'a chargée de vous y préparer. »

Elle la fit alors souvenir de ses péchés passés, et, tandis que la sœur en demandait pardon à Jésus, son âme se trouva au sein très pur de l'auguste Vierge, telle qu'un enfant naissant, et cette divine Mère lui apprit que son cher Fils la lui avait donnée pour la nourrir du lait de ses grâces et de ses vertus; elle devrait le lui réclamer deux fois par jour avec la simplicité d'un petit enfant, et cette faveur lui serait toujours accordée, non d'une manière sensible, mais par une influence de grâces

qui se répandrait en elle, et la rendrait plus digne encore de contracter une étroite union avec Jésus enfant.

« Ensuite, dit la sœur, la très sainte Vierge m'a fait entendre qu'il fallait m'appliquer à honorer son sein virginal par des pratiques de piété. Je lui ai obéi, et le Saint-Esprit m'a donné lumière, afin de composer un petit exercice sur le mystère ineffable d'un Dieu enfant sur le sein de la Vierge, sa Mère. »

Ce « petit exercice » de la pieuse carmélite se compose d'invocations empruntées aux prières et aux hymnes de l'Église, ou bien de doux colloques que la lecture du Père d'Argentan paraît lui avoir inspirés. En voici quelques extraits :

« Je vous salue, Marie, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes, et béni est le fruit de vos entrailles, Jésus, que vous avez nourri pendant quinze mois de votre lait virginal. »

« Nous vous rendons grâces, ô bienheureuse Vierge Marie, de l'amour immense avec lequel vous avez allaité le Roi des cieux, et nous bénissons votre tendresse maternelle. »

« Père éternel, nous vous offrons le Verbe incarné, petit enfant à la mamelle de sa divine Mère, vous rendant, par cette humble action, une parfaite louange pour l'honneur et la gloire de votre saint Nom. »

« O très sainte et très digne Mère de Dieu, souvenez-vous que vous êtes ma mère, et que je suis la petite sœur du saint enfant Jésus, nourrissez-

moi de votre lait; votre divin Fils a laissé sur votre sein les charmantes vertus de sa sainte Enfance, et il m'envoie recueillir cette divine rosée qui remplira mon âme de pureté, d'innocence, de simplicité. »

« Recevez, ô Vierge et Mère, les quinze salutations, en mémoire des quinze mois que vous avez allaité l'Agneau de Dieu, né dans l'étable de Bethléhem. »

« O divine et auguste Mère, que faites-vous? — Je donne mon lait à Celui qui m'a donné l'être. — Et que deviendra ce lait? — Il deviendra sa chair et le sang de ses veines. Cette chair que je lui donne souffrira les tourments de sa Passion, et ce sang que je lui fournis sera versé sur la croix pour le salut de tous les pécheurs. »

« O anges du ciel, que vous semble de ce prodige? Vous aviez eu la commission de nourrir délicieusement les hommes de la terre, en leur faisant pleuvoir la manne du ciel, et cela passait pour un grand miracle; regardez maintenant avec admiration la Vierge-Mère, votre reine, qui nourrit Dieu même, son créateur et le vôtre! »

« O lait précieux de Marie! O sang divin de Jésus! arrosez notre terre; faites germer des élus. »

Peu après, la sœur fut heureuse de rencontrer dans la vie d'une carmélite de Beaune, la vénérable Marguerite du Saint-Sacrement, vouée au culte de la sainte enfance, un trait analogue à ce qu'elle avait elle-même éprouvé. Il est rapporté de cette admirable sœur que Jésus lui fit connaître qu'il avait été nourri, pendant quinze mois, du lait sacré

de sa sainte Mère, et il voulut qu'elle s'appliquât, le même espace de temps, à l'adorer dans cet état de sa petite enfance. A la fin des quinze mois, le saint Enfant lui promit, pour les âmes qui l'honoreraient ainsi pendant un égal espace de temps, qu'elles recevraient de lui de grandes bénédictions, qu'elles seraient spécialement assistées par sa très sainte Mère, et qu'en considération de l'amour avec lequel elle l'avait nourri de son lait précieux, il leur accorderait ce qu'elles lui demanderaient.

« D'après cet exemple, je conclus, dit la carmélite de Tours, qu'il n'est pas plus difficile au saint enfant Jésus de me communiquer à présent ces participations à l'état de son enfance, qu'il ne le lui a été de les communiquer, il y a deux cents ans, à l'une de mes sœurs, car il est le Tout-Puissant; mais ce qui m'étonne beaucoup, c'est que le premier sujet était une sainte âme, et que le second n'est qu'un misérable instrument, qui n'a ni vertus ni talents, une pauvre pécheresse qui mérite l'enfer, et dont pourtant l'enfant Jésus veut quelquefois se servir, parce que, malgré son extrême indignité, elle s'est entièrement abandonnée à lui pour l'accomplissement de ses desseins. »

Tout le mois de juillet se passa dans la contemplation et la jouissance de l'humble et doux mystère qui venait de lui être révélé. Le 1^{er} août, elle adressa à la Mère prieure une autre lettre, ainsi conçue :

« Malgré ma répugnance à mettre par écrit les dispositions actuelles de mon âme, je le ferai cependant de bon cœur, pour pratiquer l'obéissance

et la simplicité du saint enfant Jésus, que je veux imiter. Comme j'ai la confiance que vous mettrez ce papier au feu, je vous parlerai avec la simplicité d'un petit enfant, et vous rendrai compte de ce qui s'est passé en mon âme depuis la fête de saint Jean-Baptiste jusqu'à ce jour.

« Ma révérende Mère, mon âme, depuis cette époque, a été tout appliquée à adorer le Verbe incarné à la mamelle de sa sainte Mère. Oh ! que ce mystère est ineffable ! L'âme est toute ravie d'un tel prodige ; un Dieu, enfant d'une Vierge ! Celui qui a parlé par les prophètes, et qui a donné sa loi aux hommes au milieu des éclairs et du tonnerre, Celui enfin par qui tout a été fait, le Verbe divin, la parole éternelle du Père, est là en silence, attaché au sein de sa Mère, par obéissance à Dieu, son Père, lui faisant l'hommage de son pouvoir absolu en se réduisant à l'impuissance d'un petit enfant, se nourrissant d'un lait qui, bientôt changé en son sang précieux, se répandra pour le salut du monde !

« Il est là ce Dieu agneau, destiné au sacrifice, attaché à la mamelle de sa sainte Mère par la même obéissance qui bientôt l'attachera à la croix. Oh ! que cette contemplation est ravissante ! Mais, après avoir considéré avec respect et amour ce divin Enfant, mon esprit se porte vers son auguste Mère. Ah ! quels devaient être les sentiments de son cœur, en voyant son Dieu, son Créateur se nourrir de sa substance ! Combien je la remercie d'avoir allaité mon Sauveur, d'avoir engraisé, si je peux m'exprimer ainsi, la victime de notre salut !

« Oui, ô divine Marie, rien n'est si pur que votre sein virginal, parce que vous êtes bénie entre toutes les femmes. Il m'apparaît comme un soleil de pureté et comme une fontaine de grâces ! Allons y puiser, afin de naître à l'enfance spirituelle de Jésus naissant. »

La sœur explique ensuite que, pour correspondre à ce mystère ineffable, Jésus demande d'elle une grande innocence de cœur et un détachement complet des créatures. « Je dois, dit-elle, imiter les vertus de son enfance et, pour m'en être une fois un peu éloignée, j'ai perdu la présence de la sainte Vierge et celle de l'enfant Jésus pendant à peu près huit jours ; mais je me suis humiliée devant Dieu au souvenir de mes profondes misères ; il a lancé dans mon cœur un vif trait de contrition, j'ai pleuré amèrement mes péchés passés ; bientôt, comme le père de l'enfant prodigue, il m'a donné le baiser de paix et de réconciliation, et s'est communiqué à mon âme de la manière la plus intime. Alors il m'a fait connaître la pureté, la perfection que je devais avoir pour m'unir à lui, parce qu'il est mon Dieu et mon tout ; ensuite il m'a montré les faveurs qu'il me destinait, si j'étais fidèle à suivre la lumière de sa grâce.

« Cette communication a changé la disposition de mon âme, j'ai retrouvé l'enfant Jésus au sein virginal de sa divine Mère. Notre-Seigneur m'a déclaré plusieurs fois qu'il voulait que je l'adorasse en cet état, car peu d'âmes sont capables de cette sainte application, qui demande une grande pureté de cœur. Le démon est venu me tourmenter, pour

me faire abandonner mes exercices envers ce mystère; mais quand j'eus soumis mes inquiétudes au guide de mon âme et mis ses conseils en pratique, le démon a fui devant l'obéissance. »

La pieuse carmélite continua donc à suivre l'attrait divin. En contemplant le doux objet présent à son regard intérieur, elle s'unissait aux anges et aux saints Innocents, offrant à Dieu le Père pour le salut des pécheurs l'Agneau sans tache dans son état de dépendance et de petitesse. Jésus l'associait elle-même à la grâce de son enfance, et lui faisait recevoir de sa très sainte Mère une part de son céleste aliment. L'heureuse sœur en était inondée de délices, remplie d'innocence et de pureté.

« Mon âme, dit-elle, est toute perdue en ce mystère ineffable; j'y pense nuit et jour. Une fois que j'étais éveillée à une heure du matin, je sentis en moi la présence de la sainte Vierge; elle me fit de nouveau connaître les trésors de grâces qu'elle renfermait dans son sein, m'invitant à puiser à cette source en pleine liberté et me pressant de faire part de mon abondance aux pauvres pécheurs. A la sainte communion, en ce même jour, l'enfant Jésus m'avertit de prier pour les âmes impures. « Je vous
« ai préparée et purifiée, me disait-il; maintenant
« levez-vous, allez me chercher des âmes, afin
« que je règne sur elles. » Ensuite il a opéré en moi quelque chose que je ne puis comprendre: j'ai senti un poids de douleur inexprimable, j'étais comme dans un feu; mes sens étaient liés par une puissance divine. J'ai compris que l'enfant Jésus voulait me faire combattre le démon de l'orgueil et

de l'impureté avec les vertus et les grâces de sa sainte Enfance. Vivent Jésus et Marie! »

La sœur fait suivre ce récit d'une réflexion qui mérite d'être remarquée. — « On sera peut-être étonné, après m'avoir vue occupée pendant quatre ans à méditer la grandeur du très saint Nom de Dieu, de me voir maintenant si attachée à un mystère qui semble, aux yeux de quelques chrétiens, le plus petit et le moins honorable dans la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Je ne condamnerai pas ceux qui peuvent avoir cette opinion : car l'année dernière, sans les lumières que l'enfant Jésus et sa sainte Mère m'ont accordées, j'aurais peut-être partagé leur sentiment. Mais aujourd'hui il n'en est pas ainsi, et d'après les communications que j'ai reçues et que je reçois encore au moment où j'écris, je dirai que ce mystère, si inconnu qu'il soit au monde, est cependant grand, admirable, ineffable ; sa profondeur n'est pénétrée que par l'enfant Jésus, qui en est l'objet, et par la Vierge sa tendre Mère.

« A Dieu ne plaise que j'imité les anges rebelles, qui, après avoir contemplé la hauteur et la sublimité des perfections divines, n'ont pas voulu ensuite abaisser leurs regards orgueilleux sur les humiliations du Verbe incarné et l'adorer dans cet état d'anéantissement. Oui, ô divin Enfant, vous êtes aussi digne de nos respects et de nos adorations sur le sein virginal de votre Mère que dans le sein de votre Père éternel ; vous êtes et vous serez toujours le Dieu de l'éternité ¹. »

¹ Document C, lettre vi.

Marie de Saint-Pierre, on le voit, ne veut pas que « les chrétiens », en lisant son récit, se scandalisent de la conduite de Dieu à son égard. Pendant quatre ans, Notre-Seigneur l'a occupée à revendiquer l'honneur de son saint Nom, et à s'approprier le fruit de ses plus douloureux mystères. Et voici maintenant qu'il l'applique à la contemplation d'une circonstance qui, dans sa vie mortelle, paraît être la plus minime et la plus obscure. Y aurait-il de sa part, envers sa servante, diminution de grâce ou amoindrissement d'amour? La susceptibilité de l'esprit humain n'est-elle pas trop portée à prendre ombrage d'un acte tel que l'allaitement de l'Homme-Dieu par une Vierge? N'est-ce pas là un détail indigne de la majesté de Dieu et de la supériorité de l'homme? Et quelle utilité y a-t-il à l'âme d'en faire l'objet assidu de ses pensées? — La sœur répond à ces objections. Il y a dans l'économie de l'Incarnation des secrets mystérieux, des trésors de sagesse cachés que le monde dédaigne ou méconnaît, et qui, pour cela même, n'en sont que plus nécessaires à son instruction et à son salut. L'homme, naturellement indépendant et fier, n'aime pas à se rappeler son origine et son néant; il passe rapidement, et volontiers, sur les premières nécessités de son enfance; il ne veut se reconnaître que dans le déploiement de ses forces, lorsque, arrivé à l'âge viril, il croit ne plus dépendre que de lui seul et commander en maître absolu à tous les êtres de la création. Cet orgueil, héritage de la faute originelle, trouve sa leçon et son remède dans l'humilité et l'anéantissement du Fils de Dieu, qui, parais-

sant au milieu de nous, a voulu naître selon la condition des enfants des hommes, se faire petit comme l'un d'eux, et recourir aux premiers soins d'une mère. Ainsi se plaît-il à instruire notre raison superbe, à corriger notre funeste esprit d'indépendance, à nous rappeler les humbles et premiers services que nous avons reçus à notre entrée dans la vie. En même temps, pour revendiquer les droits de la pureté, qui sera toujours le plus bel ornement de notre nature réhabilitée, il glorifie le sein virginal de sa Mère, et avec le lait, « nourriture de sa petite enfance, » — expression de la sœur, — il y renferme les grâces de la miséricorde la plus tendre et la plus efficace envers les pécheurs ¹.

Voilà, selon saint Paul, ce que n'ont pas connu les sages et les prudents de ce siècle; voilà ce que, de nos jours, ne comprennent pas assez les chrétiens eux-mêmes. Là aussi fut l'écueil où vint se heurter l'orgueil des mauvais anges. Comme l'insinue notre sœur, et comme l'enseignent de graves théologiens, Lucifer et les anges apostats, au moment de l'épreuve, mis en face du dogme d'un Dieu humilié et anéanti jusqu'à devenir petit enfant et fils d'une Vierge, lui refusèrent l'adoration qui lui était due, et cette révolte consumma leur réprobation. En pensant à ces anges rebelles et à tant d'incrédules orgueilleux, qui refusent aussi d'abaisser leur faible raison devant le mystère de

¹ *Vie de la sœur Marie de Saint-Pierre de la Sainte-Famille*, p. 236.

l'Incarnation du Verbe et de la Maternité divine, la fille du Carmel s'écrie avec un juste et pieux transport : « Vous êtes aussi digne de nos adorations sur le sein virginal de votre Mère que sur le sein éternel de votre Père ! » Ce cri d'amour est la réparation du premier outrage fait par le blasphème infernal à l'honneur du Verbe incarné. La sœur imite le langage des Pères et des Docteurs, de saint Bernard, entre autres, qui, parlant du Verbe fait chair, disait : « Plus il s'est fait vil et méprisable pour mon amour, plus il est beau à mes yeux et cher à mon cœur¹. » Et l'Église, dans les hymnes de son office, fait chanter publiquement à ses ministres et à ses enfants : « Un peu de lait a nourri Celui par qui vivent tous les êtres². » Et encore : « O glorieuse Mère, élevée au plus haut des cieux, Celui qui vous a créée est devenu petit enfant, et sur votre sein vous le nourrissez de votre lait virginal³ ! »

Ajoutons qu'aux âges de foi l'allaitement de la Vierge-Mère était un mystère familier à la piété chrétienne. Il se trouve, chez nos pères, fréquem-

¹ Quanto pro me vilior, tanto mihi carior.

² Et lacte modico pastus est,
Per quem nec ales esurit.

(*Hymne de Laudes, à Noël.*)

³ O gloriosa virginum,
Sublimis inter sidera,
Qui te creavit parvulum
Lactente nutris ubere.

(*Hymne de Laudes, Office de la sainte Vierge.*)

ment représenté dans les œuvres de l'art. Un grand nombre de saintes images, dont quelques-unes sont vénérées comme miraculeuses dans les églises de Rome et d'autres pays catholiques, le reproduisent. On le rencontre également dans nos anciens tableaux, et dans ceux des écoles du Nord. S'il a presque disparu de l'art religieux de notre pays, c'est parce que, sans doute, à une époque plus voisine de la nôtre, des peintres, peu aptes à comprendre le caractère de pureté qui lui appartient, en auront éloigné les personnes pieuses. De nos jours, un artiste dont la Touraine se glorifie, M. Hallez, a composé à l'usage des fidèles une charmante gravure, qu'il dit avoir imitée d'un tableau du ^{xiv}^e siècle, honoré dans la cathédrale de Sienne sous le nom de *Notre-Dame des Neiges*. Il a peint la sainte Vierge, parée d'une modestie ineffable, allaitant à genoux l'enfant divin qu'elle adore. Un distique, inscrit dans le cadre de l'image, exprime sommairement la pensée suivante : « O très sainte Mère de Dieu, puisse la moindre goutte du lait virginal dont vous nourrissez, en l'adorant, votre divin Fils, pénétrer comme une blanche et chaste rosée jusqu'au fond de mon âme, la rendre sainte et pure, y faire germer l'humilité, la confiance, le courage, pour la gloire et l'amour de Jésus, notre Sauveur et notre Père ¹. » Ce sont, comme on le voit, à peu près les sentiments qui remplissaient le

¹ O Virgo, o nivei natum quo pascis adorans
Nostro utinam lactis roret vel guttula cordi.

cœur de la carmélite de Tours dans la pieuse contemplation de cet adorable sujet¹.

¹ La poésie et la légende se sont aussi emparé de ce mystère et en ont tiré de naïfs et gracieux récits : celui, par exemple, de *la Première Rose blanche*, qui devrait au contact du lait virginal cette couleur immaculée que le lis même lui envie.

CHAPITRE XX

LA MISÉRICORDE

« Je veux que vous soyez bien petite,
mais que vous ayez un grand cœur. »

(*Paroles de Notre-Seigneur.*)

Ce n'était pas pour son seul profit spirituel que Marie de Saint-Pierre venait d'être admise, ainsi que nous l'avons vu, à participer aux doux et mystérieux fruits de l'enfance du Verbe fait chair. En cela, comme dans toutes les communications précédentes, elle avait, à l'égard de l'Église et des âmes, une mission plus haute et plus générale à remplir. Le Père céleste, irrité contre le monde, qui le blasphème et l'outrage, a fait entendre des menaces; sa justice annonçait des fléaux et des châti-ments. Mais une mère de miséricorde, la Vierge Marie, est intervenue en faveur des coupables. Elle a gémi sur leurs égarements. On l'a vue à la Sallette; des pleurs coulaient silencieusement sur son visage; elle tenait ses mains cachées, ce n'était pas

le moment de les ouvrir pour distribuer des grâces. Maintenant, un commencement de Réparation ayant eu lieu, elle se montre sereine et compatissante; ses yeux sont levés vers le ciel, ses mains s'ouvrent et s'étendent pour intercéder et pour bénir; son sein maternel laisse échapper une source féconde, où les âmes peuvent venir puiser le pardon et la vie.

Tel est l'aspect, aussi nouveau que consolant, sous lequel le mystère de la maternité divine se présente à la vierge du Carmel. « Notre-Seigneur, dit-elle, m'applique toujours à l'adorer petit enfant sur le sein de sa Mère. Là, il me révèle des instructions admirables sur la maternité de la très sainte Vierge envers les hommes, qu'il lui a donnés pour enfants lorsqu'elle était sur le Calvaire au pied de la croix. »

Marie, ayant été appelée de Dieu à être la mère des chrétiens, reçut en même temps mission de les élever et de les nourrir spirituellement; par suite, elle doit procurer le lait de la grâce à leurs âmes, les associant ainsi à ce qu'elle a fait pour Jésus, son premier-né. C'est à cet ordre d'idées que vont se tenir les communications suivantes. La sœur commence (13 août 1847) par s'excuser sur son impuissance. « Comment, dit-elle à la Mère prieure, vous exprimer par de faibles paroles des choses aussi incompréhensibles? Cependant, avec le secours du saint enfant Jésus, j'essayerai d'en balbutier quelques mots, qui, quoique imparfaitement dits, pourront néanmoins vous donner lumière sur l'état actuel de mon âme. » Puis, elle s'écrie dans son pieux enthousiasme : « Ah ! si je savais écrire,

si je savais parler ! Non, jamais jusqu'ici je n'avais bien connu le précieux don que Jésus mourant nous a fait en nous léguant sa Mère. O mystère de clémence et d'amour ! aussitôt qu'il nous eut enfantés sur la croix, au milieu des plus affreuses souffrances, il a remis tous ces nouveau-nés entre les bras de Marie, la plus tendre des mères, afin qu'elle les nourrît et les élevât pour la vie éternelle. Dans cette vue, il a rempli son sein du lait de la grâce et de la miséricorde ; il a fait cette divine Mère légataire des biens immenses qu'il avait acquis pendant sa laborieuse vie et sa douloureuse passion, afin qu'elle devînt le canal admirable d'où découleraient ses mérites infinis sur la sainte Église, son Épouse. »

Comment Marie a-t-elle été ainsi instituée « légataire des biens » de la Rédemption ? C'est ce que Notre-Seigneur va expliquer à sa servante.

« J'ai, dit-elle, encore été éclairée sur ce mystère : le Saint-Esprit, du plus pur sang de Marie, avait formé le corps adorable de notre divin Sauveur. Ce corps sacré était né de cette tendre Mère, elle avait des droits sur lui ; c'est pourquoi, après sa mort, il a été déposé entre ses bras maternels. Cet aimable Jésus m'a fait entendre qu'il avait voulu lui rendre tout ce qu'il avait reçu d'elle pour opérer la rédemption du monde. Elle l'avait nourri de son lait très pur ; Jésus, pour la remercier, lui a remis son sang, dont il l'a faite la dépositaire : oui, elle était là, debout au pied de la croix, afin de recevoir ce dépôt dans le précieux vaisseau de son cœur maternel ! Marie avait donné à Jésus son

corps adorable, et Jésus le lui a rendu après sa mort, orné de ses glorieuses plaies, afin qu'elle puisât, dans ces fontaines sacrées, la vie éternelle pour les enfants que son amour lui avait engendrés avant son dernier soupir. Oui, Jésus est à Marie avec tous ses trésors, et Marie est aux hommes avec toutes ses tendresses ! Oh ! qu'elle est grande la miséricorde de cette Mère ! Elle nous tend ses bras bienfaisants ; elle nous invite à puiser le lait de la grâce sur son sein virginal : son cœur est toujours ouvert pour nous recevoir. »

Ces lumières communiquées à la sœur sur l'ensemble du mystère devaient la préparer à des connaissances plus directes et plus spéciales. L'enfant Jésus et la très sainte Vierge vont, tour à tour, se faire entendre à elle et l'instruire. Jésus lui dit : « Tant que l'homme est sur la terre, il est dans un état d'enfance ; au ciel seulement, il sera dans l'âge parfait ; c'est pourquoi il doit sans cesse recourir à sa Mère comme un petit enfant. »

« Oui, s'écrie notre carmélite, je le vois clairement dans la lumière de Dieu, l'homme doit sans cesse recourir à la très sainte Vierge, sa Mère, s'il veut parvenir à l'âge parfait de la vie éternelle. Voilà les deux grands mystères de la maternité de Marie que l'enfant Jésus veut m'apprendre : Marie, Mère de Dieu, et Marie, Mère de l'homme. C'est pourquoi il m'applique continuellement à le considérer au sein de sa Mère, se nourrissant de son lait virginal, afin de m'apprendre par son exemple à recourir à elle, pour me nourrir du lait de ses vertus. »

La très sainte Vierge, à son tour, se révèle à la

pieuse confidente de son Fils. « Elle m'a fait connaître, dit la sœur, que, de même qu'elle choisit certains lieux, afin d'y répandre ses grâces avec profusion, ainsi elle choisirait mon âme pour en faire le théâtre de ses miséricordes. Je n'ai pas tardé à ressentir l'effet de cette promesse; car aujourd'hui, après la sainte communion, l'enfant Jésus, m'apparaissant au sein de sa divine Mère, m'a fait connaître plus clairement sa volonté : ce grand mystère est un trésor caché dans le champ de son Église, et il le découvre à qui il lui plaît. Il y a eu des âmes chargées par lui d'honorer les mystères de sa Passion; à cet effet, il les a marquées de ses sacrés stigmates; mais, pour moi, il me charge, malgré mon indignité, de porter l'état de sa petite enfance. Déjà il m'a préparée lui-même à cette faveur. Voici qu'aujourd'hui il daigne, par la sainte communion, m'unir à lui et me faire entrer dans son cœur adorable, afin que je m'approche du sein virginal de son auguste Mère; c'est lui qui me conduit à cette source de grâces et de bénédictions, me disant de puiser le lait de la divine miséricorde dans l'esprit de charité avec lequel il a puisé lui-même; car il a pris ce lait pour tous les hommes, et, pour tous les hommes, il l'a répandu en versant son sang sur la croix. Je dois, à son exemple, m'approprier cette mystérieuse liqueur sur le sein de Marie, au nom de tous mes frères, et la répandre ensuite sur le monde entier, comme une rosée céleste, pour rafraîchir et purifier la terre dévorée par le feu de la concupiscence et pleine de corruption. »

Il semblait à la sœur entendre alors Notre-Seigneur lui dire : « Je veux que vous soyez bien petite, mais que vous ayez un grand cœur. » Elle ajoute : « Voici une petite prière qui m'a été inspirée, avec laquelle je dois recueillir cette liqueur mystérieuse sur le sein maternel de Marie :

« O très sainte et très digne Mère de Dieu, faites
« couler à grands flots sur tous les hommes, qui
« sont vos enfants, le lait de la grâce et de la
« miséricorde. » Et la sainte Vierge lui dit qu'elle devait « bien reconnaître le grand privilège qui lui était accordé par la bonté de son divin Fils ».

En terminant ce compte rendu, la sœur ajoute : « Ma très révérende Mère, comment vous exprimer ce que j'ai ressenti pendant cette opération de la grâce. Oh ! que c'est une chose admirable et incompréhensible de se trouver, comme un petit enfant, dans l'union de Jésus sur le sein de sa Mère, la divine Marie ! Oh ! comme elle donne abondamment ce lait de miséricorde : « La source, m'a-t-elle dit, « est intarissable. » Mais, hélas ! qui suis-je, moi misérable et indigne, pour être ainsi députée afin de puiser à cette fontaine pour le salut des pécheurs ? Je me suis prosternée la face contre terre, confessant à Dieu mon indignité pour une telle mission ; mais le Seigneur choisit toujours les instruments les plus faibles, pour faire éclater davantage sa puissance. »

A propos de ce « lait de la miséricorde, présenté par Marie pour le salut des pécheurs », la pieuse carmélite fait ici, selon son habitude, une remarque qui ne serait pas indigne d'un théologien. Elle sup-

pose une objection qu'on lui adresse et à laquelle
« je dois, écrit-elle, répondre d'après les lumières
que j'ai reçues à ce sujet. — « Le lait très pur de
« la sainte Vierge, dira-t-on, est vénérable; saint
« Louis, roi de France, en avait apporté quelques
« gouttes de la terre sainte, et il les estimait une
« des plus grandes richesses de son trésor royal¹;
« mais il sera toujours vrai de dire que ce lait sacré
« de Marie n'a pas la vertu de purifier les pé-
« cheurs. Ce privilège n'appartient qu'au sang pré-
« cieux du Sauveur. » — C'est précisément le rai-
sonnement que je faisais moi-même, lorsque Notre-
Seigneur daigna m'instruire. Voici, à peu près, ce
qu'il m'a enseigné : il est certain que le lait propre-
ment dit de la substance de la très sainte Vierge,
dont a été nourri le Verbe incarné dans son en-
fance, n'avait point alors la vertu de sanctifier les
âmes, ce serait une erreur de le croire; mais ce lait
sacré, ayant rempli les veines adorables de notre
Sauveur, est devenu le sang d'un Dieu. Par la ré-
demption, nous avons été faits enfants du Père
céleste et frères de Notre-Seigneur Jésus-Christ; la
Mère de Jésus est devenue notre Mère. Alors le
Sauveur l'a établie dépositaire des richesses et des
mérites infinis de sa vie et de sa Passion; il lui a
rendu le corps et le sang adorables qu'il avait reçus
d'elle; il a rempli ses mamelles d'un lait mystérieux

¹ A l'appui de ce fait, on cite une lettre adressée par le saint roi aux chanoines et au clergé de l'Eglise de Tolède, dans laquelle il leur annonce qu'il envoie, entre autres présents, à leur archevêque « du lait de la glorieuse Vierge Marie ». (Voir le P. d'Argentan, Confér. xviii^e, art. 6.)

et divin, pour nourrir les nouveaux enfants qu'il avait engendrés sur la croix, et dont elle est la Mère dans l'ordre de la grâce. Ainsi, quand Notre-Seigneur m'envoie au sein de Marie chercher le lait de la miséricorde pour le salut des pécheurs, il n'y a en ce procédé rien de contraire à la foi, ni à la doctrine de l'Église, qui nomme la très sainte Vierge le refuge des pécheurs, la trésorière de son Fils. Les mamelles virginales et le lait mystérieux dont j'ai parlé dans cette relation sont l'image des douceurs de la grâce, et la figure de l'effusion de la miséricorde. » — Alors, émue d'un nouveau transport de joie et de reconnaissance, la servante de Dieu s'écrie : « Je vous salue, ô Marie, conçue sans péché, vigne mystérieuse, qui avez produit la divine grappe de raisin foulée plus tard au pressoir de la croix ! Il en est sorti un vin sacré, déposé dans le précieux vaisseau de votre cœur, afin que vous le distilliez sur les enfants dont vous êtes devenue la Mère sur la montagne du Calvaire¹ ! »

On aura sans doute remarqué ce qui est dit du « lait de la sainte Vierge, rapporté d'outre-mer par saint Louis comme une précieuse relique ». Une explication est ici nécessaire ; elle nous est fournie par le trait suivant, que nous empruntons aux Annales du Carmel. En 1850, un jeune prêtre de Tours, M. l'abbé Leduc, professeur d'Écriture sainte au grand séminaire et savant orientaliste, revenait d'un voyage en Palestine². C'était deux

¹ Document C, lettre VII.

² M. l'abbé Leduc, dont le souvenir est encore vivant dans notre

ans après la mort de Marie de Saint-Pierre. Il n'eut rien de plus pressé, en arrivant, que d'aller visiter les bonnes Carmélites, qui avaient généreusement pris soin de sa première éducation cléricale, et plus d'une fois il les ravit et les édifia par ses pieux et intéressants récits. Une particularité fut surtout remarquée et soigneusement notée par la Mère prieure et par sa secrétaire, la sœur Thérèse de Saint-Joseph, initiées l'une et l'autre aux communications de notre chère sœur sur l'allaitement de la sainte Vierge. Le jeune voyageur leur raconta avoir vu, aux environs de Bethléhem, une grotte où, d'après la tradition, la sainte Vierge s'était retirée pour allaiter son divin Enfant. Une goutte du lait virginal tomba sur la pierre, qui en fut toute blanchie, et en reçut le don d'être utile aux nourrices. Les femmes des environs, juives, chrétiennes et même musulmanes, y ont une si grande confiance, qu'elles viennent y prier et en emportent de la poussière lorsqu'elles ne peuvent nourrir leurs enfants. Cette pierre est une craie friable; on la réduit facilement en poudre. Ne serait-ce pas un fragment de cette terre que saint Louis rapporta? Ce n'est pas invraisemblable; car ce lieu porte le nom de « grotte du lait ». Ce serait alors une relique prise dans le sens le plus large, ou, si l'on veut, un souvenir de l'allaitement virginal du Fils de Dieu par sa Mère, non loin des lieux où s'accroût le diocèse, fit deux voyages en Orient. Il est mort dans le cours du second, le 1^{er} septembre 1852, à Mariaco, village du Kurdistan, près de Ninive, dont il allait visiter les ruines. Il n'avait que trente-deux ans.

complît le mystère de la maternité divine. — Il ne faut pas oublier non plus que, suivant des légendes accréditées, la Vierge, elle-même ou dans ses images miraculeuses, a laissé couler quelques gouttes de lait. Quelle que soit, d'ailleurs, l'origine de ce « lait de la sainte Vierge », il est certain que plusieurs églises, par exemple celles d'Assise en Italie, d'Oviédo en Espagne, de Paris, de Besançon, de Reims et du Puy en France, prétendent avoir été enrichies de cette précieuse relique ¹.

Durant un mois, de nouvelles communications se succédèrent sur le même sujet; la sœur était toujours avertie que ces grâces lui étaient accordées, non pour elle seule, mais pour ses frères, les pauvres pécheurs. Une fois, entre autres, la France lui fut nommément désignée comme étant l'objet des divines miséricordes; ce qui ramenait ces révélations si douces et si consolantes au dessein premier manifesté à la vierge du Carmel pour le salut de sa patrie.

¹ M. l'abbé Bourassé donne à cet égard d'intéressants détails (*Histoire de la Vierge Marie*, p. 363 et suiv.). Il rapporte le fait suivant, arrivé à lui-même : « En 1854, nous avons été chargé par Son Ém. le cardinal Morlot, archevêque de Tours, de vérifier des reliques contenues dans une petite boîte de plomb et renfermées dans un autel. Parmi des reliques de martyrs, nous avons trouvé un fragment de pierre d'une certaine blancheur, ressemblant à de l'albâtre, enveloppé dans un morceau de parchemin sur lequel on lisait : *De lacte B. Mariæ Virginis*, du lait de la bienheureuse Vierge Marie. » — Au Mans, il y avait autrefois une chapelle appelée Notre-Dame-des-Marais, faisant partie d'un couvent de dominicains. D'après une tradition ancienne et respectable, ces religieux possédaient, depuis l'an 1219, une pieuse relique du « lait de la très sainte Vierge », que l'on conservait encore avec une grande dévotion dans le monastère au milieu du xvii^e siècle.

« L'enfant Jésus, dit-elle à la Mère prieure en commençant sa lettre (14 septembre), me fait porter l'état de sa petite enfance, ainsi qu'il me l'avait promis. Mais comment parler de ces opérations aussi admirables qu'extraordinaires? Oui, je l'avoue en toute simplicité, il n'y a que l'amour de l'obéissance qui puisse me déterminer à en dire quelques mots; c'est par obéissance que j'ai répondu à l'appel de l'enfant Jésus, qui m'a conduite au sein de sa divine Mère. Je ne suis restée à cette fontaine de grâces que par obéissance à mes supérieurs, et ce sera encore sous l'étoile de l'obéissance que j'écirai; sa douce lumière éclairera mon âme et l'empêchera de tomber dans les pièges du démon.

« Un jour, pendant mon oraison, le Saint-Esprit me fit connaître la pureté du sein virginal de la Mère de Dieu; mon âme, suspendue en la contemplation de ce soleil éclatant de lumière et de pureté, goûtait des délices ineffables¹. »

Dans le ravissement de sa joie, elle ajoute : « L'enfant Jésus, malgré mon extrême indignité, a transformé mon âme en lui, et m'a fait participer au lait mystérieux de sa sainte Mère. Il m'a été donné de puiser dans ces fontaines admirables le lait de la grâce et de la miséricorde pour mes frères les pauvres pécheurs. Par ce privilège, que le très saint enfant Jésus m'accordait, il me fut dit que j'obtiendrais de grandes faveurs « pour la France », et que je n'étais qu'un instrument dont Dieu voulait se servir. Ainsi je vois très clairement

¹ Document C, lettre VIII.

que ces grâces ne me sont point personnelles ; je dois, au contraire, en quelque sorte m'oublier. Je me regarde, entre les mains de l'enfant Jésus, comme un vase pour recueillir à la fontaine mystérieuse et répandre ensuite cette divine liqueur, sans rien en retenir par intérêt propre. La plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes : voilà le cri de mon cœur. Je reçois gratuitement, je dois donner gratuitement. Je suis, en cette nouvelle mission, la petite économe du saint enfant Jésus. Puissé-je être fidèle ! car un jour il me demandera compte de mon administration sur les biens qu'il a mis entre mes faibles mains. »

Puis, soudain, revenant à ce délicieux mystère de la sainte enfance, qu'elle appelle un trésor caché : « Oh ! dit-elle, quels sentiments excitent dans l'âme la contemplation d'un Dieu enfant suspendu à la mamelle de sa Mère ! Le Verbe éternel enveloppé de pauvres langes ! La parole éternelle du Père réduite au silence ! Toutes les perfections infinies du Dieu vivant cachées sous la nuée de l'humanité ! Le Tout-Puissant réduit à l'impuissance ! La grandeur raccourcie ! Oh ! quelle gloire Jésus enfant a rendue à son divin Père en cet état de pauvreté et d'humiliation ! car alors il lui a fait l'hommage de son pouvoir absolu en suspendant ses divines opérations. Que d'actions éclatantes il aurait pu faire en entrant dans le monde ! Cependant il s'en est privé pour obéir à son Père, et pour nous montrer l'exemple d'une profonde humilité. — Après cette considération, je me dis à moi-même : Oh ! de quel prix doit être aux yeux du Père éternel cette seule

action du Verbe enfant, pressant pendant quinze mois le sein maternel de la Vierge Marie, puisqu'il a comme anéanti ou renfermé dans cette seule action sa grandeur, sa puissance, sa sagesse et toutes ses facultés ! O mystère profond et ineffable ! Plus il paraît petit aux yeux des hommes, plus il est grand aux yeux du Père éternel. J'ai vu un jour dans une lumière divine que le Père céleste m'accordera ce que je désirerai, lorsque je le lui demanderai au nom de l'enfant Jésus sur le sein de sa Mère. Oui, ô divin Enfant, vous êtes, en cet humble état, aussi digne de notre amour, de nos hommages et de nos adorations, que vous le fûtes plus tard lorsque vous guérissiez les malades, ressuscitiez les morts, et commandiez aux vents et à la mer. Ici, je vous contemple silencieux, caché, adorant les conseils éternels de votre Père sur votre vie et votre douloureuse Passion ; déjà la croix est plantée dans votre cœur, vous n'attendez que les heures marquées par votre Père céleste pour accomplir sa volonté. »

En même temps, Jésus annonce à sa petite servante qu'il va lui donner quelque part à son calice d'amertume, et il la charge de prier d'une manière toute spéciale pour certaines âmes pécheresses qui l'outragent. « J'ai obéi, dit-elle, mais j'ai été terriblement tourmentée par le démon, qui craint sans doute que ces âmes ne lui échappent. La très sainte Vierge m'a dit qu'il fallait persévérer dans mes exercices, malgré les efforts de mes ennemis. Le diable ne peut combattre contre un petit enfant, il est trop orgueilleux pour cela ; voilà pourquoi il fait tout ce

qu'il peut pour me détourner du mystère de la maternité divine. »

Avertie de la part qui lui est réservée au « calice d'amertume », elle ne tarde pas à être ramenée sur ce sujet :

« Notre-Seigneur, dit-elle, m'a fait connaître depuis quelques jours qu'en suçant la mamelle de sa très sainte Mère, il suçait aussi la mamelle de la rigoureuse justice de son Père, et qu'il allait m'y faire participer. Je commence à porter cet état; je vois ce divin Enfant si triste! Je le regarde maintenant chargé des péchés du monde, et portant déjà la croix dans son cœur. »

Cette vue lui suggère la réflexion suivante :
« Oh! que je trouve un merveilleux rapport entre Jésus attaché au sein de Marie et Jésus attaché à la croix! Je le vois en ces deux états comme une victime suspendue entre le ciel et la terre. Ici je vois la Reine des martyrs, le cœur déjà blessé par le glaive de douleur, nourrir de sa propre substance ce corps adorable qui doit tant souffrir pour nous dans sa passion. Je vois Jésus le Sauveur du monde remplir ses veines sacrées de ce précieux sang qu'il doit répandre un jour sur le Calvaire.

« Le cardinal Hailgrinus ¹ compare toutes les

¹ Jean, surnommé Halgrin, né à Abbeville, créé cardinal par Grégoire IX en 1227 et mort en 1237, « a laissé à la postérité des témoignages de son éminente doctrine dans le riche commentaire qu'il a fait sur le Cantique des cantiques. » (*Histoire générale des cardinaux*, t. I, p. 258.) — En faisant ressortir, d'après l'autorité de ce savant cardinal, les mérites de la sainte Vierge dans l'allaitement du Verbe, la sœur Saint-Pierre suppose toujours, on doit le comprendre, la pureté et la perfection des

gouttes de lait que la très sainte Vierge a données à notre divin Rédempteur, avec tout le sang que les martyrs ont répandu pour lui, et il conclut que dans la vérité la très sainte Vierge a plus mérité par son lait que les martyrs par leur sang. N'a-t-il pas raison, puisque ce sang n'était répandu que pour la défense de la foi, et que ce lait était donné pour la nourriture de l'adorable personne du Verbe incarné, qui est bien plus noble que la foi?

« Je vous salue, ô Marie, reine des martyrs, dont le sang précieux, blanchi par la piété maternelle, a coulé pendant quinze mois de votre sein virginal pour remplir les veines sacrées du Roi des martyrs! »

Ces tendres et poétiques élans s'échappent comme naturellement de l'âme de la pieuse sœur. C'est qu'étant appliquée constamment à de si ravissants mystères, elle sentait ses puissances intérieures envahies par des contemplations toujours plus élevées. Les lumières affluaient dans son esprit. Pressée par l'impulsion divine, elle éprouve le besoin de les communiquer, non sans laisser percer, dès le début de sa lettre (novembre 1847), une pointe de naïve gaieté, comme aux premiers jours de son noviciat. — « Je le dis dans la simplicité de mon âme : Oui, si j'étais théologien, j'en pourrais faire un traité admirable; mais comme je ne suis que le pauvre âne du saint Enfant, je me trouve, par ma condition, réduite à garder le silence; cependant je me rappelle

vertus et des dispositions intérieures avec lesquelles Marie a accompli cet acte, et qui surpassent sans contredit le mérite des martyrs et de tous les saints.

que l'âne de Balaam a bien parlé dans l'ancienne loi ; à son exemple , je dirai donc sous la loi nouvelle quelques mots pour la gloire de Jésus et de sa très sainte Mère. »

Elle cite alors certains passages de l'Écriture qu'elle a rencontrés dans les leçons du bréviaire , en récitant son office ou dans ses lectures de piété. Le sens caché sous le voile de la liturgie lui est découvert par l'esprit qui la conduit , et qui lui en révèle les merveilleuses applications. La fille du Carmel aussitôt entonne une sorte d'hymne , un chant de triomphe en l'honneur de la maternité de Marie :

« O Vierge sainte , que vous êtes pure et admirable ! L'Esprit-Saint paraît sans cesse occupé de vous. A votre naissance , je l'entends dire dans son conseil divin : *Notre sœur est petite...., que lui ferons-nous au jour où il lui faudra parler ?...* Il me semble dans ma simplicité que ce jour , où il faudra lui parler et où elle devra parler , est celui de l'ambassade de l'ange Gabriel ; c'est le moment de ce bienheureux *fiat* , de cette consolante parole qui doit être l'aurore de notre salut.

« Ce moment marqué dans les décrets de Dieu est arrivé. Marie a trouvé grâce devant le Seigneur et conçu le Verbe divin par l'opération du Saint-Esprit. Je l'entends , cette auguste Vierge , annoncer au genre humain son bonheur et la grande nouvelle de l'Incarnation : *Mon bien-aimé est tout à moi , et moi je suis toute à lui.*

« O mystère ineffable ! celui qui repose éternellement dans le sein du Père éternel repose en même temps dans le sein d'une humble vierge. Je vous

adore, ô très saint enfant Jésus, dans cette couche royale environnée de roses et de lis; mon âme éprouve une joie indicible de vous voir si bien logé dans cette *Maison d'or* que la suprême sagesse a bâtie.

« Mais voilà le genre humain qui vous attend : depuis quatre mille ans la nature tout entière soupire après votre bienheureuse naissance; elle la demande à grands cris au ciel et à la terre par ces paroles : *Qui me rendra assez heureuse pour vous trouver dehors*, ô mon aimable Frère? Sortez donc, ô divin Jésus, de la prison virginale où l'amour vous tient renfermé; donnez-moi la consolation de vous voir et de vous adorer; qu'en cet état je puisse vous embrasser! Réjouissons-nous, voici l'auguste Marie qui nous donne l'espérance de voir nos souhaits bientôt accomplis par cette douce promesse : *Mon bien-aimé est pour moi comme un bouquet de myrrhe; il reposera sur mon sein; vous le verrez bientôt*.

« Enfin le jour de joie est arrivé; les anges, dans leur admirable symphonie, chantent : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté*. L'heure du salut pour l'homme a sonné : voilà son Sauveur qui sort du sein virginal de Marie. O terre mille fois heureuse, en ce jour d'éternelle mémoire, tu deviens un ciel!

« O glorieuse Mère de Dieu! je n'ai plus rien à désirer; mes souhaits sont accomplis; voilà que je trouve Jésus, mon divin Rédempteur, entre vos bras sacrés; il repose sur votre sein maternel; il se nourrit de votre lait virginal. C'est à cette heure

que j'entends encore la voix de l'Époux céleste vous féliciter de votre maternité bienheureuse, en vous disant : *Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée, et il n'y a pas de tache en vous.* Oui, auguste Mère, vous êtes toute belle aux yeux du divin Époux, parce que vous seule avez conservé la belle fleur de la virginité en produisant le fruit de la plus riche fécondité. Vous êtes vierge avant, vierge pendant, vierge après l'enfantement de votre très cher Fils. Tandis que les anges chanteront dans le ciel le cantique éternel de Dieu trois fois saint, nous chanterons sur la terre le cantique virginal de la Mère trois fois vierge. »

Où notre carmélite a-t-elle appris ce sublime et gracieux langage? Elle l'avoue humblement elle-même : « c'est à l'oraison. » — « Vous voyez, ma révérende Mère, dit-elle, que l'Esprit-Saint ne cesse dans les Écritures de préconiser la maternité virginale de Marie. Le Maître des docteurs veut bien dans sa miséricorde donner quelques lumières sur ce sujet à sa petite servante, afin qu'elle puisse honorer avec confiance ce mystère ineffable et si digne de nos hommages : mystère qui ne peut pas être apprécié de tous les chrétiens et que Notre-Seigneur découvre à peu de personnes, en leur accordant des grâces spéciales pour le comprendre et le bénir au nom de tous ceux dont il reste ignoré, » — et elle termine par cette invocation : « O très sainte et très pure Mère de Dieu, découvrez à nos âmes le profond mystère de votre virginale maternité, et distillez pour tous vos chers enfants ce lait précieux et sacré de la divine miséricorde ! »

Ce dernier souhait, inspiré à la sœur par son ardent amour pour l'Église et pour les âmes, ne devait pas tarder à se réaliser. Voici ce qu'elle raconte elle-même à sa vénérable prieure (8 novembre 1847) :

« Depuis le jour que je vous écrivais pour vous rendre compte de ma conscience, il a plu à Notre-Seigneur et à sa sainte Mère d'opérer bien des choses dans l'âme de leur très indigne servante. Cette tendre Mère et le saint enfant Jésus, depuis près de cinq mois, ont pris possession de la petite chapelle de mon cœur; c'est là que je contemple sans cesse le ravissant mystère de la maternité divine. O grandeur de Marie! ô privilège incomparable auquel je n'avais jamais bien pensé! Bienheureuse Vierge, vous allaitez votre Créateur, vous nourrissez le pain de vie qui nourrit tous les êtres! Soyez éternellement bénie d'avoir fourni le sang très pur dont a été formé le corps adorable de notre Sauveur. Soyez bénie encore d'avoir donné à Jésus enfant votre lait, que ce divin Rédempteur a changé en son sang, pour le faire couler sur nous par la blessure de son cœur sacré et par ses autres plaies.

« Ma révérende Mère, je tremble à la vue de ma misère et de mon incapacité, en pensant qu'il me faut parler maintenant d'un mystère admirable de miséricorde et d'amour, confié par la très sainte Vierge à cette pauvre petite servante de l'enfant Jésus. Si je me tais, je ferai de la peine à ma divine Mère; et si je parle, je crains de ne pas bien rendre son céleste langage. Je la prie donc de conduire elle-même ma plume.

« Depuis hier, après la sainte communion, je suis sous l'impression d'une grâce très puissante. J'ai vu, j'ai entendu des choses ravissantes; la sainte Vierge s'est communiquée plusieurs fois à moi. Cette auguste Mère m'est apparue dans l'intérieur de mon âme, mais cette fois elle ne tenait point entre ses bras le divin Enfant : elle était seule. Alors j'ai vu couler par torrents son lait virginal, et les anges recevaient dans des vases célestes cette précieuse liqueur. Je les ai priés de la répandre sur le clergé, sur les maisons de notre saint Ordre, enfin sur le monde entier. Cette vue me ravissait. Le soir, la même merveille se représentant de nouveau à mon esprit, je me sentis pressée de demander à la sainte Vierge l'explication de ce prodige; j'ai supplié les anges et les saints de lui porter ma prière, et, me tenant prosternée à ses pieds, je lui ai dit : « O ma bonne Mère, que signifie une chose si « étonnante? L'année dernière, vous êtes descendue « sur la terre¹ pour nous montrer votre divin Fils « irrité et nous annoncer des malheurs; et je vois « des grâces se répandre à flots sur nous?... » La sainte Vierge m'a répondu :

« Oui, ma fille, il est certain que je suis apparue « l'année dernière, seule, sans mon Fils : la terre « n'était pas digne de sa visite. J'ai annoncé des « malheurs qui seraient infailliblement arrivés sans « ma médiation. J'ai découvert mon sein à mon Fils « irrité, je lui ai montré les mamelles qui l'avaient « allaité; alors il a révoqué la sentence de la fa-

¹ Allusion à l'apparition de la Salette.

« mine ; il n'a pu se résoudre à priver de pain mes
« enfants, à cause de l'amour avec lequel je l'ai
« nourri de mon lait ; et son bras, levé pour frapper,
« est tombé désarmé sur mon sein, d'où il a fait cou-
« ler des torrents de lait qui ont fécondé la terre. »

« A ces paroles, je me suis écriée : « O mystère
« d'amour ! mystère d'amour ! » La sainte Vierge a
ajouté : « Dites ces choses à vos supérieurs, afin que
« ma miséricorde soit aussi connue que l'étaient les
« maux dont Dieu vous avait menacés ; par là on
« saura quelle est la vertu de mon sein. » Elle m'a
ensuite donné grande confiance pour l'extension de
l'œuvre réparatrice, me disant : « Mon Fils a des
« ressorts cachés dans sa providence : il les fera
« agir quand l'heure sera venue. »

« Voilà à peu près ce que la sainte Vierge m'a
dit et fait connaître. Maintenant j'éprouve une cer-
titude pleine et parfaite de son apparition aux petits
bergers ; je la signerais de mon sang pour la gloire
de ma tendre Mère. C'était sur la montagne des
douleurs qu'elle nous avait adoptés comme ses en-
fants ; sur une montagne aussi, elle vient remplir
l'office d'une Mère bonne et généreuse ; et, en annon-
çant aux hommes qu'ils méritent, à cause de leurs
péchés, d'être privés du pain nécessaire à la vie,
elle leur montre en même temps son sein d'où doit
découler le lait de la miséricorde. Oui, par une lu-
mière spéciale, je vois dans cette montagne mysté-
rieuse l'emblème de la sainte Vierge ; et cette fon-
taine miraculeuse qui coule depuis l'apparition est
le symbole du sein très pur de Marie, où se trouve
une source de grâces dont les eaux limpides ne

cessent de se répandre sur nous. Ah ! que rendrons-nous à cette Mère si aimable ?

« O heureux Français, enfants trop aimés de Marie, sachons reconnaître la bienveillante charité de notre auguste Mère, nous lui devons notre salut ! Bénissons-la en mangeant notre pain de chaque jour, nous en sommes redevables à son intercession. Mais convertissons-nous au Seigneur, approchons-nous de son trône avec humilité et surtout avec confiance, car nous avons de puissants médiateurs : le Fils auprès de son Père, et la Mère auprès de son Fils ! Le Fils montre à son Père son côté ouvert et les plaies qu'il a reçues ; la Mère montre à son Fils le sein et les mamelles qui l'ont nourri ; l'un et l'autre parlent pour nous par des voix de sang et de lait qu'ils font partir de la région de leurs cœurs. Le Fils refusera-t-il à sa Mère ce qu'elle lui demande pour nous ? Le Père refusera-t-il à son Fils ce qu'il lui demande en notre faveur ? Comment donc pourrions-nous être refusés ? Si nous le craignons à cause de la grandeur de nos crimes, ah ! joignons nos larmes à ces deux précieuses liqueurs : le sang de Jésus, le lait de Marie ; et les larmes de nos yeux feront comme une trinité puissante qui rendra sur la terre un témoignage très assuré de notre salut. »

La pieuse carmélite, ici, semble se recueillir, puis elle ajoute :

« Les promesses relatives au salut de la France s'accompliront, si l'œuvre réparatrice se propage selon le désir de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Et encore : « Si la très sainte Vierge a sauvé la France des malheurs dont elle était menacée, il est bien

juste que, par reconnaissance, quelques âmes s'appliquent à l'honorer au nom de tous les Français, qui ont été comme nourris sans le savoir du lait mystérieux de cette tendre Mère. Et c'est en mémoire de cet acte héroïque de charité envers la France que, malgré mon indignité, j'ai été choisie pour honorer le mystère de sa maternité divine. »

Un fait que la sœur raconte en y attachant une certaine importance, la confirma dans cette persuasion. Par suite de ses dernières communications, elle avait conçu le désir très vif d'avoir un tableau qui représentât le touchant mystère, objet habituel de ses pensées. Malgré l'extrême bienveillance de la Mère prieure à son égard, elle n'osa point lui en parler; il n'eût guère été possible d'ailleurs de la satisfaire : l'état de gêne où se trouvait la communauté depuis la construction du nouveau couvent ne permettait pas qu'on fît une telle dépense pour contenter la dévotion privée d'une simple religieuse. Cependant Marie de Saint-Pierre ne perdit point courage; elle s'adressa avec confiance à la sainte Vierge et à l'enfant Jésus, les priant avec sa simplicité ordinaire de lui envoyer la peinture si ardemment désirée; et d'avance elle leur récita un *Laudate* en action de grâces. Elle ne s'en était ouverte avec personne dans la maison, lorsque soudain une vertueuse dame envoie précisément à la communauté le tableau en question. Il représentait l'enfant Jésus allaité par sa sainte Mère. Qu'on juge de la joie de notre chère sœur! Surprise, émerveillée de l'à-propos d'une telle offrande, elle la considéra en elle-même comme un signe de la mission dont elle

venait en dernier lieu d'être chargée, et un mémorial de la médiation que la sainte Vierge avait exercée pour sauver la France.

La conclusion à tirer des étonnantes communications qu'on vient de lire sur la Maternité divine est précisée par l'heureuse confidente de Marie.

« Il est facile, dit-elle, de reconnaître que ces communications ne sont point étrangères à l'œuvre réparatrice dont j'ai précédemment parlé; elles s'y rattachent, au contraire, par une liaison très étroite. D'abord, le Seigneur me paraissait irrité contre les pécheurs de la France, à cause des nombreux blasphèmes et des violations du dimanche; il menaçait d'engloutir dans les eaux de sa justice notre perfide patrie, si elle n'apaisait sa colère en réparant les outrages faits à la gloire de son Nom, et il promettait de pardonner encore une fois si ses ordres étaient exécutés. Après de grandes contradictions excitées par Satan, la Réparation est enfin née dans la France, et le Seigneur, fidèle à sa parole, a calmé son courroux : il a changé sa justice en miséricorde, et, comme signe d'allégresse, il a fait couler sur la France un lait mystérieux par l'entremise de sa sainte Mère, qui est le canal de ses grâces ! La justice de Dieu m'avait effrayée, maintenant sa miséricorde me ravit. »

Ce rapprochement qu'établit ici la sœur entre l'annonce de « la justice » et celle de « la miséricorde », double objet de sa mission, nous reporte d'une manière assez saisissante aux deux grands faits miraculeux de notre époque : la Salette et

Lourdes. A la Salette, en effet, la justice domine; elle avertit et menace. A Lourdes, c'est la miséricorde qui attire et qui console. L'une et l'autre se font tour à tour sentir à la France et lui impriment un double caractère, particulier à ce siècle d'impiété inouïe et de généreuses expiations. M. Dupont n'a pas manqué d'en faire la remarque dans ses notes sur la sœur Saint-Pierre. « A Tours, dit-il, Notre-Seigneur parle à sa servante, lui annonce les miséricordieuses visites de sa très sainte Mère. A la Salette, Marie, assise sur la pierre, verse des larmes; elle porte sur elle les insignes de la Passion, se plaint amèrement des blasphèmes qui blessent la majesté divine, prédit des fléaux; mais pour que sa présence sur la terre ne soit pas stérile, elle dit et répète de *faire passer* ses plaintes à son peuple : c'est-à-dire, sans doute, aux petits et aux simples; car les prétendus savants n'étaient pas de force à adopter le miracle de l'apparition. Les petits, au contraire, ont cru dès le premier moment; ils auront prié, et l'on peut penser qu'ils ont obtenu au moins un répit, puisque, quelques années après, en 1858, la très sainte Vierge se montrait à Lourdes revêtue d'un vêtement de fête; elle ouvre ses mains qu'elle tenait cachées à la Salette, elle se nomme triomphalement l'Immaculée-Conception, elle demande, ce qu'on peut prendre pour un gage de paix, l'érection d'une église : toutes choses qui peuvent nous faire espérer un meilleur avenir¹. »

¹ Document T, p. 12.

Ce « meilleur avenir », l'incomparable et consolant spectacle que Lourdes offre aujourd'hui à nos yeux, semble préfiguré par cette effusion du « lait de la grâce et de la miséricorde », dont la vierge du Carmel nous a parlé en termes si émus. Une enfant, Bernadette, est admise, elle aussi, à contempler un intime et doux mystère, défini depuis quatre ans par l'Église et destiné à devenir populaire ; soudain la Conception-Immaculée de Marie apparaît au monde comme la source de toutes les grâces. Or, quelle grâce faut-il à des pécheurs qui ont tout profané et abusé de tout, si ce n'est une miséricorde infinie et toute maternelle, qui leur obtienne le pardon du Père céleste justement irrité ? Et voilà qu'une fontaine miraculeuse jaillit du rocher de l'apparition : symbole et souvent principe extérieur des bénédictions, des lumières et des grâces en tout genre, qui, depuis lors, ne cessent de se répandre sur la France !

Marie de Saint-Pierre a-t-elle entrevu cette merveille dans ses communications sur la maternité divine ? Nous ne saurions le dire : rien ne l'indique. Mais, sans connaître tout le secret de l'avenir, la pieuse carmélite a du moins nettement précisé cette double empreinte « de la justice et de la miséricorde » si fortement marquée sur notre patrie ; elle y a vu un gage et en même temps une preuve que Dieu, malgré l'excès de nos égarements, ne veut pas abandonner la fille aînée de son Église. Préparée dès son enfance à ces révélations mystérieuses, notre petite sœur peut donc à bon droit, avant de

toucher au terme de sa courte carrière, se rendre témoignage à elle-même et exprimer ainsi sa reconnaissance :

« O mon Dieu ! bénissez-moi malgré mon indignité, parce que j'ai fait ce que vous m'avez commandé ; daignez aussi dans votre grande miséricorde me pardonner mes fautes, car je crains la souveraine rigueur de votre justice quand je pense à ces paroles : « On demandera beaucoup à celui qui aura « reçu beaucoup. » Cependant, ô mon Dieu, deux choses me consolent dans la vue de votre jugement. La première, c'est que vous m'avez fait la grâce de marcher dans vos voies avec un esprit de droiture et de simplicité, et toujours sous l'étoile si douce de la sainte obéissance. La seconde, c'est que vous m'avez accordé ce que je vous avais demandé, de ne jamais me glorifier de vos dons ; oui, Seigneur, je vous dirai jusqu'à la fin de ma vie : A vous seul tout honneur, toute louange et toute gloire, et à moi, misérable pécheresse, la honte, le mépris et la confusion !

« Je vous rends mille actions de grâces, ô mon Dieu, d'avoir fait à votre indigne servante deux grands dons : celui de votre Face adorable pour apaiser la justice de votre divin Père, et le sein virginal de votre auguste Mère pour y puiser le lait mystérieux de la grâce et de la miséricorde. L'un et l'autre de ces dons charment mon cœur. O aimable Jésus, de quel côté me tournerai-je ? D'une part, je vois la Face adorable de mon divin Sauveur, d'où coule un sang précieux qui m'assure la vie éter-

nelle ! De l'autre , je vois le sein maternel de Marie, d'où coule un lait mystérieux qui me fait goûter les douceurs d'une manne céleste , et qui remplit mon âme de confiance dans les infinies miséricordes dont la Vierge immaculée est le canal ! O bienheureux saints anges, et vous tous, saints et saintes du ciel, remerciez pour moi Jésus et Marie qui m'ont comblée de leurs bienfaits pendant ma vie, et attirez-moi au ciel, afin que j'aie, malgré mon indignité, chanter éternellement avec vous l'hymne de la reconnaissance, pour toutes les grâces que j'ai reçues de mon Dieu et surtout pour l'œuvre réparatrice que sa miséricorde a établie en France.

« O bon Jésus, ô tendre Marie, bénissez et propagez l'archiconfrérie ; je la dépose en vos aimables cœurs , soyez à jamais ses puissants protecteurs !

« Sit Nomen Domini benedictum.

Vade retro, Satana. »

Elle termine par cette prière à Jésus naissant :
« O très saint et très aimable enfant Jésus, je vous rends grâce de m'avoir aidée à faire cette petite relation en votre honneur et pour la gloire de votre divine Mère. Je la dépose à vos pieds en ce jour mémorable de votre auguste naissance, et vous prie très humblement de prendre en cette belle fête une nouvelle puissance sur mon âme. Je veux jusqu'à la fin de ma vie être votre petite bergère pour garder vos brebis, et votre petite domestique pour vous servir ainsi que votre sainte Mère. Oui, ô divin Enfant, céleste Époux de mon âme, je renonce à

tout ce que je suis, et je me donne à tout ce que vous êtes, possédez-moi souverainement !

« Ainsi soit-il.

« SŒUR MARIE DE SAINT-PIERRE DE LA
SAINT-FAMILLE, carmélite indigne.

« Le 25 décembre 1847, jour de Noël.

« Gloire à Dieu et paix aux hommes de bonne
volonté ! »

CHAPITRE XXI

L'ENTRETIEN DU SECRÉTAIRE

« Votre pèlerinage s'avance !... La fin du combat approche !... Vous verrez bientôt ma Face dans le ciel !... »

(*Paroles de Notre-Seigneur.*)

L'érection canonique de l'archiconfrérie réparatrice avait rempli de joie la sœur Saint-Pierre. « Pourtant, disait-elle, mon cœur n'est pas encore pleinement satisfait; car dans cette œuvre l'Église de Tours, l'héritage du grand saint Martin, est jusqu'ici restée stérile. Quand est-ce qu'on la verra mettre au jour ce fruit qu'elle a conçu dans son sein? Faut-il que nous ayons à dire les paroles de l'Évangile : « Seigneur, nous avons fait tout ce « que vous avez commandé, et nous avons été des « serviteurs inutiles? »

Un essai allait encore être tenté. Le 11 novembre, fête de saint Martin, la vierge du Carmel sentit une action de la grâce qui « fut pour moi, dit-elle, le signal du combat; Notre-Seigneur, après avoir

durant six mois inondé mon âme de douceurs ineffables, m'a de nouveau chargée de la Réparation ». Le dimanche suivant, 14 novembre, jour où la fête du thaumaturge se célébrait à Tours avec une grande solennité, elle fut fortement appliquée à faire de nouvelles instances auprès de l'archevêque. « Mais, ô jugement impénétrable de Dieu, qu'il faut, dit-elle, adorer en silence ! toutes nos démarches ont été inutiles. » Elle ajoute : « Je ne suis point pour cela découragée ; car la très sainte Vierge m'a fait espérer qu'une œuvre si nécessaire à la France s'étendrait dans les villes de ce royaume, et que, en sa considération, elle verserait sur nous le lait de la miséricorde. L'enfant Jésus de son côté m'a promis, si elle se propageait selon sa volonté, qu'il donnerait à la France le baiser de paix et de réconciliation. Une autre fois, la très sainte Vierge m'a de nouveau recommandé cette confrérie naissante, qui, approuvée maintenant par l'Église et enrichie de précieuses faveurs, était toute belle à ses yeux ; notre divine Mère semblait avoir une grande joie de la naissance de cette association, qui l'a portée à demander grâce pour la France. »

L'avenir de sa chère patrie occupait toujours la servante de Dieu ; c'est pour cela qu'elle priait sans cesse. Le 2 décembre, Notre-Seigneur lui apparut tout couvert de plaies. « Il m'a fait, dit-elle, entendre ces tristes paroles : « Les Juifs m'ont crucifié
« le vendredi ; mais les chrétiens me crucifient le
« dimanche. Demandez donc de ma part, pour ce
« diocèse de Tours, l'établissement de l'œuvre réparatrice, afin que mes amis puissent embaumer

« mes plaies par de pieuses expiations, et obtenir
« miséricorde pour les coupables. Ma fille, l'orage
« gronde déjà ; mais je tiendrai ma promesse, si
« l'on fait ma volonté. Parlez avec humilité, mais
« en même temps avec une sainte liberté. »

On ne manqua pas de faire connaître cette communication à M^{gr} Morlot. Il fut, par conséquent, prévenu de « l'orage qui grondait », et averti que c'était la dernière heure pour agir.

La sœur reçut, d'un autre côté (4 janvier), un encouragement d'autant plus doux qu'il était plus inattendu. Laissons-lui raconter le sujet de sa joie :
« Notre sainte mère Thérèse, dit-elle, m'est apparue ce matin dans l'intérieur de mon âme. Elle est députée de Dieu pour combattre les ennemis de l'œuvre réparatrice, que les démons veulent dévorer. Elle m'a dit que cette œuvre serait l'honneur du Carmel, et qu'elle était bien en rapport avec l'esprit de notre sainte vocation, dont la fin est la gloire de Dieu et les besoins de l'Église ; c'est pourquoi elle m'a pressée de m'y dévouer avec ferveur. Ensuite elle m'a recommandé l'obéissance, me faisant entendre que Jésus opérait des miracles pour les âmes qui possédaient cette vertu, et qu'elle-même avait toujours soumis à l'obéissance les communications qu'elle avait reçues du Ciel. Elle m'a fait voir aussi avec quelle fidélité je devais m'acquitter de toutes mes observances religieuses, dont la moindre est très agréable au Seigneur et peut m'enrichir de mérites. Enfin j'ai compris que Dieu donnait à l'œuvre une très puissante protectrice en notre sainte Mère, et à moi une très douce

consolation dans mes peines. Depuis lors, je me sens liée d'une manière toute spéciale à cette grande sainte, qui a eu tant de zèle pour la gloire du Très-Haut. Elle va soutenir ma faiblesse, et m'aider à marcher dans une voie si épineuse. »

L' « orage » dont lui avait parlé le Sauveur « grondait » dans le lointain. Deux mois environ après, il était sur le point d'éclater. Le divin Maître l'annonce clairement (13 février) à sa pieuse servante :

« Pendant mon oraison du soir, dit-elle, Notre-Seigneur m'a prévenu qu'il voulait me communiquer quelque chose. J'ai plusieurs fois résisté à cette opération, parce que je craignais l'illusion; mais enfin Jésus, ayant recueilli dans son divin Cœur les puissances de mon âme, m'a dit de me rappeler que je m'étais donnée toute à lui pour travailler à l'accomplissement de ses desseins; c'est pourquoi il voulait, dans ce jour, me confier une nouvelle mission. Bientôt il m'a fait part du terrible coup qui devait nous frapper : *L'Église est menacée d'une horrible tempête¹, priez, priez...* Il m'a donné cette connaissance à diverses fois, mais il n'est pas possible de rendre le touchant accent avec lequel ce charitable Sauveur me disait : « Priez, priez!... » Et il m'a enseigné de quelle prière je devais me servir pour garder son Église dans le très saint Nom de Dieu; c'est de celle qu'avant de

¹ Cette prédiction, il est bon de le remarquer, se réalisa cette même année 1848, en France, en Italie, et particulièrement à Rome, que le saint-père Pie IX fut obligé de quitter pour se réfugier à Gaëte.

quitter la terre il avait faite à son Père céleste pour ses apôtres et pour toute l'Église : « Père saint, « gardez en votre Nom ceux que vous m'avez donnés. » (Saint Jean.) Cette prière est plus efficace que toutes les autres que j'aurais pu faire de moi-même; et comme dans sa miséricorde il m'a choisie pour faire glorifier le très saint Nom de Dieu, j'ai droit, en quelque sorte, de demander grâce par la vertu de ce saint Nom, qui est le refuge de l'Église. J'ai reconnu mon néant, et j'ai soumis ma volonté.

« Cet adorable Sauveur m'a fait entendre que sa justice était fort irritée contre les péchés des hommes, mais surtout contre les crimes qui outragent immédiatement la majesté de Dieu. A ce moment j'ai vu Notre-Seigneur au très saint Sacrement, et les prières des justes qui retenaient le bras de la divine justice.

« Notre-Seigneur m'a recommandé aussi de prier pour le souverain pontife. A la fin, il m'a semblé voir comme une fumée noire qui s'élevait vers le ciel; mais le soleil n'en a pas été obscurci, ce qui m'a un peu consolée. Cette fumée était l'emblème des ennemis, et le soleil représentait l'Église.

« Jésus m'a dit encore : « Les effets que vous « allez éprouver dans votre âme vous feront connaître si c'est moi qui vous ai parlé. » Et bientôt mon cœur a été comme transpercé d'un glaive de douleur. J'ai donc commencé ma mission de prières, en disant : « Père saint, gardez l'Église de Jésus-Christ en la vertu de votre Nom salutaire; c'est la dernière volonté de votre Fils bien-aimé, c'est

« là son désir. Souvenez-vous de la prière que vous
« fit son amour pour l'Église, notre Mère, le soir
« du dernier jour : *Père saint, gardez en votre*
« *Nom ceux que vous m'avez donnés; lorsque*
« *j'étais avec eux, je les gardais en votre Nom!*
« Très saint Nom de Dieu, refuge de l'Église et de
« la France, ayez pitié de nous, sauvez-nous!... »

« Le dimanche, 20 février, ayant offert la sainte communion en réparation des outrages faits à la Majesté divine, j'ai vu que c'en était fini! La France, trop coupable, allait être châtiée! Une lumière intérieure me découvrait ceci : « Le Seigneur a bandé son arc; il va décocher ses flèches. » Le voyant si indignement outragé, je suis entrée dans les desseins de sa justice et j'ai dit : « Frappez, Seigneur. » Alors je désirais que la gloire de Dieu fût vengée; j'ai vu que le coup ne serait pas mortel. Si j'ai prié le Très-Haut de frapper pour venger sa gloire, je l'ai prié aussi de frapper en père, et non en juge irrité. J'ai vu clairement qu'il était nécessaire que ce scandale arrive, si je peux m'exprimer ainsi. Adorons cette divine justice, et invoquons la miséricorde. Il y a plus de quatre ans que le bras du Seigneur était levé sur nos têtes coupables!... »

En effet, l'heure de la catastrophe a sonné. Une révolution inattendue éclate à Paris, et fait sentir ses contre-coups dans l'Europe entière. Louis-Philippe, qui croyait son sceptre affermi depuis dix-huit ans, est contraint de prendre avec toute sa famille la route de l'exil. L'Église néanmoins n'est pas directement persécutée, du moins en France; on la respecte même dans l'empirement des discordes

civiles. Ce ne sera que plus tard, et par des voies détournées, que les agents secrets de l'impiété essayeront de l'opprimer.

Le 26 février, après avoir communié, notre carmélite fut grandement consolée. Le Seigneur lui dit ces paroles, relatives à la communauté : « Ne crai-
« gnez point, petit troupeau; votre bercail est en
« mon Nom. Je vous tiens toutes cachées dans mon
« Cœur; il ne vous arrivera point de mal; j'ai la
« puissance entre mes mains, et je ne souffrirai pas
« qu'on vous arrache de mon sein. »

« Oui, s'écrie la pieuse vierge, le Seigneur saura reconnaître ceux qui ont invoqué son saint Nom. Ce Nom adorable est un tout-puissant rempart; sa vertu est communiquée à notre maison, parce que les membres sont unis par les liens de la charité.

« Notre-Seigneur m'a fait comprendre aussi que le clergé serait épargné; sans doute, il aura des vexations, mais il ne sera pas persécuté ouvertement; le sang des prêtres ne coulera pas comme en 93, parce que, m'a-t-il dit, il n'a pas à se plaindre du clergé comme il avait sujet de le faire à cette malheureuse époque. Oui, j'en ai la confiance, l'Église de France sera gardée en la vertu du très saint Nom de Dieu.

« Père saint, gardez en votre Nom ceux que vous
« m'avez donnés! » Voilà la divine prière qu'il faudrait faire continuellement pour la sainte Église, en union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Permettez-moi, ma révérende Mère, de vous rappeler les paroles que Jésus me dit après la sainte communion, le 21 novembre, et qui firent couler

mes larmes en ce jour de fête consacré à Marie. Il me parlait alors de l'œuvre réparatrice ; il ajouta :
« Et quand, de mon bras puissant, j'ébranlerai ce
« trône pour en faire tomber celui qui y est assis,
« en quel état sera la France ? »

« Vous voyez que ce n'était pas sans raison que mon cœur était affligé, puisque les grands moments de Dieu approchaient. Mais, hélas ! l'heure de la justice a sonné, et, dans un clin d'œil, il fait ce qu'il a dit. Je vous adore, justice de mon Dieu, et j'invoque votre miséricorde, Seigneur ! »

La sœur se sentait pressée d'invoquer cette « miséricorde » avec de nouvelles instances. Écoutons ses cris d'angoisse :

« Mon âme est dans un état pénible ; j'ai besoin d'ouvrir mon cœur. Je considère les prédictions que le Seigneur m'a faites, et je dis : Les voilà bientôt toutes vérifiées ! Mon Dieu, n'ai-je pas sujet de trembler d'avoir été chargée d'une mission si redoutable, surtout quand je me rappelle ces terribles paroles, qui me furent adressées : « Si par votre
« faute mes desseins ne sont pas accomplis, *je vous*
« *demandrai compte du sang et des âmes ?* » Il y a plusieurs années, il est vrai, afin d'arrêter le bras de Dieu qui s'appesantissait sur notre patrie, j'ai dit que le Seigneur demandait à la France une œuvre réparatrice, qui serait pour elle *l'arc-en-ciel de la miséricorde*. Heureusement l'œuvre est née, elle commence à briller ; mais elle est encore bien faible pour arrêter le bras du Tout-Puissant en courroux. Ah ! si elle s'étendait dans tous les diocèses, je serais sans inquiétude ; car Dieu est fidèle

dans ses promesses. Depuis quelque temps, j'ai prié ce bon Maître de donner à Monseigneur un signe de ma mission, afin qu'il puisse agir pour la Réparation. J'ai exposé simplement à celui qui peut tout la position de Sa Grandeur, et j'ai supplié Jésus de lui donner une preuve de sa volonté. « Seigneur, ai-je dit, donnez-lui un signe, mais un « signe si éclatant que toute la France puisse en « être témoin. *Seigneur, donnez-lui ce grand « signe!* »

« Notre-Seigneur, voyant que je lui faisais cette prière uniquement pour la gloire de son Nom et l'accomplissement de sa volonté, m'a exaucée. Le 13 février, j'ai eu cette vision dont je vous ai parlé; c'était la confirmation de ce que j'avais annoncé à Monseigneur en la communication du 2 décembre. Le divin Maître, à cette époque, m'avait dit de faire connaître à Sa Grandeur que l'orage grondait déjà dans le lointain, et que c'était la dernière heure pour agir. Le 13 février, j'ai vu la lutte s'engager, et les ennemis, sous l'emblème d'une fumée noire qui s'élevait vers le ciel, mais qui n'a point obscurci le soleil de l'Église, parce que l'Église de France avait déjà invoqué le saint Nom de Dieu, et il devait être son refuge au moment de la tempête. Le Seigneur m'avait dit qu'en faveur de son œuvre naissante, celle qui devait être réduite à l'extrémité du malheur (la France) ne serait, en cette terrible commotion, que légèrement blessée. Il a exécuté jusqu'à présent ce qu'il m'avait promis; oui, il a gardé son Église en la vertu de son Nom salutaire; avant de frapper le grand coup

de sa justice, il a dit : « Père saint, *gardez en*
« *votre Nom* ceux que vous m'avez donnés. » Aussi
les méchants ont respecté les siens. Oh ! que je
voudrais faire savoir à tous les évêques cette conso-
lante vérité, que le très saint Nom de Dieu est le
refuge de l'Église de France, en leur demandant
à grands cris l'œuvre réparatrice ! Je l'ai toujours
dit et je le répète encore : *C'est elle qui doit dé-*
sarmer la justice de Dieu et sauver la France.
Heureux si l'on sait profiter de ce moyen de
salut ! »

Si elle ne peut parler à tous les évêques du
monde, au moins convient-il qu'elle se fasse en-
tendre au prélat qui, depuis les premières années
où elle lui avait soumis ses communications, s'était
montré personnellement convaincu de leur vérité et
de leur origine céleste. Le 3 mars, elle s'adresse à
la Mère prieure :

« En sortant de mon action de grâces, dit-elle,
je m'empresse de vous écrire ce que Notre-Seigneur
vient, dans la sainte communion, de me faire con-
naître. Premièrement, il veut absolument que je
parle à M^{gr} l'archevêque ou à son secrétaire, et que
je dise de vive voix ce que le Seigneur m'a révélé
depuis quatre ans et demi ; il m'assure, ce bon
Maître, qu'il mettra ses paroles en ma bouche :
« J'ai encore, a-t-il ajouté, la verge en main, la
« verge de ma justice ; si on veut l'en arracher,
« qu'on y mette en la place l'œuvre réparatrice !
« Quant à vous, soyez fidèle à remplir votre mis-
« sion, et songez que c'est une grande chose que
« d'avoir à manifester ma volonté. Si vous étiez

« infidèle à ma voix, vous vous exposeriez à sentir
« vous-même les coups de cette verge; faites vos
« efforts pour l'arracher de mes mains. »

« Voilà à peu près, ma très révérende Mère, ce que Jésus m'a communiqué; mais il faut que je continue toujours à réciter cette prière, en union avec lui : « Père saint, gardez en votre Nom ceux
« que vous m'avez donnés! » D'après ce qu'il m'a montré, c'est lui qui la dit en moi, et moi, je la dis en lui. Oh! quelle tendresse il a pour son Église! Il me semble qu'il n'est occupé que d'elle; il veut la sauver, la cacher dans le Nom adorable de son divin Père. Si l'Église de France pouvait parler, elle demanderait à grands cris l'œuvre réparatrice. Je la demande pour elle; car c'est son rempart contre les traits de ses ennemis.

« Ma révérende Mère, pour obéir au divin Maître, je vous prie très humblement de vouloir bien solliciter pour moi la visite de Monseigneur. Si Sa Grandeur avait trop d'occupations, elle voudrait bien m'envoyer son secrétaire, qui rendrait compte de ce que je lui communiquerais. »

La demande fut déferée à M^{gr} Morlot, et on lui exprima le but de l'entrevue désirée, c'est-à-dire l'établissement à Tours d'une confrérie affiliée à celle de Langres. Le prélat envoya au Carmel le secrétaire général de l'Archevêché, M. l'abbé Vincent, qui eut avec Marie de Saint-Pierre l'entretien suivant : nous le rapportons textuellement d'après le récit fait par elle-même.

« Ma révérende Mère, je vais vous faire un court extrait de mon petit plaidoyer avec le secrétaire de

M^{gr} l'archevêque, au sujet de l'œuvre réparatrice. Je vous assure que Notre-Seigneur m'a bien assistée, comme il me l'avait promis, car je n'ai été ni troublée ni intimidée, et j'ai parlé avec la plus grande facilité. Je vous dirai donc à peu près notre conférence. »

M. le secrétaire. — « Ma sœur, je viens vous dire de la part de Monseigneur qu'il a montré vos lettres aux membres de son conseil, et que tous unanimement se sont prononcés contre l'établissement de l'œuvre que vous demandez. Monseigneur a prié, examiné sérieusement cette affaire; et il n'est pas possible qu'il puisse agir comme évêque; on ne reconnaît pas la validité de votre mission. »

Sœur Saint-Pierre. — « Monsieur, je ne prétends point importuner Monseigneur par de nouvelles instances, ni soutenir mes sentiments sur la mission que je crois m'avoir été imposée par Notre-Seigneur pour le salut de la France. Mon intention a été de remplir un devoir de conscience. Lorsque j'ai eu l'honneur de parler à Sa Grandeur des communications que je croyais recevoir de Dieu, elle me dit alors : « Mon enfant, soyez en paix; vous n'êtes
« point dans l'illusion, je reconnais ici le cachet
« de Dieu. » Monsieur, c'est d'après ces paroles, que j'ai reçues comme venant du Saint-Esprit, que j'ai persévéré dans ma mission. »

M. le secrétaire. — « Ma bonne sœur, Monseigneur vous a dit cela alors; c'est qu'il ne savait pas où cela irait. Depuis cette époque il a examiné les choses, il a prié; cela ne se peut pas. »

Sœur Saint-Pierre. — « Monsieur, cela me

suffit. Je ne veux que ce que Sa Grandeur a décidé. Ma conscience m'a obligée à faire des démarches pour l'œuvre de la Réparation; maintenant, je suis parfaitement en paix. Mais je vous dirai que la raison pour laquelle j'ai exprimé le désir de parler à Monseigneur a été de me décharger de ma mission. Ainsi, puisqu'il vous envoie à sa place, je veux faire en ce moment un acte de religion. Je dépose ma mission aux pieds de l'autorité ecclésiastique; elle sera responsable devant Dieu. »

M. le secrétaire. — « Mais, ma bonne sœur, cette association dont vous parlez est déjà établie. »

Sœur Saint-Pierre. — « Je le sais bien, Monsieur; mais l'Église de Tours devrait en être dépositaire. Je l'ai sollicité auprès de Monseigneur, il n'a pas jugé à propos de l'établir; je me suis soumise; et ce qui prouve qu'elle est bien dans la volonté de Dieu, c'est que, sans aucun concours de ma part, elle a pris naissance. »

M. le secrétaire. — « Mais elle a ici beaucoup d'associés; et Monseigneur n'a-t-il pas approuvé à ce sujet un petit livre de prières? »

Sœur Saint-Pierre. — « Cela est vrai, Monsieur; mais il serait nécessaire qu'il y eût à Tours une agrégation. L'œuvre a besoin du concours et de la protection de M^{gr} l'archevêque. Tous les yeux sont fixés sur lui, parce que c'est en son diocèse qu'elle a été conçue. »

M. le secrétaire. — « Ma sœur, je vous dirai en tout abandon que cette œuvre établie à Langres ne va pas très bien; on en a parlé dans les journaux. »

Sœur Saint-Pierre. — « Monsieur, je n'en suis

point étonnée, car Notre-Seigneur m'avait dit que cette œuvre serait traversée par le démon. N'avez-vous pas vu qu'il en fut ainsi pour la dévotion du Sacré-Cœur de Jésus et pour l'institution de la fête du Saint-Sacrement? Le Sauveur a communiqué à des âmes plus dignes que moi, il est vrai, de pareilles missions; mais elles ont été persécutées. »

M. le secrétaire. — « Ma sœur, toutes les œuvres de Dieu le sont; l'archiconfrérie du Sacré-Cœur de Marie l'a été aussi. Voilà une belle œuvre qui renferme tout, car elle convertit les pécheurs. »

Sœur Saint-Pierre. — « Monsieur, Notre-Seigneur savait bien qu'elle existait quand il m'a demandé une autre confrérie, et il m'a fait connaître que la première ne suffisait pas; car, pour obtenir le pardon d'une personne qu'on a offensée, il faut lui en faire réparation d'honneur; et le Seigneur m'a fait entendre que la transgression des trois premiers commandements excitait sa colère contre la France. Ainsi, Monsieur, si le bras séculier et le bras ecclésiastique sont impuissants pour empêcher ces désordres, il faut au moins qu'on en fasse à Dieu réparation. »

M. le secrétaire. — « Ah! ma bonne sœur, voilà la question. Vous dites que Dieu exige cela; mais nous n'en sommes pas sûrs; vous pouvez vous tromper. »

Sœur Saint-Pierre. — « Monsieur, cela est possible; cependant j'ai bien peine à croire qu'une imagination puisse durer cinq ans sans influence de personne; car mes supérieurs, dans leur sagesse, ne m'ont point soutenue dans ces idées; ils m'ont

même défendu d'y penser. Ils n'ont point voulu être juges dans cette affaire. M. le supérieur en a toujours référé au jugement de Monseigneur. »

M. le secrétaire. — « Eh bien, ma bonne sœur, soyez parfaitement tranquille; vous avez fait votre devoir en faisant connaître ces communications à Monseigneur. Maintenant, je vous dis de sa part : Ne repensez plus à tout cela, désoccupez-en tout à fait votre esprit. »

Sœur Saint-Pierre. — « Monsieur, Monseigneur ne me défend pas sans doute de demander à Dieu l'accomplissement de ses desseins ? »

M. le secrétaire. — « Non; mais sans demander l'œuvre. »

Sœur Saint-Pierre. — « Monsieur, je vous prie d'assurer Monseigneur de mon obéissance à ses ordres. »

La sœur fut fidèle à sa promesse. Quelques jours après, elle écrivait :

« Notre-Seigneur m'a entièrement détachée, dépouillée du désir de voir l'œuvre réparatrice s'établir dans le diocèse de Tours. Ne faudrait-il qu'un seul mot de ma part pour la réaliser ou du moins pour l'ériger, je ne le dirais pas, et cela par obéissance à l'autorité ecclésiastique, que je respecterai toujours. Mais, si j'ai été un peu peinée de ces derniers refus, Notre-Seigneur a bien su me consoler, malgré mon indignité : car il m'a fait entendre que son œuvre deviendrait florissante, qu'elle s'affermirait au milieu des orages, et que, si elle était refusée à un port, elle aborderait heureusement à un autre port. Cette dernière promesse s'est réalisée deux jours

après, puisque nous avons appris qu'elle allait s'établir à Lyon et qu'on y travaillait avec un grand zèle. »

Comme pour recevoir de sa servante quelque compensation, le divin Maître l'appliqua de nouveau, et avec plus d'intensité que jamais, à contempler sa sainte Face et à l'offrir au Père céleste. — « Rien, dit-elle, n'est plus propre à désarmer sa justice irritée que de lui offrir cette très sainte Face, qui a mis sur sa tête les épines de nos péchés et qui s'est affermie *comme un rocher*¹ sous les coups de cette même justice. Elle a payé nos dettes. Elle est notre caution; c'est pourquoi notre aimable Sauveur m'a commandé de me tenir sans cesse devant le trône de son Père, malgré mon indignité, et de lui offrir cette divine Face, objet de ses complaisances; et ce tendre Sauveur m'a fait cette consolante promesse : « A chaque fois que vous offrirez ma Face à mon « Père, ma bouche demandera miséricorde. » Ce bon Jésus m'a promis qu'il aurait pitié de la France. Ayons donc grande confiance; son Nom tout-puisant sera notre bouclier et sa Face adorable notre divin rempart. Mais il me faisait comprendre qu'il désirait voir se développer autant que possible la dévotion à cette Face adorable. O bon Jésus! cachez-nous dans le secret de votre sainte Face, afin qu'elle soit pour nous une tour et une forteresse imprenables contre les attaques de vos ennemis. »

¹ Ce mot est celui de Notre-Seigneur dans Isaïe : « Devant ceux qui me donnaient des soufflets sur les joues et qui crachaient sur moi, j'ai présenté ma Face comme une pierre très dure. » (Isaïe, L, 6, 7.)

Après la communion, Notre-Seigneur se présenta à son âme dans l'état de l'*Ecce homo*. — « Il m'appliquait, dit-elle, à contempler sa sainte Face. Mais bientôt il a fixé mes yeux d'une manière toute spéciale sur le roseau qu'il tenait dans ses mains, et il m'en a fait présent pour combattre les ennemis de l'Eglise, me promettant qu'ils sentiraient mes coups. Il me fit comprendre aussi que ce faible roseau était la figure de mon âme. Oui, je ne suis qu'un faible roseau; mais dans la main de Jésus-Christ, mon Époux, je deviendrai puissante contre ses adversaires, et je dirai avec foi et confiance : « Que la malice du diable devienne sans force « devant le roseau de Jésus-Christ ! » Comme le jeune David, je peux terrasser Goliath au Nom du Seigneur, avec mon bâton et la pierre angulaire, je veux dire la Face adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Rien n'est plus conforme aux saintes Écritures que cette image de « la pierre » appliquée à « la Face » du Christ. C'est, comme nous l'avons annoté, l'expression du prophète Isaïe; saint Paul dit que le Christ lui-même est « la pierre » par excellence; le prince des apôtres dans ses épîtres, par une comparaison qui lui est familière, appelle Notre-Seigneur la « pierre principale de l'angle », et il prédit que le « choc » de cette pierre sera funeste aux ennemis de Dieu. Voilà bien, ce semble la pensée de notre sœur. — Elle ajoute : « Tels sont, ma très révérende Mère, les sentiments que Notre-Seigneur met dans mon âme. Père éternel, je vous offre la très sainte Face de Jésus : elle est

la pièce mystérieuse d'une valeur infinie qui seule peut acquitter nos dettes. Père éternel, je vous offre la très sainte Face de Jésus pour apaiser votre colère; souvenez-vous qu'elle a porté les épines de nos péchés et qu'elle s'est affermie comme un rocher sous les coups de votre justice, dont elle porte encore les marques. Regardez ces divines plaies dont je veux être l'écho : elles vous demandent incessamment miséricorde, miséricorde, miséricorde pour les pécheurs! »

Un autre jour, 30 mars 1848, elle se proposait de communier afin d'honorer la très sainte Face du Sauveur et d'adoucir ses plaies douloureuses. Elle le pria d'imprimer cette Face adorable sur son cœur, de manière à ne l'oublier jamais. — « Avant la communion, dit-elle, une lumière intérieure m'avait fait comprendre que l'Église est la Face du corps mystique de Jésus-Christ et qu'elle est maintenant couverte de plaies par les impies!... Alors une inspiration me fit offrir à Notre-Seigneur le lait virginal de sa sainte Mère comme une précieuse et suave liqueur pour adoucir les plaies de sa très sainte Face : mon âme éprouvait une grande joie en faisant cet exercice de simplicité et d'amour.

« Après la communion, ce divin Sauveur a bien voulu, dans son infinie bonté, me faire connaître qu'il avait eu pour très agréable cet exercice et qu'il fallait le continuer; mais il m'a dit qu'il voulait à son tour me faire goûter le lait de ses divines consolations afin d'adoucir mes peines. Alors il me sembla voir ce tendre Sauveur rayonnant de gloire, et tous mes sens étaient ravis de joie. Bientôt il m'a

fait entendre ces douces et consolantes paroles :
« Votre pèlerinage s'avance!... la fin du combat
« approche!... Vous verrez bientôt ma Face dans
« le ciel!... » A ces mots, je me suis prosternée le
visage contre terre, en disant : « Seigneur, je ne
« mérite que l'enfer! » Le bon Maître m'a dit :
« Je vous ai appliqué la vertu de ma Face pour
« rétablir en vous l'image de Dieu. Ceux qui con-
« templeront les plaies de ma Face sur la terre, la
« contempleront un jour rayonnante de gloire dans
« le ciel! » A ce moment, ma révérende Mère,
j'étais sur le Thabor, et j'aurais dit volontiers comme
l'apôtre saint Pierre : « Seigneur, il fait bon ici; fai-
« sons-y trois tentes pour les trois puissances de
« mon âme, afin qu'elle jouisse toujours de ce doux
« repos qui surpasse infiniment tous les plaisirs de
« terre. » Mais notre divin Sauveur m'a fait en-
tendre que ses véritables épouses devaient préférer
la chaleur du combat au repos de la contemplation,
et qu'il ne fallait pas craindre de se jeter dans la
mêlée pour défendre sa gloire. Je lui ai dit que
j'allais combattre les ennemis de son Église avec les
instruments de sa Passion, et j'ai vu que mon
dessein lui était agréable.

« Voilà à peu près ce qui s'est passé dans cette
communication, je dis à peu près, parce qu'il n'est
guère possible de dire textuellement ces paroles in-
térieures et encore bien moins d'exprimer ce que
l'âme ressent. Combien les créatures semblent mé-
prisables et indignes de fixer notre cœur !

« Père éternel, je vous offre la très sainte Face
de Jésus pour apaiser votre colère! Regardez ses

plaies, voyez ses humiliations! Elle est la digne réparatrice de nos crimes et la gloire de votre *saint Nom*! Père éternel, je vous offre la très sainte Face de Jésus pour acquitter nos dettes! Elle est le denier infiniment précieux marqué à l'effigie du Roi des rois. »

Ici nous arrivons à la dernière communication écrite de notre chère sœur; la fin de son pèlerinage approche, suivant l'annonce qu'elle en a reçue. La lettre qui la contient est datée du 12 avril 1848, et, comme les autres, adressée à la Mère prieure, Marie de l'Incarnation. Elle nous ramène à la vue de la sainte Enfance dont l'âme innocente et candide de l'humble vierge ne s'était jamais trop éloignée. Elle est courte et porte le même cachet de simplicité que toutes les autres : nous la transcrivons en son entier avec un sentiment de piété et de vénération qui sera sans doute partagé par nos lecteurs.

« Depuis quelques jours, dit-elle, je me trouve tout de nouveau appliquée à la très sainte Enfance du Verbe incarné. Vous savez que mon âme est vouée à ce mystère. Notre-Seigneur me conduit de temps en temps à la contemplation des autres mystères de sa sainte vie; mais l'étable de Bethléhem est mon point de ralliement.

« Le Sauveur m'a fait entendre dimanche dernier que beaucoup de bonnes âmes s'occupaient des humiliations de sa Passion, mais peu des anéantissemens de sa sainte Enfance, et il désire que je m'y applique pour combattre l'esprit d'orgueil, d'ambition et d'indépendance, par les humiliations, la

pauvreté de sa crèche et la captivité de ses langes. Ainsi, le Père éternel, je crois, n'aura pas moins agréable la Face du petit Jésus couverte de larmes à cause de nos péchés et délaissée dans la crèche, que la Face de Jésus couverte de sang et délaissée sur la croix. Il est notre auguste victime en la crèche et à la croix. J'offre donc ce divin Enfant au Père éternel; je le mets entre le ciel et la terre pour apaiser sa colère. Le Saint-Esprit m'applique aussi de nouveau à contempler Jésus prenant le lait virginal de sa divine Mère. Hier, sur la fin de mon oraison, la très sainte Vierge, malgré mon indignité, a daigné se montrer à moi. Elle m'a dit qu'elle était la Reine du Carmel; elle protégera ses maisons dans ces jours de calamité; il faut avoir une grande confiance en elle et en son adorable Fils; elle m'a fait entendre aussi qu'il fallait travailler avec zèle à la fin de son Institut, c'est-à-dire prier pour l'Église, et faire violence au ciel. Cette tendre Mère m'a prescrit de dire en l'honneur de sa maternité divine, autant de fois que nous avons de maisons en France, l'hymne *O Gloriosa virginum*; et cette auguste Reine arrosera les fleurs du Carmel de son lait virginal, emblème de la miséricorde. Elle me l'a promis.

« Elle m'a dit aussi que plus l'armée de Dieu augmenterait (les défenseurs de son Nom), plus l'armée de Satan s'affaiblirait (les ennemis de l'Église et de l'État).

« Voilà à peu près, ma très révérende Mère, ce qui s'est passé dans mon âme. J'ai dit soixante-douze fois l'hymne indiquée par Marie, en l'honneur

des années de sa bienheureuse vie ; et j'ai prié saint Joseph notre bon Père et notre Mère sainte Thérèse de les offrir à la Reine du Carmel pour le salut de nos chères maisons.

« O divine Marie, arrosez de votre lait mystérieux les fleurs du Carmel, afin qu'elles prennent une forte racine dans cette terre de bénédiction et qu'elles n'en soient jamais arrachées par le démon.

« SOEUR MARIE DE SAINT-PIERRE DE LA
SAINTE-FAMILLE, carmélite indigne. »

En recommandant « les fleurs du Carmel » à la « divine Marie », la chère sœur s'inspirait du plus pur sentiment de la reconnaissance pour une « terre bénie » où elle-même depuis neuf ans avait été comblée de grâces si nombreuses et de bénédictions si abondantes. Comment la Mère de l'enfant Jésus n'aurait-elle pas accueilli avec faveur une recommandation et une prière si dignes de son cœur maternel !

CHAPITRE XXII

SES VERTUS

« Ce qui fait ma consolation à la mort, c'est d'avoir toujours obéi. »

(*Paroles de la Sœur.*)

Au point où nous en sommes arrivés dans l'histoire de notre chère sœur, avant de raconter la dernière maladie qui mit fin à sa courte carrière, il ne sera pas hors de propos et sans intérêt pour nos lecteurs de retracer succinctement le tableau de ses vertus et d'esquisser l'ensemble de sa physionomie religieuse. Nous aurons ainsi l'occasion de recueillir quelques traits qui nous ont échappé, en y rattachant ce que les souvenirs particuliers du Carmel ont pu nous fournir. On ne doit pas toutefois s'attendre à des faits qu'un certain éclat environne dans les âmes saintes, ou qui sont de nature à piquer la curiosité. Rien, nous l'avons déjà dit, n'a été plus simple que la vie extérieure de la servante de Dieu. Il fallait même, nous assure-

t-on, être bon observateur et très attentif, pour découvrir en elle le plus petit signe des merveilles de grâce dont le Saint-Esprit la favorisait. Si minimes et si vulgaires en apparence que soient les détails qu'on va lire, ils ont leur côté caractéristique; ils encadrent gracieusement la sainte vie qui nous occupe; les pieux fidèles, les gens du monde eux-mêmes y trouveront, croyons-nous, du charme et de l'édification. Puissions-nous leur faire apprécier de plus en plus le riche trésor que Dieu avait mis dans Marie de Saint-Pierre!

Nous devons d'abord dire un mot de son extérieur physique, ce miroir de l'âme dont elle a elle-même, à propos de la sainte Face du Sauveur, si fidèlement expliqué le profond mystère.

Dans ses écrits elle s'appelle une « petite bretonne »; elle était plutôt de taille moyenne. Sa physionomie, au premier abord, semblait peu attrayante à cause de l'irrégularité des traits; elle avait le front étroit, le nez et les yeux petits, la bouche saillante; mais ces défauts se compensaient par un teint frais et coloré, et surtout par une expression douce et calme qui décelait la beauté de son âme. Son regard était prévenant et modeste; son maintien grave annonçait un esprit absorbé dans une grande pensée, celle de Dieu et de sa gloire. Sa voix, belle et forte, la rendait très propre à aider les religieuses de chœur, parmi lesquelles on l'avait admise. Adroite aux travaux d'aiguille, elle les exécutait avec goût, et y apportait beaucoup d'assiduité.

Son instruction littéraire, nous l'avons dit, était

restée très incomplète; mais, sans en avoir conscience, elle possédait, outre l'harmonie du style et un certain sens poétique, une grande netteté dans la conception des idées surnaturelles souvent sublimes et délicates qu'elle avait à exprimer. Quand elle écrit, les images abondent sous sa plume, et, bien que plusieurs puissent lui avoir été montrées dans ses communications divines, on en trouve à chaque instant qui procèdent évidemment de ses facultés natives. Il en était de même lorsqu'elle s'expliquait de vive voix sur ces sortes de matières, mais elle y mettait toujours autant de calme et de simplicité que d'humilité et de modestie. Son intelligence, comme son cœur, n'aspirait qu'à s'avancer dans la science des saints, qui a Dieu pour objet et qui désire toujours le mieux connaître pour le mieux servir et l'aimer davantage.

Elle était douée d'un excellent jugement, d'un esprit solide, naturellement porté vers le vrai. Elle dominait facilement son imagination. Les penchants de son cœur étaient modérés et conduits par la grâce : aussi ses passions, presque éteintes, lui livraient peu de combats. Son caractère, fait pour la vie de communauté, était doux, docile, un peu enjoué et très égal. Elle avait la répartie prompte, spirituelle et toujours juste. Elle ne manquait pas de fermeté, surtout lorsqu'il s'agissait de son devoir, mais sans raideur ni opiniâtreté. Elle déférait volontiers à l'avis des autres en faisant le sacrifice du sien, et elle possédait un tel empire sur elle-même, qu'il fallait être bien clairvoyant pour apercevoir en elle les premières saillies de la nature, car elle

savait les réprimer avant qu'elles parussent au dehors. Elle avait un naturel aimant et sensible, quoique peu démonstratif, beaucoup de tact et une discrétion parfaite. Elle parlait peu en général, mais souvent de Dieu et jamais d'elle-même ou de ce qui la concernait. Elle pratiquait la vertu sans affectation, fuyant la singularité, même dans le bien.

Quelquefois elle paraissait concentrée en elle-même, et cela pour deux causes : d'abord par l'influence de l'action de Dieu, qui souvent la dominait; puis par respect ou déférence pour ceux avec qui elle se trouvait. Son esprit un peu distrait y pouvait aussi contribuer; mais cela ne provenait nullement de gêne ou de contention; car la vertu de simplicité la dirigeait en tout, et la rectitude de son jugement lui donnait une liberté d'esprit fort étendue, bien qu'à la voir on eût pu en juger autrement. Seulement elle prenait tant de soin de se cacher, qu'il fallait bien la connaître pour l'apprécier. D'ailleurs, elle n'avait point de ces qualités brillantes qui préviennent en faveur de ceux qui les possèdent : toute sa beauté était au dedans; ses principaux mérites étaient tout intérieurs.

Il serait difficile d'indiquer dans quelle vertu la sœur Saint-Pierre a le plus excellé. Sans les énumérer toutes, nous mentionnerons de préférence celles qui en ont fait une parfaite religieuse et une sainte carmélite.

Par-dessus tout elle a possédé la charité dans un degré éminent; sa piété tendre et solide lui inspirait pour Dieu l'amour le plus ardent et le plus effectif; la gloire du Seigneur et le salut des âmes

étaient l'unique objet de ses pensées, le seul but de ses prières, le grand mobile de ses actions. Ce zèle l'anima toute sa vie, mais on peut dire qu'elle en fut consumée depuis le moment où, en 1843, elle connut, par une lumière surnaturelle, que la colère divine frapperait les hommes à cause des crimes inouïs qu'ils commettaient contre les trois premiers commandements. Pressée par le mouvement de la grâce, elle s'offrait à Dieu pour satisfaire à sa justice et en détourner les coups. La perte des âmes faisait sur elle une impression si vive qu'elle ne pouvait contenir sa douleur. Plus d'une fois on l'entendit éclater en sanglots.

Son cœur se dilatait dans l'amour de Notre-Seigneur. Elle honorait sa sainte humanité dans tous ses mystères; mais ceux de sa naissance et de sa vie cachée avaient pour elle des charmes incompréhensibles. Sa dévotion à la divine Enfance et à la sainte Famille se manifestaient en toute occasion. Étant portière, elle se faisait une fête d'ouvrir aux charpentiers, qui lui rappelaient le travail de Jésus adolescent et de saint Joseph. Un jour on amena dans la cour un petit chariot traîné par un âne; s'approchant de cet animal, la bonne sœur aussitôt se mit à le caresser en souvenir des services rendus à Jésus et à Marie par l'humble monture qui les transporta en Égypte. Au temps de Noël elle témoignait sa joie et sa piété de toutes les manières; elle contemplait avec un visage radieux la statue de l'enfant Jésus dans la Crèche, la prenait entre ses bras, faisait de petites illuminations, chantait avec entrain de sa plus belle voix; quelquefois même, comme

David devant l'Arche, elle se mettait à danser, à sauter, invitant ses compagnes de noviciat à faire de même. La Mère prieure en exprima de l'étonnement et lui dit de craindre la dissipation. « Oh ! non, ma Mère, reprit-elle, je le fais pour honorer le saint enfant Jésus, en amende honorable de toutes les danses coupables qui l'offensent. »

C'était aussi vers Jésus dans l'Eucharistie qu'elle dirigeait toutes ses affections. Sa foi devint si vive qu'elle se manifestait même à l'extérieur. Au chœur, en présence du saint Sacrement, l'expression de sa figure, son maintien, ses regards eussent fait croire que, perçant les voiles eucharistiques, elle voyait réellement Jésus sur l'autel. Quittait-elle le sanctuaire, elle y laissait son cœur ; et dans quelque endroit de la maison qu'elle s'occupât, elle se tournait de ce côté, transportée de joie lorsqu'elle pouvait l'apercevoir. Le lieu saint était le lieu de son repos ; elle eût voulu y passer les jours et les nuits ; si elle avait du temps de libre, elle s'y rendait aussitôt ; et les jours de dimanche et de fête elle en faisait sa demeure. Là, immobile et comme anéantie devant Dieu, elle semblait étrangère à tout le reste.

Quand elle parlait de l'Eucharistie, elle sortait en quelque sorte de sa réserve accoutumée pour exprimer avec feu ses sentiments. Cent fois le jour, plus souvent peut-être, elle allait en esprit lui rendre ses hommages, et elle composa, pour la visite au saint Sacrement et la communion spirituelle, un exercice qu'elle faisait très fréquemment. Elle assistait avec une attention particulière à l'auguste sacrifice de la messe ; elle y paraissait tout absorbée en Dieu, et on

l'a vue plus d'une fois, pendant l'oblation sainte, verser un torrent de larmes.

C'est surtout à la communion que sa foi prenait, si l'on peut parler ainsi, une extension merveilleuse; elle s'y disposait dès la veille et la nuit même avec un soin extraordinaire, se servant pour cela de pieuses pratiques, comme d'adorer, par de ferventes oraisons jaculatoires, l'hostie qu'elle devait recevoir, et d'inviter la sainte Vierge et les saints anges à préparer la demeure de l'hôte céleste qu'elle attendait; mais lorsqu'elle le possédait, perdue et abîmée en lui, elle oubliait tout le reste pour jouir de ses intimes communications; car il lui semblait quelquefois ne plus appartenir à la terre. Sa demeure ordinaire était dans le Sacré-Cœur de Jésus; c'est dans cette fournaise ardente qu'elle a puisé tant de faveurs et de lumières pour elle et pour les autres; c'est là qu'elle a découvert des trésors de grâce et de miséricorde; c'est là encore qu'elle se réfugiait dans toutes ses peines, et c'est à lui qu'elle recourait dans tous ses besoins.

On a vu sa dévotion envers la très sainte Vierge avant son entrée en religion; son amour pour cette divine Mère s'accrut sensiblement lorsqu'elle se vit pour toujours consacrée à elle dans son ordre du Carmel. Sa ferveur lui suggérait pour l'honorer de pieuses industries; elle en parlait fréquemment et aurait voulu étendre son culte dans tous les cœurs. Elle reçut en retour, par son entremise, des faveurs presque innombrables, et des lumières abondantes lui furent communiquées sur les prérogatives de cette sainte mère de Dieu. Elle appelait saint Joseph

son bon père ; elle disait confidentiellement à une de ses sœurs qu'elle avait reçu par l'intercession de ce saint patriarche une multitude de grâces , et qu'elle s'adressait souvent à lui pour obtenir d'être toujours fidèle. La séraphique mère sainte Thérèse était aussi l'objet de sa tendre et affectueuse dévotion. Nous en dirons autant de son ange gardien. — Un jour, pendant son noviciat, elle s'occupait dans le grenier à préparer du linge pour la lessive. Tout à coup elle se ressouvint qu'à la mort de son grand-père , qu'elle vénérât comme un saint, elle avait conservé une mèche de ses cheveux blancs, et ne sachant ce qu'ils étaient devenus, elle s'en inquiéta et pria son bon ange de veiller à la garde de ce précieux souvenir, qu'elle croyait avoir laissé à la maison paternelle. Mais tout à coup, en se retournant, elle voit à côté d'elle une mèche de cheveux blancs qu'elle croit reconnaître... Dans la crainte de se tromper, elle s'informe auprès des sœurs si quelqu'une peut lui donner un éclaircissement ; personne ne put la satisfaire.

Elle était parvenue à un rare degré d'humilité. Dans le monde elle avait été fortement exercée à la pratique de cette vertu, mère de toutes les autres ; son âme, nourrie du pain de l'humiliation, y trouvait plus de délices que les mondains n'en goûtent dans les louanges et les applaudissements. Il était aisé d'en juger lorsqu'elle venait remercier la Mère prieure de l'avoir humiliée ; elle le faisait avec une effusion de cœur et un sentiment de reconnaissance qui pénétraient d'édification ; aussi les supérieurs ont-ils été à son égard prodigues de cette nourriture

dont elle était saintement affamée, tant pour seconder les desseins de Dieu et s'assurer de ses voies sur elle, que pour mettre à l'abri les dons précieux dont son âme était enrichie. Elle se croyait sincèrement la dernière de la communauté, la plus misérable, une indigne pécheresse, et elle se reprochait comme des fautes graves les moindres imperfections. Une sœur la trouva un jour toute en pleurs et lui en demanda la cause. Sœur Saint-Pierre lui rappela une faute qu'elle croyait avoir commise la veille en sa présence. Celle-ci l'assura ne s'en être point aperçue, tant la chose était peu considérable. « N'importe, répondit-elle, Dieu a pu en être offensé : c'est ce qui fait le sujet de mes larmes ¹. »

Elle en était arrivée à un point que les retours d'amour-propre, les recherches intérieures ne trouvaient plus de place dans son cœur, et même dans sa pensée. Elle l'avouait avec ingénuité : ni les grâces dont elle était comblée, ni les louanges qu'elle aurait pu recevoir n'excitaient jamais en elle le moindre sentiment de vanité. Ainsi les dons de Dieu ne servaient qu'à l'humilier davantage dans la vue de sa faiblesse et de son indignité ; et loin de se rassurer sur les faveurs qui lui étaient accordées, elle tremblait au souvenir du compte qu'il lui en faudrait rendre.

Quelques jours avant sa prise d'habit, la sœur robière l'invita à venir essayer ses vêtements de carmélite ; elle les déposa sur une table et fit signe à la jeune postulante de se déshabiller, puis s'éloigna pendant un temps assez long ; lorsqu'elle revint,

¹ Vie manuscrite, p. 117.

elle croyait la trouver toute vêtue ; mais sœur Saint-Pierre , obéissant à la lettre et n'osant par humilité prendre elle-même la robe de bure dont elle s'estimait indigne , attendait toujours avec une patience inaltérable qu'on vînt l'en revêtir.

Une fois qu'elle était encore novice , la Mère prieure lui dit pendant la récréation de chanter devant une nouvelle postulante son cantique d'arrivée : « Bénissons Dieu , je suis dans un asile... » Elle le fit avec une voix si douce et un si vif accent de piété que sa jeune compagne en fut ravie. A la fin la Mère prieure lui dit tout haut : « Eh bien , ma sœur Saint-Pierre , combien de pensées d'amour-propre avez-vous eues en chantant ? — Ma Mère , répondit-elle les yeux baissés et avec modestie , si j'en ai eu , je les ai renvoyées. » Par ces paroles elle montrait sa disposition d'humilité , sans avouer publiquement qu'elle avait été exempte des sentiments de vanité si naturels en pareille circonstance.

Son obéissance était entière et parfaite , sans délai ni raisonnement ; elle se soumettait avec la simplicité d'un enfant à tout ce qu'on pouvait désirer d'elle , stimulée en cela par l'exemple de l'enfant Jésus à Nazareth. Elle répétait sans cesse le mot de l'Évangile : *Il leur était soumis* , et le suggérait à ses compagnes avec un entrain difficile à exprimer. Elle fut surtout heureuse un jour que , dans une instruction , elle l'entendit prononcer en latin , car il semblait lui dire encore plus de choses dans la langue de l'Église ; aussi en faisait-elle sa nourriture quotidienne , y puisant toujours de nouvelles lumières et de nouveaux charmes.

Ses pensées, sa volonté, les lumières intérieures qu'elle recevait, tout disparaissait dès qu'elle avait la moindre connaissance des intentions de ses supérieurs. Elle agissait envers eux avec un si grand esprit de foi qu'elle leur parlait comme à Dieu même, et recevait comme émanés de sa bouche leurs ordres et leurs avis. Elle disait : « Si mes supérieurs désiraient qu'une postulante ou une novice prît soin de ma conduite et de mon âme, je m'y soumettrais comme à Dieu même, sans difficulté. » Jamais elle ne se permettait une réflexion ni une hésitation sur les recommandations ou les commandements qu'elle avait reçus. Elle ne mettait aucune différence entre les connaître et les exécuter. Si ce qu'on lui prescrivait était contraire à ses inclinations, à ses sentiments, elle s'y résignait sans faire paraître la moindre opposition. Un jour, peu de temps après sa profession, il lui échappa une faute d'inadvertance contre l'obéissance. Elle en fut inconsolable, l'expia par des larmes amères et par une réparation publique : on eût pensé, à la voir, qu'elle s'était rendue coupable d'un crime. Elle obéissait en aveugle, non seulement à ses supérieurs, mais aux sœurs dont elle dépendait, et même à toutes, les regardant comme ses maîtresses et se faisant un devoir d'acquiescer à leurs désirs. C'était comme un enfant dans la fleur de l'adolescence, n'ayant d'action et de mouvement que par la volonté de ceux qui le conduisent. L'obéissance de cette chère sœur a été si universelle qu'elle a pu, pendant sa dernière maladie, se rendre ce témoignage : « Ce qui fait ma consolation à la mort, c'est d'avoir toujours obéi. »

Son détachement était celui d'une vraie carmélite. Elle aimait en Dieu tous ceux auxquels l'attachaient les liens de la nature, de la religion et de la reconnaissance; mais aucune affection déréglée n'occupait son cœur. Ses parents lui étaient extrêmement chers; elle les recommandait à Dieu; mais, voyant tout en lui, elle lui laissait le soin de ce qui les regardait sans y donner inutilement une seule pensée. En se consacrant au Seigneur, elle avait compris ce conseil du Psalmiste : « Oublie ton peuple et la maison de ton père, et le Roi connaîtra ta beauté. » Aussi ne parlait-elle presque jamais de ce qu'elle avait laissé dans le monde, et même on l'a vue brûler sans les lire certaines lettres qu'elle recevait, lorsqu'elle craignait d'en être ensuite préoccupée. Elle disait qu'à ses yeux un des plus grands obstacles à la perfection religieuse était l'amour désordonné des parents; qu'il fallait prier pour eux, sans se remplir l'esprit de leurs affaires, moyen sûr de leur être utile sans se nuire à soi-même.

Son recueillement était si profond qu'il suffisait de la voir pour se sentir élever à Dieu; elle semblait étrangère à tout ce qui se trouvait autour d'elle : de sorte que, même après sa profession, elle ignorait quelles places les religieuses occupaient au chœur et au réfectoire, et souvent elle apprenait avec surprise une chose qui s'était passée sous ses yeux. Calme, silencieuse et modeste, elle ne révélait sa présence que par l'édification qui procédait de toute sa personne et par la manière dont elle accomplissait ses moindres actions. Pour être entièrement à l'Époux céleste, elle refusait à ses sens tout ce qui flatte et

réjouit. Ainsi au jardin elle se privait de regarder les fleurs, et lorsqu'on montrait quelque chose de nouveau, elle feignait de le considérer avec les autres, mais en réalité elle portait la vue sur une partie insignifiante de l'objet admiré, ainsi qu'elle fut une fois obligée de l'avouer à sa supérieure; car si d'un côté elle dérobaît à l'œil humain les vertus qu'elle pratiquait, sa simplicité et son obéissance les lui faisaient révéler à la première question de l'autorité. — Une des religieuses qui avait vue sur sa cellule, et pouvait y remarquer tout ce qu'elle faisait sans qu'elle s'en doutât, put examiner comment elle se comportait lorsqu'il lui était permis de se croire seule. Pendant plusieurs années qu'il en fut ainsi, cette compagne a assuré qu'elle ne lui vit jamais lever les yeux de dessus son ouvrage, si ce n'est pour les porter sur la statue de l'enfant Jésus qu'elle avait toujours près d'elle. Après ses opérations surnaturelles on la voyait pâle, tremblante, inondée de larmes : ce qui arriva surtout lorsque Dieu lui annonça les malheurs de la France. Ces larmes coulaient comme de source, mais calmes et silencieuses. Elle paraissait alors absorbée dans un tel recueillement qu'on avait peine à l'en tirer; et cela durait pendant des heures entières, sans nuire à l'accomplissement de ses devoirs. Quelquefois on voyait qu'elle portait l'impression d'une grande souffrance; elle semblait s'entretenir avec quelqu'un ou de quelque chose qui la captivait entièrement.

Quand elle parlait à la Mère prieure de ces communications, elle le faisait très humblement, avec

brièveté et simplicité. D'ailleurs, son union avec Dieu était intime et continuelle; elle ne le perdait jamais de vue, et, selon ses expressions, son âme, étroitement unie avec Notre-Seigneur, était « heureusement liée à ses pieds ». Mais cette vie, en apparence si céleste et si douce, n'était pas exempte d'épreuves et de souffrances; la Mère prieure resta convaincue que celles dont elle a supporté intérieurement la rigueur ont contribué, en la purifiant davantage, à abréger ses jours. Est-il étonnant, dès lors, que ses prières aient été parfois miraculeusement exaucées? — Nous citerons entre autres le trait suivant. Une religieuse était péniblement préoccupée de l'avenir de sa jeune sœur, qui semblait prendre les goûts du monde et qu'on devait envoyer dans une grande ville où sa piété courait risque de faire naufrage; elle alla trouver Marie de Saint-Pierre. Celle-ci, la voyant fort agitée de cette peine, lui dit : « Je vous en prie, ne vous en tourmentez pas; nous allons faire ensemble une neuvaine au Cœur de Jésus, et il prendra soin de cette affaire. » En effet, à la fin de la neuvaine, une circonstance fortuite ayant donné à la jeune personne occasion d'avoir des rapports avec une maison religieuse, elle renonça tout de suite au monde et finit par se fixer dans cette communauté.

La servante de Dieu pratiquait la mortification d'une manière très parfaite et très étendue; elle faisait principalement consister cette vertu dans le retranchement des satisfactions qui ne lui étaient point nécessaires, et dans la recherche des privations qu'elle pouvait s'imposer sans singularité. Elle étu-

diait sans cesse les occasions du sacrifice, habile à les découvrir, et plus prompte encore à en profiter. S'immolant ainsi tout entière, et à chaque instant, elle est parvenue à cette mort intérieure qui a fait son principal caractère. Sa fidélité en toutes choses n'était pas moins admirable; attentive aux moindres mouvements secrets de la grâce, elle s'astreignait extérieurement aux plus petits points de sa règle; elle s'en faisait, disait-elle, l'esclave, sachant d'ailleurs par expérience que c'est là pour une religieuse tout le secret de la paix et du vrai bonheur. Aussi quel était son amour du silence et de la régularité ! Il eût été impossible de la trouver en défaut sous ce rapport, tant elle était vigilante et exacte; on pouvait la regarder comme la règle vivante de la maison; au premier son de la cloche, l'ouvrage semblait lui tomber des mains, et elle n'eût pas fait un mouvement qui pût retarder son obéissance: il eût suffi à ses compagnes de la suivre attentivement pour connaître, aimer et mettre en pratique tous leurs devoirs.

Cette chère sœur possédait éminemment l'esprit de sa séraphique mère sainte Thérèse; elle avait cette douce liberté d'esprit qui distingue une véritable carmélite; aux vertus intérieures, elle savait parfaitement allier les charmes de la charité et même les élans de la gaieté. Un jour, une personne amie de la maison apporta comme aumône une portion de gâteau; sœur Saint-Pierre, qui remplissait son office de portière, se trouvant alors extrêmement fatiguée, reçut le cadeau, alla aussitôt le porter à la Mère prieure, et, le lui présentant :

« Quelle providence ! dit-elle avec sa simplicité ordinaire, l'âne a faim ! » La bonne Mère sourit, et donna un morceau du gâteau à sa petite portière, qui le mangea gaiement et en rendant grâces à Dieu.

Dans les récréations, elle parlait peu, préférant toujours écouter ; néanmoins elle était gaie et aimable, plaçait ses réflexions à propos, et prenait part à tout ce qu'on disait, bien qu'il fallût souvent qu'elle se fît une violence extrême pour interrompre son occupation intérieure avec Dieu. Ses compagnes aimaient à se trouver près d'elle, parce que toujours elles en retiraient quelque fruit. On remarquait surtout sa réserve en matière de charité ; elle excusait tout, palliait les défauts des autres, et cela avec tact et cordialité. Jamais elle ne refusait un service ; car elle se figurait servir Jésus et Marie en la personne de ses sœurs.

On a vu comment elle remplissait, à la satisfaction générale, les fonctions de seconde et de première portière ; elle a même exercé seule, pendant assez longtemps, l'un et l'autre emploi. Elle s'y est toujours montrée prudente, discrète, régulière, active sans empressement, d'un accès facile au dedans et au dehors, affable envers tous, et répandant partout la bonne odeur de Jésus-Christ. Son dévouement fut alors très utile, et elle acquit l'estime et l'affection de toutes les personnes qui eurent des rapports avec elle. Bien que cet office fût entièrement contraire à ses goûts, et qu'elle le remplît avec une extrême répugnance, il ne porta jamais aucune atteinte ni à son recueillement habituel, ni

au calme de son âme, fruit de la pureté de son cœur. C'est même, ainsi que nous l'avons raconté, au plus fort de ces sortes d'occupations qu'elle obtint de Notre-Seigneur les plus grandes grâces. Son âme, affermie comme un rocher par son union à la pierre ferme, qui est Jésus-Christ, était à l'abri des agitations qui partagent le cœur et troublent l'esprit. On la voyait agir sans précipitation, sans dissipation, quelles que fussent ses occupations nombreuses ou distrayantes.

En général, elle mettait tant de sérénité et de joie à se renoncer en tout, qu'on ne se serait pas douté de la violence qu'elle faisait à sa nature contemplative et à ses attraits surnaturels. En voici un exemple. Lorsque la communauté s'installa dans le nouveau monastère, les travaux n'étaient pas complètement achevés; les ouvriers entraient et sortaient continuellement, grand sujet d'exercice pour la vertueuse portière. Mais son calme et sa joie habituelle ne lui firent jamais défaut; dans les moments où la règle lui permettait de parler, elle disait en riant, avec son goût versificateur, à celles qui devaient l'accompagner :

Puisque l'obéissance
Règle nos actions,
Allons en diligence
Ouvrir à nos maçons.

Durant sa dernière maladie, après avoir cruellement souffert toute la nuit, elle dit à une religieuse de son pays, qui se trouvait près d'elle : « Vous savez qu'en Bretagne on fait souvent comme but de

promenade des parties de lait; chacun fournit sa part du goûter : les uns payent la crème, d'autres le sucre, etc. Le bon Jésus m'a, cette nuit, chargée de donner le sucre, en me faisant beaucoup souffrir. »

M. Lebrument, qu'elle avait, on se le rappelle, nommé « le courrier de l'enfant Jésus », et qui l'avait lui-même appelée « sa marraine », voulut avoir après la mort de la sainte carmélite un pieux souvenir d'elle. Il écrivit à la prieure de Tours, qui lui répondit : « En voyant, par vos lettres, que vous désiriez quelque souvenir de votre pauvre marraine, j'ai tout de suite pensé à un objet qu'elle-même a confectionné dans une circonstance assez singulière; et je fus surprise lorsque d'elle-même, sans aucune question de ma part, elle me pria de vous destiner le même objet. Je vous avoue que vous êtes son unique légataire; car c'est la seule chose dont elle m'ait priée de disposer pour quelqu'un. Quel est donc cet objet? Je vous le donne en cent à deviner!

« C'est un tambour..., mais un tambour qui ne ressemble à aucun autre que pour la forme, et dont l'idée est tout à fait ingénieuse. En voici l'histoire. Quand la pauvre sœur tomba malade, on était au moment des élections gouvernementales. Nous avons eu plus d'une alerte. Alors je lui dis, en plaisantant un peu : « Puisque vous ne pouvez plus prier, vous « serez le tambour spirituel, et lorsque vous enten-
« drez la garde nationale battre le rappel, vous
« appellerez les saints anges à notre secours. » Elle accepta sa nouvelle mission, et, le lendemain, me

présenta un petit tambour avec tous les chœurs des anges, le saint Nom de Dieu, etc. Ne pouvant prier, elle le prenait sur son lit pour appeler à notre aide toute la milice céleste, frappant le petit tambour avec ses doigts.

« Le monde rirait fortement de ce trait de piété enfantine; mais vous, Monsieur, qui n'êtes pas de ce monde, vous y verrez comme moi, sans doute, l'admirable simplicité d'une âme transformée dans la science de la crèche et dans la vertu de l'obéissance. Ce tambour vous est donc destiné. Il sera du goût, je crois, de votre petit Charles; nous y joindrons quelque autre chose pour vous et pour M^{me} Lebrument. »

M. Lebrument, en homme qui *n'est pas de ce monde*, loin de donner à son petit garçon ce précieux tambour, le fit mettre sous globe, richement enchâssé, désirant que cet objet, qu'il considérerait comme une relique, ne sortît jamais de sa famille.

A ces détails, que nous puisons aux sources les plus intimes, nous joindrons sur les vertus de notre carmélite un témoignage dont l'importance n'échappera à personne, celui d'une religieuse qui a pu la suivre tout le temps et l'observer avec attention.

« Parler de sœur Marie de Saint-Pierre, dit-elle, rendre hommage à sa vertu, est pour moi tout à la fois un bonheur et un devoir. Je vais donc mettre simplement, par écrit, quelques particularités qui m'ont frappée dans les rapports que j'ai eus avec elle.

« Elle entra en religion plusieurs années après moi; à cette époque, quoique professe, j'étais en-

core au noviciat, ce qui me mit à même de la bien connaître, et, par suite, de l'admirer. Déjà nous voyions en elle une religieuse formée à toutes les vertus; celles que je remarquai davantage, c'étaient son humilité, son recueillement et son obéissance. Elle recevait les épreuves et les humiliations auxquelles on la soumettait avec tant de joie et de reconnaissance, que nous en étions toutes édifiées; loin de s'excuser, elle s'accusait toujours elle-même, et semblait rechercher sans cesse les occasions de s'anéantir. Elle était si recueillie, qu'elle ne voyait pas même ce qui se passait devant elle. Un jour, pendant son postulat, notre Mère lui avait permis de lever les yeux au chœur pour voir une cérémonie touchante; mais elle prit la fin pour le commencement, et, lorsqu'elle leva les yeux par obéissance, tout était terminé; elle n'avait rien vu de ce qui venait de s'accomplir.

« Jusqu'à sa profession, je n'eus avec elle que des relations de noviciat; mais bientôt après je m'aperçus de sa dévotion toute spéciale à la sainte enfance de Notre-Seigneur, pour laquelle je me sentais aussi beaucoup d'attrait; c'est ce qui nous lia étroitement ensemble, et me fournit l'occasion de connaître un peu plus particulièrement cette belle âme. Sa piété était si douce et si aimable que j'en étais vivement touchée; nos pratiques de dévotion avaient toujours pour but d'honorer le mystère de la divine enfance. Le saint enfant Jésus était l'objet de nos conversations. Avec quelle tendresse elle en parlait! Comme elle savait bien s'entretenir sur les vertus de ce divin Enfant! Et quoiqu'elle s'humiliât

toujours, il m'était facile de voir qu'elle en possédait la connaissance à un haut degré. Pour règle de sa conduite, elle avait pris ces mots : *Il leur était soumis*. Je puis assurer qu'elle les mit en pratique avec la plus grande perfection.

« L'office de portière, où elle fut mise peu d'années après sa profession, donna un grand exercice à sa vertu ; je fus témoin de sa promptitude dans l'obéissance et de son entière abnégation. A l'époque de notre changement de monastère, ses occupations redoublèrent, et, quoiqu'elle en fût surchargée, elle ne perdait pas un instant son recueillement ; elle était fort diligente, et suffisait à tout avec un zèle et une charité remarquables. Étant alors dépositaire, je ne manquais pas non plus d'embarras ; mais lorsqu'elle me voyait un peu abattue, ou sur le point de m'échapper, elle me rappelait tout bas ces paroles : *Il leur était soumis*, et ajoutait : « Allons, soumettons-nous à la volonté du saint « enfant Jésus ; nous sommes ses petites ser-
« vantes. » Le temps que nous passâmes hors de la clôture vint accroître ses mérites et embellir sa couronne. Elle eut à souffrir de toutes manières ; mais les choses les plus pénibles la trouvèrent toujours douce, patiente et résignée. Elle ne se plaignit jamais, et sa gaieté même ne souffrit aucune altération.

« Notre chère sœur a été aussi, pour moi, un grand sujet d'édification dans les souffrances corporelles qu'elle eut à supporter ; elle fut prise par la maladie environ un an avant sa mort. J'étais alors infirmière ; je ne puis dire quelle consolation

j'éprouvais auprès de cette pieuse malade; elle ne refusait rien, trouvait toujours bien ce qu'on faisait pour elle, et semblait oublier ses besoins pour ne s'occuper que de Dieu. Elle était d'une soumission telle, qu'elle n'eût pas fait un pas hors de l'infirmérie sans ma permission. Son recueillement paraissait continuel; en un mot, il me semblait avoir un ange plutôt qu'une infirme. Aussi je ressentis une peine très sensible quand je cessai de lui donner mes soins. »

Ce tableau se terminera par un dernier trait : on est resté convaincu, au Carmel, que cette âme si pure a conservé intacte la blancheur de son innocence baptismale; elle a vécu dans le monde comme n'y étant pas, et, depuis son entrée en religion, on ne lui a jamais vu commettre une seule faute volontaire. C'est le témoignage unanime de la communauté.

CHAPITRE XXIII

SA MALADIE — SA MORT

« Je ne veux plus que mon crucifix :
il est mon trésor, ma force et ma
consolation. »

(*Paroles de la Sœur.*)

Pour retracer avec exactitude et dans leurs édifiants détails la dernière maladie et la mort de la sœur Saint-Pierre, nous reproduirons simplement le récit qui en a été fait au Carmel par l'ordre et sous le nom de la vénérée Mère prieure Marie de l'Incarnation. Écrites par des témoins fidèles et sous le coup de l'émotion d'une pieuse et tendre amitié, ces pages sont trop précieuses aux yeux de l'historien pour que nous n'en fassions pas largement profiter nos lecteurs.

« Depuis longtemps notre chère sœur prévoyait le terme de son exil ; dans plusieurs de ses lettres, elle dit ouvertement que Notre-Seigneur le lui avait fait connaître, et qu'il lui restait bien peu de temps à vivre. Elle nous l'avoua en particulier de la ma-

nière la plus positive, et quoiqu'elle ne connût pas le moment précis de sa mort, elle en parlait comme d'une chose très prochaine. Cependant elle avait jusqu'alors joui d'une assez forte santé, et rien n'annonçait que sa carrière dût être si courte. Elle était seulement sujette à de fréquentes migraines, et l'on a remarqué qu'elle en souffrait particulièrement le vendredi. Mais depuis qu'elle eut fait l'abandon d'elle-même à Notre-Seigneur pour l'accomplissement de ses desseins, on la vit peu à peu s'affaiblir. Le feu de l'amour divin et le zèle du salut des âmes la consumaient lentement, et le poids de son « œuvre » qu'elle portait, disait-elle, avec des peines incroyables, contribuait encore à l'immolation de la victime. Il en paraissait toutefois peu de chose au dehors; car sœur Saint-Pierre, toujours exacte et fervente, continuait à remplir les devoirs de sa règle et ceux de son office de portière, devenu moins pénible depuis que la communauté habitait le nouveau monastère. Dans l'été de 1847, l'œuvre réparatrice fut canoniquement érigée; notre chère sœur en ressentit une joie extrême. Déchargée de ce fardeau qui rendait sa marche si pénible, elle revint en quelque sorte à la vie; son âme fut inondée de délices; le bonheur était peint sur ses traits; sa santé même sembla reprendre sa première vigueur; elle se trouva en état de soutenir le Carême suivant, et l'observa effectivement avec exactitude; mais au moment même où l'Église rappelle la passion du Sauveur, commença pour cette chère sœur le long martyre qui devait terminer une vie si pleine de mérites.

« Le 30 mars, Notre-Seigneur lui annonça qu'elle touchait au terme de ses espérances. Depuis cette communication elle ne pensait qu'au ciel, ne désirait que le ciel : elle aimait à s'en entretenir et laissait échapper, comme malgré elle, quelques traits enflammés qui décelaient un peu la sainte ardeur dont son âme était embrasée.

« Les événements qui venaient d'avoir lieu en France¹ avaient excité de nouveau sa ferveur et son zèle; la vue des maux qu'elle avait annoncés, et qui menaçaient sa patrie, la porta à un acte vraiment héroïque de charité et de dévouement. Le vendredi saint, à trois heures, elle se prosterna contre terre pour adorer Jésus-Christ mourant, et à cet instant, elle connut que le poids énorme de la colère de Dieu allait s'appesantir sur les hommes; aussitôt, renouvelant son acte d'abandon parfait, elle s'offrit pour détourner les coups de cette redoutable justice. Le Seigneur semblait attendre ce dernier et généreux effort pour immoler sa courageuse victime : immédiatement se déclara une maladie cruelle qui la réduisit à l'extrémité.

« On se hâta de lui prodiguer les soins les plus assidus; le médecin fut appelé : il jugea tout de suite que le mal était sans remède. Notre sœur soupçonnait déjà toute la gravité de son état, nous pûmes donc lui annoncer sans crainte le danger où elle se trouvait : une seule chose lui fit verser quelques larmes : « C'est, nous dit-elle, le regret de vous
« quitter et la peine de me séparer de cette commu-

¹ Révolution dite *journées de Février*,

« nauté qui m'est si chère ; mais je prierai pour
« vous au ciel, et je dois sacrifier ma vie pour
« l'œuvre que Dieu m'a confiée. »

« Avant de sortir pour la dernière fois de sa cellule, elle pria une sœur d'aller devant le saint Sacrement, ne pouvant s'y rendre elle-même : c'était pour demander à Notre-Seigneur sa bénédiction, et se dévouer d'une manière spéciale à souffrir tout ce qu'il plairait à Dieu de lui envoyer. En arrivant à l'infirmerie, elle jeta autour d'elle un regard qui semblait dire : « Je ne sortirai plus d'ici. » Effectivement, ce lieu devait être le dernier théâtre de ses vertus et de ses souffrances. On voulut emporter de sa cellule quelques objets de piété à son usage, afin qu'elle pût continuer d'en jouir, elle s'y opposa en disant : « C'est maintenant qu'il faut tout
« sacrifier. »

« Nous eûmes cependant quelques lueurs d'espérance ; le désir de prolonger une vie si précieuse nous fit employer tous les moyens de la conserver. Ceux de l'art étaient impuissants ; nous recourûmes à la sainte Vierge ; notre chère malade s'unit à nos vœux par obéissance, mais elle dit : « Je suis si peu
« utile, et ma santé est si peu de chose ; pourquoi
« donc la demander à Dieu ? Je ne guérirai pas. » Comme elle souffrait beaucoup, on lui dit : « Priez
« donc Notre-Seigneur qu'il vous soulage, s'il ne
« veut pas vous guérir. — Non, répondit-elle, en
« fait de souffrance et de sacrifice, je n'ai jamais
« rien demandé à Dieu de particulier, mais aussi je
« ne lui ai jamais rien refusé. » Une sœur lui demanda de ses nouvelles : « Je suis bien souffrante,

« dit-elle, mais tout cela finira bientôt. — Vous êtes
« donc plus malade? » ajouta-t-on; à quoi elle
répondit seulement : « Demandez que ma mort soit
« sainte, car elle ne tardera pas. »

« Lorsqu'elle entra à l'infirmerie, elle était toute
pénétrée des jugements de Dieu et se voyait comme
accablée sous le poids de sa justice. Oubliant, pour
ainsi dire, les faveurs dont elle avait été comblée,
elle ne s'occupait que de ses fautes pour en de-
mander pardon au Seigneur. Cet humble sentiment
dans une âme si pure s'explique facilement, si l'on
considère de quelles vives lumières elle était rem-
plie sur la sainteté de Dieu et sur sa propre bassesse.
Cette impression était si vive en elle, que tout son
extérieur en portait l'empreinte; elle paraissait tout
absorbée, et plusieurs fois on la vit verser des
larmes. Nous lui en demandâmes la cause : « Ma
« Mère, dit-elle, je pense aux jugements de Dieu,
« et je pleure mes péchés. »

« Tout cela se passait dans les premiers jours;
nous allons la suivre jusqu'au terme de ses dou-
leurs.

« La maladie de sœur Saint-Pierre était une
phtisie pulmonaire fortement caractérisée; d'autres
maux vinrent s'y joindre, et firent sur tout son
corps les plus affreux ravages. Une fièvre ardente
et continue la dévorait; sa gorge était ulcérée; sa
langue et sa bouche étaient sans cesse comme per-
cées par de cruelles épines : ce qui est à remar-
quer, car Notre-Seigneur lui avait dit qu'elle devait
prier et souffrir pour les blasphémateurs. Les nuits
s'écoulaient sans lui laisser prendre aucun repos;

chaque position sur son lit de douleurs devenait un nouveau martyre; elle fut donc obligée de garder longtemps la même situation; alors des plaies se formèrent et ajoutèrent à ses souffrances. Pendant deux mois et demi que dura sa maladie, elle ne prit aucun aliment : quelques liquides en petite quantité furent toute sa subsistance; elle en vint même à ne vouloir que de l'eau pure; deux fois par jour elle y ajoutait un peu de lait; ce lait, qu'elle offrait toujours à la sainte Vierge avant de le boire, ne lui fit jamais mal, bien qu'elle ne pût avaler, sans les rejeter à l'instant, d'autres boissons plus légères. Par suite de tous ces maux, son corps devint comme un squelette; la vue en faisait frémir; sa peau collée à ses os était desséchée comme si elle eût passé par le feu; sa figure seule resta fraîche et vermeille.

« Cet état, affreux pour la nature, se prolongea contre toute apparence, mais il ne porta aucune atteinte aux dispositions de cette âme généreuse : sa patience fut toujours égale, son union à Dieu continuelle, son esprit de sacrifice entier et sans réserve. Elle faisait paraître, au milieu de sa maladie et de toutes ses pénibles conséquences, la docilité, l'innocence, la simplicité d'un enfant; aussi, lorsque nous lui demandions si quelque chose lui faisait de la peine, elle répondait : « Non, ma
« Mère, par la grâce de Dieu; car je souffre tout ce
« qu'il veut et je fais tout ce que l'on veut. » Pour l'entretenir dans ces sentiments, nous lui rappelâmes Jésus enfant et les grâces qu'elle avait reçues par ce mystère; elle répondit : « Ce divin Maître
« m'enseignait alors la science de la Crèche, et

« maintenant c'est la science de la Croix. » Hélas ! elle n'avait encore fait que tremper ses lèvres dans le calice amer qu'elle devait boire jusqu'à la lie.

« Elle était animée de la plus tendre confiance en Dieu et d'un ardent désir du ciel ; à la pensée de sa mort, elle tressaillait d'allégresse : « Mon heure
« est venue, disait-elle, bientôt tous mes liens se-
« ront brisés. Quand vous contemplerai-je, ô céleste
« séjour ? Quand, ô mon Dieu, vous verrai-je face à
« face et sans voile ? » Si on lui parlait du ciel, sa figure prenait une expression animée : « C'est là
« où j'aspire, disait-elle avec transport. Beau ciel,
« éternelle patrie, vous épuisez tous mes désirs !
« Quand, de la terre où je soupire, m'envolerais-je
« vers les cieux ? » Et autres belles paroles des cantiques qu'elle se rappelait à ce sujet. Il semblait, à la voir, que déjà un rayon de la béatitude avait pénétré dans son âme. La plus douce sérénité était sur son front et le sourire sur ses lèvres ; sa bouche ne s'ouvrait que pour parler de Dieu. On l'aurait quelquefois regardée longtemps sans qu'elle levât les yeux, tant elle était absorbée dans un profond recueillement.

« Au commencement de juin, elle se trouva si mal, qu'elle-même demanda les derniers sacrements : le danger pressait, on se hâta de la satisfaire. Elle reçut le saint viatique et l'extrême-onction avec de grands sentiments de piété. Elle demanda pardon à la communauté de la manière la plus touchante. Puis, après la cérémonie, quelques sœurs restèrent à prier auprès d'elle : sa figure était radieuse ; elle semblait être dans une sorte

d'extase; on ne pouvait la voir sans se sentir pénétré de dévotion, et attendri jusqu'aux larmes. Au bout d'un certain temps, nous nous approchâmes d'elle, lui demandant si elle ne dormait pas : « Oh !
« non, dit-elle, je m'entretiens avec Notre-Seigneur.
« — Vous vous trouvez donc bien heureuse? —
« Oui, ma Mère, je ne désire plus rien, j'ai mon
« Tout! »

« Le vendredi, 16 juin, elle eut une crise très forte; on crut que ce serait la dernière : la communauté se réunit à l'infirmerie pour réciter les prières des agonisants. La chère malade, qui avait toute sa connaissance, s'y unissait par de ferventes aspirations, mais elle souffrait cruellement et ne pouvait faire davantage. Tout à coup, elle entra dans un état surnaturel dont les effets furent très sensibles. Lorsqu'après la recommandation de l'âme nos sœurs prononcèrent ces paroles : *Maria, mater gratiæ, mater misericordiæ*, elle étendit spontanément ses bras vers le ciel, comme un enfant qui s'élance vers sa mère dès qu'il l'aperçoit, et resta assez longtemps dans cette position, bien que, peu de minutes auparavant, ses bras fussent si faibles et si raides qu'on n'avait pu parvenir à lui faire former le signe de la croix. Ensuite, à deux fois différentes, elle se mit les bras en croix pour expirer comme une victime, et, lorsqu'on voulut l'en empêcher, elle dit :
« Laissez-moi ainsi, c'est pour moi un devoir. » Elle prenait tour à tour son crucifix et une petite statue de l'enfant Jésus qui ne la quittait jamais, les couvrait de baisers, les serrait sur son cœur; puis tenant l'enfant Jésus élevé le plus haut qu'il

lui fut possible, elle prononça solennellement, mais assez bas, ces paroles : « Père éternel, je vous offre
« encore une fois cet adorable Enfant, votre divin
« Fils, pour l'expiation de mes péchés et ceux de
« tous les hommes, pour les besoins de la sainte
« Église, pour la France, pour la Réparation. Aimable Jésus, je remets, j'abandonne cette œuvre
« entre vos mains ; c'est pour elle que j'ai vécu, c'est
« pour elle que je meurs ! » Puis elle posa l'enfant Jésus sur sa tête, en disant : « Divin Enfant, couvrez
« ma vie criminelle par les mérites de votre sang
« précieux ; renouvelez en moi la grâce de l'innocence ; revêtez-moi de votre vertu de pureté, de
« votre esprit d'humilité. Oh ! venez avec moi quand
« je sortirai de ce monde ; venez, ô mon Jésus,
« venez, ne tardez pas ! Marie, ma tendre Mère,
« venez chercher mon âme ! » Elle prononçait toutes ces paroles et beaucoup d'autres avec une expression qu'on essayerait en vain de reproduire : on eût dit des étincelles de feu qui s'échappaient d'un foyer brûlant. Elle demanda pardon de ses fautes à Dieu, puis à la communauté, en répandant des larmes amères, remercia des soins qu'on lui avait prodigués et ajouta : « Oh ! mes sœurs, qu'on est heureux
« de mourir carmélite ! » Puis, s'adressant à nous :
« Adieu, ma Mère, dit-elle, donnez-moi votre bénédiction ; bientôt je paraîtrai devant Dieu, et je
« suis heureuse de mourir entre vos bras. »

« Elle nous témoigna sa reconnaissance du soin que nous avions pris de son âme ; elle dit ensuite :
« L'heure est arrivée, ô Jésus, venez. » Et un peu après, croisant ses bras sur sa poitrine : « Mon

« Père, je remets mon âme entre vos mains. » Elle resta quelques instants recueillie, puis revint à son état naturel. Pendant cette scène touchante, il était aisé de voir qu'il se passait en elle quelque chose de céleste et d'extraordinaire; la communauté, témoin de ce spectacle ne pouvait, que par des larmes, témoigner son admiration.

« Pendant sa maladie, sœur Saint-Pierre reçut la sainte communion, soit en dévotion, soit en viatique, aussi souvent que son état et nos règles le permirent. Elle soupirait après cette précieuse faveur, et trouvait dans l'Eucharistie toute sa force et toute sa consolation. Selon son habitude, elle s'y disposait dès la veille, et, comme elle était privée de sommeil, la nuit entière se passait en d'amoureux colloques. Plusieurs de celles qui la veillèrent ces nuits-là assurent n'en avoir jamais passé de plus agréables. Une fois, entre autres, notre pieuse sœur ne put contenir ses sentiments, et, pour annoncer qu'elle devait communier, elle dit avec effusion de cœur :

Demain matin

L'Époux divin,

Plein de tendresse,

Viendra soutenir ma faiblesse,

Demain matin !

« Et de temps en temps elle ajoutait :

Mon Bien-Aimé ne paraît pas encore :

Trop longue nuit, dureras-tu toujours ?

« Elle prenait ensuite son enfant Jésus, le baisait sans cesse, lui demandant pardon de ses fautes, et

le conjurant de purifier le cœur de sa petite servante; puis, pour l'offrir au Père éternel, elle le tint élevé très haut et resta une heure entière dans cette position fatigante, sans faire le moindre mouvement.

« Une autre fois, nous hésitions à la faire communier dans la crainte qu'elle ne fût pas bien à elle, car elle avait passé une fort mauvaise nuit et paraissait très abattue; mais sœur Saint-Pierre n'oubliait pas la faveur qui lui avait été promise. Le matin, dès qu'elle nous aperçut, elle dit : « Ma
« Mère, j'attends mon Dieu; quand viendra-t-il ?
« Oh ! que je le désire ! j'ai si grand besoin de
« lui ! » Il fallut céder à ses instances. Après cette communion, elle resta dans une profonde oraison; à la voir, on eût dit que son âme jouissait d'une félicité anticipée. Un jour qu'on lui donnait la sainte eucharistie, une religieuse remarqua sur sa figure une expression de sainteté dont elle fut frappée; elle ne put la fixer longtemps, à cause de l'éclat qu'elle crut voir sur son visage.

« Le viatique fut renouvelé à notre chère malade le jour de la très sainte Trinité, fête patronale de l'Archiconfrérie Réparatrice. Elle eût bien désiré mourir ce jour-là, mais Dieu en avait décidé autrement, et le lui fit connaître dans la communion. Quelque temps après la cérémonie, je me rendis à l'infirmerie pour la voir. « Ma Mère, nous dit-elle,
« je resterai encore un peu sur la terre, parce que
« mon âme n'est pas assez purifiée; mais pendant
« ce temps je vais souffrir cruellement, car Notre-
« Seigneur m'a attachée à la croix, et j'y resterai

« jusqu'à mon dernier soupir. Ne me donnez plus
« de soins, plus de soulagements; je dois mainte-
« nant souffrir et je ne veux plus penser qu'à mon
« éternité. Je désire rester seule avec mon Dieu,
« car je ne puis presque plus parler; on croit que
« je dors, mais non, je suis uniquement occupée
« de lui. Bientôt je contemplerai sa Face adorable,
« bientôt je chanterai ses louanges pour une éter-
« nité. Oh ! comme je prierai alors pour l'Église,
« pour la France, pour la communauté et pour la
« Réparation !... — Mais, lui dis-je, n'avez-vous
« pas, au sujet de cette œuvre, la crainte d'avoir
« été dans l'illusion, ou l'inquiétude d'avoir suivi
« plutôt vos idées que l'esprit de Dieu ? — Non,
« non, répondit-elle d'un ton grave et solennel;
« j'ai pu me tromper, je l'ai toujours dit, mais je
« puis assurer, prête à paraître devant le Seigneur,
« que je n'ai jamais agi en cela par mon propre
« esprit; il m'en a beaucoup coûté, aussi n'ai-je
« rien fait que par la volonté de Dieu et pour
« accomplir ses desseins. Dans tout ce que j'ai
« écrit par ordre de nos supérieurs, j'ai toujours
« parlé dans la sincérité de mon âme, et je le signe-
« rais de mon sang. Je n'ai, par la grâce de Dieu,
« rien à me reprocher à cet égard, je suis parfai-
« tement tranquille. — Avez-vous quelque espoir
« pour l'avenir de la France ? — J'ai la plus grande
« confiance; les méchants ne feront pas tout ce
« qu'ils veulent; la paix reviendra : c'est pour cela
« que la Réparation est établie. Ma carrière est
« finie comme Notre-Seigneur me l'a déclaré; car
« l'œuvre de la Réparation est faite : c'est pour

« cette œuvre que Dieu m'a mise au monde et c'est
« elle qui sauvera la France. Oh ! que Dieu est bon !
« que sa miséricorde est étendue ! Il ne veut même
« pas que sa petite servante soit séparée de lui
« après la mort, et il la purifie entièrement pour
« l'emmener tout de suite au ciel. Non, jamais je
« n'aurais pu croire qu'il me fît cette grâce, si je ne
« l'avais entendu de sa bouche. La sainteté de Dieu
« est si grande, que je croyais rester en purgatoire
« jusqu'à la fin du monde. Maintenant donc, je n'ai
« plus qu'à souffrir, il faut entrer dans les desseins
« de Dieu. Oh ! qu'il est bien vrai que sa justice
« a pour se satisfaire des moyens inconnus aux
« hommes !... »

« Effectivement cette généreuse victime commença
une nouvelle carrière de souffrances dont on essayerait vainement de se représenter la rigueur. Elle ne voulait plus qu'on la soulageât : « Non, disait-elle, plus rien que la souffrance ; laissez, laissez Dieu agir. » Si on lui offrait quelque chose, elle répondait : « Je le prendrai si on me le donne, mais je ne le demanderai pas. » Néanmoins elle céda à l'obéissance plutôt qu'au besoin de la nature, et rentra dans la voie commune, prenant et demandant ce qui lui était nécessaire. Mais on ne pouvait désormais apporter ni remède ni adoucissement à ses maux : tout ce qu'on lui donnait semblait, au contraire, y ajouter de nouveaux aiguillons. Pas une plainte cependant ne sortit de sa bouche. Quelque fois l'excès de la douleur lui arrachait des cris plaintifs, mais toujours entrecoupés de paroles édifiantes et de sentiments de résignation, comme ceux-ci :

« Mon Dieu, que je souffre ! ayez pitié de moi , assis-
« tez-moi, n'abandonnez pas votre petite servante.
« Je suis votre victime, vous le savez, Seigneur ;
« mais souvenez-vous-en. Que Dieu est admirable
« dans ses voies ! Adorons sa volonté sainte. Que le
« temps est long ! que je soupire ardemment après
« mon Bien-Aimé ! Mon doux Jésus, vous ne me
« ferez donc pas mourir ! Venez, Seigneur Jésus,
« venez, ne tardez pas ! » Au plus fort de ses an-
goisses, elle disait avec un accent qu'il est impos-
sible de retracer : « Ah ! que les sévérités de la
« justice divine sont terribles ! Mon Dieu, que vos
« desseins sont rigoureux ! Si l'on savait ce que
« j'endure ! O mon divin Époux, que vous m'êtes
« amer, vous qui êtes si doux ! » Pour la soutenir
dans ces moments de désolation, nous lui rappelâmes
qu'elle s'était offerte à Dieu pour accomplir ses
desseins. « Oui, répondit-elle, et je ne m'en re-
« pens pas. Mon Dieu, je veux tout ce que vous vou-
« drez, autant que vous le voudrez ; et, s'il le faut,
« je consens à souffrir jusqu'à la fin du monde. »
Quand on lui demandait d'où elle souffrait le plus :
« De toutes les parties de mon corps, disait-elle ;
« c'est un martyre universel, mon lit est un pur-
« gatoire où je brûle, le feu me consume et chaque
« instant me paraît un siècle. Je ne demande pas à
« Dieu qu'il abrège ou qu'il adoucisse mes douleurs,
« mais j'appelle l'heure de ma délivrance. Mon di-
« vin Jésus, quand vous serai-je unie pour tou-
« jours ? » Elle aimait aussi à répéter : « Je meurs
« fille de l'Église et fille du Carmel. » Dans ses plus
violentes crises, elle disait d'un ton suppliant qui

arrachait les larmes. « Je vous en conjure, demandez pour moi la patience, je ne puis souffrir plus longtemps. Parlez-moi du ciel, parlez-moi de Dieu. » Elle réclamait son crucifix et le baisait sans cesse. « Je ne veux plus que mon crucifix, disait-elle, il est mon trésor, ma force et ma consolation; j'ai continuellement les yeux fixés sur lui, car il m'encourage à souffrir. Oui, mon amour est crucifié et je suis crucifiée avec lui. » Elle demandait souvent qu'on offrît de nouveau ses souffrances à Notre-Seigneur, et comme on la priait une fois de les appliquer pour une intention particulière, elle dit : « Je ne sais si je le puis, car je suis toute consacrée à la Réparation ; je suis victime, mais l'obéissance en décidera. » Nous lui demandâmes, pendant ses derniers jours, comment doit mourir une victime : « Immolée », répondit-elle.

Cette terrible agonie se prolongea bien au delà de toutes les prévisions. Pour la supporter, il fallut que sœur Saint-Pierre reçût de Dieu des forces physiques et spirituelles presque au-dessus de la nature. Au milieu de tant de douleurs, elle conserva la paix la plus profonde, un calme d'âme toujours égal, et même, si elle avait quelques instants de trêve, il reparaisait sur son visage, altéré par la souffrance, une douce et aimable gaieté. Elle disait un jour, en parlant des soins que son état réclamait : « La nature est bien exigeante, mais le cœur est tout au Sauveur. » On s'estimait heureuse de lui rendre quelques services; car elle les recevait avec une reconnaissance extrême et les payait toujours agréa-

blement; on eût voulu ne pas la quitter. Elle s'efforçait de donner à toutes des marques de gratitude et d'attachement; à nous surtout, elle prodiguait les plus touchantes expressions d'amour et de reconnaissance. Un jour, en nous apercevant, elle tendit les bras et se leva sur son lit : « Où voulez-vous donc aller? lui dit-on. — Dans les bras de ma Mère, » répondit-elle. Elle répétait, après un rude combat pendant lequel nous l'avions secourue : « Oh ! qu'il fait bon de tout dire à ses supérieurs ! »

« En même temps, cette âme innocente, sur laquelle il semblait que Satan ne pût exercer aucun empire, se vit soudain en butte aux assauts de l'enfer : il fallait que tout en elle participât à l'holocauste et qu'elle subît l'épreuve de la tentation. « C'est, disait-elle, une partie de ma pénitence. » Pendant les derniers jours, elle fut donc en proie à la malice des démons; elle croyait avoir près d'elle un de ces mauvais esprits qui la portait sans cesse à l'impatience et au murmure, proférait à ses oreilles des injures et des blasphèmes, et même lui suggérait des pensées de désespoir. Cet esprit, disait-elle, la tourmentait cruellement; elle était dans son lit comme sur un brasier; elle paraissait extrêmement agitée et ne voulait pas un instant rester seule. Elle recourait à la sainte Vierge; mais bientôt son ennemi redoublait d'efforts. « Ah ! s'écriait-elle, que je souffre ! Mon Dieu, je ne puis plus y tenir, ayez pitié de moi. » Sa vue seule pénétrait de compassion. Enfin elle recourut à la sainte Enfance de Notre-Seigneur, objet de sa tendre dévotion, et prit sur elle « le petit Évangile » de la Circoncision : la

vertu du saint Nom de Jésus dissipa les prestiges du démon ; le feu dévorant, les tentations terribles, tout cessa à l'instant, et elle se trouva dans le plus grand calme. Elle avait eu souvent recours à l'eau bénite : « Elle me soulage d'âme et de corps, » disait-elle.

« A la fin de sa maladie, elle fut honorée de la visite de M^{gr} Morlot ; le vénérable archevêque daigna se transporter près d'elle pour la bénir une dernière fois : consolation bien grande, que la chère mourante sut vivement apprécier ! Elle fut aussi assistée du supérieur de la communauté, et elle aimait à en témoigner sa joie et sa reconnaissance. »

« Une bienfaitrice de la maison, qui, en cette qualité, avait le droit de pénétrer dans la clôture, demanda à la Mère prieure un jour, en entrant, que la sœur Saint-Pierre lui donnât sa bénédiction. On ne pouvait lui promettre cette faveur, dont la proposition eût effrayé l'humilité de la pieuse malade ; on admit néanmoins la respectable sollicitieuse auprès de son lit. Elle semblait à ce moment dans cet état de sommeil apparent qui était une profonde absorption en Dieu. Après l'avoir considérée quelque temps sans vouloir troubler son silence, la digne bienfaitrice se disposait à se retirer, quand tout à coup, par un mouvement plein d'élan, la sœur saisit la statuette de l'enfant Jésus, et, sans rien dire, fit un signe de croix sur la vénérable dame, lui donnant ainsi la bénédiction qu'elle avait en vain demandée, et qui, vu la spontanéité de cet acte, devait être pour elle d'un plus grand prix.

« L'âme si pure de notre languissante victime avait recouvré sa paix et sa tranquillité premières ;

cependant son corps était toujours en proie à d'inexprimables douleurs, et elles devenaient de plus en plus aiguës à mesure que le terme approchait. Le vendredi 7 juillet, elle entra tout à fait en agonie, mais elle conserva sa connaissance jusqu'à sa dernière heure. Comme on pensait qu'elle ne passerait point la nuit, on lui fit dès le soir les prières de la recommandation de l'âme. Cette nuit suprême fut très pénible pour notre chère mourante; elle demandait souvent de l'eau bénite et s'unissait à Dieu par de ferventes aspirations. Nous restâmes auprès d'elle, car elle en éprouvait de la consolation, et, nous priaît avec instance de ne pas la quitter. Cependant, le matin étant venu, je me retirai quelques moments. Durant cet intervalle, elle voulut changer de position; il lui fallut de l'aide; car depuis longtemps elle ne pouvait faire aucun mouvement; on lui dit que nous avions recommandé de ne pas la remuer, mais que, si elle souffrait trop, on allait y essayer, supposant bien notre intention. Elle n'y consentit pas : « Non alors, dit-elle; l'obéissance ! » Elle répondait à tous les actes qu'on lui suggérait, et sans cesse, le sourire sur les lèvres, baisait son crucifix; puis elle le serrait sur son cœur, en disant : « Il est à moi, je suis à lui. Quel bonheur de souffrir ! » Nous revînmes près de sœur Saint-Pierre, qui nous dit : « Ma Mère, quand ? » J'ajoutai : « Quand l'Époux viendra-t-il, n'est-ce pas ? » Elle répondit par un signe affirmatif, et je lui dis : « Bientôt, mon enfant, dans quelques moments ! »

« Elle parut satisfaite et se recueillit. Se rappelant alors que, dans une communication, Notre-Seigneur

lui avait promis de rétablir en son âme, à l'heure de la mort, l'image de Dieu, elle voulut renouveler les vœux de son baptême; et, comme symbole de la grâce qu'elle désirait recevoir, elle demanda de l'eau bénite, fit sur sa tête le signe de la croix et dit : « Enfant, je te baptise au nom du Père, et du Fils, « et du Saint-Esprit. » Puis, joignant les mains, elle ajouta : « Je renonce à Satan, à ses pompes et à « ses œuvres; je veux être à Jésus-Christ pour tous « jours. » Peu auparavant, elle avait paru soutenir un pénible combat; mais après cette petite cérémonie, sa figure prit un air tout céleste : on eût dit que c'était effectivement un enfant sortant des eaux du baptême, ou un ange descendu du ciel et qui allait y remonter. Depuis cet instant jusqu'à son dernier soupir, elle ne cessa pas de prier; les sueurs de la mort la couvraient, son corps était déjà glacé, et cependant ses lèvres froides et livides disaient encore : « Jésus, Marie, Joseph ! Venez, Seigneur Jésus ! *Sit Nomen Domini benedictum !...* » Ce sont les dernières paroles que nous ayons pu comprendre; car le mouvement de ses lèvres continua, mais d'une manière inintelligible. Bientôt elle n'entendit plus, ses yeux se fermèrent, et, pour dernier trait de ressemblance avec son divin Maître, elle jeta un cri, et expira doucement en présence de toute la communauté¹. »

¹ *Annales du Carmel*, p. 83 et suiv.

CHAPITRE XXIV

SA SÉPULTURE. — SON ŒUVRE

« Elle protégera votre chère maison,
le diocèse et la France!... »

(*Paroles de Mgr Morlot.*)

« La précieuse mort de Marie de Saint-Pierre arriva le 8 juillet 1848, vers midi. C'était un samedi, jour consacré à Marie; car notre chère sœur avait prié la sainte Vierge de présenter son âme à Dieu. Elle avait encore demandé à ne pas mourir la nuit, afin que toutes ses sœurs se trouvassent à sa mort et ne fussent pas effrayées. Ce désir de charité a été aussi exaucé, tant il est vrai que le Seigneur fait la volonté de ceux qui l'aiment. Dès que la servante de Dieu eut rendu le dernier soupir, la conviction de son bonheur remplit tous les cœurs affligés de sa perte; on se sentait porté à l'invoquer plutôt qu'à prier pour elle; chacune se rappelait ses vertus et disait hautement qu'elle était une sainte; cependant elles ignoraient encore les rares faveurs et les communications célestes dont le Seigneur avait

comblé son épouse. Elle devint dans la communauté l'objet de la vénération générale; on ambitionnait les moindres objets dont elle s'était servie; on approchait d'elle avec respect, et on lui faisait toucher des objets de piété; on eût désiré ne pas se séparer de ses restes précieux. Sa figure respirait un air de paix et de bonheur; ses membres, qui pendant sa maladie étaient raides par l'excès de sa maigreur et de ses souffrances, devinrent souples et flexibles aussitôt après son décès. Une sœur qui couchait près de l'infirmierie, ressentit d'abord un peu de la frayeur naturelle qu'inspire la mort; mais tout d'un coup elle se trouva changée par une persuasion intime que la défunte était au ciel, ce qui la rassura pleinement et produisit en son âme un encouragement à la vertu.

« Cependant il y en eut une qui, en quelque sorte malgré elle, ne partageait pas cette opinion de sainteté qu'avaient sur Marie de Saint-Pierre ses autres compagnes. Elle ne lui avait point vu sans doute commettre de fautes; mais sa vie si simple, si commune, ne lui paraissait pas mériter tant d'éloges. Préoccupée néanmoins du désaccord où elle se sentait avec tout le monde, elle avait, un mois environ avant la mort de la sœur, adressé à Dieu du fond du cœur cette prière : « Mon Dieu, « si Marie de Saint-Pierre est aussi sainte qu'on « le dit, faites-le-moi connaître en me donnant du « soulagement (cette religieuse était malade), de « manière que je puisse prendre part aux exercices « de la communauté. » Elle fut aussitôt exaucée, et put suivre immédiatement les exercices du chœur

à la surprise de toutes. Pourtant elle ne se rendit pas à cette première preuve ; elle ne changea d'opinion qu'au trépas de la sœur, et voici comment. Pendant la nuit, elle eut un songe dont les circonstances lui donnèrent fort à penser. Il lui semblait être avec les autres autour du lit de la mourante, qui expirait sous ses yeux ; et aussitôt elle la vit ressusciter sous la forme d'un enfant, le plus beau qu'elle eût jamais vu, qui descendit de son lit, vint embrasser toutes les sœurs, excepté elle, et disparut pour ne plus revenir. Le lendemain à la communion, elle se trouva complètement changée. La vie de sa pieuse compagne se représenta à son esprit avec des caractères de sainteté qu'elle n'avait pas remarqués, et elle regretta de ne connaître la valeur d'un si précieux trésor qu'après l'avoir perdu.

« Pendant que notre chère sœur fut exposée au chœur, sur son lit funèbre, un grand nombre de personnes du dehors vinrent la visiter ; on la regardait avec bonheur et plusieurs répétaient : « Elle est comme un ange ! ah ! qu'elle prie pour nous ! » Une affluence considérable assista à son convoi ; tous, et particulièrement ceux qui l'avaient davantage connue, donnaient des larmes et des bénédictions à sa mémoire.

« On remarqua, pendant la cérémonie des funérailles, qui dura environ une heure et demie, que les quatre grands cierges, placés aux angles du cercueil, brûlèrent sans se consumer. Ils restèrent cependant si bien allumés qu'on eut de la peine à les éteindre, et il y avait un courant d'air si fort que

ceux des sœurs diminuèrent beaucoup. Ce fait, que nous nous abstenons de qualifier, se vérifia à l'aide d'un cinquième cierge qui n'avait point servi parce qu'il était plus court que les quatre autres : la même différence entre eux fut trouvée lorsqu'on les mesura après la cérémonie.

« Le ciel donna d'autres témoignages en faveur de l'humble carmélite : plusieurs personnes eurent recours à son intercession et ont assuré en avoir ressenti les effets d'une manière extraordinaire. Dès que la nouvelle de sa mort fut répandue, on demanda de toutes parts des choses qui avaient été à son usage¹; et, en divers endroits fort éloignés les uns des autres, on s'aperçut que les petites parcelles de ses vêtements exhalaient une odeur balsamique très prononcée, qui ne ressemblait cependant à aucun parfum connu : c'était un baume céleste qui pénétrait jusqu'aux âmes, dans lesquelles il excitait l'amour de Dieu et de la vertu. Des personnes de grande considération, religieuses et séculières, ont attesté le fait; et l'une d'elles assure même qu'en ouvrant une boîte qui avait contenu quelque temps ces petits morceaux d'étoffe, il en sortait une émanation si suave, qu'on eût dit d'un bouquet de fleurs.

« Une dame d'Ingouville, au diocèse de Rouen, était prise d'une fièvre d'une nature pernicieuse à

¹ Nous avons eu soin, en accédant à ce pieux désir, de signifier que ces choses devaient être regardées comme simple souvenir, et non point comme objets d'une vénération due seulement aux reliques des saints reconnus par l'Église. (Note de la *Circulaire du Carmel*.)

laquelle les médecins ne voyaient point de remède. On envoya à la malade un morceau du voile de la sœur Saint-Pierre; à peine lui fut-il appliqué qu'elle sentit un grand travail intérieur s'accomplir en elle, et cela pendant quatre heures; la crise fatale, dont les premiers symptômes s'étaient déjà annoncés, ne survint pas; la nuit fut bonne, et le lendemain cette dame était déclarée hors de danger. »

A cette pieuse relation textuellement empruntée aux annales du Carmel, nous ajouterons, d'après des documents authentiques, les détails suivants. M^{gr} Morlot, qui, nous l'avons dit, était venu bénir la sœur Saint-Pierre sur sa couche de douleur, ayant reçu l'information de son décès, écrivit en ces termes à la Mère prieure : « J'apprends avec la plus vive sensibilité la mort de cette bonne sœur; mais il faut la féliciter et non la plaindre. Nous devons espérer aussi qu'elle va continuer au ciel, et d'une manière plus efficace encore, ce qu'elle a si bien commencé sur la terre. Elle protégera votre chère maison, le diocèse et la France!... J'en ai la douce confiance. Demain j'offrirai pour elle et pour vous toutes l'auguste sacrifice. »

Quand la circulaire composée selon l'usage sur la sœur Saint-Pierre fut envoyée au prélat, il écrivit de nouveau : « J'ai lu avec un bien grand intérêt la notice que vous m'avez adressée. Je ne doute pas de l'impression qu'elle produira dans toutes les maisons de votre Ordre, et j'ai la ferme confiance avec vous que cette âme choisie, étant en possession de la gloire et du bonheur, plaidera efficacement notre cause auprès du Seigneur, après avoir prié

sur cette terre avec tant de foi et pratiqué ici-bas les belles vertus qui distinguent les vraies épouses de Jésus-Christ. »

Tels étaient les sentiments personnels de l'archevêque de Tours. Ils furent partagés par tous ceux qui avaient eu des relations avec la pieuse carmélite; mais personne n'en fut plus profondément pénétré que M. Dupont. A ses yeux, une si sainte mort était un jour de joie, un commencement de gloire pour l'humble vierge et pour son œuvre de prédilection. Il avait assisté à ses obsèques le visage rayonnant, et conduit comme en triomphe sa dépouille mortelle au cimetière de Saint-Jean-des-Coups¹, lieu qui lui était déjà bien cher, puisqu'il y avait conduit six mois auparavant le corps d'Henriette, sa fille unique et bien-aimée. Quand il reçut du Carmel la notice nécrologique, il la lut avec un véritable transport d'admiration. « *Sit Nomen Domini benedictum!* » écrit-il à la Mère prieure. Nous touchons, je crois, à la réalisation des vœux de la vénérable sœur, apôtre de l'œuvre réparatrice. Il est impossible que la circulaire ne produise pas un grand effet dans le monde chrétien, et le monde chrétien s'occupera à demander grâce et miséricorde. Que Dieu en soit béni, et son saint Nom glorifié à jamais! » Et il réclame un certain nombre d'exemplaires pour les adresser à des amis.

Dès lors une de ses pratiques fut d'aller souvent prier sur la tombe de cette sœur vénérée et

¹ Ancien cimetière, ainsi nommé de la défaite sanglante que subirent les Normands au ix^e siècle à l'aspect des reliques de saint Martin.

de veiller à son entretien. Il se rendait de la tombe de sa fille à la tombe de la carmélite, et lui recommandait toutes les affaires qui l'intéressaient. Outre qu'il avait au plus haut degré le culte des morts, il professait une très grande confiance dans le crédit qu'il croyait que Marie de Saint-Pierre devait avoir au ciel. Il envoyait fréquemment prier au cimetière Saint-Jean les personnes qui venaient de loin lui confier leurs besoins. En y allant un jour lui-même, il disait à un prêtre qui l'accompagnait : « C'est là un de mes secrets, de m'adresser à cette sainte âme pour obtenir quelque grâce de Dieu. » Sous son impulsion, le sépulcre de la fille du Carmel recevait de nombreuses visites.

Afin de perpétuer cette sorte de pèlerinage et témoigner de plus en plus sa vénération pour la mémoire de la défunte, il se chargea d'acheter un terrain; il fit les démarches nécessaires, et obtint, en son nom et à ses frais, une concession trentenaire dont il remit à la communauté l'acte daté du 27 septembre 1854.

« Mais, disait-il, Dieu peut faire plus encore pour glorifier sa fidèle servante. Il faudrait, dans une circonstance que lui seul connaît, une translation du cimetière au Carmel. » Ce pieux désir ne tarda pas à se réaliser. Trois ans après, à la suite de la grande inondation de la Loire en 1856, le cimetière ayant été transféré hors la ville, M. Dupont saisit cette occasion de faire exhumer les restes de Marie de Saint-Pierre pour les restituer à son monastère. Le 13 novembre 1857, anniversaire du jour où la sœur était entrée en religion, dès le grand matin,

il accompagnait l'inspecteur des cimetières pour procéder à l'ouverture du tombeau. Un coffre en bois de noyer doublé de zinc avait été préparé. M. Dupont, avec les soins les plus minutieux et un religieux respect, y déposa les ossements, faisant recueillir jusqu'aux moindres débris; et, à la grande joie de la Mère prieure et de toutes ses religieuses, il obtint de l'autorité compétente que ces précieux restes fussent déposés à l'intérieur du monastère dans la salle du chapitre, où ils sont encore. L'endroit correspond à la partie de la chapelle qui est à droite en entrant. Une pierre fixée dans la muraille, auprès du bénitier, porte cette simple inscription :

ICI REPOSE

SŒUR MARIE DE SAINT-PIERRE DE LA SAINTE-FAMILLE

PROFESSE DE CE MONASTÈRE

DÉCÉDÉE LE 8 JUILLET 1848

AGÉE DE TRENTE ET UN ANS ET NEUF MOIS

AYANT DE RELIGION NEUF ANS ET HUIT MOIS

Seigneur, vous la cacherez dans le secret de votre Face.

M. Dupont, qui venait souvent entendre la messe dans la chapelle des Carmélites, n'y entrait jamais sans s'arrêter à l'endroit au-dessous duquel il savait que se trouvait la tombe de la sœur, et, avec sa foi naïve, il aimait à s'entretenir un instant avec la chère défunte.

Une plus intime et plus féconde union devait encore rapprocher ces deux grandes âmes. M. Dupont avait pour mission dans les desseins de Dieu de poursuivre et de développer l'œuvre montrée à la

sœur Saint-Pierre comme le salut de la France, l'œuvre réparatrice des blasphèmes et de la profanation du dimanche par le culte de la sainte Face. Plus que tout autre, le pieux laïque avait eu connaissance des faveurs successivement accordées sur ce point à la vierge du cloître. Il était déjà, par ses dispositions intérieures et par toute sa vie, admirablement préparé à se dévouer aux œuvres de réparation. Ce qui l'avait le plus frappé dans les révélations de la sœur, c'était le moyen indiqué par Notre-Seigneur à sa servante, pour le dédommager des outrages commis contre son adorable personne : à savoir, la dévotion à sa douloureuse Face si humiliée dans la Passion. Tout plein de cette grande pensée dont il était vivement saisi, il travaillait sans calcul, sans but prémédité, par le seul motif de la gloire de Dieu et du bien des âmes, à s'en établir le propagateur, ne voulant être, comme il disait, que le « porte-voix » des idées de la sœur Saint-Pierre. Une circonstance, très simple en soi, allait donner un corps à ces pieux sentiments et en faire pour lui une œuvre de dévotion pratique et journalière.

On touchait à la fin du carême de 1851. La Mère prieure, qui était parfaitement au courant des dispositions d'esprit de M. Dupont, crut réjouir sa piété en lui remettant deux gravures de la sainte Face, représentant la divine effigie d'après le voile de la Véronique conservé au Vatican. Elle les avait reçues de la prieure des Bénédictines d'Arras, avec qui elle était en relation depuis quelques années au sujet des œuvres de réparation. Ces saintes images

venaient de Rome et commençaient à se répandre par le zèle des religieuses d'Arras, qui, ayant puisé dès leur établissement en 1816 la dévotion à la sainte Face dans les écrits de Sainte Gertrude, s'étaient vivement intéressées aux révélations de la carmélite de Tours. Profitant d'une occasion, elles avaient fait venir un certain nombre de ces précieuses images avec authenticité. Sur le désir de la mère Marie de l'Incarnation, elles en avaient envoyé plusieurs pour différentes personnes, et notamment deux, destinées à M. Dupont. Il en donna une, et réserva l'autre qu'il fit encadrer et placer dans son salon. C'est devant cette vénérable image qu'il a passé les vingt-cinq dernières années de sa vie, se constituant l'apôtre de la Réparation et trouvant là, d'une manière admirable et saisissante, le grand moyen si fortement indiqué par la sœur Saint-Pierre pour dédommager Notre-Seigneur et fléchir la divine justice. Nous avons raconté ailleurs la série non interrompue de merveilles en tout genre opérées entre ses mains et sous ses yeux par le culte de la sainte Face¹.

M. Dupont voyait dans ces grâces miraculeuses autant de manifestations de la volonté de Dieu; c'est pour cela qu'il attachait tant d'importance aux certificats qui lui étaient apportés et qu'il les conservait avec tant de soin, afin de les remettre comme un dépôt fidèle entre les mains de l'autorité ecclésiastique, le jour où elle voudrait faire enquête sur la mission de Marie de Saint-Pierre. « Quelle

¹ Voir le tome II de la *Vie de M. Dupont*.

secousse bienfaisante, écrivait-il, sera imprimée au monde, lorsque l'archevêque de Tours pourra reconnaître la vérité de ses révélations! » Plus tard, il disait encore sur le même sujet : « Oui, si les révélations de la sœur Saint-Pierre sont reconnues, il y aura évidemment un terrible coup porté à l'esprit infernal. On pense que les prodiges opérés par l'huile de la lampe allumée devant l'image de la sainte Face, sont de nature à fixer l'attention de l'autorité qui est appelée à prononcer sur les écrits de la pieuse carmélite. Or, il y est dit des choses merveilleusement consolantes sur la sainte Face : il y est dit en toutes lettres que la sainte Face doit être le signe extérieur et sensible de la Réparation. Eh bien ! tous les jours nous sommes témoins ici de guérisons excessivement remarquables ; il y en a qui pourraient être trouvées miraculeuses, si on en fait enquête. Tous les jours, au moins plusieurs ont lieu devant la sainte Face, après usage de l'huile, sans compter ce qui se fait en dehors avec de l'huile demandée à l'intention des malades qui ne peuvent pas être transportés. Voilà le fait. Nommez-le. Toujours est-il que nous croyons y voir une manifestation bien claire de l'intention de Notre-Seigneur de nous procurer le salut par l'œuvre qu'il a lui-même demandée dans ses révélations à Marie de Saint-Pierre. »

Il revient souvent sur ce point dans ses lettres ; il y revenait également dans ses conversations. Il attendait toujours la levée des scellés apposés sur les écrits de la sœur. Aussi sa joie fut grande, lorsque, étant sur son lit de mort, il apprit que

l'archevêque de Tours, M^{gr} Colet, pieusement inspiré, avait enfin rompu les sceaux et que l'examen de ces précieux écrits, si longtemps condamnés au secret, venait d'être confié aux savants Bénédictins de Solesmes, aux dignes fils de son illustre ami dom Guéranger. A cette nouvelle son visage s'illumina; il leva les yeux au ciel et dit : « *Nunc dimittis*, il faut maintenant que je m'en aille. » Un poids semblait soulevé de dessus sa poitrine; et peu avant d'expirer, le 18 mars 1876, tournant ses regards vers le cloître des Carmélites, où par ses soins reposait le corps de la sœur Saint-Pierre, il dit : « Comme le Carmel est brillant ! Il resplendit de rubis et d'émeraudes ! »

Après lui, son image de la sainte Face allait devenir comme un centre et un point de départ pour la continuation de son œuvre. Il n'avait pris à cet égard aucune disposition dans son testament : « Dieu, disait-il, y pourvoira. » La confiance de ce bon chrétien ne devait pas être trompée. Dieu avait suscité sur le siège de saint Martin un pieux et sage pontife, qui, en face des événements dont la France venait d'être le théâtre, avait reconnu du premier coup d'œil ce qu'il y avait de providentiel dans la mission de notre carmélite, interprétée et poursuivie par M. Dupont. Une ordonnance archiépiscopale transforma aussitôt en chapelle publique l'oratoire privé du saint homme de Tours. Le vénérable prélat voulut en faire lui-même l'inauguration le 29 juin, fête du Prince des apôtres, patron de « cette fervente religieuse qui avait, dit-il, inspiré l'œuvre de la Réparation et la forme touchante dans

laquelle on l'accomplissait depuis tant d'années en ce lieu à jamais béni ». En même temps il y établit la confrérie réparatrice des blasphèmes et de la profanation du dimanche, affiliée à celle de Saint-Dizier. Mais, profitant de la clause qui permet à l'ordinaire de modifier le règlement sans en changer la substance, il lui donna un caractère distinct et en fit en réalité une confrérie de la sainte Face proprement dite : ce qui rentrait tout à fait, comme on l'a vu, dans la pensée première de la sœur Saint-Pierre. Enfin, pour desservir la nouvelle chapelle et se prêter à tous les besoins du pèlerinage qui avait commencé durant la vie de M. Dupont et qui se continuait après sa mort, le digne successeur de saint Martin institua, sous le titre de « Prêtres de la Sainte-Face », une société de prêtres réguliers vivant en communauté dans la maison de M. Dupont, et devant, sur ses traces et sous ses auspices, se dévouer à toutes les œuvres réparatrices de notre époque.

Ces divers actes officiels, d'une si haute importance pour la mémoire de la sœur Saint-Pierre, s'accomplirent dans le cours même de l'année où, selon l'expression de M^{gr} l'archevêque, « M. Dupont était décédé en odeur de sainteté. » Par là, l'œuvre de la pieuse carmélite et celle du saint homme de Tours, déjà si étroitement unies, se trouvaient consolidées, régularisées et canoniquement reconnues¹.

Le diocèse de saint Martin commençait ainsi à recouvrer la gloire dont il avait été accidentelle-

¹ Voir la notice : *M. Dupont et l'œuvre de la Sainte-Face*.

ment frustré; il rentrait dans les droits qu'il a eus, en principe, d'être considéré comme le premier foyer où s'est allumé le feu sacré de la Réparation. Depuis lors, sous les auspices et dans la demeure même de M. Dupont, l'œuvre a pris un nouvel essor; elle se répand au loin, grandit de jour en jour. L'oratoire de la Sainte-Face est devenu en peu d'années un centre de prières et « d'expiation », vers lequel les regards et les cœurs se tournent des divers points de la France, et, on peut dire, de toutes les parties de l'Église. Les pieuses invocations composées par la sœur Saint-Pierre et appelées improprement « Litanies de la sainte Face », ont été autorisées par un grand nombre de prélats. Pie IX lui-même, sans leur donner une approbation liturgique, les a bénies et enrichies d'une indulgence; actuellement elles sont traduites en anglais, en espagnol, en italien, en allemand et en hollandais, pour satisfaire les nombreuses demandes des fidèles qui parlent ces langues.

Des confréries de la sainte Face, sœurs et imitatrices de celle que M^{gr} Colet a fondée à Tours, n'ont pas tardé à s'établir en différentes villes, notamment à Versailles, à Reims, à Laval, à Perpignan, à Saint-Brieuc. Elles tendent à s'organiser et à se multiplier en Belgique, en Hollande et jusqu'en Amérique. De toutes parts on sollicite la faveur d'avoir une image de la sainte Face, qui soit la représentation fidèle du voile de la Véronique, et identique à celle qu'a vénérée M. Dupont; il serait impossible de calculer le nombre de ces pieuses effigies, exposées en mille endroits et presque toujours avec une

lampe allumée devant elles. Il y en a dans les maisons particulières et dans les oratoires privés, dans les hospices et dans l'intérieur des communautés, dans les chapelles publiques, dans les églises paroissiales, dans les cathédrales. Dès le temps de M. Dupont, on en voyait à l'hôpital de Vincennes, à la Visitation de Paray-le-Monial, chez les Bénédictines d'Arras. Aujourd'hui Notre-Dame de Paris, la cathédrale de Perpignan, la basilique de Lourdes, la chapelle provisoire du Sacré-Cœur à Montmartre, en sont décorées. Les Prêtres de la Sainte-Face se chargent d'en faire venir de Rome et d'en faciliter la propagande; ou plutôt cette propagande se fait d'elle-même, tant l'idée de la réparation paraît naturelle et nécessaire, tant elle attire et presse fortement les âmes!

Comment, en cela, ne pas admirer le dessein de la Providence, qui a voulu pour point de départ d'une si merveilleuse extension, choisir la cité de saint Martin, le tombeau du thaumaturge des Gaules, de celui que chaque page de notre histoire nationale nous montre comme le plus puissant protecteur de la France chrétienne? Jadis, au v^e siècle, le grand évêque de Tours dont le nom est si populaire, a eu pour mission de détruire les idoles du paganisme, d'implanter la foi du Christ dans nos contrées, de bâtir des églises, de fonder des monastères. De nos jours, à l'ombre de son tombeau à jamais glorieux, voici qu'une autre mission est assignée à deux âmes d'élite que le même esprit, malgré les divergences d'âge, d'origine et de position, unit étroitement pour un but commun. La pauvre

petite Bretonne de Rennes et le riche colon de la Martinique, conduits l'un et l'autre sur le sol martinien par des voies mystérieuses, mettent leur piété, leur zèle, leur vie entière au service d'une œuvre qui a pour fin, non plus d'édifier et de construire, mais de restaurer et de rétablir. Au XIX^e siècle, il faut rétablir ce que nos premiers apôtres ont créé avec tant de peine et à si grands frais, restaurer dans les âmes baptisées ce que le paganisme moderne a, non pas détruit ni effacé entièrement, mais flétri et souillé; il faut réparer l'outrage que le blasphème contemporain et la profanation publique du saint jour infligent à la souveraineté de Dieu, et en même temps réparer les pertes morales qui en résultent dans les diverses classes de la société.

Cette réparation est urgente: tout cœur catholique en sent le besoin; les âmes pieuses en accueillent l'idée avec d'héroïques transports et une incroyable ardeur. Or, s'il est vrai que la France, nation privilégiée de Dieu, fille aînée de l'Église, est la plus coupable entre toutes, parce que l'on demandera beaucoup à quiconque a beaucoup reçu; s'il est vrai que, chez elle plus que partout ailleurs, le blasphème a plus d'audace et la profanation plus de perversité, que l'un et l'autre entassent plus de ruines et produisent plus de ravages, n'est-ce pas aux chrétiens généreux que notre chère patrie porte en si grand nombre dans son sein qu'il appartient d'accomplir et de propager l'œuvre tant réclamée au nom de Notre-Seigneur par la sœur Saint-Pierre? Et, puisque le berceau de cette œuvre a été providentiellement placé au cœur même du pays, dans

cette ville de Tours qui a l'heureux privilège de posséder le tombeau du grand protecteur de la nation, et la maison où est mort en odeur de sainteté le pieux serviteur de la sainte Face, quoi de plus naturel et de plus juste que d'en faire le centre de nos prières et de nos espérances? Quoi de plus patriotique et de plus catholique en même temps, que de nous associer pour rétablir et pour réparer, comme l'impiété et la haine de Dieu s'unissent pour perdre et pour ruiner? L'œuvre révélée à l'admirable vierge dont nous venons de raconter l'histoire est tout à la fois, elle le dit elle-même, une nécessité de justice et un gage de miséricorde. Mettons en commun nos efforts; unissons-nous pour apaiser la justice; il ne nous restera plus qu'à ressentir les effets de la miséricorde, qui seront d'autant plus abondants et plus riches que la réparation aura été plus prompte et plus fervente.

FIN

RECUEIL DE PRIÈRES

COMPOSÉES

PAR LA SŒUR SAINT-PIERRE

EXERCICE DE LA RÉPARATION

ACTE DE LOUANGE POUR LA RÉPARATION DES BLASPHEMES
DU SAINT NOM DE DIEU

Qu'à jamais soit loué, beni, aimé, adoré, glorifié le très saint, très sacré, très suradorable, très inconnu, très inexprimable Nom de Dieu, au ciel et sur la terre, par toutes les créatures sorties des mains de Dieu, et par le sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ au très saint Sacrement de l'autel ! Ainsi soit-il.

(On dira *trois fois* cet acte de louange en l'honneur des trois personnes de la très sainte Trinité.)

PRIÈRE AU PÈRE ÉTERNEL

O Dieu tout-puissant et éternel, c'est par le Cœur de Jésus, votre divin Fils, ma voie, ma vérité et ma vie, que je m'approche de vous. Je viens, par ce Cœur adorable, en union avec les saints anges et tous les saints, louer, bénir, aimer, adorer, glorifier votre saint Nom méprisé et blasphémé par un si grand nombre de pécheurs. Accompagnant par mes désirs les esprits bienheureux, ministres de votre miséricorde, je fais le tour du monde pour aller chercher toutes les âmes rachetées par le sang de votre Fils unique. Je vous les offre toutes

par les mains de la sainte Vierge et du glorieux saint Joseph, sous la protection des anges et de tous les saints, vous suppliant, au nom et par les mérites de Jésus notre Sauveur, de convertir tous les blasphémateurs et les profanateurs du saint jour du dimanche, afin que nous ne fassions plus qu'une voix, qu'un esprit et qu'un cœur pour louer, bénir, aimer, adorer, glorifier votre saint Nom, par la hauteur, la profondeur, la largeur, l'immensité, la plénitude de l'honneur, des louanges et des adorations infinies que vous rend le sacré Cœur de votre Fils bien-aimé, l'organe et les délices de la très sainte Trinité, et qui seul connaît et adore parfaitement votre saint Nom, en esprit et en vérité. Ainsi soit-il.

VINGT-QUATRE ADORATIONS POUR RÉPARER LES BLASPHEMES
QUI SE FONT PENDANT LES VINGT-QUATRE HEURES DU JOUR

(On commence par le *Magnificat*.)

1. En union avec le sacré Cœur de Jésus : Venez, adorons le Nom admirable de Dieu qui est au-dessus de tout nom.
2. En union avec le saint Cœur de Marie : Venez...
3. En union avec le glorieux saint Joseph : Venez...
4. En union avec saint Jean-Baptiste : Venez...
5. En union avec le chœur des Séraphins : Venez...
6. En union avec le chœur des Chérubins : Venez...
7. En union avec le chœur des Trônes : Venez...
8. En union avec le chœur des Dominations : Venez...
9. En union avec le chœur des Vertus : Venez...
10. En union avec le chœur des Puissances : Venez...
11. En union avec le chœur des Principautés : Venez...
12. En union avec le chœur des Archanges : Venez...
13. En union avec le chœur des Anges : Venez...
14. En union avec les sept Esprits qui sont devant le trône de Dieu et les vingt-quatre vieillards : Venez...
15. En union avec le chœur des Patriarches : Venez...
16. En union avec le chœur des Prophètes : Venez...

17. En union avec le chœur des Apôtres et les quatre Évangélistes : Venez...

18. En union avec le chœur des Martyrs : Venez...

19. En union avec le chœur des saints Pontifes : Venez...

20. En union avec le chœur des saints Confesseurs : Venez...

21. En union avec le chœur des saintes Vierges : Venez...

22. En union avec le chœur des saintes Femmes : Venez...

23. En union avec toute la cour céleste : Venez...

24. En union avec toute l'Église et au nom de tous les hommes : Venez, adorons le Nom admirable de Dieu qui est au-dessus de tout nom, et prosternons-nous devant lui. Pleurons en présence du Seigneur qui nous a faits, car il est le Seigneur notre Dieu; nous sommes son peuple et les brebis qu'il conduit lui-même à ses pâturages.

SALUTATION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST POUR RÉPARER LES BLASPHEMES PROFÉRÉS CONTRE SA PERSONNE SACRÉE.

En union avec toute l'Église, par les cœurs tout brûlants d'amour de Marie et de Joseph, et au nom de tous les hommes, je vous salue, je vous adore et je vous aime, ô Jésus de Nazareth, roi des Juifs, plein de douceur et d'humilité, de grâce et de vérité! La miséricorde et la justice sont avec vous; l'amour est votre substance. Vous êtes le Christ, Fils unique du Dieu vivant, et le fruit béni des entrailles de la glorieuse vierge Marie.

O Jésus! bon pasteur, qui avez donné votre vie pour vos brebis, par toutes vos plaies sacrées, votre sang précieux, vos divines larmes et vos bien-aimées sueurs, par tous les soupirs, les gémissements, les douleurs, l'amour, les mérites des trente-trois années de votre sainte vie, renfermées dans le sanctuaire ineffable de votre très amoureux Cœur, ayez pitié de nous, pauvres et misérables pécheurs; convertissez tous les blasphémateurs et

les profanateurs du saint jour du dimanche, et faites-nous part de vos divins mérites, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.

(Il faut ainsi saluer *trois fois* Notre-Seigneur pour honorer sa vie divine, sa vie glorieuse et sa vie mortelle.)

ASPIRATIONS

Père éternel, je vous offre le corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en expiation de nos péchés et pour les besoins de la sainte Église.

Aimable Cœur de Jésus, notre médiateur, apaisez votre Père et sauvez les pécheurs.

Puissant Cœur de Marie, refuge des Français, arrêtez les traits de la justice divine.

Saint Michel, priez pour nous.

Saint Martin, priez pour nous.

Saint Louis, priez pour nous.

O Dieu, notre protecteur, regardez-nous et jetez les yeux sur la Face de votre Christ (Ps. LXXXIII, 9).

INVOCATIONS A LA SAINTE FACE DE NOTRE-SEIGNEUR, EN RÉPARATION DES BLASPHEMES ET POUR DEMANDER A DIEU PAR LA FACE DE SON FILS ADORABLE LA CONVERSION DES BLASPHEMATEURS.

Seigneur, ayez pitié de nous.

Jésus-Christ, ayez pitié de nous.

Seigneur, ayez pitié de nous.

Jésus-Christ, écoutez-nous.

Jésus-Christ, exaucez-nous.

Sainte Vierge Marie, priez pour nous.

O Face adorable, qui avez été adorée avec un profond respect par Marie et par Joseph lorsqu'ils vous virent pour la première fois, ayez pitié de nous.

O Face adorable, qui avez ravi de joie dans l'étable de Bethléhem les anges, les pasteurs et les mages, ayez.

O Face adorable, qui avez blessé d'un trait d'amour,

dans le temple, le saint vieillard Siméon et Anne la prophétesse, ayez pitié de nous.

O Face adorable, qui avez été baignée de larmes en votre sainte enfance, ayez pitié de nous.

O Face adorable, qui avez rempli d'admiration les docteurs de la loi quand vous parûtes dans le temple, à l'âge de douze ans, ayez pitié de nous.

O Face adorable, blanche de pureté, vermeille de charité, ayez pitié de nous.

O Face adorable, plus belle que le soleil, plus gracieuse que la lune, plus brillante que les étoiles, ayez.

O Face adorable, plus fraîche que les roses du printemps, ayez pitié de nous.

O Face adorable, plus précieuse que l'or, l'argent et les diamants, ayez pitié de nous.

O Face adorable, dont les traits étaient ravissants et les grâces charmantes, ayez pitié de nous.

O Face adorable, dont la noblesse caractérisait tous les traits, ayez pitié de nous.

O Face adorable, contemplée par les anges, ayez.

O Face adorable, la douce volupté des saints, ayez.

O Face adorable, chef-d'œuvre du Saint-Esprit, dans laquelle le Père éternel met toutes ses complaisances, ayez.

O Face adorable, délices de Marie et de Joseph, ayez.

O Face adorable, miroir ineffable des perfections divines, ayez pitié de nous.

O Face adorable, dont la beauté est toujours ancienne et toujours nouvelle, ayez pitié de nous.

O Face adorable, qui apaisez la colère de Dieu, ayez.

O Face adorable, qui faites trembler les démons, ayez.

O Face adorable, trésor de grâces et de bénédictions, ayez pitié de nous.

O Face adorable, exposée dans le désert aux intempéries de la saison, ayez pitié de nous.

O Face adorable, brûlée des ardeurs du soleil et baignée de sueur dans les voyages, ayez pitié de nous.

O Face adorable, dont l'expression était toute divine, ayez pitié de nous.

O Face adorable, dont la modestie et la douceur attireraient les justes et les pécheurs, ayez pitié de nous.

O Face adorable, qui donniez un saint baiser aux petits enfants, après les avoir bénis, ayez pitié de nous.

O Face adorable, troublée et pleurant au tombeau de Lazare, ayez pitié de nous.

O Face adorable, brillante comme le soleil et rayonnante de gloire sur la montagne du Thabor, ayez.

O Face adorable, attristée à la vue de Jérusalem et versant des larmes sur cette ville ingrate, ayez.

O Face adorable, abaissée jusqu'à terre au jardin des Olives et portant la confusion de nos péchés, ayez.

O Face adorable, qui avez été couverte d'une sueur de sang, ayez pitié de nous.

O Face adorable, baisée par le perfide Judas, ayez pitié de nous.

O Face adorable, dont la sainteté et la majesté saisirent de terreur les soldats et les renversèrent, ayez pitié de nous.

O Face adorable, frappée par un infâme valet, couverte d'un voile d'ignominie et profanée par les mains sacrilèges de vos ennemis, ayez pitié de nous.

O Face adorable, souillée de crachats et meurtrie par tant de soufflets et de coups, ayez pitié de nous.

O Face adorable, dont les divins regards blessèrent le cœur de saint Pierre d'un trait de douleur et d'amour, ayez pitié de nous.

O Face adorable, humiliée pour nous dans les tribunaux de Jérusalem, ayez pitié de nous.

O Face adorable, qui conservâtes votre sérénité lorsque Pilate prononça le funeste arrêt, ayez pitié de nous.

O Face adorable, couverte de sueur et de sang, tombant dans la boue sous le pesant fardeau de la croix, ayez.

O Face adorable, qui méritez tous nos respects, nos hommages et nos adorations, ayez pitié de nous.

O Face adorable, essuyée d'un voile par une femme pieuse dans la route du Calvaire, ayez pitié de nous.

O Face adorable, élevée sur l'instrument du plus honteux supplice, ayez pitié de nous.

O Face adorable, dont le front a été couronné d'épines, ayez pitié de nous.

O Face adorable, dont les yeux ont été remplis de larmes et de sang, ayez pitié de nous.

O Face adorable, dont la bouche divine fut abreuvée de fiel et de vinaigre, ayez pitié de nous.

O Face adorable, dont les cheveux et la barbe ont été arrachés par les bourreaux, ayez pitié de nous.

O Face adorable, qui êtes devenue semblable à celle d'un lépreux, ayez pitié de nous.

O Face adorable, dont la beauté incomparable a été obscurcie sous le nuage affreux des péchés du monde, ayez pitié de nous.

O Face adorable, couverte des tristes ombres de la mort, ayez pitié de nous.

O Face adorable, lavée et parfumée par Marie et les saintes femmes, et couverte d'un suaire, ayez pitié de nous.

O Face adorable, renfermée dans le sépulcre, ayez.

O Face adorable, toute resplendissante de gloire et de beauté au jour de la Résurrection, ayez pitié de nous.

O Face adorable, tout éblouissante de lumière au moment de l'Ascension, ayez pitié de nous.

O Face adorable, cachée dans l'Eucharistie. ayez.

O Face adorable, qui apparaîtrez à la fin des temps dans les airs, avec une grande puissance et une grande majesté, ayez pitié de nous.

O Face adorable, qui ferez trembler les pécheurs, ayez pitié de nous.

O Face adorable, qui remplirez les justes de joie pendant l'éternité, ayez pitié de nous.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, pardonnez-nous, Seigneur.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, exaucez-nous, Seigneur.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous, Seigneur.

PRIÈRE

Je vous salue, je vous adore et je vous aime, ô Jésus, mon Sauveur, couvert de nouveaux outrages par les blasphémateurs; et je vous offre, dans le cœur de la divine Marie, comme un encens et un parfum d'agréable odeur, les hommages des anges et de tous les saints, en vous priant humblement, par la vertu de votre sainte Face, de réparer et de rétablir en moi et dans tous les hommes votre image défigurée par le péché. Ainsi soit-il.

AUTRE PRIÈRE

Je vous salue, je vous adore et je vous aime, ô Face adorable de Jésus mon bien-aimé, noble cachet de la Divinité; je m'applique à vous de toutes les puissances de mon âme et vous prie très humblement d'imprimer en nous tous les traits de votre divine ressemblance. Ainsi soit-il.

COURONNE A LA GLOIRE DU SAINT NOM DE DIEU
POUR LA RÉPARATION DES BLASPHEMES

A la place du Credo, on dira :

Nous vous adorons, ô Jésus, et nous vous bénissons, parce que vous avez racheté le monde par votre sainte croix.

Sur les trois petits grains de la croix, on dira :

Que le très saint Nom de Dieu soit glorifié par la très sainte âme du Verbe incarné.

Que le très sacré Nom de Dieu soit glorifié par le sacré Cœur du Verbe incarné.

Que le très adorable Nom de Dieu soit glorifié par toutes les plaies du Verbe incarné.

Sur les cinq gros grains, on dira :

Nous vous invoquons, ô Nom sacré du Dieu vivant, par la bouche de Jésus au très saint Sacrement, et nous vous offrons, ô mon Dieu, par les mains bénies de la

divine Marie, toutes les saintes hosties qui sont sur nos autels, en sacrifice d'amende honorable et de réparation pour tous les blasphèmes qui outragent votre saint Nom.

Sur chaque petit grain de la dizaine, on dira :

1. Je vous salue, ô Nom sacré du Dieu vivant, par le Cœur de Jésus au très saint Sacrement.

2. Je vous révère, ô Nom sacré du Dieu vivant, par le Cœur de Jésus au très saint Sacrement.

3. Je vous adore, ô Nom sacré du Dieu vivant, par le Cœur de Jésus au très saint Sacrement.

4. Je vous glorifie, ô Nom sacré du Dieu vivant, par le Cœur de Jésus au très saint Sacrement.

5. Je vous loue, ô Nom sacré du Dieu vivant, par le Cœur de Jésus au très saint Sacrement.

6. Je vous admire, ô Nom sacré du Dieu vivant, par le Cœur de Jésus au très saint Sacrement.

7. Je vous célèbre, ô Nom sacré du Dieu vivant, par le Cœur de Jésus au très saint Sacrement.

8. Je vous exalte, ô Nom sacré du Dieu vivant, par le Cœur de Jésus au très saint Sacrement.

9. Je vous aime, ô Nom sacré du Dieu vivant, par le Cœur de Jésus au très saint Sacrement.

10. Je vous bénis, ô Nom sacré du Dieu vivant, par le Cœur de Jésus au très saint Sacrement.

Nous vous invoquons, ô Nom sacré du Dieu vivant, par la bouche de Jésus au très saint Sacrement, et nous vous offrons, ô mon Dieu, par les mains bénies de la divine Marie, toutes les saintes hosties qui sont sur nos autels, en sacrifice d'amende honorable et de réparation pour tous les blasphèmes qui outragent votre saint Nom.

COURONNE EN L'HONNEUR DU TRÈS SAINT NOM DE JÉSUS,
POUR LA RÉPARATION DES BLASPHEMES ET DE L'INJURE
QUE LUI FIRENT LES JUIFS EN LE COURONNANT D'ÉPINES.

A la place du Credo, on dira :

Je vous salue, Verbe du Père, Sauveur des hommes, je vous adore, hostie sacrée, chair véritable et vivante, divi-

nité parfaite, vraiment Dieu, vraiment homme, ô Jésus, qui m'avez donné la vie, je vous adore et je vous aime de tout mon cœur !

Sur les trois petits grains de la croix, on dira :

Nous vous rendons gloire, ô Jésus ! et nous invoquons votre saint Nom.

Sur les cinq gros grains, on dira :

Un *Pater*, un *Ave*, et le *Gloria Patri*.

Sur les petits grains de chaque dizaine, on dira :

Notre Père qui êtes dans les cieux.

1. Que le saint Nom de Jésus soit adoré !
2. Que le saint Nom de Jésus soit contemplé !
3. Que le saint Nom de Jésus soit admiré !
4. Que le saint Nom de Jésus soit manifesté !
5. Que le saint Nom de Jésus soit aimé !
6. Que le saint Nom de Jésus soit glorifié !
7. Que le saint Nom de Jésus soit exalté !
8. Que le saint Nom de Jésus soit respecté !
9. Que le saint Nom de Jésus soit invoqué !
10. Que le saint Nom de Jésus soit béni et célébré dans le temps et dans l'éternité !

OFFRANDE DES MÉRITES INFINIS DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST A DIEU LE PÈRE POUR APAISER SA JUSTICE ET ATTIRER SUR LA FRANCE SA MISÉRICORDE.

Père éternel, détournez vos regards irrités de la France coupable, dont la face est devenue hideuse à vos yeux, et regardez la Face de votre Fils que nous vous offrons. C'est votre Fils bien-aimé en qui vous mettez toutes vos complaisances. Écoutez, s'il vous plaît, la voix de son sang et de ses plaies qui vous demandent miséricorde.

Père éternel, regardez l'incarnation de Jésus, votre divin Fils et son séjour dans le sein de sa divine Mère. Nous vous les offrons pour l'honneur et la gloire de votre saint Nom et pour le salut de la France.

Père éternel, regardez la naissance de Jésus dans l'éta-

ble de Bethléhem et les mystères de sa très sainte enfance. Nous vous les offrons....

Père éternel, regardez la vie pauvre, cachée et laborieuse de Jésus à Nazareth. Nous vous l'offrons...

Père éternel, regardez le baptême de Jésus et sa retraite de quarante jours dans le désert. Nous vous les offrons...

Père éternel, regardez les voyages, les veilles, les prières, les miracles et les prédications de Jésus. Nous vous les offrons...

Père éternel, regardez la dernière cène que Jésus fit avec ses disciples, leur lavant les pieds et instituant l'auguste sacrement de l'Eucharistie. Nous vous l'offrons...

Père éternel, regardez l'agonie de Jésus au jardin des Oliviers et la sueur de sang qui couvre son corps et coule jusqu'à terre. Nous vous les offrons...

Père éternel, regardez les outrages que Jésus reçut devant ses juges et sa condamnation à mort. Nous vous les offrons...

Père éternel, regardez Jésus chargé de sa croix et marchant vers le lieu où il devait être immolé. Nous vous l'offrons...

Père éternel, regardez Jésus crucifié entre deux larrons, abreuvé de fiel et de vinaigre, blasphémé par les Juifs et mourant pour réparer votre gloire et sauver le monde. Nous vous l'offrons...

Père éternel, regardez les cinq plaies de Jésus. Nous vous les offrons...

Père éternel, regardez le chef sacré de Jésus couronné d'épines. Nous vous l'offrons...

Père éternel, regardez la face adorable de Jésus, meurtrie de soufflets, couverte de crachats, de poussière, de sueur et de sang. Nous vous l'offrons...

Père éternel, regardez le corps adorable de Jésus détaché de la croix. Nous vous l'offrons...

Père éternel, regardez le cœur, l'âme et la divinité de Jésus, la sainte Victime qui en mourant a triomphé du péché. Nous vous les offrons...

Regardez, ô Père éternel, tout ce que Jésus-Christ, votre Fils unique, a fait pendant les trente-trois années de sa vie mortelle pour accomplir l'œuvre de notre rédemption; regardez tous les mystères de cette très sainte vie. Nous vous les offrons...

Regardez, ô Père éternel, tous les désirs, toutes les pensées, les paroles, les actions, les vertus, les perfectiones, les oraisons de Jésus-Christ, ainsi que toutes ses souffrances et ses humiliations. Nous vous les offrons...

Regardez, ô Père éternel, la crèche et les langes qui ont servi à la naissance de Jésus. Nous vous les offrons...

Regardez, ô Père éternel, la croix, les clous, la couronne d'épine, le roseau, les fouets sanglants, la colonne, la lance, le sépulcre, le saint suaire et tous les instruments qui ont servi à la passion de Jésus, votre divin Fils. Nous vous les offrons...

**Les cent offrandes de Notre-Seigneur Jésus-Christ
à son divin Père.**

**TRENTE-TROIS OFFRANDES DE JÉSUS DANS SON ENFANCE
ET SA VIE CACHÉE**

1. Père éternel, je vous offre Jésus s'incarnant dans le sein de la sainte Vierge Marie pour sauver les hommes.

2. Père éternel, je vous offre Jésus sanctifiant saint Jean-Baptiste dans le sein de sa mère Élisabeth.

3. Père éternel, je vous offre Jésus captif pendant neuf mois dans les chastes entrailles de sa sainte Mère.

4. Père éternel, je vous offre Jésus rebuté des habitants de Bethléhem.

5. Père éternel, je vous offre Jésus sortant du sein de sa Mère et naissant dans une pauvre étable.

6. Père éternel, je vous offre Jésus enveloppé de langes et couché sur du foin dans une crèche.

7. Père éternel, je vous offre Jésus tremblant de froid et réchauffé par un bœuf et un âne.

8. Père éternel, je vous offre Jésus pleurant nos péchés dans la crèche.

9. Père éternel, je vous offre Jésus par les mains de Marie et de Joseph pour le salut du monde.

10. Père éternel, je vous offre Jésus allaité par Marie.

11. Père éternel, je vous offre Jésus adoré par les anges dans l'étable de Bethléhem.

12. Père éternel, je vous offre Jésus adoré par les pauvres pasteurs.

13. Père éternel, je vous offre Jésus circoncis et nommé Jésus, commençant à remplir l'office de Sauveur en vous offrant les prémices de son sang.

14. Père éternel, je vous offre Jésus recevant les présents et les adorations des Mages.

15. Père éternel, je vous offre toute la gloire que Jésus vous a rendue pendant les quarante jours qu'il demeura dans l'étable de Bethléhem.

16. Père éternel, je vous offre Jésus porté au temple par Marie et Joseph, et reçu avec une joie immense par le saint vieillard Siméon et Anne la prophétesse.

17. Père éternel, je vous offre Jésus s'offrant à votre divine justice pour être le réparateur de votre gloire offensée et la sainte victime des pécheurs.

18. Père éternel, je vous offre Jésus fuyant en Égypte pour éviter la main meurtrière d'Hérode.

19. Père éternel, je vous offre Jésus pauvre et inconnu dans son exil, mais tendrement aimé et profondément adoré de Marie, de Joseph et des anges.

20. Père éternel, je vous offre Jésus porté dans les bras de Marie et de Joseph et se soumettant aux infirmités de l'enfance.

21. Père éternel, je vous offre Jésus allaité par sa divine Mère pendant quinze mois.

22. Père éternel, je vous offre les premiers pas, les premières paroles et les premières actions de votre divin fils Jésus.

23. Père éternel, je vous offre tout ce que Jésus a souffert pendant les sept années de son exil en Égypte.

24. Père éternel, je vous offre Jésus revenant à Nazareth entre Marie et Joseph.

25. Père éternel, je vous offre Jésus croissant en âge et en sagesse devant Dieu et devant les hommes.

26. Père éternel, je vous offre Jésus âgé de douze ans conduit au temple pour célébrer la Pâque.

27. Père éternel, je vous offre Jésus demeurant trois jours dans le temple au milieu des docteurs de la loi et les remplissant d'admiration.

28. Père éternel, je vous offre Jésus recouvert par Marie et Joseph, revenant à Nazareth et leur étant parfaitement soumis.

29. Père éternel, je vous offre Jésus cachant sa gloire dans la boutique de saint Joseph et ne paraissant qu'un charpentier.

30. Père éternel, je vous offre Jésus travaillant pour se nourrir à la sueur de son front.

31. Père éternel, je vous offre Jésus assistant saint Joseph pendant sa maladie et à l'heure de la mort.

32. Père éternel, je vous offre Jésus consolant Marie, sa sainte mère, de la mort de son saint époux.

33. Père éternel, je vous offre toute la gloire que Jésus vous a rendue pendant les trente-trois années de sa vie cachée et laborieuse, et tous les mérites qu'il nous a acquis.

Père éternel, je vous offre toute la gloire que vous a rendue Jésus, notre divin Sauveur, pendant les trente années de sa vie cachée et laborieuse, et tous les mérites infinis qu'il nous a acquis depuis l'instant de sa divine incarnation jusqu'à sa vie évangélique. Je vous fais cette offrande pour l'honneur et la gloire de votre saint Nom, pour la réparation des outrages faits à notre Sauveur, enfin pour les besoins de la sainte Église, le salut de la France et la propagation de l'œuvre réparatrice.

TRENTÉ-TROIS OFFRANDES DE JÉSUS DANS SA VIE
ÉVANGÉLIQUE

34. Père éternel, je vous offre Jésus dans les eaux du Jourdain, baptisé par saint Jean-Baptiste.

35. Père éternel, je vous offre Jésus conduit dans le désert, y souffrant la faim et la soif.

36. Père éternel, je vous offre Jésus passant les nuits dans le désert, au milieu des bêtes sauvages.

37. Père éternel, je vous offre Jésus prosterné la Face contre terre, passant les jours et les nuits en oraison, arrosant la terre de ses divines larmes et pleurant nos péchés.

38. Père éternel, je vous offre Jésus tenté par le diable de changer les pierres en pain.

39. Père éternel, je vous offre Jésus transporté par Satan sur le haut du temple et tenté par cet esprit malin de se jeter en bas.

40. Père éternel, je vous offre Jésus transporté sur une montagne fort haute où Satan eut l'audace de lui promettre tous les royaumes qu'il lui montrait, s'il voulait l'adorer.

41. Père éternel, je vous offre Jésus triomphant de toutes les tentations du diable en lui opposant les paroles de la sainte Écriture.

42. Père éternel, je vous offre Jésus prenant dans le désert, au bout de quarante jours, un peu de nourriture qui lui fut servie par les anges.

43. Père éternel, je vous offre toute la gloire que Jésus vous a rendue au désert et tous les mérites qu'il nous a acquis.

44. Père éternel, je vous offre Jésus sortant du désert et allant faire part à sa sainte Mère de la mission qu'il allait commencer.

45. Père éternel, je vous offre Jésus choisissant de pauvres pêcheurs pour ses apôtres.

46. Père éternel, je vous offre Jésus allant de ville en ville, de bourgade en bourgade, prêchant partout le royaume de Dieu et faisant connaître son divin Père.

47. Père éternel, je vous offre Jésus suivi de foules immenses jusque dans les déserts.

48. Père éternel, je vous offre Jésus multipliant des pains et des poissons pour en nourrir ses auditeurs, et disant : « J'ai pitié de ce peuple. »

49. Père éternel, je vous offre Jésus consolant les affligés.

50. Père éternel, je vous offre Jésus guérissant les malades et ressuscitant les morts.

51. Père éternel, je vous offre Jésus chassant les démons du corps des possédés.

52. Père éternel, je vous offre Jésus rendant la vue aux aveugles et l'ouïe aux sourds.

53. Père éternel, je vous offre Jésus redressant les boiteux et faisant parler les muets.

54. Père éternel, je vous offre Jésus convertissant les pécheurs et faisant du bien à tous.

55. Père éternel, je vous offre Jésus pleurant sur la mort de Lazare et le ressuscitant.

56. Père éternel, je vous offre Jésus convertissant Marie Madeleine.

57. Père éternel, je vous offre Jésus fatigué en chemin, assis sur le bord du puits de Jacob.

58. Père éternel, je vous offre Jésus demandant à boire à la Samaritaine, la convertissant, et se découvrant à elle comme le Messie promis.

59. Père éternel, je vous offre Jésus confondant ses ennemis avec une admirable sagesse lorsqu'ils lui présentèrent la femme adultère.

60. Père éternel, je vous offre Jésus chassant avec un fouet les vendeurs du temple.

61. Père éternel, je vous offre Jésus transfiguré sur la montagne du Thabor et s'entretenant avec Moïse et Élie de l'excès des douleurs de sa passion.

62. Père éternel, je vous offre Jésus embrassant et bénissant les petits enfants, disant qu'il fallait leur ressembler pour entrer dans le royaume des cieux.

63. Père éternel, je vous offre Jésus entrant en triomphe dans la ville de Jérusalem et reçu comme roi par le peuple.

64. Père éternel, je vous offre Jésus pleurant sur la ville de Jérusalem.

65. Père éternel, je vous offre Jésus seul et délaissé, obligé le soir de cette fête d'aller chercher un gîte à Béthanie chez ses fidèles hôtessees Marthe et Marie.

66. Père éternel, je vous offre toute la gloire que Jésus vous a rendue pendant les trois années de ses divines prédications.

Père éternel, je vous offre toute la gloire que vous a rendue Jésus, notre divin Sauveur, et tous les mérites infinis qu'il nous a acquis depuis le moment de sa vie évangélique jusqu'à celui de sa vie souffrante; je vous fais cette offrande pour l'honneur et la gloire de votre saint Nom, pour la réparation des outrages faits à notre divin Sauveur, enfin pour les besoins de la sainte Église, le salut de la France et la propagation de l'œuvre réparatrice.

TRENTE-QUATRE OFFRANDES DE JÉSUS DANS SA VIE
SOUFFRANTE ET DANS SA VIE GLORIEUSE

67. Père éternel, je vous offre Jésus vendu trente deniers par le traître Judas.

68. Père éternel, je vous offre Jésus faisant la cène pour la dernière fois avec ses apôtres.

69. Père éternel, je vous offre Jésus s'humiliant jusqu'à laver les pieds à ses apôtres.

70. Père éternel, je vous offre Jésus instituant le sacrement adorable de l'Eucharistie et faisant ses apôtres prêtres de la nouvelle loi.

71. Père éternel, je vous offre Jésus priant et agonisant au jardin des Oliviers.

72. Père éternel, je vous offre Jésus souffrant dans son divin Cœur toutes les douleurs de sa passion et arrosant la terre d'une abondante sueur de sang.

73. Père éternel, je vous offre Jésus triste jusqu'à la mort au jardin des Oliviers, se chargeant de tous les péchés du monde et acceptant de votre main le calice.

74. Père éternel, je vous offre Jésus trahi par le baiser du perfide Judas, se livrant à ses ennemis et se laissant lier et garrotter comme un criminel pour nos péchés.

75. Père éternel, je vous offre Jésus abandonné de ses disciples, maltraité et méprisé par les soldats qui le menaient chez Anne le grand prêtre.

76. Père éternel, je vous offre Jésus interrogé et recevant un soufflet d'un valet.

77. Père éternel, je vous offre Jésus conduit chez Caïphe et accusé par de faux témoins.

78. Père éternel, je vous offre Jésus traité de blasphémateur parce qu'il a déclaré à ses juges qu'il est le Fils de Dieu.

79. Père éternel, je vous offre Jésus traité dans cette horrible nuit comme le dernier des esclaves, frappé, méprisé et renié.

80. Père éternel, je vous offre Jésus conduit enchaîné chez Pilate et gardant le silence.

81. Père éternel, je vous offre Jésus conduit à la cour d'Hérode et méprisé de ce roi impie.

82. Père éternel, je vous offre Jésus reconduit chez Pilate, méprisé et humilié dans les rues de Jérusalem par un peuple qu'il avait comblé de bienfaits.

83. Père éternel, je vous offre Jésus attaché à la colonne et déchiré à coups de fouet.

84. Père éternel, je vous offre Jésus couvert de plaies et de sang et foulé aux pieds de ses bourreaux.

85. Père éternel, je vous offre Jésus travesti en roi de théâtre, couronné d'épines, revêtu d'un manteau d'écarlate, ayant les bras liés et un roseau à la main en guise de sceptre.

86. Père éternel, je vous offre Jésus méprisé, maltraité et enfin montré au peuple.

87. Père éternel, je vous offre Jésus rejeté de son peuple, qui demande sa mort à grand cris et lui préfère un infâme voleur, Barabbas.

88. Père éternel, je vous offre Jésus condamné à la mort de la croix par Pilate.

89. Père éternel, je vous offre Jésus abandonné à une multitude insolente qui épuise sur cet Agneau doux et humble de cœur tout ce que la malice la plus noire peut inventer.

90. Père éternel, je vous offre Jésus sortant du palais de Pilate, entre deux voleurs, la croix sur ses divines épaules meurtries et ensanglantées.

91. Père éternel, je vous offre Jésus épuisé de fatigue, tombant plusieurs fois sous le poids énorme de sa croix, frappé, accablé d'injures par ses bourreaux.

92. Père éternel, je vous offre Jésus arrivé au sommet du Calvaire, dépouillé de ses vêtements et s'étendant lui-même sur l'arbre de la croix comme un agneau sans tache.

93. Père éternel, je vous offre Jésus cloué sur la croix à grands coups de marteau.

94. Père éternel, je vous offre Jésus suspendu pendant trois heures entre le ciel et la terre, abandonné, rassasié d'opprobres, abreuvé de fiel et de vinaigre, goûtant à longs traits la volupté des souffrances intérieures et extérieures.

95. Père éternel, je vous offre Jésus demandant grâce pour ses bourreaux, pardonnant au bon larron et nous donnant sa sainte Mère pour être la nôtre.

96. Père éternel, je vous offre Jésus consommant son sacrifice, vous remettant sa très sainte âme entre les mains, jetant un grand cri pour appeler à lui tous les pécheurs et inclinant la tête pour leur donner le baiser de paix et le dernier soupir de son cœur.

97. Père éternel, je vous offre Jésus le cœur percé par une lance, descendu de la croix, couvert de plaies et de sang, et remis entre les bras de sa divine Mère.

98. Père éternel, je vous offre Jésus embaumé et enseveli par sa sainte Mère et par ses fidèles amis, porté ensuite dans le sépulcre, y demeurant trois jours comme il l'avait prédit.

99. Père éternel, je vous offre Jésus sortant victorieux du tombeau et visitant sa sainte Mère.

100. Père éternel, je vous offre Jésus apparaissant à ses apôtres et aux saintes femmes, les consolant, les instruisant et montant au ciel en leur présence par sa glorieuse Ascension, quarante jours après sa Résurrection.

Père éternel, je vous offre toute la gloire que vous a rendue Jésus, notre divin Sauveur, et tous les mérites infinis qu'il nous a acquis pendant sa vie souffrante et sa vie glorieuse; je vous fais cette offrande pour l'honneur et la gloire de votre saint Nom, pour la réparation des outrages faits à notre Sauveur; enfin, pour les besoins de la sainte Église, pour le salut de la France et la propagation de l'œuvre réparatrice.

Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances, écoutez-le.

En vérité, je vous le dis, tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera. Demandez et vous recevrez.

OFFRANDE AU PÈRE ÉTERNEL DE LA SAINTE HUMANITÉ DE SON DIVIN FILS ET DU SAINT USAGE QU'IL A FAIT DE SES SENS POUR RÉPARER ET COUVRIR LES PÉCHÉS QUE NOUS AVONS COMMIS PAR LES NÔTRES.

Père éternel, je vous offre les pieds sacrés de Jésus marchant, voyageant, et enfin percés par de gros clous pour réparer nos démarches criminelles.

Père éternel, je vous offre toutes les dévotes et respectueuses prosternations de Jésus devant votre Majesté sainte, pour réparer toutes nos irrévérences en votre sainte présence.

Père éternel, je vous offre les divines mains de Jésus qui ont opéré tant de bonnes œuvres et cependant ont été percées de gros clous, pour réparer tous les péchés de nos mains injustes et nos œuvres d'iniquité.

Père éternel, je vous offre les divins bras de Jésus fatigués par le travail et déchirés par les fouets des bourreaux, pour réparer nos péchés de paresse et tous nos autres crimes.

Père éternel, je vous offre le divin chef de Jésus couronné d'épines et ses cheveux ensanglantés et arrachés, pour réparer nos péchés d'orgueil et nos pensées criminelles.

Père éternel, je vous offre les yeux adorables et les regards de Jésus, pleins de douceur et de majesté, pour réparer les péchés d'immodestie et de curiosité des nôtres; je vous offre aussi son sommeil, ses veilles et les larmes qui ont coulé de ses yeux divins, pour nous mériter le pardon de nos fautes.

Père éternel, je vous offre la mortification de l'odorat de Jésus, pour réparer tous les péchés de sensualité dont nous sommes coupables.

Père éternel, je vous offre la bouche adorable de Jésus, ses divines paroles et son admirable silence, pour réparer tous les péchés que notre langue indomptée et mauvaise nous a fait commettre; je vous offre aussi ses jeûnes et ses sobres repas, pour réparer tous nos péchés de gourmandise et d'intempérance.

Père éternel, je vous offre la Face adorable de Jésus couverte de crachats, de sueur, de poussière et de sang, meurtrie par les soufflets et dont la barbe est arrachée, pour réparer l'orgueil, la vanité et tous les péchés des mondains.

Père éternel, je vous offre les prières, les louanges et les actions de grâces, les glorifications sorties de la bouche sacrée de Jésus, pour réparer les blasphèmes et tous les péchés commis dans le culte divin qui vous est dû.

Père éternel, je vous offre le sacré Corps de Jésus couvert de plaies, pour réparer tous les péchés de notre chair corrompue. Nous vous offrons ses sueurs et les sept effusions de son Sang précieux, pour nous purifier de nos crimes.

Père éternel, je vous offre le sacré Cœur de Jésus percé par la lance et tout enflammé d'amour, pour réparer tous les péchés commis par le cœur. Je vous offre aussi tous les désirs, les soupirs, toutes les pensées, les affections,

les oraisons, les vertus et toutes les aimables perfections de ce divin Cœur, pour couvrir la pauvreté de nos misérables cœurs.

Père éternel, je vous offre l'âme sainte de Jésus qui s'est sacrifiée pour nous et qu'il a remise entre vos mains au moment de la mort. Par la gloire et les mérites infinis de cette très sainte âme, nous vous prions, Père éternel, de pardonner à nos âmes criminelles et de les justifier.

Père éternel, je vous offre la vie divine, la vie glorieuse et la vie voyageuse de Jésus. Nous vous prions, par l'excellence de sa vie intérieure, de nous pardonner notre vie pleine de tiédeur et de dissipation.

Père éternel, je vous offre la naissance éternelle de Jésus dans les splendeurs de votre gloire. Je vous offre aussi toutes les louanges, tout l'honneur, tout l'amour éternel qu'il a pour vous, pour réparer toutes les impiétés et les blasphèmes des pauvres et aveugles pécheurs.

Père éternel, je vous offre tout ce divin Jésus, pour adorer, aimer, glorifier en lui et par lui toutes vos adorables perfections et ce Nom sacré, inconnu à toute créature, qui exprime tout ce que vous êtes, que votre divin fils Jésus seul connaît et adore en esprit et en vérité, au nom de toutes les âmes rachetées de son sang précieux.

Je vous salue, je vous adore, je vous aime, ô Dieu Père, ô Dieu Fils, dans le contentement ineffable de votre divinité; je vous embrasse avec l'affection de toutes les créatures du ciel et de la terre, par le sacré Cœur de Jésus, et je vous baise ainsi par l'éternel baiser du Saint-Esprit.

Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique pour être son réparateur.

OFFRANDE AU PÈRE ÉTERNEL DES CHOSES QUI ONT SERVI A
SON ADORABLE FILS POUR OPÉRER SES DIVINS MYSTÈRES.
RELIQUES SACRÉES DE JÉSUS.

Père éternel, je vous offre la crèche et le foin sur lequel Jésus enfant fut couché à sa naissance. Je vous offre aussi ses pauvres langes et ses banderoles.

Père éternel, je vous offre les deux petites colombes et les cinq sicles d'argent donnés par la sainte Vierge et saint Joseph pour racheter Jésus à sa Présentation.

Père éternel, je vous offre la tunique du saint enfant Jésus tissée par les mains de Marie.

Père éternel, je vous offre le vase dans lequel buvait le saint enfant Jésus.

Père éternel, je vous offre le marteau, la hache, la scie et les autres instruments qui servaient à Jésus, le céleste et divin charpentier.

Père éternel, je vous offre tous les ouvrages faits par Jésus.

Père éternel, je vous offre le fouet de corde que Jésus fit de ses divines mains pour chasser les vendeurs du temple.

Père éternel, je vous offre la pièce de quatre drachmes que Jésus fit trouver à saint Pierre dans la bouche d'un poisson pour payer le tribut.

Père éternel, je vous offre le bassin dans lequel Jésus a lavé les pieds de ses apôtres et le linge dont il était ceint.

Père éternel, je vous offre la coupe que tenait Jésus entre ses divines mains après la Cène, lorsqu'il changea le vin en son sang précieux.

Père éternel, je vous offre les trente pièces d'argent avec lesquelles les Juifs ont acheté Jésus.

Père éternel, je vous offre les liens qui ont garrotté Jésus au jardin des Oliviers.

Père éternel, je vous offre le gantelet de fer avec lequel Jésus reçut un soufflet.

Père éternel, je vous offre le bandeau avec lequel les Juifs ont bandé les yeux de Jésus.

Père éternel, je vous offre le bâillon que les ennemis de Jésus lui mirent dans la bouche.

Père éternel, je vous offre tous les instruments qui servirent à tourmenter notre divin Sauveur dans cette cruelle nuit de sa Passion.

Père éternel, je vous offre la robe blanche dont Hérode fit revêtir le divin Jésus.

Père éternel, je vous offre la colonne où Jésus fut flagellé, les liens qui l'y ont attaché et tous les terribles instruments ensanglantés avec lesquels il a été déchiré.

Père éternel, je vous offre la royale couronne d'épines de Jésus, son manteau d'écarlate et le roseau qu'il tenait dans ses mains divines.

Père éternel, je vous offre l'escalier que Jésus monta en l'arrosant de son sang précieux lorsque Pilate le montra au peuple, disant : « Voilà l'homme ! »

Père éternel, je vous offre tous les liens qui ont garrotté Jésus comme un criminel.

Père éternel, je vous offre la sentence de mort de votre Fils unique.

Père éternel, je vous offre les bâtons qui ont frappé Jésus dans la route de la croix.

Père éternel, je vous offre le voile de sainte Véronique empreint de la sainte Face de Jésus.

Père éternel, je vous offre les marteaux qui ont crucifié Jésus.

Père éternel, je vous offre le vase dans lequel Jésus goûta un amer breuvage.

Père éternel, je vous offre le roseau et l'éponge dont on se servit pour présenter à Jésus le fiel et le vinaigre.

Père éternel, je vous offre la très sainte croix de Jésus, toute teinte de son sang adorable, et l'écriteau que Pilate fit attacher à la croix : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs*.

Père éternel, je vous offre la sainte robe de Jésus sanctifiée par ses larmes, ses sueurs et son sang adorable, tirée au sort par les soldats.

Père éternel, je vous offre la chaussure des pieds sacrés de Jésus.

Père éternel, je vous offre tous les vêtements du divin Jésus couverts de sang et dont les bourreaux firent quatre parts.

Père éternel, je vous offre la lance qui ouvrit le sacré côté de Jésus et perça son très amoureux Cœur pour en faire notre lieu de refuge.

Père éternel, je vous offre tous les instruments qui ont

servi pour accomplir la très sacrée Passion de Jésus votre divin Fils.

Père éternel, je vous offre les aromates et les parfums qui embaumèrent le sacré Corps de Jésus.

Père éternel, je vous offre le saint suaire et les bandes-lettes qui eurent l'honneur d'ensevelir le sacré Corps de Jésus.

Père éternel, je vous offre le saint sépulcre qui ferma pendant trois jours le sacré Corps mort de Jésus, la source de vie.

Père éternel, je vous offre toutes les sacrées reliques de votre divin Jésus, vous priant très humblement de les regarder avec complaisance. Ce divin regard leur procurera plus d'honneur que ne pourraient leur en rendre tous les anges et tous les saints réunis ensemble. Ce sera une très digne réparation des profanations dont plusieurs ont été l'objet. Arrêtez, ô divin Père, les instruments de votre justice *prêts à nous frapper*, en voyant les instruments de la très sacrée Passion de Jésus teints de son sang adorable; qu'à cette vue votre divine justice se change en miséricorde, et veuillez dire à la France : *Pax vobis !*

ASPIRATIONS AFFECTUEUSES

VERS NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST POUR RÉPARER LES BLASPHEMES DES JUIFS

O Jésus, la vérité et la sagesse éternelle, qui avez été traité de séducteur et d'insensé, je vous adore et je vous aime de tout mon cœur.

O Jésus, en qui résident tous les trésors de la science divine, qui avez été regardé comme un ignorant et le fils d'un charpentier, je vous adore...

O Jésus, source de vie, qui avez entendu les Juifs dire de vous : *N'est-ce point qu'il se tuera lui-même*, parce que vous leur disiez : *Vous ne pouvez venir où je vais*, je vous adore...

O Jésus, le Verbe divin, qui avez été appelé possédé du démon et Samaritain, je vous adore...

O Jésus, le Dieu trois fois saint, qui avez été traité de pécheur par les princes des prêtres, je vous adore...

O Jésus, modèle de sobriété, à qui vos ennemis ont reproché d'aimer le vin et la bonne chère, je vous adore...

O Jésus, ennemi du péché, mais plein de miséricorde pour les coupables, qui avez été appelé l'ami des publicains et des pécheurs, je vous adore...

O Jésus, la splendeur du Père et l'image de sa substance, que l'on a voulu faire passer pour un scélérat et un faux prophète, je vous adore...

O Jésus, ennemi du mensonge, qui avez entendu les Juifs révoquer en doute la véracité de votre parole en vous disant avec ironie : *Vous n'avez pas cinquante ans, et vous avez vu Abraham !* je vous adore...

O Jésus, Dieu tout-puissant, qui, pour vous conformer à notre nature, dont vous étiez revêtu, avez voulu vous cacher et sortir du temple, afin de ne pas être lapidé par vos ennemis, je vous adore...

O Jésus, Fils unique et fidèle adorateur du Dieu vivant, qui avez été accusé par le grand prêtre d'avoir blasphémé, et jugé par lui digne de mort, je vous adore...

O Jésus, roi de gloire, qui, plein de douceur et d'humilité, vous êtes laissé cracher au visage, couvrir la tête d'un voile, meurtrir de soufflets et de coups, je vous adore...

O Jésus, qui sondez les cœurs et les reins, à qui rien n'est caché, et qui avez souffert sans vous plaindre ces insolentes paroles : *Christ, devine qui t'a frappé !* je vous adore...

O Jésus, roi pacifique, accusé de pervertir la nation, d'empêcher le paiement des tributs, de soulever le peuple et de vous dire roi et messie, je vous adore...

O Jésus, roi des rois, méprisé par Hérode et par sa cour, et vêtu par dérision d'une robe blanche comme un insensé, je vous adore...

O Jésus plein d'amour, qui avez entendu ces cris du peuple : *Faites mourir celui-ci et rendez-nous Barabbas... Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants,* je vous adore...

O Jésus, roi du ciel et de la terre, couronné d'épines, insolemment frappé et si cruellement outragé par ces mots : *Nous te saluons, ô roi des Juifs*, je vous adore...

O Jésus, bonté infinie, principe de tout être, souverain maître du monde, qui avez entendu ces paroles de mort : *Crucifiez-le, crucifiez-le ; ôtez-le, ôtez-le ; nous n'avons point d'autre roi que César*, je vous adore...

O Jésus, digne de toute louange, qui avez été blasphémé sur la croix par les passants, par le mauvais larron, par les princes des prêtres, par les anciens du peuple, par les scribes et par les soldats, je vous adore...

O Jésus, sainte victime des pécheurs, qui entendiez vos ennemis vous dire : *Il a sauvé les autres et il ne peut se sauver lui-même ; que ce Christ, roi d'Israël, descende maintenant de la Croix, afin que nous voyons et que nous croyons en lui*, je vous adore...

O Jésus, plein d'amour, de confiance et de respect pour votre divin Père, qui fûtes blessé de la plus vive douleur lorsqu'on disait en vous voyant mourir : *Il se confie en Dieu ; si Dieu l'aime, qu'il le délivre maintenant ; car il a dit : Je suis le Fils de Dieu*, je vous adore et je vous aime de tout mon cœur.

PRIÈRES

Je compatis bien amèrement, ô mon sauveur Jésus-Christ, à la douleur que ressentit votre divin Cœur en entendant les blasphèmes que vos ennemis vomissaient contre vous et contre votre Père céleste ; mais, ô Jésus, quelle devait être votre affliction en voyant qu'après avoir donné votre vie et jusqu'à la dernière goutte de votre sang pour le salut des hommes, vous auriez encore dans la suite des siècles de nouveaux ennemis qui réitéreraient mille fois ces blasphèmes ! Agréez, mon doux Jésus, le désir ardent que nous avons de réparer tous les outrages et les mépris que vous avez reçus et que vous recevez encore tous les jours des hérétiques et des impies. Oh ! que ne nous est-il donné de vous soustraire à la rage de

ceux qui vous haïssent et qui se liguent contre vous et contre la sainte Église, votre épouse sans tache. Répétez avec nous, ô miséricordieux Jésus, cette touchante prière que vous adressâtes à votre divin Père avant votre dernier soupir : « *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* » Nous vous offrons, en réparation de tant d'offenses que vous recevez, toute la gloire, tout l'honneur, toute la louange et tout le contentement que vous ont donnés, que vous donnent maintenant et que vous donneront à jamais la très sainte Vierge et saint Joseph, les anges, les saints et tous les élus, pendant le temps et dans l'éternité. Ainsi soit-il.

Je vous salue, Jésus de Nazareth, roi des Juifs ; vous êtes le froment béni de Nazareth, le pain délicieux de Bethléhem, l'agneau de Dieu immolé à Jérusalem, rôti sur le Calvaire au feu des souffrances et assaisonné sur la croix par le sel des humiliations. Nourrissez-nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.

Nous vous rendons gloire, ô très aimable Cœur de Jésus, qui avez été blessé par les impies de tous les siècles. Ils ont aiguisé leurs langues comme une épée et vous ont percé par leurs injures, leurs blasphèmes et leurs sarcasmes. Nous vous invoquons et nous célébrons vos louanges en esprit d'amende honorable et de réparation.

Père éternel, je vous offre la très sainte Face de Jésus, votre Fils, pour apaiser votre colère. Souvenez-vous que ce divin chef a porté les épines de nos péchés et s'est affermi comme un rocher sous les coups de votre justice, dont il porte encore les marques. Regardez ces saintes plaies dont je veux être l'écho ; elles vous demandent incessamment : Miséricorde, miséricorde, miséricorde pour le monde entier.

Père éternel, je vous offre la très sainte Face de Jésus ; elle est pour le pauvre pécheur la pièce d'or qui peut seule acquitter ses dettes.

PETIT EXERCICE EN L'HONNEUR DES CINQ PLAIES

Plaie de la main droite : Jésus, fils de Marie, qui avez le pouvoir de remettre les péchés, donnez-moi, s'il vous plaît, l'absolution de mes fautes par les mérites de votre sainte Passion.

Plaie de la main gauche : Jésus, fils de Marie, qui êtes un Dieu d'union, accordez-moi la grâce de communier saintement.

Plaie du pied droit : Jésus, qui êtes la lumière du monde, daignez souffler dans mon âme le Saint-Esprit consolateur.

Plaie du pied gauche : Jésus, fils de Marie, qui êtes infiniment miséricordieux, lavez-moi dans votre précieux sang.

Plaie du cœur : Jésus, fils de Marie, qui nous avez mérité le ciel, accordez-nous de vivre éternellement.

Père éternel, je vous offre les cinq plaies de votre Fils Jésus ; donnez-nous, je vous en supplie, le Saint-Esprit qui procède de vous et de lui ; par les mérites de sa sainte Passion, nourrissez-nous du pain vivant au très saint Sacrement de l'autel.

ASPIRATIONS

Corps sacré de Jésus, que j'ai reçu au très saint Sacrement, gardez mon âme pour la vie éternelle.

Jésus, fils de Marie, qui avez été couronné d'épines cruelles, faites-nous parvenir à l'union divine.

Jésus, fils de Marie, qui avez incliné trois fois votre divine Face sur la terre au jardin des Olives, daignez l'incliner sur la terre de mon cœur et l'arroser de vos larmes, de vos sueurs et de votre sang divin.

Esprit d'amour, langue de feu, gravez dans mon cœur le nom du Dieu trois fois saint.

Esprit consolateur, par la sainte communion, remplissez nos âmes de vos dons et de vos fruits.

Je vous salue, Marie, épouse du Saint-Esprit ; conjurez-le de venir habiter en nous.

PRIÈRE POUR L'ÉGLISE

O Dieu, par votre très saint Nom, ayez pitié de nous, gardez-nous, sauvez-nous.

O bon Jésus, gardez en votre doux Nom le souverain pontife, et soufflez dans son âme l'Esprit consolateur.

Jésus, l'Église est menacée d'une grande tempête!...

Père saint, gardez l'Église de Jésus-Christ en la vertu de votre Nom salutaire; c'est la dernière volonté de votre Fils bien-aimé; c'est la sainte prière que vous fit son amour à la fin de sa vie : *Père saint, gardez en votre Nom ceux que vous m'avez donnés.* (Évang. S. Jean, chap. xvii, 11.)

O très sainte et très digne Mère de Dieu, refuge de l'Église, intercédez pour nous, sauvez-nous par le Nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Saint Michel et tous les saints anges, gardez la barque de Pierre, et renversez ses ennemis par la sainte croix de Notre-Seigneur Jésus.

(13 février 1848.)

Prières à Jésus enfant et à la sainte Vierge.

PRIÈRE POUR ADORER LE VERBE INCARNÉ DANS L'AUGUSTE
SEIN DE MARIE

O Verbe divin, incarné pour moi, je vous adore et je vous aime de tout mon cœur.

O Sagesse éternelle, venez nous apprendre le chemin du ciel.

O Roi des rois, venez régner sur tous les cœurs des hommes et particulièrement sur le mien.

Venez, tous les anges! venez, tous les hommes! venez, toutes les créatures! et joignez-vous à moi pour adorer un Dieu anéanti.

O Vierge sainte, ô bienheureux saint Joseph, obtenez-

moi une si grande pureté de cœur, que ce divin enfant ne soit point obligé d'aller loger dans une étable, trouvant en moi des obstacles à son entrée et à ses grâces.

Que mon cœur lui soit ouvert ! qu'il vienne y fixer son trône et que toutes les puissances de mon âme lui soient soumises !

O ciel, ouvrez-vous ! ô Marie, donnez-nous notre Roi et notre Sauveur !

PRIÈRE AU SAINT ENFANT JÉSUS

O divin enfant Jésus, par l'amour qui vous a fait prendre chair dans les entrailles de votre sainte Mère, et par ce même amour qui vous a fait trouver moyen de vous donner à nous, je vous prie très humblement de me pardonner tous mes péchés, d'anéantir en moi le vieil homme, de me revêtir de vous-même, afin que je n'aie plus de vie qu'en vous et pour vous, en l'honneur de l'abaissement de votre divinité pour vous revêtir de notre humanité.

EXERCICE EN L'HONNEUR DE NOTRE-DAME DE LA SALETTE

1. Je vous salue, âme bienheureuse de Marie, parfaite image de la divinité. *Ave Maria.*

2. Je vous révere, corps sacré de Marie, temple vivant du Saint-Esprit. *Ave Maria.*

3. Je vous bénis, sang précieux de Marie, qui avez servi à former le corps d'un Homme-Dieu. *Ave Maria.*

4. Je vous baise avec un profond respect, pieds charitables de Marie, qui n'avez pas dédaigné de descendre sur la montagne de la Salette pour le salut de la France. *Ave Maria.*

5. Je vous exalte, mains très pures de Marie, qui, pour la première fois, avez offert au Père éternel l'hostie sans tache. *Ave Maria.*

6. Je vous vénère comme le sanctuaire de Dieu, sein béni de Marie, ostensor sacré du Verbe incarné. *Ave Maria.*

7. Je vous invoque, cœur immaculé de Marie, fournaise ardente de la charité. *Ave Maria.*

8. Je vous sollicite, oreilles bienveillantes de Marie, toujours attentives et propices aux cris des malheureux. *Ave Maria.*

9. Je vous admire, lumineux yeux de Marie, pleins de douceur et de compassion, toujours ouverts sur nos besoins pour y subvenir; faites-nous ressentir la vertu de vos charitables regards. *Ave Maria.*

10. Je vous regarde avec amour, bouche incomparable de Marie, qui plaidez sans cesse notre cause auprès du souverain Juge et obtenez continuellement des sentences de pardon. *Ave Maria.*

11. Je vous contemple avec allégresse, face resplendissante de Marie, tout éclatante de gloire et de beauté. Donnez à vos enfants le baiser d'amour maternel, comme gage du traité de paix que nous vous prions d'obtenir d'un Dieu irrité à cause de nos crimes. *Ave Maria.*

12. Je vous salue, arc-en-ciel de la miséricorde; apparaissez à nos yeux effrayés au jour de l'orage, et empêchez la foudre de tomber sur nos têtes coupables. *Memorare.*

O Notre-Dame du saint Nom de Dieu,
Soyez bénie en tout temps, en tout lieu.

CANTIQUE EN L'HONNEUR DE LA SAINTE FACE

1

Du fond de ce sanctuaire
Qu'entends-je, ô mon doux Sauveur ?
Dites quelle plainte amère
S'échappe de votre cœur.
Hélas ! partout le blasphème
A sur moi lancé ses traits ;
Et de ma beauté suprême
Il méprise les attraits.

2

Aujourd'hui tous les sectaires,
Bravant la plus sainte loi,
Dans leurs fureurs meurtrières,
Ont conspiré contre moi ;
Et mon auguste visage,
La félicité des saints,
Sur lui porte empreint l'outrage
De leurs criminelles mains.

3

O vous, à qui de ma gloire
L'intérêt est encor cher,
Qui désirez ma victoire
Sur les efforts de l'enfer,
Vous, mes épouses chéries,
Faites vénérer mon Nom ;
Demandez pour les impies
Le regret et leur pardon.

4

Jadis, s'armant de courage,
 Véronique, avant ma mort,
 En essuyant mon visage,
 Semblait adoucir mon sort.
 Je cherche une Véronique
 Qui, m'adorant nuit et jour,
 Sur mon front sanglant applique
 Le voile de son amour.

5

A cette femme pieuse,
 En retour de ses bienfaits,
 De ma Face précieuse
 Je donnai le vrai portrait.
 A vous aussi je le laisse ;
 Offrez-lui dans votre cœur
 De votre juste tendresse
 L'hommage plein de ferveur.

6

Dans cette Face adorable
 On voit le Dieu trois fois saint ;
 C'est un miroir ineffable
 Où le Tout-Puissant se peint.
 Écoutez, âme chrétienne,
 Et considérez mes traits ;
 De la beauté souveraine
 Vous sentirez les attraits.

7

Dans le chef voyez le Père
 Et dans la bouche le Fils ;
 L'Esprit-Saint est la lumière
 Dont les yeux sont embellis.

Ces cheveux presque innombrables
 Montrent la diversité
 Des attributs admirables
 De l'auguste Trinité.

8

Cette Face radieuse
 De ma sainte humanité
 Est la pièce précieuse
 Pour payer l'éternité.
 De sa valeur infinie
 On n'a jamais de refus.
 En cette sainte effigie
 Est le trésor des élus.

9

Hélas ! en butte à l'outrage
 De tant de blasphémateurs,
 Aurai-je contre leur rage
 Du moins quelques défenseurs ?
 Vengez-moi, vierges fidèles ;
 Aimez, priez et pleurez ;
 De mes douleurs si cruelles,
 Les maux seront réparés.

10

Moi-même, au fond de vos âmes
 Je viendrai graver mes traits
 Et vous embraser des flammes
 Qu'excitent mes doux attraits.
 De mon adorable Face,
 Le sceau toujours respecté,
 Assurera par ma grâce
 Votre heureuse éternité.

PIÈCES DIVERSES

Quarantaine pour les besoins de l'Église et de l'État,
commencée par M. Dupont en 1843¹.



Que Dieu se lève et que ses ennemis soient dissipés!

Trois *Pater*, trois *Ave*, trois *Gloria Patri*.

Saint Michel et tous les saints anges, priez et combattez pour nous.

Saint Pierre et tous les saints apôtres, intercédez pour nous.

Saint Ignace, sainte Thérèse et tous les habitants de la céleste Jérusalem, priez pour nous.

ASPIRATION DANS LA JOURNÉE

Que votre Nom, Seigneur, soit connu, béni en tous temps et en tous lieux.

Divine Marie, régnez sur nous, vous et votre fils Jésus.
Amen.

**Association pour l'extirpation des blasphèmes,
approuvée en 1844.**

A la gloire du saint Nom de Dieu.

RÈGLES

1^o Chaque associé se propose fermement de ne jamais proférer ni blasphèmes ni imprécations.

2^o Ceux qui ont quelque autorité sur les autres, comme les parents, les maîtres, chefs d'atelier, prennent la résolution d'empêcher ceux qui leur sont soumis de proférer ni blasphèmes ni imprécations.

¹ Cette quarantaine se fait depuis le 16 juillet, fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, jusqu'au 25 août, fête de saint Louis, roi de France.

3° Ceux qui ne peuvent empêcher le blasphème et les imprécations, diront au moins de cœur, lorsqu'ils entendront blasphémer ou faire des imprécations : *Que Dieu soit loué, ou Que son saint Nom soit béni ! Sit nomen Domini benedictum.*

4° Chaque associé récitera tous les jours un *Pater* et un *Ave* pour la conversion des blasphémateurs.

INDULGENCES APPLICABLES AUX AMES DU PURGATOIRE

1° Indulgence plénière chaque mois, au jour que les associés choisiront, pourvu que, s'étant confessés, ils communient et prient selon l'intention du souverain pontife.

2° Indulgence plénière à l'article de la mort en invoquant le saint Nom de Jésus au moins de cœur, s'ils ne le peuvent de bouche.

3° Cent jours d'indulgence pour toute bonne œuvre ou prière qu'ils feront dévotement dans la journée, selon l'esprit de l'association.

Afin que le Seigneur accorde la grâce d'obtenir plus abondamment le fruit que l'on se propose, on récitera, chaque dimanche cinq fois *Pater, Ave* et *Gloria*. A cette récitation sont attachés trois cents jours d'indulgence.

Le souverain Pontife Grégoire XVI, dans son zèle pour le saint Nom de Dieu, a bien voulu donner un bref en date du 8 août 1843, par lequel il permet d'instituer de pieuses confréries pour l'extirpation des blasphèmes et des imprécations, et il leur accorde les indulgences dont a été enrichie celle qui a été établie pour la même fin à Rome, dans l'oratoire du Père Caravita, par rescrit du 8 août 1840.

« Nous approuvons l'*Association à la gloire du saint Nom de Dieu* et la recommandons à MM. les curés et autres ecclésiastiques de notre diocèse, dans l'espérance qu'elle intéressera vivement les fidèles et qu'elle contribuera à mettre un terme aux outrages et aux blasphèmes contre la divine Majesté.

« † F.-N., archevêque de Tours. »

« Tours, le 15 mars 1844. »

Ensuite de cette feuille, on ajouta avec permission de M^{gr} l'archevêque de Tours l'Amende honorable, les invocations et l'Acte de louange qui se trouvent aux prières de la Réparation.

M. Dupont avait écrit de sa main en tête de la feuille qu'il conservait pour son usage : *Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine: dedisti lætitiā in corde meo*; et à la fin : *Sainte Véronique, priez pour nous obtenir le courage que vous avez eu.*

Abrégé des faits concernant l'établissement de l'œuvre pour la réparation des blasphèmes.

(Cette feuille parut en 1847, avec l'assentiment de M^{gr} Morlot, archevêque de Tours.)

Si le Seigneur, dans sa justice, a résolu de punir la France coupable, aussi, par un nouvel effet de sa miséricorde, il donne aux hommes le moyen d'apaiser sa colère : les faits suivants en sont la preuve.

Depuis trois ans et demi Dieu se communique à une âme d'une vertu reconnue et éprouvée, lui demandant pendant tout ce temps et avec les plus vives instances l'établissement d'une œuvre, ou plutôt d'une association proprement dite, qui doit avoir pour fin ce double but :

1^o La réparation des blasphèmes du saint Nom de Dieu et des profanations du dimanche;

2^o La sanctification de ce saint jour et l'extirpation des blasphèmes, et conséquemment la conversion des blasphémateurs et des profanateurs.

Voici un abrégé des différentes communications par lesquelles Notre-Seigneur fait connaître sa volonté.

La première eut lieu le 26 août 1843, lendemain de la fête de saint Louis. (Dans ce même mois s'organisait à Rome une association de ce genre, et le saint-père accordait un rescrit qui en approuvait les statuts et l'enrichissait d'indulgences.) La personne choisie de Dieu pour l'accomplissement de cette œuvre reçut alors, sans que

rien y eût donné lieu, les plus vives lumières sur le péché de blasphème. Notre-Seigneur lui dit : *Mon Nom est partout blasphémé; les enfants mêmes m'outragent par le blasphème.* Il lui montra que ce crime était comme une flèche empoisonnée qui transperçait son cœur, et il lui dicta une courte prière qu'il lui ordonna de répéter souvent pour cicatriser ses plaies. Ensuite Notre-Seigneur lui inspira de faire l'Exercice de la Réparation et les prières qui le composent, lui faisant connaître qu'il l'avait pour agréable et qu'il désirait ardemment qu'on le répandît.

Plusieurs communications suivirent celle-ci. Dans l'une cette personne obtint, par les prières que l'on fit pendant neuf jours, la guérison d'une malade, ce qu'elle avait demandé pour preuve de sa mission. Dans une autre, Notre-Seigneur lui fit connaître la rage du démon contre l'œuvre, les entraves qu'il y mettrait, et ajouta : *Je vous donne mon Nom pour être votre lumière dans vos ténèbres et votre force dans vos combats.*

Le 24 novembre, Dieu se communiqua plus ouvertement à cette âme, et Notre-Seigneur lui dit : *Jusqu'à présent je ne vous ai montré que peu à peu le dessein de mon cœur; mais aujourd'hui je veux vous le découvrir en entier. La terre est couverte de crimes, et l'infraction des trois premiers commandements de Dieu a irrité mon Père. Le saint Nom de Dieu blasphémé et le dimanche profané mettent le comble à la mesure d'iniquité. Ces péchés ont monté jusqu'au trône de Dieu et provoquent sa colère, qui se répandra si on n'apaise sa justice. Dans aucun temps les crimes n'ont monté si haut. Je désire, mais d'un vif désir, qu'il se forme une association bien approuvée et bien organisée pour honorer le nom de mon Père.* Et Notre-Seigneur lui fit comprendre que par ce moyen il voulait pardonner à un grand nombre de pécheurs.

Le 7 décembre, nouvelle et plus importante communication. Notre-Seigneur lui fit voir à quel point la France avait provoqué sa vengeance par tous les blasphèmes dont elle était coupable. Il lui fit entendre qu'il ne pouvait

plus demeurer dans cette France qui, comme une vipère déchirait les entrailles de sa miséricorde et en avait sucé les mamelles jusqu'au sang; que la miséricorde ferait place à la justice, qui se débordera avec d'autant plus de fureur qu'elle aura plus attendu. Alors, effrayée de ces menaces terribles, elle dit : « Mon Seigneur, permettez-moi de vous demander une chose. Si on fait cette réparation que vous désirez, pardonneriez-vous encore à la France? — Je lui pardonnerai encore une fois, répondit Notre-Seigneur; mais remarquez bien : une fois. Comme ce péché de blasphème s'étend par toute la France et est public, il faut que cette réparation soit publique et s'étende dans toutes les villes de France. Malheur à celles qui ne feront pas cette réparation ! » Une autre fois Notre-Seigneur lui dit qu'on arracherait le glaive des mains de Dieu en faisant la réparation, ce qu'il désirait ardemment pour faire miséricorde.

Le 2 février, Notre-Seigneur s'expliqua sur la manière dont il voulait que l'œuvre s'établît. Il dit que l'association de Rome n'ayant pour but que la réparation et l'extirpation des blasphèmes, il fallait que celle de France y joignît la sanctification du dimanche; qu'elle fût sous le patronage de saint Michel, de saint Louis, de saint Martin; qu'elle devait porter pour titre : *Association des défenseurs du saint Nom de Dieu*; que chaque associé devait dire tous les jours *Pater, Ave, Gloria Patri*, avec l'Acte de louange et une invocation aux saints patrons; le dimanche ils feraient la réparation entière. Ils porteraient une croix où seraient gravés d'un côté ces mots : *Sit nomen Domini benedictum*, et de l'autre : *Vade retro, Satana*; et ils diront ces paroles lorsqu'ils entendront blasphémer. Notre-Seigneur ajouta que le démon se déchaînerait contre cette œuvre, mais que les anges combattraient pour elle et que Satan serait vaincu. Puis cette âme pieuse entendait Jésus lui dire du fond de son tabernacle : *O vous, qui êtes mes amis et mes fidèles enfants, voyez s'il est une douleur semblable à la mienne ! Mon Père est outragé, mon Église méprisée. Ne se lèvera-t-il*

personne pour défendre ma cause? Je ne puis plus rester au milieu de ce peuple ingrat; des torrents de larmes coulent de mes yeux; ne trouverai-je personne pour les essuyer en faisant réparation à la gloire de mon Père, en demandant la conversion des coupables? Dernièrement encore, Notre-Seigneur lui dit: La France est devenue hideuse aux yeux de mon Père; elle provoque sa justice; si l'on ne s'efforce d'obtenir miséricorde, elle sera châtiée.

Dans le cours de l'année 1845, les lumières devinrent plus vives que jamais sur la nécessité de cette œuvre de réparation, qui devait racheter la France; et Notre-Seigneur fit connaître à cette âme que le crime du blasphème, en attaquant Dieu directement, renouvelait les opprobres qui, pendant sa Passion, avaient couvert sa Face adorable; que c'était particulièrement cette sainte Face qu'outrageaient les blasphémateurs. Il lui en fit le don comme d'une monnaie précieuse marquée de son effigie, afin qu'elle la lui offrît pour fléchir la colère de Dieu et obtenir le pardon des coupables. Elle reçut des connaissances sublimes sur cette Face adorable, qui doit être l'objet sensible de l'association.

De temps à autre la même personne reçoit de nouvelles communications sur le même sujet; elle prie et souffre sans cesse pour obtenir l'établissement de l'œuvre. Elle a prédit plusieurs faits que l'événement a vérifiés; elle annonça des malheurs quinze jours avant les inondations. Elle voit continuellement le bras de Dieu levé pour punir la France et annonce de nouveaux châtiments, si on ne fait violence au Ciel par la prière, par la pénitence et par l'établissement et propagation de l'œuvre réparatrice des blasphèmes et des profanations du saint jour du dimanche.

Évangile de la Circoncision ou du saint Nom de Jésus.

Jésus, soyez - moi Jésus !

PRIÈRES AFFECTUEUSES POUR EXCITER LA CONFIANCE
DANS L'INVOCATION DU NOM ADORABLE DE JÉSUS

Évang. de la Circoncision. (S. Luc, ch. II, v. 21.)

« Le huitième jour, auquel l'Enfant devait être circon-
« cis, étant arrivé, il reçut le nom de Jésus, que l'ange
« lui avait donné avant qu'il fût conçu. »

Actes des Apôtres, ch. IV, v. 12.

« Nul autre nom n'a été donné aux hommes par lequel
« nous puissions être sauvés. »

Divin Sauveur, par la victoire que vous avez remportée
sur Satan en prenant le nom de Jésus, délivrez-nous de
ses embûches.

Jésus, fils de Dieu, ayez pitié de nous.

Jésus, fils de la Vierge Marie, ayez pitié de nous.

O Jésus et Marie, soyez-nous propices¹.

ORAISON

Faites, s'il vous plaît, Seigneur, que nous conservions
toujours la crainte et l'amour de votre saint Nom, parce
que vous ne cessez jamais de protéger ceux qui, par votre
grâce, ne cessent jamais de vous aimer. Vous qui, étant
Dieu, vivez et réglez dans tous les siècles des siècles.
Ainsi soit-il.

Vu et approuvé :

GENTY, vic. gén.

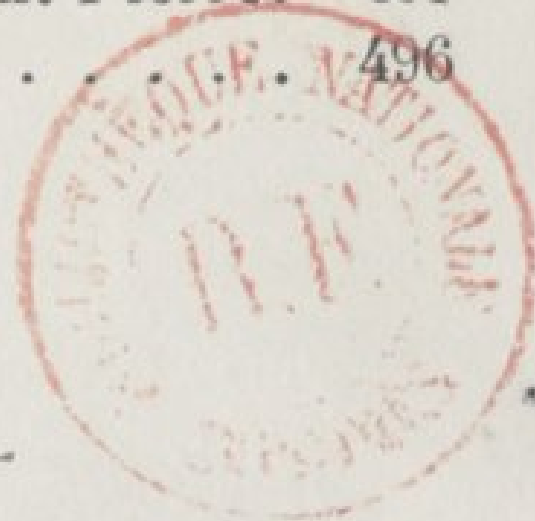
Tours, le 24 juillet 1848.

¹ Il y a vingt-cinq jours d'indulgences attachées à l'invocation des saints
noms de Jésus et de Marie.



TABLE

PRÉFACE.	VII
CHAPITRE I. — La petite Bretonne.	1
— II. — La vocation	17
— III. — L'épreuve.	32
— IV. — Le Carmel de Tours	53
— V. — Le noviciat	72
— VI. — La profession	89
— VII. — La flèche d'or	115
— VIII. — La Réparation.	134
— IX. — L'Association	157
— X. — L'archevêque	176
— XI. — Le petit Évangile	194
— XII. — La sainte Face.	215
— XIII. — Véronique et le bon larron.	233
— XIV. — La Salette.	251
— XV. — Les péchés de la France.	264
— XVI. — Les obstacles.	279
— XVII. — Les communistes.	297
— XVIII. — L'archiconfrérie	314
— XIX. — La maternité divine	326
— XX. — La miséricorde.	352
— XXI. — L'entretien du secrétaire.	381
— XXII. — Les vertus de la sœur	403
— XXIII. — Sa maladie. — Sa mort.	425
— XXIV. — Sa sépulture. — Son œuvre.	444
RECUEIL DE PRIÈRES composées par la sœur Saint-Pierre.	461
PIÈCES DIVERSES	496



AVIS

Messe : tous les jours, à 6, 7 et 8 heures.

Récitation des Litanies de la sainte Face, avec Recommandations et Prières : chaque jour, le matin après la messe de 7 heures, et le soir à 5 heures.

Réunion mensuelle de la Confrérie réparatrice : le dernier dimanche du mois, à 5 heures du soir; instruction, salut et bénédiction.

Exercice du Chemin de la Croix : le second vendredi du mois, à 5 heures du soir.

Adoration nocturne : toutes les semaines, du mardi soir, 9 heures et demie, jusqu'au mercredi matin, 5 heures.

Adoration diurne : tous les mercredis, de 5 heures du matin à 5 heures du soir, terminée par un salut.

Mois du Saint-Sacrement, du Précieux Sang et de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs : tous les jours des mois de juin, juillet et septembre, exercice le soir à 5 heures, après les prières ordinaires.

Grands pèlerinages de réparation : chaque année, du dimanche des Rameaux au Vendredi saint.

Chambre de M. Dupont : on peut la visiter à toute heure du jour.

Offrande de cierges : de 25 centimes à 1 franc.

Lampe allumée : pour une neuvaine, 3 francs; pour un mois, 10 francs; pour un an, 60 francs.

Huile de la sainte Face : on expédie par la poste dans une boîte spéciale. Prix : 1 fr. 50 cent.

Intentions de Messe : elles sont reçues et acquittées dans l'Oratoire, si on le demande. Honoraires, 2 francs.

Correspondances et lettres : toutes doivent être affranchies et renfermer un timbre-poste si l'on veut avoir une réponse. Écrire son adresse lisiblement et indiquer la gare du chemin de fer pour les envois. Adresser à M. le Directeur des Prêtres de la Sainte-Face, rue Saint-Étienne, 8, Tours (Indre-et-Loire).

L'Oratoire est ouvert aux pèlerins étrangers tous les jours, depuis 5 heures et demie du matin jusqu'à 6 heures et demie du soir. Deux confessionnaux sont mis à leur usage.

Les Recommandations peuvent être envoyées par la poste ou écrites au vestibule de l'Oratoire sur un cahier spécial.

On invite instamment à signaler par écrit les grâces obtenues, et même à faire placer des *ex-voto* en signe de reconnaissance.

EN VENTE AU BUREAU DE L'ORATOIRE

Vie de M. Dupont , par M. l'abbé Janvier, 2 vol. in-12, 6 fr., franco	7 »
— édition populaire, 1 vol. in-12, 3 fr., franco	3 50
— traduit en anglais, 1 vol., 7 fr. 50, franco	8 »
— traduit en italien, 1 vol., 3 fr., franco	3 50
M. Dupont et l'Œuvre de la Sainte-Face , notice, 4 ^e édition	0 50
Vie de la sœur Saint-Pierre , par M. l'abbé Janvier, 1 vol. in-12, 3 fr., franco	3 50
Notice sur la sœur Saint-Pierre et l'Œuvre réparatrice	0 40
Manuel de la Confrérie , 1 vol. in-18, br. 0 fr. 75, cartonné	1 25
Album de l'Oratoire , inscriptions, vues et portraits, in-18	2 »
Le Culte de la sainte Face , notices hist. par M. l'abbé Janvier	0 50
Image de la sainte Face avec authentique , grande	1 75
— — — — — moyenne	1 25
— — — — — petite	0 60
Médaille de la sainte Face , cuivre, la douzaine, de	0 30 à 2 »
— — — — — argent, la pièce, de	0 50 à 7 »
— de saint Benoît, <i>mêmes prix</i>	
Origine et effets admirables de la médaille de saint Benoît	1 »
Litanies de la sainte Face , Prières de M. Dupont, <i>Notions sur le culte de la sainte Face</i> (françaises, anglaises, espagnoles, hollandaises ou allemandes) séparées, la feuille	0 05
<i>Idem</i> , le cent	1 50
<i>Idem</i> , ces trois feuilles réunies en livret	0 15
<i>Idem</i> , le cent	3 »
Règlement de la Confrérie réparatrice de la Sainte-Face	0 15
— — — — — le cent	3 »
Amende honorable de la Confrérie , la feuille	0 05
— — — — — le cent	3 »
Croix de la Confrérie réparatrice de la Sainte-Face , en cuivre	0 40
— — — — — bronzé ou blanchi	0 50
— — — — — argenté	0 60
— — — — — doré	0 75
— — — — — en argent	4 »
Photographies de M. Dupont, de l'Oratoire et de la Sainte Véronique , carte	0 50
<i>Idem</i> , album	1 fr. et 1 50
<i>Idem</i> , grand format	de 2, 3 et 4 »
Gravure de la sainte Face , avec prière au verso	0 15
— — — — — la douzaine	1 »
— — — — — le cent	8 »
Petites gravures de la sainte Face , <i>prix variés</i>	
Cantique à la sainte Face , la feuille, 0 fr. 65; la douzaine 0 fr. 30; le cent	2 »
Petits sachets , la pièce, 0 fr. 15; le cent	11 »
Petits évangiles , en feuilles, le cent	1 »
Cantique à saint Pierre pénitent, au saint Sacrement, au Précieux Sang, à Notre-Dame-des-Sept-Douleurs , <i>mêmes prix</i>	
Chapelet de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs (coco)	0 50
Chapelets et scapulaires divers , <i>prix variés</i>	
Petit crapelet de la sainte Face (coco). Manuel de récit. V. Manuel	0 50
Petit scapulaire de la sainte Face	0 30
Annales de la Sainte-Face , par an, 3 fr., étranger	3 59

Le tout se vend au profit de l'Œuvre.

(PROPRIÉTÉ RÉSERVÉE)